This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

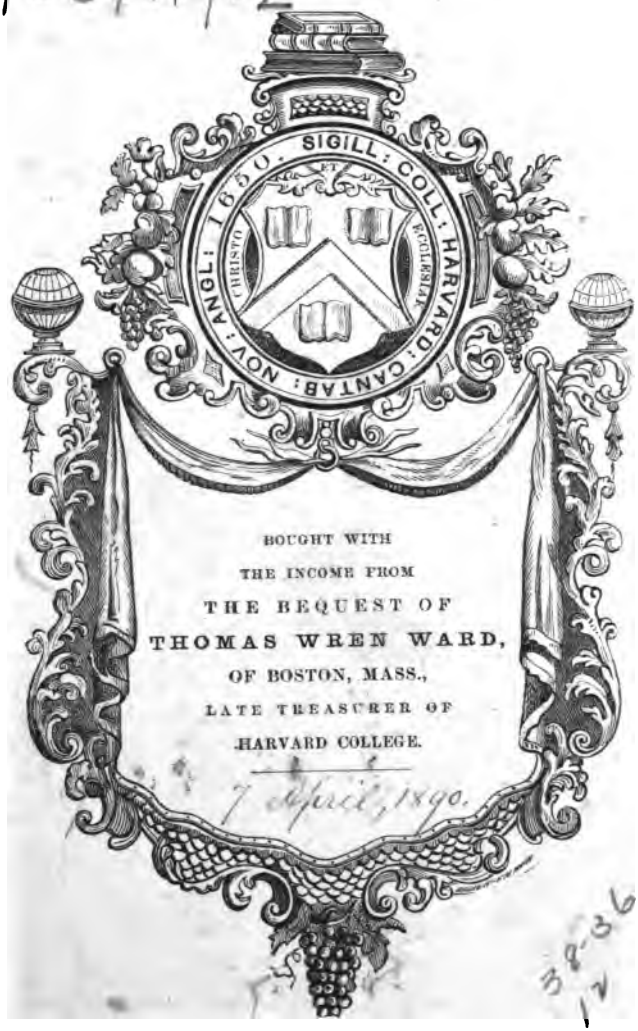
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

27234.19.2



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
THOMAS WREN WARD,
OF BOSTON, MASS.,
LATE TREASURER OF
HARVARD COLLEGE.

7 April, 1890.

38-36
17

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉPOPÉE SERBE

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉPOPÉE SERBE

CHANTS POPULAIRES HÉROIQUES

SERBIE — BOSNIE ET HERTZÉGOVINE — CROATIE
DALMATIE — MONTENEGRO

TRADUITS SUR LES ORIGINAUX
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR
(Louis) AUGUSTE DOZON
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE

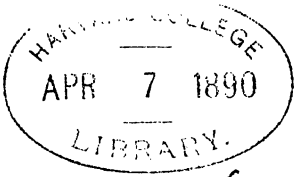
... Les Serbes, ce peuple enfermé dans son passé, destiné à être musicien et poète de toute la race slave, sans savoir même qu'il deviendrait un jour la plus grande gloire littéraire des Slaves.
A. MICKIEWICZ, *Les Slaves*, T. I, p. 334.

Littérairement, il n'y a pas en Europe de peuple plus intéressant (que les Serbes). Par lui nous pouvons pénétrer le mystère des poésies primitives.
EMILE MONTÉGUT.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1888

Digitized by Google

27234.19.2



Ford fund.

38-36
12

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE

DE

AUGUSTE BRIZEU

Auteur de *Marie* et des *Bretons*

ET DE

AUGUSTE BARBIE

Auteur des *Iambes*.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Cette planche est la reproduction d'une lithographie parue à Vienne en 1848, et qui a pour auteur M. Anastase Iovanovitch, dont le portrait s'y trouve sous le nº 7.

La composition de l'artiste serbe a un double intérêt : avec les costumes de la Serbie (qu'ils ont dû changer depuis quarante ans !), elle offre les portraits de plusieurs personnages ayant joué un rôle dans l'histoire du pays, et que la mort a tous enlevés ; l'auteur est le seul survivant. Son œuvre était, pour l'Epopée serbe, un excellent commentaire pittoresque, que je suis heureux de pouvoir offrir au lecteur.

Voici l'indication de ces portraits :

1. Voutchitch.
2. Zouban, représenté dans le rôle de *gouslar*.
3. Vouk Stefanovitch Karadjitch, le collecteur des chants serbes.
4. Un Obrenovitch (alors enfant), le père de S. M. le roi Milan.
5. Le prince Michel Obrenovitch III, assassiné en 1867.
6. Anka Obrenovitch, sa cousine, assassinée en même temps que lui.
7. Anastase Iovanovitch.
8. Dimitri Iokitch.

Digitized by Google

Les écrivains français (parmi lesquels Saint-René Taillandier, dans sa *Serbie au* XIXe *siècle*) travaillant en général sur des documents allemands, altèrent beaucoup les noms et les mots slaves, et en particulier les serbes. Afin de reproduire autant que possible la prononciation serbe, sans trop s'éloigner de l'orthographe originale, j'ai cru convenable d'adopter une méthode de transcription uniforme et en partie conventionnelle, pour quelques sons de la langue serbe.

Prononcez :

aï, eï, oï, ouï,	comme	*ail, eil, oille* (*oy*), *ouille* dans *travail, soleil, foyer, fouille;*
è	—	*eu* dans *heurter;*
ch	—	*chercher;* p. e. Miloch, Ouroch, prononcez Miloche, Ouroche;
j	—	*jardin;*
ç (au lieu de ss)	—	*s dur;* p. e. Koçovo;
tz	—	*zz italien, ex.: tzar* (tsar); *Charatz,* prononcez Charatse;
gn	—	*gn* dans *vigne.*

Les combinaisons *dj* et, dans les finales des noms patronymiques, *tch* (ex.: Kraliévitch), représentent des sons mouillés et sifflants, analogues à *di* dans *Dieu,* et *ti* dans *tiens.*

Toutes les consonnes finales doivent se prononcer comme si elles étaient suivies d'un *e* muet; ex.: *svat* (svate).

AVIS

Les chiffres placés au-dessous du titre des diverses pièces indiquent le tome de la collection de Vouk Stefanovitch Karadjitch et le numéro d'ordre de la pièce dans ce tome.

Digitized by Google

PRÉFACE

L' « Epopée Serbe » est plus que la refonte du petit livre paru sous le titre de « Poésies populaires serbes » en 1859; c'est véritablement un ouvrage nouveau par le contenu, par l'étendue, et par le caractère. La poésie épique en forme l'unique objet, d'où le titre que j'ai cru pouvoir lui donner, en élargissant un peu le sens du mot *épopée* (j'aurais pu dire « la Serbie épique », si M. A. Rambaud ne s'était déjà approprié l'expression dans son livre si intéressant, *la Russie épique*). En même temps que les poésies lyriques, ou chansons de femmes, étaient retranchées et réservées, avec celles d'un caractère mythologique, pour une publication ultérieure, de nombreux chants *héroïques*, ajoutés aux anciens, ont beaucoup plus que comblé la lacune résultant de cette suppression. De plus, de nouvelles divisions ont été introduites, représentant des catégories tout entières de chants, qui n'avaient pu entrer dans mon premier travail, soit par suite du défaut d'espace, soit par une raison encore plus décisive: l'original n'en avait pas encore paru, les tomes IV et V de

Digitized by Google

Vouk n'ayant été publiés qu'en 1862 et 1865. Ces divisions sont : « les Noces d'Ivan Tzèrnoïévitch », grand poème qui a près de 1,300 vers, « la Guerre de l'Indépendance », et les « Chants Monténégrins ».

En dépit de ces additions, qui portent sur l'étendue aussi bien que sur le nombre des *pesmas*[1] traduites, ce n'est toujours qu'une idée générale, mais à tout prendre suffisante, de la poésie populaire serbe, qu'il m'est possible d'offrir au lecteur ; j'ai tâché du moins, en écrêmant pour ainsi dire le vaste recueil original, de lui en donner la fleur et il me semble n'avoir rien omis d'essentiel, de vraiment caractéristique[2]. On comprendra d'ailleurs ce que le choix devait avoir de laborieux et parfois d'embarrassant quand on saura que ce recueil, celui de Vouk Stéfanovitch Karadjitch, renferme, seulement dans les tomes II, III et IV imprimés de 1845 à 1862, 262 pesmas, avec un total de 50,000 vers, ou environ[3].

1. *Pesma*, chant, de la même racine que *pévati*, chanter, *pévatch*, chanteur et poète.

2. Au point de vue français, celui qui devait me servir de guide. Il pourrait parfois en être autrement au point de vue serbe ; ainsi mon savant ami de Belgrad, M. Stoïan Bochkovitch, m'avait fort recommandé un chant très célèbre, paraît-il, en Serbie, « les noces de Théodore de Zara », où j'ai trouvé, pour moi, l'exemple le plus complet de parallélismes et de répétitions symétriques, tournant à une insupportable monotonie ; d'ailleurs, j'avais déjà beaucoup de « Noces ».

3. Outre un premier spécimen publié à Vienne en 1814,

Digitized by Google

L'*Introduction* aussi a été augmentée et refaite, à l'exception de quelques passages, que j'ai conservés comme reflétant l'impression, encore assez fraîche, de choses alors nouvelles pour moi, et qui, depuis, ont elles-mêmes disparu.

C'est une vision du moyen âge, que j'ai eue dans les pays slaves, berceau de la poésie objet de ce livre, et dans les contrées avoisinantes; trente ans de ma vie s'y sont écoulés; on ne s'étonnera pas si, bien que l'ouvrage soit absolument étranger à la politique, je jette un regard en arrière et me retrace, pour ainsi dire à moi-même, les prodigieux changements apportés tout d'un coup à la condition de l'Europe orientale, et qui sont le prélude d'une transformation sociale encore plus profonde.

En 1854, au début de la guerre de Crimée et au moment où j'arrivais en Serbie (on disait

les *Narodné sèrbské pésmé* (poésies nationales ou populaires serbes) ont eu deux éditions, l'une imprimée en 4 volumes grand in-12 à Leipzig, de 1823 à 1834, l'autre à Vienne, de 1841 à 1865, en 5 volumes in-8, le dernier volume a paru après la mort de l'auteur. On a réimprimé à Belgrad, en 1887, mais sans aucun soin, le tome 1er des poésies héroïques. « Comme singularité, il faut dire que la collection imprimée de M. Vouk est à peu près inconnue même en Serbie, où son introduction, comme celle de tous les ouvrages de l'auteur, est interdite par un ordre du gouverment, à raison d'un système d'orthographe différent de l'orthographe officielle. » (Note de 1859.) Cette prohibition n'a été levée qu'après 1860, et l'orthographe, jadis proscrite, a remplacé l'ancienne,

Digitized by Google

encore la Servie), en me répétant l'*Orientale* de Victor Hugo,

Belgrade et Semlin sont en guerre,

« la turque et la chrétienne » n'étaient plus en guerre, Semlin, sans fortifications, avait l'aspect bonasse, quoique très policier, d'une ville de sixième ordre, mais le pavillon ottoman flottait toujours sur la fameuse forteresse de Belgrad, que je devais voir plus tard, en 1862 (c'était le commencement de la fin), lancer ses boulets sur la ville serbe, et la *principauté* tout entière était vassale et tributaire de la Porte; les bêtes de somme y continuaient, depuis l'antiquité, à transporter de leur pas lent les voyageurs et les marchandises, sans pressentir le chemin de fer, qui allait venir..... Aujourd'hui, que voit-on? Cette principauté érigée en royaume, tout comme les principautés danubiennes d'alors, la Valachie et la Moldavie, la Roumanie d'à présent; la Bosnie et l'Hertzégovine occupées (après des siècles de convoitise) par l'Austro-Hongrie; la Thessalie et un lambeau de l'Epire rendus aux Grecs; le sandjaq de Philippopolis, devenu la Roumélie orientale et aspirant, avec la Bulgarie, État nominalement vassal, à ressusciter l'ancien empire bulgare; le Monténégro, légèrement agrandi et maître de bicoques qui lui ont jadis coûté tant de sang; enfin une retraite presque complète de l'islam... Le but auquel tendaient les

Digitized by Google

haïdouks serbes, comme les klephtes et les armatoles grecs, a été atteint, tout au moins on s'en est rapproché; quel sera l'avenir?

Ce n'est pas sans un violent effort, que des Parisiens de la fin du XIXe siècle, à l'heure des *décadents* et des *insenséistes,* peuvent se replacer dans un état d'esprit qui leur permette de goûter la poésie simple, non alambiquée, des âges primitifs (primitifs ne veut pas nécessairement dire antiques). Toute poésie, de plus, quand elle appartient à un peuple étranger, c'est-à-dire séparé de nous par la langue, les mœurs, l'histoire, l'espace et le temps, a besoin, pour être comprise, de certains éclaircissements. J'espère que je ne serai point blâmé, si je n'ai pas épargné ma peine pour fournir ce secours au lecteur sous diverses formes : Introduction, notices ou arguments, notes et index; seulement, afin de ne pas déranger son attention, les notes ont été rejetées à la suite du texte, à la fin des diverses sections.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Τῷ γάρ ῥα θεὸς πέρι δῶκεν ἀοιδὴν
Τέρπειν, ὅππῃ θυμὸς ἐποτρύνῃσιν ἀείδειν.
Odyssée, VIII, 44-5.

Scindée en trois tronçons par la religion, répartie par la politique sous des dominations différentes, la race serbe a encore eu cette malechance de se répandre dans de nombreuses régions, dont les noms divers masquent son unité. La Serbie (*Sèrbia*), la vieille Serbie (dans les vilayets turcs actuels de Koçovo et de Scutari), la Bosnie, l'Hertzégovine, le Monténégro (*Tzèrna Gora*), la Dalmatie, avec Raguse (*Doubrovnik*), les provinces méridionales de la Hongrie (Batchka, Sirmie et Banat), la Slavonie, la Croatie (pour partie, et avec différence marquée de dialecte [1]), toutes ces contrées, dont plusieurs ont formé des royaumes, sont, en totalité ou en partie, les demeures du peuple serbe, sans que rien, si l'on en excepte le nom du nouveau royaume, qui a

1. Les Croates, qui ont eu un développement historique, religieux et littéraire séparé, tiennent d'ailleurs essentiellement à leur nom national, *Hèrvat* (*Hèrvatska*, la Croatie).

Digitized by Google

Belgrad pour capitale, en avertisse l'étranger. L'unité ethnique et morale, que la religion et la politique ont brisée, la langue l'atteste, et, ce n'est pas trop dire, la poésie populaire l'a maintenue.

Cette poésie est encore à l'état de tradition orale, une tradition qui, dans notre Europe moderne, ne s'éteint que trop vite ; aussi était-il grand temps qu'un patriote éclairé, qu'un homme animé d'un zèle aussi infatigable qu'intelligent, et en même temps travaillé du scrupule de la fidélité, décidé par goût encore plus que par système à ne rien ajouter du sien, à ne pas embellir, il était grand temps, dis-je, qu'un tel homme, s'il s'en trouvait, recueillît de la bouche même du peuple des effusions éphémères, incessamment menacées de l'oubli. Cet homme si rare s'est rencontré, c'est Vouk Stéfanovitch Karadjitch [1], à qui cinquante ans n'ont pas suffi pour achever sa tâche (il y a eu des collaborateurs), tant la mine où il puisait était abondante, tant aussi l'accès en est parfois difficile, tant il faut de patience et de sagacité pour faire un choix

1. Né dans un village de Serbie en 1788, mort en 1865 à Vienne, où il s'était marié et a passé une grande partie de sa vie. Il a été aussi le réformateur de la langue et de l'alphabet, réforme qui lui a valu beaucoup d'attaques et de déboires, et on lui doit une grammaire et un dictionnaire, ce dernier fondé surtout sur les matériaux fournis par la poésie populaire, à l'intelligence de laquelle il aide puissamment. On s'apprête en ce moment à célébrer solennellement à Belgrad le centenaire de sa naissance.

Digitized by Google

parmi les matériaux qu'elle fournit. Sa première publication en ce genre, applaudie et encouragée par Goethe et les frères Grimm, remonte à 1814; on peut donc dire que, outre le service particulier qu'il a rendu à son pays, il a eu la gloire d'être un des principaux initiateurs du mouvement, qui s'est étendu à l'Europe entière, et pousse tous les peuples à recueillir et réduire en corps de littérature populaire, les premiers monuments, autrefois si méprisés, de leur pensée et de leur langue, qui se sont produits sous la forme de chants anonymes, de contes et de proverbes, sans même dédaigner les devinettes[1].

Toutes les collections de chants — c'est cette seule forme de la littérature populaire qui peut nous occuper ici — donnent lieu à un certain nombre de questions, qu'on peut ainsi énumérer:

Origine, époque de la composition et modifications ultérieures;

Auteurs, connus ou inconnus;

Conditions et circonstances où les chants se sont produits;

Authenticité des textes; quand et comment ils ont été recueillis et mis par écrit;

Sujets traités;

Forme, procédés, langue et versification;

Rapports avec la littérature proprement dite, s'il en existait une;

1. Ce que l'anglomanie régnante a affublé du nom de *folk-lore;* moi-même je suis, paraît-il, un *folk-loriste!*

Digitized by Google

Influences extérieures ;

Caractère et valeur au point de vue littéraire, au point de vue historique ;

Rôle social et politique.

A qui veut juger la poésie populaire, la goûter même, et surtout en comprendre la valeur comme document de l'histoire littéraire générale, il est indispensable d'avoir une réponse au moins sommaire à ces questions.

Sans m'astreindre, en ce qui concerne la poésie serbe, à les embrasser toutes dans un exposé méthodique, je crois devoir tout d'abord puiser la réponse à quelques-unes d'entre elles à la source la plus autorisée, dans les Préfaces de Vouk lui-même. Ce sera tout profit pour le lecteur, assuré ainsi de posséder les renseignements les plus authentiques. Je tâcherai ensuite de les compléter par des remarques personnelles.

Mais avant d'aller plus loin et de laisser la parole à Vouk, il me paraît à propos de présenter une observation sur la dénomination même de poésie populaire.

Les pesmas serbes sont le travail de plusieurs siècles, de nombreuses générations, l'œuvre commune d'une race tout entière, du génie et des mœurs de laquelle elles fournissent en même temps l'expression, d'autant plus fidèle et plus authentique, que toute influence, toute imitation extérieures, sont restées étrangères à leur composition. Le nom de *nationales* leur conviendrait donc mieux que celui de *populaires,*

Digitized by Google

mot qui, dans notre état social si raffiné, a pris une acception particulière et est devenu presque le synonyme de *vulgaire,* de *trivial.* La poésie populaire, chez nous, c'est uniquement les chansons grossières du paysan, de l'ouvrier, de l'ignorant enfin, c'est-à-dire de l'homme qui, étranger à la langue polie, à la connaissance de l'histoire et de l'antiquité, se trouve, par cette ignorance même, exclu de la vie intellectuelle et comme ravalé dans une condition inférieure; poésie informe, boiteuse, et d'ailleurs peu abondante[1]. Car je ne parle pas des œuvres soi-disant populaires fabriquées par des *Messieurs.* C'est ordinairement le plus détestable des pastiches, et Mérimée lui-même, qui d'ailleurs ne connaissait pas les originaux, malgré tout son esprit, ou plutôt pour avoir voulu faire de l'esprit, a frisé le ridicule dans sa *Guzla.*

Chez les Serbes, rien de tout cela.

Ce n'est pas que les lumières y soient plus répandues; l'ignorance y est, au contraire, universelle, absolue; la société y forme une seule classe, qui n'a qu'une connaissance, un aliment

1. Voici, pour la France, un échantillon de poésie *héroïque,* qui m'est resté dans la mémoire. Aux jours de ma jeunesse, et alors que la conquête de l'Algérie était loin d'être achevée, j'ai entendu, dans une ferme de la Picardie, un soldat en congé chanter ceci :

J'ai combattu les Africains
Avec honneur et gloire;
Ayant dompté tous ces Bédouins,
J'en ai l'humeur guerrière.

Digitized by Google

intellectuel, une vie morale, une histoire, et, avec la danse et la boisson, un divertissement commun : la poésie chantée. Les choses sont en train de changer, bien entendu, surtout dans le royaume, où une transformation politique et sociale s'opère, où la poésie populaire se meurt et commence à être dédaignée, bien que la poésie savante n'ait pas encore pris un vol bien élevé ; mais là même où, comme en Bosnie, il s'est conservé une espèce de noblesse féodale, les mœurs la rapprochent tellement du rustre, du *raya,* que, pour mon sujet, il n'y a point de différence.

I.

« Toutes nos poésies populaires, dit Vouk [1], se divisent en chants héroïques (*pésmé ïounatchké*) que les hommes chantent (ou plutôt déclament, comme je le dirai plus loin) en s'accompagnant de la *gouslé* [2], et en poésies domestiques ou féminines (*jénské*), que chantent non seulement les femmes et les jeunes filles, mais aussi les hommes, particulièrement les jeunes gens, le plus souvent à deux voix. Ceux qui chantent les poésies féminines le font pour leur propre amusement, tandis que les poésies héroïques sont destinées à des auditeurs ; c'est pourquoi,

1. Préface de l'édition de 1833.

2. Il faudrait proprement dire « des *gouslé* », car ce mot est du pluriel féminin.

Digitized by Google

dans les premières, on a surtout égard à la partie musicale, à la mélodie, et dans les secondes, à l'expression poétique.

« Aujourd'hui, c'est dans la Bosnie, l'Hertzégovine, le Montenégro et les régions montagneuses du midi de la Serbie, que le goût pour les poésies héroïques est le plus vif et le plus général. Actuellement encore, dans ces contrées, il est à peine une maison où l'on ne trouve une *gouslé,* qui surtout ne manque jamais dans les stations des pâtres ; et il serait difficile d'y trouver un homme qui ne sût pas jouer de cet instrument, chose même que beaucoup de femmes et de jeunes filles sont en état de faire. Dans les districts inférieurs de la Serbie (ceux qui avoisinent le Danube et la Save), les *gouslé* deviennent déjà plus rares, bien que je pense que dans chaque village (surtout sur la rive gauche de la Morava), on en trouverait au moins une.

« Pour ce qui est de la Sirmie, de la Batchka et du Banat, les aveugles sont les seuls qui y possèdent des *gouslé*, et encore doivent-ils apprendre à en jouer et la plupart ne s'en servent-ils que pour accompagner des *complaintes ;* toute autre personne regarderait comme une honte d'avoir dans sa maison un instrument d'*aveugle*. Aussi, dans les pays que je viens de nommer, les poésies héroïques (ou, comme on les y appelle déjà, d'*aveugles*) ne sont-elles chantées que par des mendiants privés de la vue, ou par des femmes qui ne font point usage

Digitized by Google

de la *gouslé*. Cela explique pourquoi les poésies héroïques se chantent plus mal et sont plus corrompues dans la Sirmie, la Batchka et le Banat, qu'en Serbie, et en Serbie, aux environs du Danube et de la Save, plus que dans l'intérieur des terres, en Bosnie et en Hertzégovine surtout.....

« La poésie domestique ou féminine, à ce que je crois, est surtout répandue là où l'autre l'est moins, et dans les villes de la Bosnie ; car de même que dans les contrées qui bordent le Danube et la Save, les mœurs des hommes se sont adoucies, de même dans les autres (les villes exceptées), le caractère des femmes a conservé plus de rudesse, et la guerre, plus que l'amour, occupe la pensée de la population. Une autre raison encore, c'est que là les femmes vivent plus dans la société. Ajoutons d'ailleurs que, dans les trois provinces hongroises que j'ai nommées, les chansons *populaires* ne se chantent plus, et ont été remplacées par de nouvelles, que composent des gens instruits, des écoliers et des apprentis du commerce.

« Il y a un certain nombre de poésies qui appartiennent à une classe intermédiaires entre les héroïques et les domestiques. Elles se rapprochent plus d'ailleurs des premières, bien qu'il soit fort rare de les entendre chanter sur la *gouslé* par des hommes, et qu'en raison de leur longueur, le plus souvent on les *récite*[1].

1. Telle est, par exemple, la chanson du « Mort ressuscité », page 133 de ce volume.

Digitized by Google

« On compose encore aujourd'hui des poésies héroïques,.... qui ont ordinairement pour auteurs, autant que j'ai pu m'en assurer, des hommes de moyen âge et des vieillards. Dans les pays où le goût en est général, il n'y a pas un homme qui ne sache plusieurs chants, quelquefois jusqu'à cinquante ou même davantage, et pour ceux dont la mémoire est si bien garnie, il n'est pas difficile d'en composer de nouveaux. Il faut d'ailleurs savoir que, dans les contrées dont je parle, les paysans n'ont ni les mêmes soucis, ni les mêmes besoins que dans les États de l'Europe, et qu'ils mènent une vie assez semblable à celle que les poètes décrivent sous le nom de l'âge d'or... »

L'auteur cite ensuite des exemples de pièces burlesques ou *satiriques,* — genre qu'il n'a point admis dans sa collection, — qui ont été composées par des gens à lui connus. Elles sont faites à l'occasion de circonstances de la vie ordinaire et manquent d'importance générale, ce qui fait qu'elles ne se répandent point au dehors et meurent bientôt là où elles sont nées. Voici quelques-unes de ces circonstances : les noces, quand il s'y produit quelque incident comique, par exemple quand les invités se prennent de querelle et rouent de coups l'un d'entre eux ; quand une femme quitte son mari ; surtout quand il y a brouille dans un ménage, ou que des gens mariés à la suite d'un rapt (*otmitza*) [1]

1. Voyez ce mot à l'index.

Digitized by Google

restent sans enfants. Et Vouk, à propos des querelles entre gens de noce, ajoute avec quelque naïveté : « S'il y avait mort d'homme, en pareil cas on ne ferait pas une chanson comique. » Tout cela, il faut l'avouer, nous reporte un peu loin de l'âge d'or. Mais c'est peut-être ici le lieu de faire observer que la naïveté dont je parle dans ces pages est une qualité de l'esprit, des esprits jeunes, et n'a rien à faire avec la candeur ou l'innocence des mœurs.

« Que l'on ne puisse, dit-il ailleurs, connaître les auteurs des poésies populaires, même les plus récentes, il n'y a rien là qui doive étonner ; mais ce qui a lieu de surprendre, c'est que dans le peuple personne n'attache d'importance à composer des vers, et que, loin d'en tirer vanité, le véritable auteur d'un chant se défend de l'être et prétend l'avoir appris de la bouche de quelque autre. Il en est ainsi des poésies les plus récentes, de celles dont on connaît parfaitement le lieu d'origine, et qui roulent sur un événement de fraîche date ; car à peine quelques jours se sont-ils écoulés, que personne ne songe plus à leur provenance.

« Quant aux poésies domestiques, il s'en compose peu de nouvelles aujourd'hui, et elles ne se produisent plus guère que sous la forme de dialogues improvisés entre filles et garçons. »

Et plus loin : « Les poésies héroïques sont mises en circulation principalement par les aveugles, les voyageurs et les haïdouks. Les

Digitized by Google

aveugles vont mendiant de porte en porte, ils fréquentent les assemblées[1] près des monastères et des églises, ainsi que les foires, et partout ils chantent. De même, quand un voyageur reçoit l'hospitalité dans une maison, il est d'usage, le soir, de lui présenter une *gouslé,* en l'invitant à chanter, et dans les hans et les cabarets (*méhanas*), il s'en trouve pour le même usage. Quant aux haïdouks, dans leurs retraites d'hiver, ils passent la nuit à boire et à chanter, le plus souvent les exploits de leurs confrères. »

Vouk entre ensuite dans des détails sur la manière dont il a recueilli les *pesmas.* Il raconte l'étonnement et la défiance qu'il inspirait, soit aux femmes, qui craignent toujours, en pareille occasion, d'avoir affaire à un gouailleur, soit surtout aux chanteurs de profession, dont la jalousie de métier, excitée par la crainte de perdre un gagne-pain, ne cédait qu'à de copieuses libations d'eau-de-vie. Mais au sujet de ceux-ci, il se plaint qu'il soit si rare d'en trouver un qui fasse son métier avec un peu d'intelligence et sans gâter la *pesma.* Il fallait d'ordinaire l'entendre de la bouche de plusieurs pour l'avoir complète, et avec l'exactitude et dans l'ordre convenables.

Aussi bien est-il à propos de le laisser encore parler lui-même et de le voir ainsi à l'œuvre

1. Assemblée, *sabor;* c'est exactement le *pardon* de la Bretagne, la πανήγυρις de la Grèce.

Digitized by Google

dans l'exécution de cette tâche, souvent ingrate, à laquelle il s'était voué :

« J'appris, dit-il, lorsque je me trouvais à Kragouïévatz, que le vieux Milia savait entre autres les deux pesmas qui ont pour sujet les *Noces de Maxime Tzèrnoïévitch* et *Strahinia Banovitch ;* ces chants m'étaient connus depuis mon enfance pour les avoir entendu chanter à diverses personnes, et je les avais déjà mis par écrit, mais d'une manière qui ne me satisfaisait pas. Je priai donc à plusieurs reprises S. A. le prince Miloch Obrénovitch de faire venir le vieillard à Kragouïévatz[1], ou de m'envoyer moi-même à Pojéga, où il habitait ; mais toutes les promesses qu'il me fit alors restèrent sans effet. Les lettres que j'écrivis de Vienne, où j'étais retourné au printemps de 1821, tant à son Altesse qu'à Vaça Popovitch, alors knèze de Pojéga, n'eurent pas plus de succès. Mais à l'automne de 1822, lors de mon retour à Kragouïévatz où il m'avait appelé, le prince se souvint de ma requête. A peine avais-je été introduit devant lui et commençais-je, après lui avoir baisé le pan de l'habit, à échanger avec lui les compliments d'usage, qu'il fit appeler son écrivain (secrétaire) Lazare Todorovitch, auquel il dit en riant : « Lazare, écris au knèze Vaça que Vouk est arrivé ; dis-

1. C'est là que Miloch, qui venait à peine, et d'une façon encore précaire, de secouer le joug turc, avait établi ce que Vouk appelle un peu prématurément sa *cour*. Les deux pesmas indiquées sont les plus longues qui existent.

Digitized by Google

lui de venir ici immédiatement et d'amener le vieux Milia, mort ou vif; en même temps qu'il trouve quelqu'un pour travailler chez lui en son absence. »

« Quelques jours après, en effet, arriva le knèze, amenant Milia. Mais quand je me fus mis en rapport avec ce dernier, ce fut pour moi un nouveau sujet de souci, et toute ma joie fit place d'abord à une triste déception. Non seulement Milia, comme tous les chanteurs (qui ne sont que *chanteurs*) ne savait pas *réciter*, mais uniquement chanter, mais ceci même il ne le voulait pas faire à moins d'avoir de l'eau-de-vie devant lui. Or, à peine y avait-il goûté que, affaibli soit par l'âge, soit par l'effet de ses blessures (il avait eu jadis la tête hachée de coups de sabre dans une rixe avec un Turc de Kolachine), il s'embrouillait tellement, qu'il devenait incapable de chanter avec tant soit peu d'ordre et de régularité. Pour sortir d'embarras, je ne vis d'autre moyen que de lui faire chanter la même pesma à plusieurs reprises et jusqu'à ce qu'elle se fixât dans ma mémoire assez pour pouvoir, à l'occasion, remarquer si quelque passage était omis. Je le priais alors de répéter encore une fois lentement, en appuyant sur les mots, et j'écrivais en même temps le plus vite possible, et en quelque sorte sous sa dictée. Ensuite, cette pesma ainsi couchée par écrit, il fallait qu'il me la chantât derechef, afin que je pusse m'assurer si je l'avais reproduite correc-

Digitized by Google

tement. Aussi n'employai-je pas moins de quinze jours pour obtenir les quatre pesmas dont j'ai parlé.

« Milia en savait beaucoup d'autres, mais il ne me fut pas donné de profiter de cette occasion unique. L'oisiveté et le travail que je lui imposais commençaient à peser au vieillard; de plus, il se trouva là de ces gens bien intentionnés (comme il s'en rencontre dans presque toutes les cours), qui se font un plaisir de tout tourner en ridicule et de mystifier les autres à tout propos. Ces gens donc se mirent à lui dire : « Comment toi, un homme d'âge et de bon « sens, es-tu devenu bête à ce point ? Ne vois-tu « pas que Vouk est un fainéant qui ne s'occupe « que de pesmas et de futilités pareilles ? Si tu « l'écoutes, il te fera encore perdre ici tout « l'automne ; retourne donc chez toi et occupe-« toi de tes affaires. » Milia se laissa persuader, et il partit un beau jour en cachette de moi, non sans avoir été largement récompensé de ses peines par le prince. Lorsque, quelques années après, je m'enquis de lui, on me répondit qu'il était mort. »

II.

Ainsi donc, la poésie serbe se partage en deux moitiés bien distinctes : les chansons que les *femmes* surtout font et *chantent* que les hommes aussi chantent avec accompagnement d'une sorte

Digitized by Google

de petite guitare, la *tamboura ;* chansons, disons-le tout de suite, de vers et de mètres très variés, tandis que les chants héroïques, composés, sans aucune exception, dans le vers décasyllabique, exactement semblable au nôtre, à celui de la *Chanson de Roland,* par exemple, mais sans rime ni assonance, se *déclament* avec accompagnement d'un instrument plus que simple, la *gouslé.* Mais de ceci, plus loin.

Et le poète, qu'est-il ? La langue n'a pas même de mot pour cette idée, confondue avec celle de chanteur ou de chantre, dans un même terme *pévatch,* comme dans le grec ἀοιδός des temps homériques. Ce poète n'a rien de commun ni avec le rapsode grec Ion, qui, vêtu d'un costume éclatant, récite solennellement l'Iliade à la fête des Panathénées, ni avec l'homéride, appartenant à une sorte d'école poétique ; ce n'est pas non plus le barde celtique ou germain, ni le scalde scandinave, gens d'un caractère à demi-religieux ou officiel, aux gages des rois ou des grands, sorte de poètes lauréats, comme il s'en trouve encore un en Angleterre[1]. Il se rapprocherait plutôt du trouvère ou du jongleur errant, si celui-ci n'était un homme du métier, déjà écrivant et comme le rudiment de l'homme de lettres. Un paysan, un pâtre, un mendiant aveugle, un brigand, ou quelque Monténégrin qui vient de

1 Lord Tennyson.

Digitized by Google

couper des têtes turques, ou à l'inverse, saisit la gouslé, comme Demodocos sa phormynx,

Ὅππῃ θυμὸς ἐποτρύνῃσιν ἀείδειν,

« alors que l'envie lui vient de chanter », et voilà le chant envolé, ἔπη πτερόεντα. Il est bon ou mauvais ; s'il a plu, quelqu'un des auditeurs l'aura retenu, incomplètement peut-être, et, quand il le répétera, ilcomblera de son mieux les lacunes de sa mémoire, sans s'interdire d'y ajouter du sien, quand cela lui semblera à propos, car le chant n'est la propriété de personne. En ce sens, il est littéralement collectif[1].

Je viens de parler des aèdes, des rapsodes, mais le lecteur n'avait assurément pas attendu la mention de ces noms, inévitables en pareil sujet, pour retrouver, dans quelques-uns des détails fournis par Vouk sur la composition et la transmission des pesmas, une partie de ce qu'on raconte au sujet de ces prédécesseurs d'Homère ou propagateurs de son œuvre, et pour y entrevoir de curieux rapprochements d'histoire littéraire, que la lecture de ces poésies elles-mêmes ne peut que confirmer. A mon avis, là ne s'arrête pas la ressemblance entre ces productions d'une muse populaire, la mieux douée

1. Vouk cite pourtant les noms de deux ou trois *auteurs* de chants du commencement du siècle, entre autres l'aveugle Philippe Vichnitch, qui a composé plusieurs des pièces sur la guerre de l'Indépendance.

Digitized by Google

assurément parmi celles de l'Europe moderne, et les grandioses et charmantes compositions de l'antiquité hellénique. Non qu'il soit question d'établir un parallèle en règle entre des chants isolés et encore véritablement populaires ou nationaux, et de longs poèmes, issus sans doute de chants analogues, légués par des générations, mais qu'une main d'artiste a mis en œuvre et refondus dans une puissante et magnifique unité. J'ai surtout en vue les origines et quelques-uns des caractères soit extérieurs, soit moraux, qui donnent à la véritable poésie épique sa physionomie et son charme. Je dis « la véritable, » parce que la définition exacte de ce genre littéraire me semble avoir été laissée dans le vague. Est-il un qualificatif dont le langage contemporain ait plus abusé que celui d'« épique », auquel il paraît attribuer le sens de « typique » et à la fois de « grandiose »? — « C'est épique! » lit-on chaque jour dans les journaux, et il y est même parlé de bétise épique (!), c'est-à-dire apparemment énorme. Tout, jusqu'aux aventures de quelque Jocrisse de vaudeville, devient une *épopée*.

C'est que des faits purement extérieurs et accidentels avaient fourni la formule, en quelque sorte la recette, du poème épique : pour les auteurs des anciens traités de rhétorique, l'épopée était un récit versifié d'une notable étendue, divisé en vingt-quatre ou douze chants, avec une dose de merveilleux, de rêves, et une superfé-

Digitized by Google

tation d'épisodes, et un langage pompeux était de rigueur. Certes on n'en est plus là aujourd'hui, et le romantisme n'a pas passé pour rien sur notre littérature. Et pourtant on ne dit toujours pas ce qu'est la poésie épique, ni même l'épopée.

Quelques-uns réservent ce nom, avec grande raison, et en se fondant sur des qualités encore plus morales que littéraires, aux poésies homériques, qu'ils appellent épopées « primitives » (les grands poèmes sanscrits et le *Livre des Rois* pourraient jusqu'à un certain point y prétendre); d'autres, par un abus de mots et de classification, ou faute d'un nom meilleur, qualifient de la même manière non seulement l'*Énéide,* la *Jérusalem délivrée* ou le *Roland furieux,* mais la *Divine Comédie* et *Faust,* œuvres essentiellement lyriques. Comme s'il n'était pas évident pourtant, que chaque génie vraiment original produit son œuvre sous une forme propre, étroitement liée à la pensée, et qui en est comme le corps ? la forme, en ce sens, étant, aussi bien que le style, l'homme même.

Quels sont donc ces caractères moraux, qu'ont pu avoir en vue les critiques, plus pénétrants et de plus d'âme encore que d'esprit, qui ont classé à part et mis au-dessus des autres les épopées primitives[1] ? En d'autres termes,

1. M. Emile Montégut (*Etude sur Saint-René-Taillandier,* et justement à propos de la poésie serbe), M. Léon Gautier

Digitized by Google

qu'est-ce qui distingue, non pas le poème, mais la *poésie* épique ? A mes yeux, ce qui en constitue l'essence, c'est, sous la forme narrative, presque toujours dramatisée par le dialogue, un sentiment de fraîcheur et de jeunesse, une naïveté séduisante de pensée et d'exécution, et avant tout une inspiration collective et impersonnelle, qui lui communique l'empreinte d'une race, d'un peuple, à l'opposé de la poésie lyrique, manifestation d'une pensée, d'une personnalité individuelles.

Cette inspiration n'existe que chez les nations encore dans l'enfance, tout au plus dure-t-elle jusqu'à leur jeunesse et va se dissipant devant les progrès de la critique et du raisonnement comme la rosée sous les rayons du soleil. Par sa persistance s'explique la fusion en un seul tout harmonieux des antiques rapsodies des prédécesseurs d'Homère, et à une époque plus récente, des traditions germaniques dans le poème des *Niebelungen,* où le changement partiel de couleur et l'introduction d'éléments chrétiens ou chevaleresques n'a rien enlevé aux caractères de leur vieille grandeur barbare. Et la manière, l'épanouissement littéraire, qui y correspond ne comporte que la peinture et le développement des plus simples sentiments de l'humanité ; les

(*Les Epopées françaises au moyen âge*), et M. Georges Perrot (*La Question homérique*), ont montré qu'ils savaient reconnaître et qu'ils goûtaient en poètes ce que j'appelle la vraie poésie épique.

Digitized by Google

passions dans leurs traits les plus élémentaires lui servent de base, et non les goûts de l'esprit, les analyses ingénieuses aux mille nuances, ou les combinaisons sociales si multipliées plus tard.

Diverses causes ont concouru à maintenir chez les Serbes l'esprit poétique dans cet état de primitive naïveté, le seul qui permette à la matière épique flottante de se condenser et de prendre forme. L'isolement moral dans lequel vivent les peuples montagnards, la ténacité de leurs habitudes, l'opiniâtreté avec laquelle ils adhèrent à leurs mœurs, à leurs croyances, à leur langue, sont un fait général, mais dont la persistance a été singulièrement favorisée dans la Turquie d'Europe par les circonstances politiques, que nous allons bientôt résumer.

III.

Tout traducteur est communément suspect d'engouement pour son original, et à bon droit; quel autre sentiment le soutiendrait dans une besogne qui a ses ennuis? On ne reprend pas un travail après un laps de trente ans, *grande mortalis...*, sans y être stimulé par un puissant attrait, et même, si les deux mots peuvent aller ensemble, par un attrait raisonné. Je ne crois donc pas empiéter sur les droits de la critique, en disant ici les motifs, sinon de mon engoue-

Digitized by Google

ment, au moins de ma prédilection, et comment je juge la poésie héroïque des Serbes. Par là même apparaîtront les raisons : charme poétique, beauté morale, variété des aventures, singularité des mœurs et des coutumes, qui, au milieu d'une si abondante matière, m'ont guidé dans le choix des pièces traduites.

Le chant épique serbe est souvent une œuvre d'art, il est presque toujours un tableau de mœurs, et, dans l'ensemble, un document pour l'histoire, sinon un document historique.

Développer ces trois points, ce sera en même temps indiquer les sujets que la poésie serbe a traités, et qui peuvent, eux aussi, être ramenés à trois chefs principaux : l'histoire, la fantaisie et la mythologie ou le merveilleux, sous cette réserve pourtant que le premier absorbe presque les deux autres.

Ailleurs déjà, en comparant la poésie populaire des Serbes à celle des Grecs et des Bulgares[1], je disais : « Les Serbes ont reçu en partage la faculté épique, eux seuls savent bâtir et ordonner un récit régulier qui, prenant le fait à son origine, le déroule jusqu'à la péripétie finale, avec le ton sérieux, la profondeur de sentiment et l'ampleur de développements qui constituent une œuvre d'art. » Cette manière offre en effet le contraste le plus tranché avec

1. Dozon, *Chansons populaires bulgares*, 1875, dans l'Introduction.

Digitized by Google

celle des Grecs modernes[1]. J'aurais dû d'ailleurs dire encore que, dans cette narration, qui a un commencement, un milieu et une fin, l'intérêt ne languit pas, se développe et va en croissant du début au dénouement.

Prenez, par exemple, le poème des « Noces de Maxime ». Un homme a pris, par vanité, un engagement qu'il se trouve ensuite hors d'état de tenir. Il a recours à la fraude pour faire honneur, en apparence, à sa promesse ; mais cette fraude le mène à une situation en opposition avec les coutumes du pays, et de là aboutit à une catastrophe ; cette catastrophe, on la pressent dès le début, sans en pouvoir deviner la nature, et à chacun des principaux incidents, l'appréhension augmente. On pourrait faire une analyse semblable de « Roçanda la fière », et de bien d'autres chants. On y trouverait, dans la narration, la même habileté, purement instinctive, et d'autant plus remarquable, de construction ; c'en est, comme on dit aujourd'hui, la qualité maîtresse. La pesma serbe est, en général, un modèle de récit : *cantatur* (pour varier le mot connu) *ad narrandum*.

1. Dans son article sur *la Question homérique*, travail qui décèle au moins autant le fin et délicat amateur de la poésie que l'érudit élégant, M. G. Perrot semble attribuer aussi aux chants qui ont précédé l'Iliade, cette « brièveté un peu sèche », cette « ébauche en quelques touches hardies et brusques », qui distinguent en effet les chants klephtiques. Je tirerais une conclusion différente des rapsodies insérées dans l'*Odyssée*, sans parler des hymnes homériques.

Digitized by Google

La langue achève d'en faire une œuvre d'art, car hors d'elle il n'y en a point. Le sentiment épique, qui apparaît au printemps de la vie des nations, ressemble, si je puis ainsi m'exprimer, à un fruit délicat sur le point de se nouer et que menacent la gelée ou la pluie : pour que le fruit de l'inspiration ne *coule* point, pour qu'il se forme et soit durable, la condition première, c'est l'existence d'une langue régulière, formée et commune à toute la nation, et qui est comme le corps où la poésie vient s'incarner. Cette condition, trop rarement remplie, fit défaut aux poètes de notre moyen âge, au trouvère, auteur de *la Chanson de Roland*, par exemple, qui, disposant d'un instrument moins imparfait ou capable, comme Dante, de le créer lui-même à son usage, nous eût peut-être légué un chef-d'œuvre. De même que, par un nouveau malheur, le jour où notre histoire vint nous offrir un des plus beaux sujets que l'imagination puisse rêver, la vie de la Pucelle d'Orléans, il était déjà trop tard : la tendance sceptique et railleuse de notre caractère, la prétendue *naïveté gauloise* avait pris le dessus et rendu impossible qu'il fût traité dans l'esprit convenable. Plus heureux, les poètes populaires serbes ont eu ce précieux avantage, et à un tel degré, que l'idiome vulgaire par eux élaboré a pu, au jour de l'émancipation politique, devenir immédiatement la base d'une langue écrite, intelligible à tous, et n'offrant point ces disparates de patois ou même

Digitized by Google

de dialectes qui existent dans tant d'autres pays.

Partout le chanteur populaire décrit uniquement ce qu'il voit, ou plutôt il ne décrit rien, de *propos délibéré*, et surtout il ignore la *couleur locale*. Quand il raconte des actions ou qu'il exprime des sentiments (des sentiments éprouvés par d'autres), il ne peint que ce qu'il a sous les yeux ; ses personnages mangent, boivent, s'habillent, sentent, pensent, aiment, croient, se battent et s'entretuent, comme on le fait de son temps, par les mobiles qui animent et font agir les contemporains. Ce n'est pas le poète qui trace industrieusement une *scène de mœurs*, comme on en écrit tant aujourd'hui, c'est nous qui la composons curieusement, pièce à pièce, avec les détails de son œuvre. Il racontait pour plaire à ses auditeurs ; ces auditeurs sont, comme lui, séparés de nous par l'espace et par les siècles ; leur manière de penser, la nature et les motifs de leurs actes, deviennent pour nous, sans que nous y prenions garde, la plus attachante et la plus spontanée des peintures de mœurs.

Sur ces mœurs elles-mêmes, une ou deux remarques suffiront. Elles sont à la fois rudes et chastes. Farouches et rudes, elles le sont restées durant notre moyen âge, en dépit des débris de la culture latine qui pouvaient subsister, en dépit aussi de la chevalerie. L'Europe orientale, à quelques égards, n'est pas encore sortie du

Digitized by Google

moyen âge ; la barbarie y a été entretenue, on ne saurait le nier, par la présence des Mahométans sur les frontières, des frontières montagneuses, de la chrétienté et de l'islam, « là où la terre est altérée de sang et les corbeaux affamés de la chair des guerriers », comme le dit la pesma[1]. Supprimez de l'histoire l'invasion turque, et les régions qui s'étendent entre l'Adriatique, le Danube et la mer Egée, seraient aujourd'hui au même degré de civilisation que l'Europe occidentale. Ici il y a longtemps déjà qu'on ne coupe plus les têtes des ennemis vaincus, et en Algérie, pays musulman, nos soldats ont encore trouvé cet usage et, qui pis est, ils l'avaient adopté et ne s'en sont pas déshabitués du premier coup. Il n'y a pas dix ans que j'ai vu moi-même un sac contenant les têtes de treize brigands, apportées au gouverneur général de Salonique. Que le lecteur ne se scandalise donc pas trop de voir les haïdouks, voire les héros serbes et monténégrins, recueillir de pareils trophées.

« Dès la seconde moitié du XIe siècle, dit M. L. Gautier, à propos des Chansons de geste, les jeunes filles ont l'habitude de se jeter aux bras du premier jeune homme qu'elles aiment ; ..... d'aller se placer la nuit à ses côtés. » Rien de pareil dans l'épopée serbe, au moins pour ce qui est des filles. Nombreux sont les exemples de la

1. Page 90.

Digitized by Google

retenue excessive que la coutume leur impose et qu'elles observent. Roçanda, consultée par son frère sur le choix d'un époux, est une exception unique et surprenante. Si on ne peut dire qu'elles se dédommagent de cette contrainte, une fois mariées, toujours est-il que la pudeur, un peu de commande, des filles, même fiancées, forme le contraste le plus tranché avec l'infidélité, compliquée de trahison, de quelques héroïnes, Vidoçava, Ikonia la femme du ban Miloutine, celle du ban Strahinia, et Maxime, la femme du haïdouk. Mais aussi qu'elle est atroce, la vengeance des maris outragés ! C'est là que la barbarie des temps éclate dans tout son jour. Il est vrai que peut-être ils prétendent moins laver la tache faite à leur honneur, qu'ils ne veulent tirer vengeance de la trahison qui a failli les livrer à leurs ennemis. Le ban Strahinia est le seul qui pardonne [1].

Quand le chanteur raconte des scènes, suites de ces trahisons conjugales, ou d'autres analogues, il n'est nullement embarrassé. Tout en usant d'expressions un peu plus crues qu'on ne le peut faire en français, il ne songe pas à mal, et s'il rapporte des détails libres, mais que le récit amène, et qui sont après tout des faits de la vie humaine, il n'a rien de *libre* dans la pensée. J'ai fait comme le chanteur ; pour sauver ce que l'original pouvait avoir de scabreux, il m'a paru

1. Page 150.

Digitized by Google

que le mieux était de traduire franchement et naturellement, et sans paraître me douter de la difficulté.

A part les quelques exceptions, choquant la moralité sociale, que j'ai signalées, et quoiqu la condition de la femme, telle que les pesmas la montrent, soit bien humble, bien subordonnée, bien ravalée, les types gracieux ou nobles de jeunes filles, d'épouses et de matrones n'y manquent pas, et certes c'est une belle et douce figure, que celle d'Euphrosine, Εὐφρυσύνη, la mère, issue de sang royal, de Marko Kraliévitch. Elle l'exhorte à n'avoir souci que de la vérité, s'efforce en toute occasion à modérer ses instincts querelleurs et sanguinaires et, ce qui achève la beauté idéale, elle triomphe, car le plus beau trait du caractère de Marko, celui qui rachète dans une grande mesure ses actes de férocité, est le respect et l'obéissance, dont il ne se départ jamais envers sa mère, même lorsqu'il est poussé à la violence par l'ivresse.

C'est ici le lieu de remarquer que dans les mœurs pas plus que dans la poésie des Serbes, n'ont pénétré les idées ou les sentiments chevaleresques, qui pourtant, lorsque celle-ci s'est développée, avaient encore beaucoup de force en Europe. Ce personnage de Marko, dont j'aurai à parler encore plus d'une fois, en serait une preuve suffisante. Marko, il est vrai, venge quelquefois les opprimés d'une manière qui rappellerait celle des chevaliers errants; une

Digitized by Google

fois il reproche à quelqu'un des actes d'inhumanité ou plutôt un manque de charité, et, au début de sa carrière, il va même, par amour de la justice et de la vérité, jusqu'à contredire les prétentions de son père au trône, pour le conserver à l'héritier légitime. Mais c'est le sentiment religieux ou national qui l'anime, et hors de là il n'est pas toujours un modèle de bonne foi ni de bravoure, et en général il se montre vindicatif, brutal, féroce, vices sans doute de son temps, et surtout il n'y a pas, dans sa conduite envers les femmes, la moindre trace de cet esprit chevaleresque qui tempéra la brutalité du moyen âge, car, loin de montrer pour elles de la galanterie ou de la politesse, il les traite souvent avec une barbarie révoltante et qui eût appelé sur lui la vengeance des paladins de l'Occident.

L'épopée a eu partout un fondement historique, ou plutôt elle se confond avec l'histoire. Mais en chantant les hommes qui avaient accompli de grandes choses ou agi fortement sur les imaginations, en célébrant les événements qui décident de la destinée des nations, ou de simples incidents glorieux ou tragiques, elle a fait de l'histoire à sa manière. Non seulement les faits sont altérés, par ignorance ou autrement, mais les personnages, les héros se transforment à mesure que s'efface l'impression personnelle qu'ils avaient produite : Charlemagne, par exemple, « l'empereur à la barbe chenue »,

Digitized by Google

devient le barbon que l'on sait dans nos Chansons de geste[1], et de Douchan, sans conteste le plus éminent personnage de leur histoire politique, les chanteurs serbes ont fait un fantoche qui, dans une pesma, ou plutôt un conte deux fois répété, veut à toute force épouser sa sœur. Mais la transfiguration la plus extraordinaire, en même temps que la conception la plus nettement dessinée qu'ait produite la poésie serbe, nous est fournie par le personnage de Marko Kraliévitch, un de ces héros semi-réels, semi-légendaires, qui se rencontrent au début de presque toutes les littératures, ou plutôt à l'origine des peuples : il est de la famille des Roland, des Cid, des Roustem (et aussi des Gargantua, car son grand passe-temps est de boire d'autant, et même il faut avouer qu'à la longue le penchant à l'ivrognerie est devenu le trait dominant de son caractère[2]); figures réelles, mais que le laps du temps a transformées, agrandies, en faisant d'elles la peinture vivante d'une époque ou la personnification d'une nation tout entière. Devant l'histoire, c'est un traître avéré qui a attiré la ruine sur son pays en se faisant le courtisan des Turcs, comme dit la fière Roçanda[3], pour satisfaire son ambition personnelle. Chose étrange! cette action s'est effacée de la

1. Laissommes ce vieillard qui tous est assotez. *Chanson de Gui de Bourgogne*, citation de M. L. Gautier.

2. Voyez, page 48, ce que dit Chafarik.

3. Plus loin, page 83.

Digitized by Google

mémoire du peuple, qui, une fois asservi, a mis en lui sa prédilection, parce qu'il faisait quelquefois payer cher à l'ennemi commun, aux Turcs, les services qu'il leur rendait comme vassal, et paraissait ainsi, autant que les circonstances le permettaient, le vengeur de sa nation. Telle est du moins l'interprétation qu'on peut donner, du laissez-aller de Marko à l'endroit des sultans osmanlis et de la terreur qu'il se plaît à leur inspirer. Nul en vérité n'a connu de sultans aussi débonnaires, et dans cette invention des chanteurs, il est permis, ce semble, de voir une sorte de dédommagement naïf que le peuple, subjugué, mais encore frémissant, accordait à son amour-propre.

Les chants héroïques des Serbes ont donc suivi la loi instinctive du genre. Des noms pris au jour le jour dans les annales de la nation, annales non écrites, dès lors imparfaitement connues et encore plus vite oubliées, et autour de ces noms, familiers à la mémoire et puissants sur l'imagination, beaucoup plus de légendes que de faits véritables, groupés inconsciemment, comme de capricieuses lianes autour d'un tronc solide, quoique desséché, tel est le travail de la poésie populaire, lorsqu'elle a une tendance historique, et c'est essentiellement le cas chez les Serbes. Et à cet égard pourtant, il convient de faire une distinction. Leurs chanteurs ont toujours eu le goût de la réalité, goût qui s'accuse de plus en plus à mesure qu'on descend

Digitized by Google

dans le temps, et qui trouvera son expression la plus énergique dans les pièces dont se compose la cinquième section de ce volume. Plus on remonte au contraire vers les origines, plus la légende, la fantaisie et le merveilleux occupent de place dans les pesmas, au moins dans la forme sous laquelle elles nous sont parvenues.

Les Serbes ont eu peu d'annales écrites, quoique certes on ne puisse pas dire, selon un mot célèbre, qu'ils en aient été plus heureux. De maigres chroniques monastiques, des biographies de rois regardés comme saints, un essai d'histoire générale (celui de Raïtch), voilà tout ce qu'on peut citer. Ecrits dans la langue liturgique ou dans un style qui s'en rapproche beaucoup, ces documents, de rédaction ecclésiastique, sont demeurés à peu près inintelligibles et en tout cas inconnus au peuple, qui s'est fait à lui-même, au fur et à mesure des événements, son histoire chantée, histoire non pas toujours telle qu'elle fut, mais réformée sur quelques points par la conscience et par l'imagination.

Ses véritables annales, ce sont les pesmas. Et si l'on ne peut y puiser à pleines mains comme on le fait, pour les temps primitifs de la Grèce, dans les poèmes homériques, c'est au contraire avec autant de certitude qu'on y retrouve les lignes principales de l'histoire positive, et surtout des destinées de la nation. C'est ce que j'avais en vue en disant, tout à l'heure, qu'elles étaient dans leur ensemble un document pour l'histoire.

Digitized by Google

IV.

Les sujets principaux qu'a traités la poésie héroïque pourraient presque se ramener à deux: les aventures, batailles ou combats, de toute sorte, et les noces, qui elles-mêmes en sont souvent une autre forme, le voyage accompli par les fiancées pour se rendre chez leur époux devenant en plus d'un cas l'occasion d'une rixe sanglante. Mais, à part une douzaine de chants qui ouvrent la collection de Vouk, et quelques autres qui y sont épars, et sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, *le sujet* véritable de cette poésie, ce qui lui donne une sorte d'unité, c'est la guerre contre le Turc.

En effet, la grande masse des *pesmas* serbes, — sœurs en ce point des *romances* mauresques de l'Espagne, des chants klephtiques, et de quelques épopées carlovingiennes, — nous retrace un épisode de cette lutte sanglante entre le croissant et la croix, entre l'islam et le christianisme, qui, commencée par les Arabes sous les murs de Constantinople, au lendemain de la mort de Mahomet, puis transportée par eux en Espagne, et de là dans notre France méridionale, où de ce chef la civilisation naissante faillit périr[1], s'est étendue presque jusqu'aux glaces

1. Dans son histoire de l'empire romain, Gibbon dit justement que, si la bataille de Poitiers avait eu une autre issue,

Digitized by Google

du pôle, à travers les steppes russes et polonaises, et a mis aux prises avec les Turcs et les hordes tatares et mongoles presque tous les peuples de l'Europe, de l'histoire desquels elle forme, encore aujourd'hui, le nœud, sous une autre forme, celle de la question d'Orient[1]. Cette lutte, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, avec quelque chose de son caractère primitif, dans la petite principauté du Montenégro, a traversé, chez les Serbes, quatre phases distinctes, marquées nettement par la poésie, qui les a chantées : une première période de guerre d'égal à égal, entre les tzars serbes et les sultans osmanlis, terminée par la défaite de Koçovo (15/27 juin 1389), qui fut pour les Serbes ce qu'a été la bataille de Ceuta pour les Espagnols, celle de Mohâcs pour les Magyars; après la ruine de l'indépendance, sous les Despotes (1389 à 1459), une époque de vasselage, qui trouve sa personnification dans Marko Kraliévitch, et au début de laquelle la nation, encore forte et redoutée, est contrainte de prendre part, par le service militaire, aux expéditions guerrières du vainqueur; vient ensuite la période de représailles indivi-

« aujourd'hui les muezzins appelleraient à la prière du haut des minarets d'Oxford ».

1. Cela était vrai avant 1870; aujourd'hui il serait peut-être plus juste de dire que l'ancienne question d'Orient, laquelle a d'ailleurs fait un pas en 1878, est subordonnée à l'issue de la lutte, apparemment inévitable, de la France et de l'Allemagne.

Digitized by Google

duelles, prenant à la longue les apparences du brigandage, et ayant pour acteurs les Haïdouks et les Ouskoks ; enfin, en dernier lieu, mais dans la principauté de Serbie seulement (le royaume actuel), une guerre d'indépendance, où la Muse a salué encore le réveil de la nationalité.

Une de ces périodes, celle de Lazare et de Koçovo, doit nous arrêter un moment, d'autant qu'elle est faiblement représentée, — on verra pourquoi, dans ce volume. Les Serbes venus, au VII° siècle, de la Vistule et de l'Oder, dans l'Illyrie et la Mésie d'alors, s'y étaient établis sous la suzeraineté de l'empereur Héraclius, qui leur assigna des terres, et sous l'autorité immédiate de chefs nationaux appelés *Joupans*. L'un de ces chefs, Etienne Némania, ayant réussi au XIIe siècle, à réunir en une seule toutes les *joupanies*, parvint à se rendre indépendant des Grecs de Byzance, prit le titre de roi (*Kral*)[1] et fonda une dynastie qui dura environ deux siècles. L'avant-dernier des Némanitch ou Némanides, Etienne Douchan, après avoir étendu considérablement sa domination aux dépens des empereurs grecs, se fit sacrer lui-même sous ce titre, et mourut en 1356, comme il était, dit-on, en marche sur Constantinople, au secours duquel le prétendant Jean Cantacuzène avait

1. Déjà, au XIe siècle, un des Joupans avait reçu le titre de roi du pape Grégoire VII, qui cherchait à ramener les Serbes à l'Eglise de Rome, mais ses successeurs ne le portèrent pas.

Digitized by Google

malheureusement appelé les Turcs. Un mouvement de réaction féodale succéda à cette époque de concentration politique, l'empire créé par Douchan, et trop insuffisamment organisé encore, s'écroula avec lui ; Ouroch V, son fils et son successeur, fut assassiné en 1368 par l'un des grands feudataires, Voukachine, qui avait pris le titre de roi. Quelques années après, Lazare Gréblianovitch, gouverneur de la Matchva, réduisit successivement ses compétiteurs, entre autres Marko Kraliévitch, fils aîné de Voukachine, et fut sacré tzar en 1376, bien qu'il prît seulement le titre de knèze.

Les Turcs, à peine passés en Europe, avaient défait une première fois les Serbes en 1365, au combat de la Maritza ; dès 1389 ils se sentaient assez forts pour sommer Lazare de payer le tribut et Lazare, l'ayant refusé, se porta à leur rencontre dans la vallée de Koçovo, qui forme la partie méridionale de la vieille Serbie. C'est là qu'eut lieu la sanglante et funeste bataille, où les Serbes et leurs auxiliaires[1] furent vaincus, et à la suite de laquelle périrent Lazare et le sultan Murad. Les péripéties en sont racontées dans la Notice de la troisième section.

Ainsi les Serbes étaient, après les Grecs, la première nation organisée, qui supportait le formidable choc de l'invasion musulmane, à

1. Des Hongrois, des Bosniaques et des Croates avec leur ban, *A. Pavitch*, page 10.

Digitized by Google

laquelle cette barrière renversée allait ouvrir l'Albanie et la Hongrie. Et ils étaient mal préparés à se défendre. Non seulement l'Etat chancelait au milieu des compétitions des grands, mais quelques-uns d'entre eux, imitant Cantacuzène, allaient au devant des Turcs et se faisaient leurs vassaux, dans l'espoir de recouvrer ou de conserver leurs possessions. Marko et Constantin, seigneur de Kustendil [1], sont des exemples de ces défections. Lazare lui-même, quoiqu'il ait combattu vaillamment à Koçovo, semble n'avoir pas cru à la possibilité de la victoire, c'est du moins ce qu'on pourrait inférer de la pesma où, invité par une lettre « de la mère de Dieu », à choisir entre l'empire du ciel et celui de la terre, il se décide pour le ciel, avec la certitude de périr lui et son armée. Lazare avait, comme presque tous ses prédécesseurs, quelque chose du moine, et il a pu ne pas apporter à la résistance toute l'énergie nécessaire.

Toujours est-il que les chants consacrés au récit de cette lugubre journée, dont la signification historique a été immédiatement comprise, ou à la biographie de Lazare, manquent en général de nerf, ont quelque chose d'effacé, d'incohérent, pèchent par l'invraisemblance des détails, tiennent parfois de l'hagiographie [2], enfin

1. Kostadin-bey ; voyez ci-dessous page 123, note 40.
2. Par exemple, la *Fondation de Ravanitza*, l'*Invention de la tête de Lazare*.

Digitized by Google

sont empreints de l'abattement de la défaite, sans qu'on y sente le

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Sous cette impression, je les ai laissés de côté presque tous. Mais il y avait d'ailleurs un autre motif; ils sont devenus accessibles, dans leur ensemble, au lecteur français par un ouvrage qui les reproduit aussi fidèlement que sympathiquement, celui de M. Adolphe d'Avril[1].

D'autres écrivains ont eu plus d'ambition, ils ont tenté de refaire la *Lazarnitza* — c'est ainsi que les rapsodes aveugles appellent eux-mêmes la série des principales chansons sur Koçovo. Je ne connais, et je le regrette, ni le poème serbe de M. Stoïan Novakovitch, ni l'ouvrage allemand de M. S. Kapper[2], mais un Croate, M. A. Pavitch, qui n'avait d'ailleurs aucune prétention au rôle d'un Homère, n'a pas réussi[3], en mettant bout à bout des pesmas entières ou fragmentaires, et en y ajoutant même quelques morceaux de sa façon, à faire disparaître les incohérences et les invraisemblances de l'œuvre populaire, à en combler les lacunes, et encore moins à lui donner ce caractère d'unité (dans un

1. La bataille de Kossovo, rhapsodie serbe, par A. d'Avril, Paris, 1868.

2. *Fürst Lazar*, epische Dichtung nach serbischen Heldendichtungen, 2e édition, Leipzig, 1852.

3. *Narodné piésmé o boïou na Kosovou* 1389, *Sastavio ou tziélinou Armin Pavitch*, Zagreb, 1877.

Digitized by Google

travail de ce genre la beauté était hors de question), qui lui manquait.

Des légendes pieuses très bizarres sur les saints et la Vierge « de feu » (Ognenia-Maria) — on y trouve même les noms des empereurs Trajan, Dioclétien (Douklian) et Constantin, ou de véritables *contes,* merveilleux ou non, — composent cette classe peu nombreuse de chants, dont j'avais annoncé que je reparlerais, et qui tiennent plus que tous les autres de la fiction pure. Tels sont, parmi les contes, *le Serpent marié, Momir l'enfant trouvé,* etc.; tels sont aussi ceux que j'ai traduits, *Marko et l'aigle, Marko et le faucon,* et surtout *la tzarine Militza et le dragon de l'Iastrébatz*, et enfin le numéro 85 du tome II de Vouk, intitulé « Sékoula se change en serpent », dans lequel on voit, sur le champ de bataille de Koçovo — il s'agit ici de celle de 1448, — ce neveu imaginaire, je suppose, de Jean Hunyadi, ou Jean de Sibigne, comme l'appelle la poésie serbe, se changer en serpent ailé, afin de saisir et d'apporter à son oncle, qui le tue par inadvertance, le sultan Souleïman, transformé lui-même en faucon. Outre l'étrangeté du fond, de pareilles compositions qui racontent en vers ce qui, chez d'autres peuples, est déjà tombé dans le domaine de la prose[1], offrent encore cette singularité de montrer de telles aventures localisées et attri-

1. C'est à peu près ce qu'on appelle en russe *pobyvaltchina,* « sorte de conte, byline en train de passer des vers à la prose ». A Rambaud, *la Russie épique,* p. 21.

Digitized by Google

buées à des personnages célèbres, et est-ce se tromper que d'y voir une autre manifestation, encore qu'une déviation, de l'instinct historique?

Les *Bandits* (haïdouks) ont, il faut l'avouer, mieux inspiré les chanteurs, que les infortunes de Lazare, et il leur a été fait une large place dans ce volume. Que le lecteur ne s'effarouche pas de ce nom malsonnant, avant d'en comprendre le sens particulier. Les hommes font ce qu'ils peuvent, et ont parfois recours à de tristes expédients pour défendre une cause qu'ils croient juste et honorable. Il y a quelque vingt ans, après la chute des Bourbons de Naples, n'a-t-on pas vu des Français aventureux ou aventuriers, qui n'avaient rien à faire dans cette galère, courir aux Calabres et aux Abruzzes, pour y relever le drapeau de ce qu'ils appelaient la légitimité? Les Haïdouks serbes, comme les Klephtes grecs, combattaient *pro domo sua*. Leur patrie tombée aux mains d'un conquérant doublement étranger, les hommes trop fiers pour se soumettre, ou qui avaient eu à souffrir injustice ou avanie, étaient réduits à se mettre d'eux-mêmes hors la loi, comme ce joyeux compère de Robin Hood, si habilement mis en scène dans l'*Ivanhoe* de Walter Scott, avec cette différence que l'*outlaw* anglo-saxon se contentait de rançonner des évêques et des abbés normands, tandis que ses imitateurs orientaux devaient verser le sang et le versaient volontiers.

Digitized by Google

C'était, dans les premiers temps surtout, une sorte de chevalerie. En Espagne aussi, au lendemain de la défaite du roi Rodrigue, des hommes courageux, réfugiés dans les Asturies, ont commencé pour leur propre compte la résistance et la lutte, qui ne devait finir que le jour où les *rois catholiques* entrèrent dans Grenade. Qu'on ne s'étonne donc pas si le métier de haïdouk ou de klephte est resté honoré et entouré, dans l'imagination populaire, d'une auréole de vaillance, même après que les circonstances avaient changé. Vers 1850, après trente ans de liberté, Elie Garachanine, un des hommes d'Etat les plus distingués et les plus sympathiques de la Serbie moderne, se voyait encore obligé, étant ministre de l'intérieur, — lui-même me l'a rapporté, — d'interdire dans certains districts le chant public des pesmas, qui exaltaient encore assez les auditeurs pour en pousser quelques-uns à gagner la montagne et à se faire haïdouks.

Cependant, c'est à propos d'eux seulement que le chanteur serbe, toujours grave, se déride parfois, pour railler doucement leur goût pour les *jaunes ducats*. Quant le petit Radoïtza a fait sauter la tête de Békir-aga, et que la belle Haïkouna, à laquelle il a demandé « quelque chose pour ses frais de route », lui présente des talaris d'argent, de larges écus, « Mon cher cœur, lui dit-il, que ferais-je de ces fers à cheval ? je n'ai pas de chevaux pour les leur

Digitized by Google

mettre », et Haïkouna d'ouvrir le coffre aux sequins d'or[1].

Voici les noms, recueillis par la poésie, de quelques-uns de ces aventuriers, dont plusieurs ont péri dans d'atroces supplices : Starina Novak et ses fils (xve siècle), Ianko de Kotar et son fils Stoïan Iankovitch (xviie siècle), Ivo de Sègne, Mihat le berger, Mato le Croate, Radé de Sokol, Voukoçav, Louka Golovran, Vouïadin et ses fils, Ivan Vichnitch, Baïo de Piva, et d'autres.

Au sein d'un état social tel que celui des Serbes, dans la poésie d'un peuple dont la vie est, ou était naguère, une sorte de communion intime et perpétuelle avec la nature, ce qui peut surprendre, c'est le peu d'importance relative de l'élément mythique. Et si l'on considère que le christianisme a été introduit tard et sous une forme élémentaire chez les Slaves méridionaux ; que de plus la religion, en prenant pour idiome liturgique (chez les *orthodoxes*) la langue nationale ou à peu près, les a *préservés,* bien au delà du nécessaire, des idées et d'une culture étrangères, on éprouve une sorte de déception à ne pas trouver dans les pesmas serbes de plus nombreux débris des anciennes croyances. On se prendrait à regretter que, au moment où celles-ci allaient disparaître (ou parfois se transformer) devant la proscription de l'Eglise, il ne se soit pas rencontré parmi les Serbes un homme

1. Page 248.

Digitized by Google

qui, dans son intelligente révérence pour le passé, les ait recueillies pour la postérité, à l'exemple du compilateur des Eddas Scandinaves. Les bylines russes sur sviatogor ou sur le monstrueux Rossignol-brigand ont conservé quelques traits mythiques dans lesquels on entrevoit l'époque où la race des géants primitifs n'était pas encore complètement séparée de la terre noire, leur mère[1]. La poésie serbe s'est faite plus humaine, chez elle la préoccupation de l'art l'a emporté sur toute autre, et on ne peut en somme que s'en féliciter. Les serpents et les dragons, de provenance orientale, figurent bien dans quelques légendes dont les titres ont été cités plus haut ou que j'ai traduites, et c'est à peu près tout. L'ancien culte non plus n'a laissé aucun vestige, à l'exception peut-être des refrains inintelligibles des chansons dites *Kralyitché* et *Dodolské*[2], lesquels paraissent ren-

1. On trouve dans le livre déjà cité de M. A. Rambaud, *la Russie épique*, tous les matériaux pour la comparaison de la poésie populaire russe avec celle des Serbes. Une brève comparaison de ce genre entrait dans mon plan, mais, là où j'écris, les livres indispensables me manquent, et de plus, cette introduction est déjà bien longue.

2. Les premières sont des chansons que, le jour de la Pentecôte, des filles, dont l'une prenait le nom de reine, *Kralyitza*, allaient chanter de porte en porte dans les villages ; les autres étaient chantées aussi par des jeunes filles, mais nues et couvertes seulement de branchages et de fleurs ; aussi des Tziganes étaient-elles ordinairement les actrices de cette cérémonie, qui avait lieu en temps de sécheresse et pour implorer la pluie du ciel, et pour en marquer symboliquement

Digitized by Google

fermer des invocations à des divinités païennes; et, chose singulière, la poésie n'a pas admis non plus les superstitions populaires encore aujourd'hui les plus enracinées, telles que la croyance aux *vampires*[1] et à la sorcellerie.

A cette absence du surnaturel, les Vilas font une exception remarquable. Elles ont, il est vrai, complètement perdu le caractère mythique, dont elles sont encore si profondément empreintes dans la poésie populaire bulgare, où, sous le nom de *Samovilas* ou de *Samodivas,* elles personnifient les vents et l'orage, mais elles constituent, il faut le reconnaître, le plus heureux agent du merveilleux poétique : Etres aux formes indécises, que l'imagination a à peine déterminées, rarement aperçues, mais faisant souvent retentir leur voix prophétique ou menaçante, redoutables pour l'homme qui va les troubler dans leur solitude, douées d'une puissance bienfaisante par la connaissance des simples, elles sont comme le symbole des forces funestes ou salutaires de la nature, et dans le silence des forêts, dans la profondeur des montagnes, comme un écho de sa voix mystérieuse.

Quant aux exemples, fréquents surtout dans les chansons lyriques, de la parole prêtée aux

le but, on leur jetait un seau d'eau sur le corps; c'est ce que j'ai vu faire à Belgrad même.

1. Appelés aussi en Serbe *voukodlak*, c'est-à-dire « poil de loup », nom qui a rapport évidemment à la lycanthropie.

Digitized by Google

animaux, aux plantes, aux forêts, aux montagnes et aux astres, il n'y faut pas voir un merveilleux de convention ; à l'origine de tous les peuples, l'esprit de l'homme a montré la même tendance naïve à considérer comme vivants presque à son égal et à revêtir de ses propres qualités les objets extérieurs.

V

L'importance sociale de la poésie serbe, comme donnant satisfaction à toutes les aspirations littéraires du peuple, et comme constituant un de ses principaux divertissements, a déjà été indiquée dans les premières pages de cette Introduction ; j'y ai, de plus, avancé qu'elle avait grandement contribué à maintenir le lien de l'unité nationale. C'est ce rôle, plus noble et plus considérable encore, et auquel la religion a été associée, qu'il est juste de faire ressortir ici.

Pour ce qui est de la religion, qui a chez les Serbes (comme chez les Grecs) un caractère plus national qu'en France, Saint-René-Taillandier ne m'a rien laissé à dire, et sur ce point, comme au reste pour l'histoire serbe en général, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à « la Serbie au XIXe siècle »[1], ouvrage écrit

1. *La Serbie au* XIXe *siècle*, par Saint-René-Taillandier, de l'Académie française. Voir aussi l'appréciation qu'en a donnée M. Em. Montégut dans une « Etude » sur l'auteur *(Revue des deux Mondes)*, et où il a si finement jugé la poésie serbe.

Digitized by Google

avec une chaleureuse et sympathique conviction, et où l'on doit admirer une impartialité et une liberté d'opinion, méritoires dans un catholique convaincu.

Certes, en attribuant un rôle politique à la poésie serbe, on ne veut pas dire qu'elle ait été une poésie d'opposition, à la façon des chansons de Béranger, par exemple. Son action toutefois, pour se produire sous des formes plus graves, et pour être inconsciente, n'en a pas été moins dissolvante. Afin de la mieux comprendre, représentons-nous la situation du *raya* sous le gouvernement des Sultans, non pas à l'époque présente, où elle s'est quelque peu modifiée et adoucie, mais dans les siècles qui ont précédé le nôtre. C'était, il est vrai, un servage à la fois matériel et moral, mais qui, à l'examiner, n'était pas dans un certain sens, sans une sorte de compensation. La domination turque, en effet, a eu cet avantage, au regard d'autres dominations étrangères, bien entendu, qu'elle ne s'est que superposée et n'a point cherché à s'assimiler, comme le font par exemple les Allemands d'aujourd'hui par une méthode aussi savante qu'oppressive, les populations conquises, à leur faire adopter sa langue, à faire systématiquement pénétrer parmi elles les idées que cette langue représentait. Le turc était devenu l'idiome officiel du gouvernement et de l'administration, la législation musulmane régissait, sauf en quelques points (les plus chers peut-être au

Digitized by Google

peuple, le mariage et la famille), le vaincu, exclus, en sa qualité d'infidèle, de la propriété du sol; mais l'Etat ne se mêlait en aucune manière de son éducation, et le *raya,* réduit à la condition de colon partiaire, taillable et corvéable, à l'état, on peut le dire, de machine à produire l'impôt, soumis au paiement d'une capitation infamante, exclus des emplois publics comme du service militaire[1], restait isolé, protégé contre l'absorption musulmane par sa langue et sa religion, auxquelles il restait invinciblement attaché. La réponse de Sieyès, à qui lui demandait ce qu'il avait fait sous la Terreur, pourrait s'appliquer aux sujets chrétiens des Turcs : pendant des siècles d'asservissement ils « ont vécu », et d'une vie de misère et d'avanies, comme en témoignerait au besoin leur histoire chantée. « La domination ottomane, disais-je en 1859, a laissé les races à elles-mêmes, s'interposant pour ainsi dire entre elles et le mouvement moderne, matériel et intellectuel, ainsi qu'un nuage, qui intercepte les rayons du soleil et arrête le développement de la végétation, sans pourtant la tuer. Les provinces chrétiennes, soumises aux Osmanlis, rappellent, si l'on me passe cette comparaison, le conte de *la Belle au bois dormant.* Tout y a été plongé dans un sommeil qui dure depuis des

1. Pour le service militaire, cette exclusion, on le sait, subsiste encore aujourd'hui. Il est douteux, au reste, que les chrétiens s'en plaignent.

Digitized by Google

siècles (un sommeil tourmenté de bien mauvais rêves), et qui en fait, à certains égards, le pays le plus curieux de l'Europe. » Je ne croyais pas, alors, que le réveil définitif fût si proche.

Sous un tel régime, qui le méprisait trop pour s'étudier à le dénationaliser, le vaincu, Serbe, Grec ou Bulgare, se sentait toujours un peuple et pouvait conserver un vague espoir d'affranchissement, lequel plongeait ses racines dans le souvenir de l'ancienne indépendance. Or ce souvenir, qui l'entretenait, qui le ravivait sans cesse, si ce n'est le chant héroïque? L'habitude de célébrer sous la forme poétique chacun des incidents de la lutte, nationale ou individuelle, contre les Turcs, semblait interrompre la prescription de la servitude, attisait la haine de peuple à peuple, de religion à religion, jusqu'au jour où, les temps étant mûrs, elle a pu prendre un corps et faire explosion.

Et par malheur cette haine de race et de religion contre les Osmanlis n'est pas la seule qui anime les chants serbes; il en est une autre qui perce par endroits, et dont les manifestations, adroitement exploitées, ont eu leur importance au milieu du siècle. Bien que le héros favori de la Hongrie, qui a combattu le même combat que Lazare, Jean Hunyadi, sous le nom de Jean de Sibigne, et son apocryphe neveu, le ban Sekoula, jouent un certain rôle dans la légende poétique des Serbes, le Magyar, catholique ou protestant, n'y paraît guère moins détesté que

Digitized by Google

le Turc infidèle; il est de certaines expressions qui font pressentir les horreurs commises dans les guerres de 1848 et de 1849[1], et en lisant le poème des *Noces de Maxime,* on sent tout ce que recèle d'antipathie le nom de *Latins.*

On sait qu'une forte proportion de la population bosniaque n'a pas montré la constance du reste de la nation, et est passée au mahométisme, soit afin de conserver ses biens et sa situation, soit que la cruelle persécution dont l'hérésie bogomile (alliée de fort près à celle des Albigeois, des Manichéens) avait à souffrir de la part de l'inquisition romaine, ait disposé ses nombreux adhérents en faveur des musulmans, soit enfin que les cruautés exercées par le vainqueur au début de la conquête aient terrifié le reste des habitants. Toujours est-il que l'ancienne noblesse slave — car c'est elle qui paraît avoir fourni le plus de renégats, — en devenant noblesse turque, et sans rien perdre de sa turbulence, ne répudia, par préjugé religieux, sa propre langue, que comme idiome écrit, mais la conserva, ce qui nous importe, comme langue poétique. Le Bosniaque circoncis, métamorphosé en musul-

1. On peut citer pour exemple une *pesma* intitulée : *Combat entre les habitants d'Arad et ceux de Komadia.* Elle est assez récente, du temps de Joseph II (*Ioçifa kiéçara*). Entre autres aménités, avant le combat, ou plutôt la rixe provoquée par les Serbes, ceux-ci boivent : « à la santé du brave, qui apportera une langue de calviniste, » c'est-à-dire de Magyar, comme le montre la suite, où les deux dénominations sont employées indifféremment.

Digitized by Google

man ultra-fanatique, chanta ses prouesses contre ses frères de race demeurés chrétiens. Et bien que ces chansons fussent l'expression de la haine et du mépris, elles n'en constituaient pas moins, à certain point de vue, un reste de lien national entre les hommes des diverses conditions. De même qu'après le siège de Syracuse, des prisonniers de guerre athéniens vivaient de la récitation des tragédies d'Euripide, on raconte qu'un Serbe, pris par les Bosniaques, eut la vie sauve comme bon chanteur de pesmas.

Il est à regretter que des raisons de police politique n'aient jamais permis à Vouk de pénétrer en Bosnie et en Hertzégovine, où il aurait fait assurément une ample moisson, et de plus enrichi sa collection d'un genre qui y est à peine représenté, la pesma slavo-musulmane[1].

L'opposition et l'antipathie de *l'orthodoxe* à l'égard du *Latin,* dont on constate malgré soi les traces dans la poésie populaire, et qui a eu de si graves conséquences historiques, n'a point, par bonheur, trouvé sa contrepartie littéraire chez les Serbes du rite occidental. Au contraire, Jean Gondola ou Goundoulitch, le plus distingué représentant de la littérature ragusaine (né en 1592, mort en 1638), dans son grand poème, une *épopée d'Osman*[2], a traité Marko Kraliévitch, le

1. Cette lacune est, je crois, à la veille d'être comblée par un Allemand d'Agram, M. Krauss, qui a récemment exploré la Bosnie et l'Hertzégovine.

2. *Ivana Goundoulitcha* Osman, Zagreb, 1846. Ce poème,

Digitized by Google

tzar Lazare et les autres preux serbes du même temps, comme des héros nationaux, sans montrer de préoccupation confessionnelle. Il en a été de même du franciscain Katchitch, l'auteur du « Dialogue plaisant de la nation slave (ou slovène) »[1], et en général les membres de l'ordre religieux auquel appartenait cet écrivain, ordre qui, depuis sa fondation, a fourni le clergé indigène (catholique) de la Bosnie, ont bien mérité de la poésie et de la langue nationales, soit comme poètes, soit comme collecteurs, lexicographes ou grammairiens, et l'illustre évêque de Diakovar, Monseigneur Strossmayer, n'a pas, comme protecteur des lettres, dérogé à la tradition. Dans l'hommage littéraire que je me plais à leur rendre, je veux comprendre tout spécialement mon ami Frà Grégoire Martitch, *en littérature* Radovan, dont les poèmes, inspirés de l'esprit populaire et de liberté, jouissent d'une légitime renommée. Il avait déjà été le collaborateur de son distingué confrère Frà Ioukitch dans la rédaction de l'utile recueil, « l'Ami de la Bosnie » (*Bosanski priatel*).

composé avant 1638, a été imprimé pour la première fois en 1826. Il est écrit en vers octosyllabiques, divisés par quatrains à rimes croisées.

1. *Razgovor ugodni naroda Slovinskoga*, 1756; ouvrage écrit dans le mètre héroïque, mais divisé en quatrains à rimes plates. L'auteur a repris toutes les traditions dont il avait connaissance et les a racontées à nouveau, par pièces séparées, de manière à former une sorte de galerie, à allures plutôt didactiques que poétiques.

Digitized by Google

Jusqu'ici j'ai parlé de la collection de Vouk St. Karadjitch, lequel d'ailleurs a eu des auxiliaires[1], comme si elle était unique. Elle reste la plus vaste, la plus méthodique, celle dont le texte inspire le plus de confiance et qui l'emporte de beaucoup par la beauté poétique, mais elle n'est plus unique, sans pourtant avoir de rivale. Le Serbe avait eu, en Dalmatie surtout et en Croatie, des prédécesseurs, dont le travail, demeuré enfoui presque tout entier dans des manuscrits d'Agram, de Perasto et de la bibliothèque de Raguse, a vu partiellement la lumière en 1870 par les soins de l'illustre Miklochitch[2], et bien plus complètement, en 1877, par ceux de M. V. Boguichitch, sous le titre de *Bougarchtitzé*[3], qui équivaut à peu près à « ballades héroïques ».

Ce sont en effet des chansons sur les preux

1. Parmi eux, il faut citer surtout M. Vèrtchévitch, vice-consul d'Autriche-Hongrie, lequel a lui-même publié divers remèdes, entre autres celui auquel est emprunté le morceau traduit à la page 313.

2. Sous le titre allemand de *Volksepik der Croaten*, ou poésie épique des Croates. Je ne connais que le titre de ce livre.

3. L'ouvrage est précédé d'une longue et érudite introduction. Le nom original se rapporte au verbe *bougariti*, particulier au dalmatocroate, et traduit dans le glossaire d'*Osman* par « cantare un fatto eroico ». Les auteurs du manuscrit de Raguse, le plus important, sont le franciscain Djouro Matei et un prêtre, Betonditch. Les deux plus anciennes pesmas imprimées, l'ont été par le Croate Hektorovitch, à la suite de son traité de la pêche, *Ribanié*, 1556.

Digitized by Google

serbes, aujourd'hui complètement oubliées, mais ayant servi autrefois, à Raguse et dans les Bouches de Cattaro, à accompagner la danse. Conçues dans un mètre absolument différent de celui des autres pesmas, un long vers de quinze ou de seize syllabes, qui se rapproche du vers *politique* des Grecs modernes, sans en avoir l'absolue régularité, elles rappellent beaucoup par leur style les chansons bulgares qui, quoique composées dans le mètre décasyllabique, ont la même destination, fatale à la poésie, sont des rondes de danse, de *kolo*. Le recueil des *Bougarchtitzé* ne pourrait être passé sous silence dans une histoire de la poésie serbo-croate, il renferme même deux longues pièces épiques, se rapportant au cycle de Koçovo et qui ne sont pas dépourvues d'intérêt[1], mais, dans une lecture rapide, je n'y ai trouvé aucun morceau qui m'ait complètement séduit et que j'aie voulu transporter ici.

On peut dire que ce sont deux mondes intellectuels différents, que ceux où se meuvent, d'une part les Slaves dont l'esprit a été ouvert à la culture latine et par elle aux idées helléniques, et de l'autre ceux qui n'ayant pour toute étude que leur langue liturgique sans littérature, sont restés confinés dans l'étroit horizon biblique. Au point de vue de la poésie popu-

1. Elles ont été imprimées d'abord par Hilferding dans son *Voyage en Bosnie* (en russe), 1859.

Digitized by Google

laire pourtant, on ne saurait nier que cette sorte de séquestration morale, s'ajoutant à celle qui résultait, politiquement, du joug musulman, n'ait eu de précieux avantages. En vain la littérature ragusaine prenait l'essor dès le début du XVIe siècle, sous l'influence si marquée de l'Italie et de la Renaissance, que le poème d'*Osman* mêle, dans une curieuse bigarrure, la mythologie gréco-romaine et les Vilas, les souvenirs de l'histoire ancienne avec les héros serbes du XIVe siècle, les Polonais et les Turcs du XVIIe siècle. En vain Venise colonisait les villes de la Dalmatie et entretenait avec les « Schiavoni » et le Montenegro des relations séculaires : toute cette culture restait confinée dans la zone étroite du littoral ; les montagnes et les forêts de la Bosnie l'arrêtaient et n'en laissaient rien pénétrer ; le moyen âge se prolongeait indéfiniment, mais les facultés poétiques des populations se développaient spontanément, librement, selon la loi de leur nature ; ni histoire ni mythologie étrangères ne venaient usurper la place des traditions indigènes. C'est ainsi que tout, dans les pesmas serbes, est resté national: idées, sujets, mœurs, langue et versification[1].

1. Le Montenegro a eu, dans la première moitié de ce siècle, un poète lettré, son Vladika Pierre II, auteur d'une composition dramatique, le « *Gorski viénatz* », que gâte l'obscurité de la pensée et du style. Il *écrivait* aussi des pesmas, offrant sans doute les mêmes défauts, car au tome IV de Vouk il s'en trouve deux, que l'éditeur dit avoir été faites

Digitized by Google

VI.

Il me reste à parler de la technique de la poésie serbe, de la manière dont elle est communiquée au public, c'est-à-dire à des auditeurs, de sa versification, des procédés, des formules qu'elle affectionne, et qui en constituent la partie conventionnelle, car aucune poésie, même populaire, pour peu qu'elle ait vécu, ne peut échapper à cette sorte d'infirmité ; moins encore peut-être qu'une littérature écrite : le chant voyage, et l'auteur étant inconnu, il n'y a pour personne à redouter d'accusation de plagiat. Souvenons-nous, à ce propos, de ce que dit Vouk, que « pour un homme qui sait beaucoup de pesmas, il n'est pas difficile d'en composer de nouvelles » c'est-à-dire qu'il tombe dans le centon. Il ne lui manque plus que le génie poétique. Enfin quelques mots sur l'époque probable de la composition des pesmas seront ici à leur place.

La langue serbe est douce, si bien que quelques-uns l'ont appelée l'italien des langues slaves, et elle est douée d'une variété d'accentuation et d'intonation tout à fait particulière, qui n'a son analogue en Europe que dans le lithuanien[1]. Mais dans l'un et l'autre idiome,

par le Vladika, puis retravaillées ensuite par des chanteurs, dans le goût populaire.

1. Les cinq *tons* du serbe ont pu être notés musicalement.

Digitized by Google

fait curieux, cette intonation de la langue parlée disparaît complètement dans la versification pour être remplacée par une prononciation mesurée conventionnelle, qui convertit le vers épique, *le mètre héroïque* serbe, pour ne parler que de lui, en une série de cinq trochées, divisée par une césure après le deuxième trochée ou quatrième pied [1].

Ce vers qui, je l'ai déjà dit, est celui de nos premières chansons de geste, auquel Lafontaine et Voltaire, le faisant descendre de sa gravité première, ont communiqué tant de grâce, con-

Ils ne sont peut-être pas, tout en étant d'un usage beaucoup plus restreint, sans analogie avec ceux des langues indochinoises.

1. Voici un exemple : le vers suivant, dont les mots, pris isolément, seraient prononcés :

Ĭ pōnēsē | trī tōvārā blāgā

a pour prononciation chantée :

Ī pŏnēsē | trī tŏvārā blāgā

N'y a-t-il pas là, pour le dire en passant, un fait de nature à jeter quelque lumière sur la question si controversée du rôle de l'accent et de la quantité dans l'ancienne poésie grecque? L'accentuation de la langue moderne est fortement marquée : or, les anciens Hellènes auraient-ils pris la peine d'inventer une notation qui n'aurait répondu à rien ? et ne modifiaient-ils pas aussi dans la poésie la prononciation habituelle, c'est-à-dire l'accentuation de leur langue, selon les exigences de la métrique ? — Ajoutons que la rime était complètement inconnue aux Serbes, et n'a été introduite que récemment, en Serbie du moins, dans la poésie savante.

Digitized by Google

serve une invariable régularité de mesure, de syllabes et de coupe, n'enjambe *jamais* sur le suivant, forme un sens complet, et il est inévitable que la chute répétée et monotone en sonne désagréablement à l'oreille de l'étranger. Et l'accompagnement de la gouslé n'est pas fait pour en relever l'uniformité. Cet instrument, façonné par les paysans, au moyen d'un morceau de bois (surtout d'érable-sycomore, *yavor* : *yavorové gouslé,* disent souvent les pesmas elles-mêmes), qu'on évide et revêt de peau de mouton, n'a qu'une corde, se tient sur les genoux, et on en joue à l'aide d'un archet en forme d'arc, à peu près à la manière du violoncelle. Le chanteur, après un début très haut, destiné à provoquer l'attention, débite ses vers sur une mélopée analogue à celle des récitatifs d'opéra, mais plus pressée, d'une voix criarde, avinée souvent, après quoi il laisse un repos, pendant lequel le grincement de la corde continue à se faire entendre. Cette description n'a rien de séduisant, et on comprend que des voyageurs, qui ne savaient pas un mot de la langue, aient été singulièrement déçus par une telle récitation, tranchons le mot, n'y aient vu qu'une exhibition voisine du ridicule.

Pour moi, j'avoue n'y avoir trouvé de charme qu'une seule fois, parce qu'alors elle était intelligible et intelligente; c'était dans la soirée d'un jour de chasse, où, devant un feu de morceaux de chêne entassés, non pas un *gouslar* de

Digitized by Google

profession, mais un amateur, employé de quelque ministère de Belgrad, me fit entendre quelques-unes des deux cents pesmas, ou environ, qu'il savait, lui qui n'en avait jamais vu une d'imprimée. Effort de mémoire, soit dit en passant, qui est aussi un trait à noter pour l'histoire de la poésie épique.

Parmi les procédés passés à l'état de formules, je citerai les *débuts* ou *prologues,* pouvant servir à presque tout chant indistinctement, et, mais beaucoup plus rarement, les *épilogues,* les songes, les adages sentencieux servant de transition, comme celui-ci, par exemple, « Songe est mensonge, et Dieu est vérité, » les lieux communs et hyperboles poétiques (« trois charges d'or, » etc.), les nombres sacramentels (trois, neuf, trente, soixante-quatorze, soixante-dix-sept, équivalant à peu près à nos expressions vagues « cent, mille »), enfin les répétitions et les épithètes constantes, doublement utiles au chanteur, en ce qu'elles lui remplissent son vers (chevillage inconscient), et lui donnent le temps de trouver les idées qui vont suivre.

A chaque page, presque à chaque ligne, on trouvera des exemples de ces formules, et il est inutile de s'y arrêter. A propos seulement des épithètes constantes, celles qui expriment la qualité la plus apparente des objets ou des personnes et forment avec eux un tout indivisible, et pour l'emploi desquelles Homère a été ap-

Digitized by Google

pelé le poète de la *constatation*[1], je noterai ceci : Tout est *blanc*, le visage, les mains, le gosier (même du nègre), le jour, les maisons, les tours ou donjons, etc., mais quand une femme, après qu'on vient de parler de *sa* blanche main, dit elle-même « *ma* blanche main », il est évident que l'idée de la blancheur lui échappe tout à fait ; et il en est de même, là où le poète qualifie de *chers* les beaux-frères qui font enfermer leur *chère* belle-sœur dans un mur : c'est le φίλος d'Homère, presque un simple possessif.

Quant aux prologues, il en est quelques-uns qui se retrouvent presque identiquement dans les chants grecs, celui-ci par exemple : « Dieu clément, la grande merveille ! Est-ce le tonnerre qui gronde ou la terre qui tremble, est-ce la mer qui se brise sur les écueils ou les Vilas qui se battent, dans la montagne ? » Et dans le grec : « Sont-ce des buffles qui se battent ou bien les *Eléments* qui se font la guerre ? » Sur quoi il y a deux choses à remarquer : que ce vers exclamatif, qui sert tantôt de début et tantôt de transition : « Dieu clément, la grande merveille ! » a été littéralement emprunté par les Grecs :

ὦ θεὲ μεγαλοδύναμε, μεγάλο θάμμα κάνεις !

et que, dans ce passage, l'identité des Vilas et

1. L. Gautier, *les Epopées françaises*.

Digitized by Google

des Eléments (στοιχεῖα, dont les Bulgares ont fait un nom féminin, *Stikhia*), est mise dans tout son jour.

Les chanteurs serbes ont à leur service trois machines ou agents poétiques, très poétiques même quelquefois, mais surtout fort commodes : les songes, frères de ceux de nos tragédies (Homère ne les ignorait pas), les deux corbeaux qui « le bec ensanglanté jusqu'aux yeux et les pattes couvertes de sang jusqu'aux *genoux* », vont raconter à quelque épouse un combat où se trouvait son mari, où il a péri peut-être, et enfin les Vilas, aussi narratrices ou prophétesses de malheurs. Elles annoncent à Marko Kraliévitch, le héros du XIVe siècle, que l'heure de sa mort est arrivée, comme au haïdouk, apparemment authentique, du XIXe, que les Turcs ont tué son frère, ce qui est une manière de l'inciter à la vengeance, ou à Karageorge, en lui reprochant son inaction, qu'ils ont envahi la Serbie.

L'âge des pesmas n'est pas une question facile à résoudre. En présence de l'uniformité de style et de langue qui les caractérise, on n'a pour guide, afin de constater du moins leur ancienneté relative, qu'un reste de couleur plus antique ou plus barbare, la date des événements qu'elles célèbrent, ou certains faits matériels, comme la mention des armes en usage. Vouk pense que ce qu'elles offrent de plus ancien, plus ancien que la poésie héroïque, ce sont les

Digitized by Google

refrains obscurs dont il a été parlé plus haut[1]. Il croit aussi, non sans vraisemblance, — et d'ailleurs les écrivains byzantins n'attestent-ils pas, dès le VIe siècle, l'existence, parmi les Slaves païens, de poètes chanteurs ?[2] — que la poésie serbe était déjà florissante avant la bataille de Koçovo, mais que la commotion terrible produite par ce désastre national, point de départ d'une ère nouvelle, fit tomber dans l'oubli bien des chants, qui furent bientôt remplacés dans la mémoire du peuple par d'autres, fruit des circonstances profondément altérées. Je ne prétends pas dire que les pesmas soient, *dans leur forme actuelle,* contemporaines des événements qu'elles célèbrent : beaucoup seraient sans doute peu intelligibles. Nous possédons, entre autres, dans la vie de Stéfane Némania, écrite par saint Sava au XIIIe siècle, et dans le petit code d'E. Douchan, promulgué en 1347, des monuments écrits de la langue ancienne, mais, bien qu'il soit impossible de juger du rapport dans lequel ces documents, rédigés très probablement sous l'influence du slavon liturgique, se trouvaient à l'égard de la langue parlée du même temps, nous pouvons affirmer que cette langue a passé par les mêmes phases que les autres idiomes, qu'elle a été dans un continuel changement. Dès

1. Voyez, ci-dessus, la note 2 de la page LVI.
2. Am. Thierry, *Histoire d'Attila.*

Digitized by Google

lors les pesmas ont dû aller se modernisant sans cesse, les chanteurs substituant aux mots devenus obscurs des expressions qui devaient être mieux comprises, tout en respectant le fond. Ce n'est pas une pure supposition : dans les chants évidemment antérieurs à l'arrivée des Osmanlis ou à leur contact prolongé avec les populations serbes, on trouve un certain nombre de mots turcs, trace de ce rajeunissement successif.

Un autre fait, qui n'est pas moins sûr que les changements de la langue, c'est que, dans le fond et même la plupart des détails, toute pesma est contemporaine de l'incident auquel elle se rapporte. On ne peut faire d'exception à cette règle que pour les événements historiques d'une importance extraordinaire et durable, Koçovo par exemple, ou les héros qui avaient acquis une célébrité universelle, comme Marko et quelques haïdouks. Le chanteur populaire est évidemment un poète de circonstance, il ne peut lui venir à l'esprit de traiter un sujet sans intérêt pour ses auditeurs, et ce public lui-même, si peu blasé qu'il soit, veut aussi du nouveau, comme on le voit déjà dans l'Odyssée[1].

Mais pour ces sujets mêmes, qu'une célébrité exceptionnelle maintient dans la tradition vivante et qui peuvent tenter quelque chan-

1. Ce fait a été solidement établi par M. de la Villemarqué dans l'Introduction aux *Chants populaires de la Bretagne.*

Digitized by Google

teur, on y trouvera à la vérité certains anachronismes : la composition, le style et l'esprit de la pesma ne varieront pas. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire, par exemple, la pièce des *Adieux de Karageorge,* qui date de 1813, et la comparer avec les plus anciennes. Rien, sinon l'incident qui en forme le fond, ne vous avertit qu'il y a entre elles un espace de plusieurs siècles ; au sein du même état social, un même souffle animait les esprits.

On me demandera si cette poésie est encore vivante. Pour ce qui est des chansons de *femmes*, la réponse se trouve dans le passage de Vouk, cité plus haut, et où l'on voit que, il y a soixante ans déjà, la faculté créatrice était, sous ce rapport, éteinte dans *la nation,* et que les chansons lyriques étaient dès lors remplacées par d'autres, fabriquées dans les villes, et *populaires* au sens français du mot.

Quant aux pesmas héroïques, dans le même passage, Vouk désignait les lieux où, de son temps, vers 1820, il s'en faisait encore, et je dirai que, beaucoup plus tard, pendant la guerre turco-russe de 1876-1877, alors que je me trouvais en Hertzégovine, les incidents de la guerre faisaient, à ce que l'on m'a rapporté, naître journellement des pesmas, dont je n'ai eu pourtant l'occasion d'entendre aucune. Mais si j'en juge par celles d'une époque presque aussi récente, imprimées dans le dernier volume, posthume, de Vouk, en 1865, « les paroles volaient

Digitized by Google

encore », mais l'esprit n'y était plus. A propos des dix-huit pièces qui remplissent ce volume de 557 pages, et dont la dernière « Deuil et allégresse à propos de la mort du prince Danilo » (1860), affecte la forme dramatique, à l'imitation sans doute des compositions du vladika Pierre II, je suis forcé de répéter le jugement porté ailleurs sur l'une d'elles : c'est du verbiage, de la déclamation ou de la platitude, dans la forme poétique consacrée. On y voit à peine « les restes d'une ardeur qui s'éteint ». Il y a d'ailleurs un détail qui annonce qu'on sort de la poésie populaire : les auteurs, des Monténégrins, sont nommés. Aussi bien ce génie épique vivait de « plaies et bosses », de la guerre sous toutes ses formes. La paix publique rétablie, provisoirement au moins, par l'occupation austro-hongroise, va achever de le tuer. Ç'aura été une gloire pour les Serbes de l'avoir maintenu vivant jusqu'en plein dix-neuvième siècle. Leur sang ne coulera plus, comme matière à chansons, et il leur restera, grâce à la patience de Vouk, un beau et curieux livre, un monument national.

Traduire la poésie populaire a aussi sa difficulté, en dépit, mais quelquefois aussi à cause de sa simplicité ; on est entre deux écueils, l'emphase ou la platitude. Selon la Bruyère, « il n'y a qu'une manière de dire : il fait beau aujourd'hui ; c'est de dire : il fait beau aujourd'hui ». Or la poésie narrative, même sérieuse,

Digitized by Google

le genre de style certainement le moins cultivé en français, a souvent et nécessairement des façons de parler, qui ressemblent à celle qui fait l'objet de la réflexion de notre grand écrivain. Mais à côté de cette difficulté, il en est, sans parler de ce qui regarde l'interprétation, d'autres plus particulières au serbe. Je n'en citerai qu'une, la plus caractéristique; elle se rapporte à l'usage fréquent, immodéré, des souhaits en bonne part, et surtout de ces imprécations, par lesquelles se manifestent la colère, l'ironie, la surprise, ou la créance que le « mauvais œil » existe, et qu'on peut le détourner par une formule déprécative[1]. Or, outre ce que le sens de ces formules peut avoir d'obscur, et qu'elles reposent parfois sur des jeux de mots, l'absence d'un *optatif* en français condamne, pour les rendre, à l'emploi de locutions traînantes, ayant le double défaut d'exprimer imparfaitement la pensée et d'alanguir le style.

Les Polonais et surtout les Allemands ont de bonnes traductions *en vers* des chants serbes[2]. Je suis, peut-être par impuissance, de ceux qui pensent que le français se refuse à une pareille entreprise, c'est-à-dire à une version métrique, valant le texte et qui n'en laisse pas, pour ainsi

1. Voyez page 42, note 31.

2. Talvi, *Serbische Volkslieder*, S. Kapper, *Volksgesänge der Serben*.

Digitized by Google

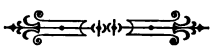
dire, soupçonner l'existence. Il serait trop long de déduire les raisons de cette opinion, que je ne crois pas être contredite par le très estimable travail que j'ai déjà cité, « la Bataille de Kossovo », de mon ami M. d'Avril. L'auteur s'est proposé un but différent du mien ; il a moins visé à faire une œuvre parfaitement française de tous points, qu'à écrire une version littérale, à reproduire la forme du vers, à donner l'idée et le sentiment de l'original, ce en quoi d'ailleurs il a parfaitement réussi.

Cet original, ces cantilènes qui ont jailli avec tant d'abondance de l'âme populaire, il ne faut pas y chercher la concentration de pensée et d'expression qu'on admire dans les grands chefs-d'œuvre de la littérature réfléchie. Ce qui les distingue, avec leur art de composition instinctif, c'est avant tout le naturel : une clarté continue, sans trivialité, mais avec peu d'ornements poétiques ou d'images, à peine une rare comparaison (la même revient souvent) ou une épithète pittoresque pour relever la simplicité d'un style tout en action, qui semble s'oublier lui-même pour ne songer qu'au drame. Être exact et franc d'allure, sans être incorrect, rester fidèle à l'esprit au moins autant qu'à la lettre, surtout ne point *embellir*, c'est-à-dire altérer, voilà ce qui semblait ici s'imposer au traducteur. Je me suis seulement permis des coupures (les répétitions symétriques et la prolixité sont les grands défauts des chanteurs

Digitized by Google

serbes), là où un sentiment de fatigue me faisait appréhender la même impression pour le lecteur. Ces coupures ont d'ailleurs été indiquées avec soin, en note ou par des points. Si je ne suis pas resté trop au-dessous de ma tâche, si une haute saveur de terroir ne s'est pas toute évaporée sous ma plume et si je parviens ainsi à captiver l'intérêt du lecteur, à le faire passer sous l'impression de cette virile poésie, moins brillante dans les détails qu'originale et saisissante dans l'ensemble, mon ambition sera satisfaite.

Ἐν Λευκάδι, août 1888.



Digitized by Google

Digitized by Google

СРБИ ОКО ПЕЋАЧА.

Digitized by Google

I.

LES NOCES

DE

MAXIME TZÈRNOIÉVITCH

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

Les Tzèrnoïévitch, issus, par les femmes, des Némanias, les rois serbes, furent, pendant près d'un siècle, de 1423 à 1499, les seigneurs (*gospodars,* ou voïvodes) plus ou moins souverains de la Zeta, le pays qui, réduit successivement en étendue par les conquêtes des Vénitiens et des Turcs, est de nos jours connu au dehors sous le nom de Montenegro, traduction italienne de l'appellation indigène de Tzèrna Gora, « la Montagne noire [1] ».

Il y a eu en ligne directe trois princes du nom de Tzèrnoïévitch : Stefan ou Étienne, dit *Tzènogoratz,* le Monténégrin, surnom changé plus tard en celui à peu près équivalent de Tzèrnoïévitch ; son fils Ivan ou Jean, l'Ivan-bey de la tradition populaire, et l'un des principaux personnages de notre poème, et enfin le fils de cet Ivan, Georges.

Étienne, après diverses vicissitudes, avait été rappelé de Naples en 1423 et était devenu seigneur unique de la Zeta. Il était gendre ou beau-frère de George Castriote, le fameux Skender-bey. Un traité de 1451 semble cons-

1. La Zeta actuelle est un coin de terre compris entre le Monténégro, l'Hertzégovine, l'Albanie et le lac de Scutari ; on y trouve, outre la bourgade de Podgoritza, les fortins de Spouje et de Jabliak.

Digitized by Google

tater une certaine dépendance d'Étienne à l'égard de Venise, dont le doge l'appelle « notre capitaine dans la Zeta supérieure », et lui confirme le droit de succession, sous certaines réserves et conditions et en lui assurant un subside.

Ivan (1471-1490) resta dans les mêmes rapports à l'égard des Vénitiens, car dans le diplôme de 1474, par lequel le doge Marcello lui confère la noblesse, il est qualifié de « Magnificus et potens dominus Ivanus Cernoevich, dominus in partibus Zentæ superioris ac *Vojvoda noster* ». Après comme avant, d'ailleurs, il aida activement la République dans ses guerres contre les Turcs, notamment à la défense de Scutari lors du siège que soutint cette place en 1474 ; ce qui ne l'empêcha pas d'être abandonné par elle, lorsqu'elle fit sa paix avec le Sultan.

Ivan avait rétabli et fortifié le château de Jabliak[1], qu'on dit avoir été d'abord construit au xe siècle par Tougomir, roi de Dalmatie. Il en fut délogé par les Turcs en 1479, le reprit en 1481, mais dut le quitter de nouveau et définitivement, et se rendre en Italie, afin d'y solliciter, vainement d'ailleurs, le secours des princes. A son retour, il se fixa à Tzétigné ou Cettigne, restée depuis la capitale du Monténégro, mais c'est dans sa première résidence de Jabliak que le poème nous le montre.

Il mourut à Tzétigné en 1491, au moment où son fils aîné Georges y arrivait, ramenant la fille du patricien

1. Ce nom signifie quelque chose comme « grenouillère », de *jaba*, grenouille.

Digitized by Google

Antoine Erizzo, Élisabeth, qu'il venait d'épouser à Venise. Mais Georges, soit effrayé par les progrès et les attaques imminentes des Turcs, soit séduit par les douceurs de la vie italienne, ne tarda pas à quitter pour toujours ses âpres montagnes et à retourner dans la ville des Doges, au Livre d'or de laquelle il était inscrit. Son testament, daté de 1499 et dressé à Milan, a été conservé. La famille s'éteignit à Venise en 1660.

Il est constant, et on en a la preuve par ce testament que le frère puîné de Georges, Stéfan, ou comme le peuple l'appelait, Stanicha, passa à l'islamisme, on ne sait trop en quelles circonstances. Selon la tradition, mais une tradition qu'il est impossible de vérifier, Stanicha, jaloux de son frère, se serait rendu à Constantinople avec quelques Monténégrins, et aurait sollicité du sultan Bajazet des troupes pour soumettre son pays natal, en demandant qu'il fût placé sous son autorité, avec Scutari pour capitale. A quoi Bajazet aurait consenti, à la condition, qui fut acceptée, que Stanicha et les siens embrasseraient l'islamisme. Mais le renégat, devenu Skender-bey, battu par Georges, fut contraint de se retirer au village de Bouchat, à peu de distance de Scutari, et c'est de lui, toujours selon la tradition suivie par le poème, que serait issue la puissante famille des Bouchatli, qui resta jusqu'en 1831 en possession du vizirat héréditaire de Scutari[1].

1. Il paraît aussi que, lors de la défaite infligée à Stanicha, les autres renégats faits prisonniers furent imprudemment réinstallés dans leurs anciennes demeures en conservant leur nouvelle religion, et qu'avec le temps, celle-ci fit assez de progrès pour menacer l'indépendance du pays.

Digitized by Google

A lire la rapsodie des *Noces,* on verra qu'elle ne renferme guère d'autre élément historique que le personnage ou plutôt même le nom d'Ivan, connu encore du peuple sous l'appellation slavo-turque d'Ivan-bey, et un vague souvenir, fort altéré d'ailleurs, des relations qui avaient subsisté entre la Zeta et la ville des Doges. Marié lui-même, selon certains documents [1], à une patricienne de Venise, Ivan fit contracter à son fils et successeur, Georges (et non Maxime), une union semblable, mais non point avec la fille d'un doge.

La couleur générale du poème, la masse des mots turcs se rapportant aux usages, à l'habitation, aux costumes, au harnachement des chevaux, etc., et certains détails, comme l'extension de l'artillerie, indiquent une origine plus récente que le xve siècle. Tout au moins, sous sa forme actuelle, produit de remaniements successifs par les chanteurs, en dehors probablement du Monténégro, il accuse une époque où la domination ottomane, depuis longtemps assise, avait implanté les usages turcs dans la vie privée des Slaves chrétiens qui, tout en craignant et détestant leurs maîtres, les prenaient pour

Pour la sauver, il fallut un remède héroïque, des *Vêpres monténégrines*, et un massacre général des renégats eut lieu la veille de Noël de 1702 ou 1703, à l'instigation du Vladika Danilo, dont la vie avait été sérieusement menacée. L'historien monténégrin qui raconte ce fait, Milakovitch, s'appuie, entre autres, sur un chant populaire ; mais il ne le cite pas.

1. D'après le Campidoglio Veneto, Ivan aurait épousé Catarina Orio, fille d'un patricien de Venise ; d'autres lui donnent pour femme Marie, fille du duc de l'Hertzégovine, Etienne.

Digitized by Google

modèles. D'autre part, la résidence d'Ivan fixée encore à Jabliak, la non-mention du Vladika devenu peu après lui le chef du pays, montrent que le noyau, la conception première ne doivent pas être éloignés du moment où vivait le seigneur de la Zeta, nom qui pourtant n'est nulle part prononcé.

Le rapsode ne connaît pas Venise [1] ; il se la représente comme toute autre ville, au bord de la mer, mais dans « une vaste plaine ». Il sait aussi qu'elle a pour chef ou souverain un doge (*doujd*), et c'est tout : les habitants, comme l'épousée elle-même, ne sont pour lui que des « Latins », c'est-à-dire des gens du rite occidental, presque d'une autre religion ; c'est un terme de dédain et, peu s'en faut, de haine.

Aussi le mariage entre un Serbe *orthodoxe* et une Italienne catholique est peut-être la circonstance qui, dans le poème comme dans l'histoire authentique, a le plus lieu d'étonner. Le rapsode ne fait aucune réflexion à ce sujet, et les documents se taisent absolument sur les conditions auxquelles Ivan (si tant est qu'il l'ait fait) et son fils Georges certainement, ont pu contracter de pareilles unions [2].

Les *Noces* sont un thème favori de la poésie populaire serbe ; dans la collection de Vouk, il n'est pas moins de vingt-quatre pièces qui portent ce titre qu'il faudrait, au reste, rendre quelquefois par *Mariage ;* car ce n'est pas toujours la pompe nuptiale, mais le simple fait du mariage qui est l'objet du chant ; des personnes royales et

1. Le nom serbe de cette ville est *Mletzi*.

2. Le fait est qu'aujourd'hui, en Italie, tout au moins à Venise, l'Eglise romaine interdit les mariages mixtes.

Digitized by Google

princières figurent sur la liste, depuis Voukachine et Douchan (XIVe siècle) jusqu'à Danilo (1851). Cette prédilection s'explique facilement par la pompe déployée en ces occasions et par l'existence d'un cérémonial traditionnel, qui prête à l'amplification, et dont il est utile de rassembler ici les principaux traits :

Au jour fixé, le fiancé (il porte souvent le nom turc de *djouveglia*) se rend avec les personnes qu'il a invitées, les *svat,* à la maison de l'épousée, souvent à plusieurs journées de marche ; les particuliers eux-mêmes s'efforcent, pour faire montre de richesse ou d'importance, de rendre ce cortège le plus considérable possible. Le fiancé est assisté d'un *starisvat* ou doyen des invités, qui sert de témoin ou parrain au mariage, d'un *dévèr* ou paranymphe (il peut être marié, voilà pourquoi je ne dis pas *garçon* de noce), et puis, tout à fait dans les grandes occasions, d'un voïvode ou porte-bannière, et d'un fourrier (*tchaouch* en turc) qui, muni d'un tambour en forme de cylindre allongé et tenu horizontalement sur le cou du cheval, est chargé de guider la troupe joyeuse. Le *dévèr* reçoit l'épousée des mains de ses parents et ne doit pas la quitter jusqu'à l'arrivée dans la maison du futur mari, ou plus exactement jusqu'après la célébration de la cérémonie nuptiale, le « couronnement » (*ventchanié*), qui n'a lieu qu'alors. Quant à la famille de la mariée, l'usage lui interdit d'assister aux noces [1], et d'ordinaire quand ils vivent dans une même localité, les parents ne revoient leur fille qu'au bout de huit jours, dans une

1. Voilà pourquoi le chanteur s'étonne de trouver l'usage contraire chez les Vénitiens. Voyez la note (28) du poème.

Digitized by Google

visite d'étiquette. Cette prohibition va plus loin, elle s'étend jusqu'aux couches, dans lesquelles une mère ne peut assister sa fille.

Ce cérémonial paraît n'avoir pas varié durant le cours des siècles ; tel il est, entre autres, dans notre poème et dans un chant d'époque encore plus ancienne, celui où Marko prend pour parrain le doge de Venise en personne, tel on le retrouve dans la pièce sur le mariage du prince Danilo, où le poète anonyme a trouvé d'ailleurs le moyen d'enchérir maladroitement sur ses prédécesseurs [1].

1. Dans ce poème, de 1289 vers et qui n'est que du verbiage, *six mille* invités, convoqués par quantité de lettres du prince, attendent à Cettigne l'arrivée de la fiancée, que sept seulement d'entre eux, les *gros bonnets*, sont allés chercher, non plus à cheval cette fois, mais en *vapeur*, à Trieste. Parmi les dons faits par la future princesse Darinka à ces derniers, se trouve aussi une « chemise d'or ». Danilo écrit également une lettre à l'empereur d'Autriche ou de Vienne (*od Betcha Kiesarou*), pour le prier d'envoyer à ses noces le général Mamula, alors gouverneur de la Dalmatie, en qualité de parrain, et un évêque, pour célébrer le mariage.

Digitized by Google

LES NOCES

DE

MAXIME TZÈRNOIÉVITCH

Ivan se met en voyage et traverse la mer grise[1], emportant trois charges d'or, afin de demander pour son fils Maxime la main d'une belle fille, la fille du doge de Venise. Ivan fait sa demande, le doge se fait prier, mais Ivan ne se laisse pas rebuter ; trois années entières il sollicite et prodigue ses trésors. Quand il ne lui resta plus rien, les Latins[2] lui accordèrent la jeune fille ; ils reçurent l'anneau des fiançailles. Les parents convinrent de l'époque des noces ; on les fixa à une année de là, pour donner le temps à Ivan de retourner à Jabliak, d'y récolter vin et froment, et de rassembler mille invités.

Ces arrangements pris, et le moment venu de partir, son nouvel ami lui fit compagnie, son ami le doge de Venise, suivi de ses deux fils et d'une centaine de Latins. Mais Ivan commit une faute au départ ; jusque-là il avait agi sagement, une parole imprudente lui échappe : « Mon ami, dit-il au doge de Venise, attends-moi avec mille invités ; de mille il n'y en aura pas un de moins, et je crois bien qu'il y en aura davantage. Quand j'aurai débarqué dans cette plaine, toi, envoie hors de la ville mille Latins, qu'ils viennent à notre rencontre ; il ne se trou-

Digitized by Google

vera pas dans mes mille invités, il ne se trouvera pas dans tes mille Latins, un plus beau jeune homme que Maxime, que mon fils, mon fils et ton gendre. »

Ces paroles furent entendues du doge de Venise, des deux faucons ses fils, et aussi de tous les Latins présents. Elles plurent au doge, il ouvre les bras, baise Ivan au visage: « Merci, dit-il, ami, pour ce discours; puisqu'il m'est échu un gendre qui entre mille n'a pas son pareil pour la beauté, je le chérirai comme mes yeux, je le chérirai plus qu'un fils unique; je vais préparer pour lui de riches présents, des chevaux et des faucons: je ferai forger des aigrettes arrondies et tailler des simarres mouchetées, afin qu'il les porte et en soit fier; seulement, s'il n'est pas tel que tu le dis, ami, tu viendras, mais mal t'en adviendra. » Tous alors accompagnèrent Ivan jusqu'à la mer, le virent monter sur son vaisseau et s'éloigner. En débarquant, il s'achemina allègrement et heureusement [3].

Arrivé au bas du blanc Jabliak, il aperçut sa demeure: le donjon [4] apparaissait blanc sur la hauteur, avec la galerie dont les fenêtres vitrées étincelaient. Cette vue émut Ivan; frappant son cheval de l'étrier de cuivre [5], et tirant sur le mors d'acier, il fit caracoler son coursier. La première personne qui l'aperçut fut sa fidèle épouse; elle le vit du haut de la blanche tour par la fenêtre vitrée; elle le vit et reconnut son seigneur et sous lui le cheval de guerre. Aussitôt, descendant en hâte de la haute tour, elle s'écrie à plein gosier, elle appelle les serviteurs, elle gourmande les servantes: « Vous, serviteurs, vite courez au devant du maître qui vient par la plaine; holà, servantes! qu'on balaye la cour. Et toi, où

Digitized by Google

es-tu, mon fils Maxime? allons, cours vite devant la porte, voilà ton cher père qui arrive, ton père, mon seigneur. Il chevauche allègrement et gaiement, la bru qu'il demandait lui aura été accordée. »

Tandis qu'elle parlait, les serviteurs s'étaient hâtés de descendre dans la plaine au devant de leur maître; son épouse court à sa rencontre; elle lui baise la main et le bas de son habit; elle lui ôte la ceinture chargée d'armes brillantes, puis saisissant à pleins bras les armes, elle les emporte dans la galerie; les fidèles serviteurs cependant avaient pris la bride du cheval. Mais voici le jeune Maxime qui apporte dans ses bras un siège orné d'argent; Ivan Tzèrnoïévitch s'y asseoit pour se reposer, pour qu'on lui ôte ses bottes.

A peine a-t-il pris place sur le siège orné d'argent, que ses yeux s'arrêtent sur Maxime, et il reste à contempler son fils. Quelle douleur subite est la sienne! Il y avait longtemps qu'Ivan avait quitté sa maison, trois ans s'étaient passés dans la recherche d'une bru, et tandis qu'il était loin, une maladie avait sévi à Jabliak, un fléau terrible, la petite vérole; elle avait attaqué Maxime, gâté et rendu hideux son blanc visage; de blanches, ses joues, toutes labourées, étaient devenues noires; je te le jure[6], à ce qu'on raconte là-bas, entre mille on n'eût trouvé personne de plus affreux que Maxime, le fils d'Ivan.

Alors le discours qu'Ivan avait tenu à son nouvel ami le doge lui revient à la mémoire: il a promis d'amener mille invités, parmi lesquels il n'y en aurait pas un plus beau que Maxime, et maintenant, frère! il n'en est pas un de plus repoussant. Le visage d'Ivan s'est rembruni;

Digitized by Google

il laisse pendre ses noires moustaches; elles tombent jusque sur ses épaules; un nuage couvre son front; il n'adresse un mot à personne, mais tient les yeux fixés vers la terre. Ce sombre chagrin n'échappe pas à son épouse, elle en devine la cause; retroussant les pans de sa robe et ses manches, elle va lui baiser la main et le genou: « Seigneur, dit-elle, je t'en supplie, d'où te vient cet air triste et sombre? est-ce donc qu'on t'a refusé la bru que tu demandais? ou bien la jeune fille n'est-elle pas à ton gré? serait-ce que tu regrettes les trois charges d'or? » Mais Ivan répond à son épouse: « Laisse-moi, que Dieu t'anéantisse! la bru m'a été promise, et la jeune fille est à mon gré: on parcourrait les quatre côtés de la terre sans trouver son égale en beauté; pour les yeux, la taille et le visage, elle n'a point de rivale: qui a vu la Vila dans la montagne dira qu'auprès d'elle la Vila n'est rien. Je ne regrette point non plus les trois charges d'or; ma tour de Jabliak est remplie de telles richesses, qu'il ne paraît pas qu'on y ait pris quelque chose. Mais j'ai donné parole au doge d'amener mille invités, dont pas un ne serait plus beau que Maxime, et aujourd'hui il n'en est pas un de plus hideux; je redoute là-bas quelque noise, alors qu'on verra mon Maxime. »

Mais écoute un peu cette femme, de quel front elle parle à son mari: « Seigneur (tu pourras t'en repentir!), quelle nécessité t'obligeait à passer la mer pour t'exposer à ne pas revoir ta maison, à batailler lorsqu'il s'agira de ramener ta bru! Et dans les pays de ta seigneurie, à Antivari et à Doulcigno, dans la Montagne Noire et les Biélopavlitchi, le rocheux Koutch et les Bratonojitchi, dans la belle ville de Podgoritza, à Jabliak, ta résidence[7],

Digitized by Google

à Jabliak et dans les environs, ne pouvais-tu là marier ton unique fils, trouver pour lui une fiancée, et pour toi un ami considérable? Mais la nécessité t'a contraint de passer la mer! » En entendant ce discours, Ivan Tzèrnoïévitch flambe comme un feu vivant : « Je n'ai pas été à Venise, s'écrie-t-il, je n'ai pas demandé de fille en mariage; qui viendra me féliciter, je lui arracherai les yeux! » La renommée en vole de bouche en bouche, petits et grands apprirent ce qui s'était passé, cela arriva aussi aux oreilles des seigneurs serbes, personne n'en souffle mot.

Ainsi en fut-il pendant un an, et jusqu'au bout de neuf années entières, personne ne fit mention de la fiancée; la dixième, un courrier[8] apporta à Ivan une lettre de son nouvel ami, de son ami le doge de Venise; nouveau il avait été, mais il avait vieilli; c'est long cela, neuf années[9]. Il lit la lettre sur ses genoux, et elle lui tient un assez rude langage : « Mon ami, Ivan Tzèrnoïévïtch! quand tu enclos dans la campagne une prairie, ou bien fauche-la toi-même, ou permets à un autre de le faire, de crainte que les givres et les neiges n'en viennent flétrir les fleurs; si tu as obtenu la main d'une belle jeune fille, ou viens la prendre ou renonce à elle : tu as fait la recherche de ma fille bien-aimée et je te l'ai accordée; alors même nous réglâmes l'époque des noces, et tu les fixas à l'année suivante, afin de te donner le temps de récolter vin et froment, et de réunir mille invités. Pourtant neuf ans déjà se sont écoulés, et de toi ni de noces on n'entend parler. Prends au plus vite une feuille de blanc papier et écris une lettre, envoie la lettre à ma chère fille, ma fille qui est aussi ta bru, permets à ta bru de

Digitized by Google

former un autre lien, de chercher un mari digne d'elle, et toi, cherche une bru de ton espèce. »

Ivan lit la lettre, et il tombe dans une cruelle anxiété. Auprès de lui il ne se trouvait personne, aucun homme de bon conseil, à qui il pût confier ses chagrins, et dans le trouble où il était, il s'adresse à son épouse : « Chère femme, dit-il, dois-je écrire à notre bru qu'elle est libre de prendre un autre mari, dois-je envoyer cette lettre ou ne pas l'envoyer ? » Voici la sage réponse que trouva une femme : « Mon seigneur, Ivan Tzèrnoïévitch, quel homme une épouse a-t-elle conseillé jusqu'ici, qui a-t-elle conseillé ou qui conseillera-t-elle à l'avenir, elle qui a les cheveux longs et l'esprit court [10] ? Cependant je veux te dire ce que je pense : c'est devant Dieu un grand péché et devant les hommes honte et vergogne, que de ruiner le bonheur d'une fille et de la retenir confinée chez ses parents. Écoute-moi, cher seigneur ; qu'est-ce qui t'a causé tant d'effroi ? La maladie a beau avoir défiguré Maximé ; si tu as des amis sûrs, ils se garderont bien de faire aucune réflexion là-dessus ; chacun redoute les dangers et les embarras. Seigneur, que je te dise encore ceci : Si tu appréhendes quelque noise par delà la mer, tu as une tour pleine d'or, dans tes caves du vin de trois ans, dans les greniers du blanc froment ; voilà de quoi réunir des invités : tu as parlé de mille, fais-en venir jusqu'à deux mille, tous hommes et chevaux choisis, et quand les Latins te verront une telle escorte, Maxime fût-il aveugle, ils n'oseront te chercher dispute. Rassemble les invités et va chercher l'épousée ; seigneur, c'est assez te tourmenter. »

Ivan éclate de rire ; il écrit une lettre, il la remet à un

Digitized by Google

courrier et l'expédie au doge de Venise. » Mon ami, doge de Venise, de ce moment tiens l'oreille au guet, le jour comme la nuit ; je tirerai le canon dans mon château, j'en tirerai trente coups, et je finirai par Kergno et Zelenko [11], afin que le bruit s'en entende jusqu'au ciel ; ami, ne perds pas un moment pour m'envoyer des vaisseaux, qui viennent me prendre au bord de la mer, moi et mes invités. »

Dès qu'Ivan eut expédié cette lettre, il appela près de lui un scribe, et prenant une feuille de papier, ils la divisèrent en morceaux et couvrirent le papier d'écriture, pour appeler les invités aux noces.

La première lettre, il l'envoie à Antivari et à Doulcigno, à l'adresse de Miloch Obrenbégovitch : « O Miloch Obrenbégovitch, je te convie aux noces de mon fils, pour que tu sois le chef des invités [12] ; mais prends garde de ne pas venir seul ; rassemble des *svats* en aussi grand nombre que tu le pourras, qu'on connaisse quels sont les invités du *starisvat*. »

La seconde lettre qu'expédie Ivan est destinée pour la rocheuse Tzèrnagora, à l'adresse de son neveu le capitaine Jean : « Mon neveu, capitaine Jean, lis cette lettre et ne perds pas un moment ; ton oncle t'invite aux noces, pour que tu sois *dévèr* et accompagnes la svelte Latine ; mais prends garde de ne pas venir seul, rassemble des invités dans la rocheuse Tzèrnagora et parmi les Biélopavlitchi ; qu'il y en ait au moins cinq cents, cinq cents invités du dévèr, ce sera un honneur et pour moi et pour toi. Quand ils seront réunis, trouve-toi avec eux, mon neveu, sous Jabliak, sous Jabliak dans la vaste plaine. »

Ivan écrit une troisième lettre menue au voïvode Élie

Digitized by Google

Likovitch : « O Élie, chef du pays des Bèrda[13], quand tu auras vu cette lettre, ne perds pas un moment ; viens comme voïvode[14] des invités aux noces, sous Jabliak, dans la vaste plaine ; mais ne sois pas seul, amène-moi les gens des Bèrda en masse. »

Il expédie une quatrième lettre au pays des Drékalovitch, à Militch Chérémétovitch : « Rassemble pour les noces tous les Drékalovitch, convoque toute la jeunesse des Vaçoïévitch et amène-la sur le vert Lim : plus elle sera nombreuse, et mieux ce sera pour toi. »

Ivan écrit une cinquième lettre et l'envoie vers la ville de Podgoritza, à son parent, le héros accompli, le faucon George Kouïoundjitch : » O toi faucon, George Kouïoundjitch, en voyant cette lettre ne perds pas un moment, mais rassemble des invités pour les noces, rassemble tous les gens de Podgoritza, puis équipe chevaux et cavaliers ; aux chevaux mets des selles turques, des caparaçons dorés descendant jusqu'aux sabots et sur le poitrail des martingales brillantes, que les coursiers des *héros*[15] soient superbes ; les cavaliers, orne leurs bonnets d'aigrettes, habille-les de drap, ce drap que l'eau rènd plus rouge[16], qui est plus vermeil que te soleil, coiffe-les de kalpaks[17] à aigrettes, mets-leur des dolamas bleus et aux jambes des culottes agrafées ; qùe nos garçons soient superbes, que nos garçons soient habillés comme des seigneurs ; équipe mes invités de telle sorte qu'ils n'aient point de rivaux pour la magnificence du costume, qu'ils n'en aient point pour la beauté du visage, ni au pays des Serbes ni dans celui des Latins : ce sera une merveille pour les Latins que ce costume serbe. Les Latins ont de tout en abondance, ils savent forger l'argent, forger et l'argent et

Digitized by Google

l'or, tailler le drap écarlate, mais ils sont incapables de s'imaginer l'air noble, le regard imposant et fier qu'on voit à tes garçons de Podgoritza. »

Ivan expédie ces lettres pour convoquer les gens de noce, mais il n'a pas besoin de lettres pour inviter les gens de Jabliak, non plus que ceux des environs.

Ah ! c'est alors que les yeux eurent à voir, que les oreilles eurent à entendre, lorsque les missives se furent répandues depuis la mer jusqu'au vert Lim, et que se mirent en voyage les chefs serbes, les voïvodes conduisant les invités, et l'élite des braves, des guerriers ! En les voyant, et vieillards et laboureurs plantèrent là charrues et bœufs, et tout s'en courut joindre le cortège dans la vaste plaine de Jabliak ; les bergers eux-mêmes quittèrent leurs troupeaux, il resta neuf troupeaux à la garde de chaque berger, tout afflua dans la vaste plaine pour être de la fête que donnait le seigneur. De Jabliak aux bords de la Tzétigna[18], les svats remplirent toute la plaine : cheval pressé contre cheval, héros pressé contre héros, des lances de guerre drues comme une noire forêt, et des étendards aussi nombreux que les nuages. Les tentes se dressèrent pressées contre les tentes, abritant les nobles chefs ; la journée et puis la nuit ainsi se passèrent.

Mais le lendemain à l'aube, avant le lever du jour et du brillant soleil, voilà qu'un chef se lève, un chef qui commandait à un district ; c'était le capitaine Jean, le dévèr qui devait conduire la fiancée. Il s'est levé, a quitté la plaine et la foule qui l'occupe, et s'est approché des remparts du château ; personne ne l'accompagne, il est suivi seulement de deux serviteurs qui marchent der-

Digitized by Google

rière lui sans le perdre de vue. Leur maître ne leur parle point, mais son visage est étrangement sombre, il laisse pendre ses noires moustaches jusque sur ses épaules, et se promène sur le glacis du château ; ses regards errent sur les canons des remparts, sur le pays qui forme son domaine, qui dépend de sa seigneurie [19] ; mais ce qui les arrête surtout, c'est le brillant cortège des invités dans la plaine. Ce n'est pas une plaisanterie, il n'y a pas de quoi rire : de Jabliak aux bords de la Tzétigna les tentes sont pressées contre les tentes, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier, des lances de guerre drues comme une noire forêt, et des étendards aussi nombreux que les nuages.

Ainsi donc Jean s'était levé de bonne heure, et il se promenait sur les glacis du château, quand Ivan Tzèrnoïévitch l'aperçut. Ivan en fut vivement peiné ; c'était le matin, il lui adressa le bonjour : « Bonjour, capitaine Jean ; pourquoi, mon neveu, t'es-tu levé de si bonne heure et t'es-tu éloigné des invités qui sont dans la plaine? Pourquoi, mon cher enfant, as-tu l'air si préoccupé ? pourquoi cette tristesse empreinte sur ton visage ? Dis-en la cause à ton oncle. »

« Laisse-moi, mon oncle Ivan, répondit le capitaine Jean ; les discours que je te tiendrais, tu n'en ferais pas compte ; mais si tu voulais, mon oncle, écouter mon avis, tu ouvrirais tes caves, tu en tirerais du vin en abondance et en abreuverais les invités, puis tu ferais circuler parmi eux les plus rapides crieurs, pour les engager à retourner chacun chez eux. Ces noces, il convient d'y renoncer, mon oncle Ivan Tzèrnoïévitch ! car nous avons ruiné notre pays, il s'est rué tout entier pour y prendre part, la

Digitized by Google

frontière du pays est restée déserte, celle que menacent les Turcs, les Turcs qui habitent par delà le lac bleu[20]. Mon oncle Ivan Tzèrnoïévitch ! Auparavant il y a eu des filles de mariées, auparavant des garçons qui ont pris femme, auparavant des noces ont eu lieu en tout pays, en tout royaume ; mais ce qu'on n'a jamais vu, c'est la calamité dont tu es la cause, un pays tout entier qui se lève pour former un cortège de noces ! Et c'est loin pour nous de porter nos os par delà la mer grise, par delà la mer à quarante gîtées[21] d'ici, là où il n'y a personne de notre foi, où nous manquons d'amis, et où la terre apparemment a soif de notre sang ; car, lorsque nous aurons traversé la mer grise et que les Latins verront les héros serbes, je crains qu'il ne s'élève des disputes, et que la joie ne se change en affliction. Mon oncle Ivan Tzérnoïévitch, que je te dise la cause de mes alarmes. Cette nuit, je me couchai sous ma tente, mes deux serviteurs me couvrirent d'une pelisse et m'enveloppèrent la tête ; je fermai les yeux et j'eus un affreux songe, un songe affreux, maudit soit-il ! Il me sembla que je regardais vers le ciel ; dans le ciel un nuage se forma, puis il commença à se mouvoir et s'avança précisément au-dessus de Jabliak, au-dessus de ton fier château ; dans ses flancs le tonnerre éclata, la foudre frappa Jabliak, le château qui est ta demeure dans ton beau royaume ; le feu du ciel le renversa, il n'en restait pas pierre sur pierre ; il y avait un blanc kiosque, il s'abattit sur ton Maxime, mais Maxime n'eut aucun mal, il sortit vivant de dessous les décombres. Mon oncle, Ivan Tzèrnoïévitch, je n'ose t'expliquer cette vision ; pourtant si l'on peut ajouter foi à un songe, à un songe et à des présages, il m'est destiné de

Digitized by Google

périr parmi tes invités, de périr ou de recevoir des blessures. S'il m'arrive là-bas quelque chose, quelque accident à ces noces, si j'y suis tué ou que je reçoive des blessures, attends-toi, mon oncle, à une terrible catastrophe ; sous ma bannière marchent des garçons de ma parenté, cinq cents farouches Monténégrins ; que je pousse un cri d'alarme, et tous y répondront ; que je périsse, et tous voudront périr. Je te supplie donc aujourd'hui, je te baise la main et te conjure de licencier les invités, de les renvoyer chacun chez eux. Renonce à cette fiancée, que Dieu anéantisse ! »

A ce discours, Ivan Tzèrnoïévitch s'emporte, pareil à un feu qui jette des flammes ; il gourmande son neveu et le couvre d'imprécations : « Un méchant rêve, mon neveu Jean ! ce que Dieu a décrété, que Dieu l'exécute, sur toi que ce songe s'accomplisse ! Si tu as eu cette vision, à quoi bon me la communiquer ce matin, à l'aube, à l'heure où le cortège se dispose au départ ? Mon neveu, capitaine Jean, songe est mensonge et Dieu est vérité ; en dormant ta tête était posée de travers, voilà ce qui t'a fait venir ces tristes pensées. Sache [22], mon neveu, que j'ai assez de tourments et de railleries ; tous nos seigneurs se rient de moi, et le peuple va chuchotant et se racontant tout bas, que ma bru reste, après les accordailles, chez son père et chez sa vieille mère, qu'elle y reste depuis neuf ans. Sache, mon neveu, que je périrai plutôt là-bas que de renoncer à ma bru et de congédier maintenant les invités. Et toi, puisque tu as autorité sur eux et que tu as accepté d'être le *dévèr* qui doit ramener la fiancée, monte là sur les remparts de pierre, crie et hèle les artilleurs, commande-leur de charger les canons, de les charger

Digitized by Google

tous les trente ; ensuite appelle le vieux Nédelko, dont la barbe blanche dépasse la ceinture, et qui a la garde des grosses pièces, de Kergno et de Zelenko, ces canons qui n'ont pas leurs pareils dans les sept royaumes chrétiens, ni dans l'empire du tzar des Osmanlis ; appelle le vieux Nédelko, commande-lui de charger ses canons jusqu'à la gueule, de mettre poudre sur poudre et plomb sur plomb, pour que les vieux canons fassent du tapage et que le bruit en monte jusqu'au ciel ; puis descends à la plaine et donne avis à nos frères, dis-leur d'avoir bon courage et d'éloigner leurs chevaux des bords de la froide Tzétigna, car les chevaux pourraient s'échapper et sauter dans la Tzétigna, et nos amis les invités courraient risque d'être pris tout d'un coup de la fièvre. Donne-leur avis et avertis les qu'on va tirer trente coups de canon, qu'on mettra le feu à Kergno et à Zelenko ; ensuite donne, mon cher neveu, l'ordre au fourrier de proclamer par la plaine, que l'heure est venue pour le cortège de se mettre en route ; le moment est venu de traverser la mer grise. »

Le capitaine Jean obéit, il hèle les artilleurs du château, il appelle le vieux Nédelko ; on chargea les trente canons, on chargea Kergno et Zelenko, on les emplit tous jusqu'à la gueule et de poudre et de plomb, on en souleva la gueule vers le ciel, puis on y mit le feu. Que ne te trouvais-tu là, frère, pour entendre de tes oreilles ce vacarme, pour voir de tes yeux ce spectacle ! Quand tonnèrent les trente canons, quand tonnèrent Kergno et Zelenko, la campagne frémit, et la montagne gémit, les eaux de la Tzétigna s'agitèrent, les chevaux tombèrent sur les genoux, et beaucoup de *héros* sur le ventre :

Digitized by Google

ce n'était pas une plaisanterie que les canons du château ! pas une plaisanterie que Kergno et Zelenko !

Le fourrier fit sa proclamation, le tambour battit et les invités défilèrent par la plaine, marchant gaiement et paisiblement, et à chaque gîtée l'allégresse allait en augmentant parmi la compagnie. Il fallut traverser des plaines et des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin ils descendirent vers la mer et occupèrent le vaste rivage qui la bordait. Sur la mer parurent les vaisseaux qui venaient à leur rencontre, et alors ce fut un délire de joie parmi les invités : qui avait un cheval de guerre le lance par la plaine et jette le *djilit*[23] ; qui aime la bombance, lève le coude et vide son *bidon*[24] rempli de vin doré ; qui a une belle voix, chante des airs de danse.

Au milieu d'eux circule Ivan Tzèrnoïévitch sur un fringant cheval de guerre, ayant à ses côtés deux faucons gris, à droite le jeune Maxime, Maxime en élégant fiancé qu'il est, sur un noir coursier de bataille, à gauche Miloch Obrénovitch sur son coursier bai. Ivan regarde les deux jeunes gens qui l'accompagnent, il les regarde, puis il commence à parler : « Frères, brillants invités, et vous tous, jeunes voïvodes, je voudrais vous dire quelque chose, et je vous prie de faire ce que je désire : nous allons traverser la mer bleue, à une distance de quarante gîtées, et nous conduirons mon cher fils, mon fils l'alerte fiancé. Mais un grand malheur l'a frappé, la petite vérole l'a défiguré, et parmi les svats il n'en est pas de plus laid que lui. Or, voici ce que j'ai dit, frères, lorsque j'ai demandé la main de la bru : j'ai promis que parmi tous les invités que j'amènerais, comme parmi tous les Latins de Venise, il n'y aurait pas un plus beau jeune homme que

Digitized by Google

Maxime, mon fils ; aujourd'hui, frères, il n'en est pas un plus laid ! De là pour moi un cuisant souci : le doge va me faire honte et me susciter quelque noise. Par bonheur, frères, il se trouve parmi nous un jeune homme d'une beauté accomplie, le voïvode Miloch ; Miloch Obrenbégovitch [25] n'a pas son pareil en beauté parmi les svats, il ne l'aura pas non plus chez les Latins. Si vous vouliez m'écouter, frères, nous ôterions à mon fils Maxime le plumet et l'aigrette, pour les mettre à Miloch Obrenbégovitch, et Miloch passerait pour le gendre, jusqu'à ce que la fiancée ait quitté Venise avec nous. »

Les invités avaient entendu ce discours, mais il n'y en eut pas un qui osât se prononcer ; la peur les retenait, car Maxime était d'une race prompte à verser le sang ; il pouvait s'offenser, et il en aurait coûté la tête à quelqu'un : nul n'ose se prononcer. Enfin le voïvode Miloch prend la parole : « Ivan, notre chef, puisque tu nous consultes et fais appel à nous, donne-moi ta main droite, et au nom de ton fils Maxime, engage solennellement devant Dieu ta foi, que tu n'offenseras point Maxime à ces noces où tu le mènes. De ma part, j'engage ma foi devant Dieu que je ramènerai d'outre-mer ta bru, sans mauvaise aventure et sans dispute. Seulement, Ivan, ce ne sera pas pour rien : tous les présents qui seront faits au fiancé, je veux que nul ne les partage avec moi. »

A ces paroles Ivan éclata d'un rire joyeux : « O Miloch, chef serbe, que parles-tu des présents du fiancé ? Personne que toi n'y touchera, je t'en donne ma foi plus ferme qu'un rocher. Que ma bru seulement passe la mer, et ce sera à moi de te combler de cadeaux : je te donnerai deux *bottées* [26] d'or, et avec cela ma coupe, qui contient

Digitized by Google

deux *litras*[27] de vin, et qui est faite de pur or fondu. Ce ne sera pas là tout, frère, ce que tu auras de moi : je te donnerai ma jument fauve, qui met bas des poulains fougueux et ardents comme le feu ; à ta ceinture je suspendrai mon sabre, qui vaut trente bourses. » Ainsi l'accord fut conclu, on ôta l'aigrette à Maxime, l'aigrette arrondie et le plumet doré, et on les mit à Miloch Obrenbégovitch, tandis que Maxime fut relégué à l'écart; vers ce temps ils atteignirent le rivage, et s'embarquèrent sur la mer grise.

Grâce à Dieu et grâce à la fortune qui vient de lui, la traversée fut heureuse ; ils arrivèrent à bon port sous les murs de Venise et occupèrent la plaine. Les portes de la ville s'ouvrirent, et jeunes et vieux en sortirent pour faire accueil aux svats, pour les regarder curieusement et pour voir s'ils reconnaîtraient le gendre du doge, si ce qu'on racontait de lui était vrai : qu'il n'avait pas son pareil en beauté ni parmi les gens de la noce ni parmi les Latins. Reconnaître le gendre, c'était chose facile, au plumet et à l'aigrette qu'il portait, à sa taille et à son visage ; quand on vit qu'Ivan n'avait rien dit que de vrai, les fils du doge s'en vinrent saluer leur cher beau-frère ; ils l'embrassent d'un côté et de l'autre, puis ils l'emmènent dans un élégant pavillon ; après quoi, les invités furent distribués dans des logements par trois et par quatre, de la manière qui devait leur être la plus commode.

Chez les Latins, il y avait une coutume étrange : la famille de l'épousée assistait aux noces, et on laissait reposer chevaux et cavaliers[28]. Ils demeuraient là depuis trois à quatre jours quand, le quatrième, à l'heure où parut le soleil et où tonnèrent les canons de la ville, le

Digitized by Google

fourrier commença à appeler les invités et à battre le tambour, pour les avertir de se tenir prêts ; le moment était venu de reprendre le chemin du pays, et tous de se rassembler dans une belle cour de pierre. Mais voilà qu'ils trouvent les portes closes, closes et barrées, et à l'issue se tiennent quatre bourreaux, deux nègres et deux Latins, leurs bras sanglants nus jusqu'aux épaules et les épées tranchantes hors du fourreau. C'était de quoi alarmer les invités, mais voilà qui les inquiète plus encore : il manque les deux plus grands de la compagnie, il manque le voïvode Miloch, dont on avait fait le fiancé, et la jeune fille qu'ils étaient venus chercher ! Mais l'attente ne fut pas longue : bientôt on entendit résonner les pavés et du même côté le bruit des voix, et le voïvode Miloch paraît, monté sur son coursier bai, auquel il serre le mors, en même temps qu'il le touche légèrement de l'étrier de cuivre, pour le faire caracoler sous lui. Gaiement Miloch rejoint la compagnie, à tous il donne le bonjour, et tous d'une commune voix s'écrient : « Sois le bienvenu, jeune Maxime ! » Derrière lui arrivèrent ses deux beaux-frères ; ils le rejoignent, apportant les cadeaux dont ils vont gratifier le fiancé devant les gens de noce.

Voici le présent qu'offre l'un des beaux-frères : il amène un moreau sans tache, et sur le moreau est la jeune Latine, mais le malheureux se courbait sous le poids de l'or et de l'argent ; d'or on l'avait ferré, un caparaçon d'or tombait jusqu'à ses pieds, et sur la poitrine il avait une martingale splendide. Le jeune homme, tenant un faucon gris sur le poing, salue le fiancé du nom de Maxime. « A toi, dit-il, le coursier et la jeune fille, à toi l'or et l'argent qui sont sur le cheval, à toi ce faucon gris,

Digitized by Google

puisque tu fais si bonne figure parmi tes compagnons. » Et Miloch, saluant et s'inclinant sur le cou de son cheval, recevait avec grâce les cadeaux.

L'autre beau-frère avait apporté un sabre d'or pur fondu, qui valait des trésors ; il le passe à la ceinture de Miloch : « Porte-le, dit-il, et sois-en fier. » Mais voici venir les beaux-parents, et quels cadeaux ils apportent ! Le beau-père tient un bonnet avec son aigrette, l'aigrette ornée d'un précieux diamant, aussi brillant que le soleil, et dont les regards ne pouvaient supporter l'éclat ; saluant son gendre du nom de Maxime : « A toi, dit-il, le bonnet et l'aigrette, » et Miloch reçoit, sans montrer d'embarras, le cadeau. C'est maintenant au tour de la belle-mère, de mauvais augure[29]. Elle apporte une chemise toute d'or, que les doigts n'ont pas filée, qui n'a point passé par l'œil de la navette ni n'a été tendue sur le métier, mais une chemise tressée à la main ; sur le col est enroulé un serpent avec la tête redressée en avant ; le venimeux serpent, on dirait qu'il est vivant (et il mordra Miloch !) ; dans la tête est enchâssée une pierre précieuse, une escarboucle, de sorte, quand le fiancé ira avec l'épousée dans la chambre nuptiale, qu'il n'ait pas besoin de porter de flambeau, et que le diamant les éclaire ; saluant son gendre du nom de Maxime : « A toi, dit-elle, cette chemise d'or. »

Les invités s'étonnaient, ils étaient émerveillés de ce cadeau des Latins, mais tout d'un coup c'est bien une autre surprise ! On voit arriver le vieil Iezdimir[30], le frère du doge de Venise, sa barbe blanche dépasse la ceinture, il s'appuie sur une canne d'or, les larmes coulent sur son blanc visage, les larmes coulent, tant son chagrin est

Digitized by Google

profond. Sept femmes il avait eu l'une après l'autre, mais sans avoir de postérité, et il avait pris avec lui sa nièce, sa nièce devenue son propre enfant et lui tenant lieu de fille et de fils ; aussi est-ce une cruelle affliction pour le vieillard que de la laisser partir et traverser la mer. Il tenait, enroulé sous le bras, quelque chose de magnifique, et quand il se fut approché des invités, il appela par son nom le fiancé, puis il le couvrit, il étendit sur lui une pelisse mouchetée, si longue que de la tête elle tombait jusqu'à terre et qu'elle enveloppait le cavalier et sa monture ; et quel manteau c'était (malheur à lui ! [31]) ; les yeux en étaient éblouis, et les gens disent et racontent que pour la fourrure seule on avait dépensé trente bourses ; quant à l'extérieur, nul n'en sait le prix ! « A toi, mon cher gendre, à toi cette pelisse mouchetée qui n'a pas sa pareille au monde : aucun roi n'en possède une semblable, pas même, je crois, l'empereur des Turcs ; porte-la, mon gendre, et sois-en fier. » Ces dons sont un crève-cœur pour Maxime, de côté il les regarde, de côté, mais de travers.

Après que le fiancé eut reçu ces cadeaux, voilà que les portes s'ouvrirent, et sur le seuil on vit les serviteurs et les servantes, qui à leur tour offrirent des présents aux invités : pour les chevaux des mouchoirs brodés, pour les cavaliers le cadeau ordinaire [32].

Les Latins leur firent ces cadeaux, puis ils les accompagnèrent par la plaine et les embarquèrent sur les vaisseaux.

On les débarqua, et ils s'acheminèrent gaiement et heureusement.

Digitized by Google

Quand le cortège arriva dans la plaine au bas de Jabliak, là où il s'était rassemblé, là aussi il allait se séparer. Mais voilà le commencement de la catastrophe : à toute bride part le jeune Maxime sur son moreau sans tache. Suivi de dix compagnons qu'il a réunis, il va demander à sa mère la récompense du message d'arrivée[33]. Le voïvode Miloch le voit s'éloigner, au moment où lui-même faisait caracoler son coursier bai ; il le pousse jusqu'auprès du dévèr, du capitaine Jean, et pose sa main sur la fiancée. Ah ! la jeune fille maudite, il aurait fallu la voir ! sur les yeux elle avait un voile doré, un voile diaphane, que perçaient ses regards ; à l'aspect du cheval et du cavalier, elle eut le vertige, sa tête s'égara, et écartant son voile doré, de manière à montrer ses deux yeux, elle tend à Miloch ses deux mains[34]. Qui l'a vu feint de ne pas voir, mais cela n'a pas échappé au beau-père, à Ivan Tzèrnoïévitch ; il s'en alarme, et voici ce qu'il dit à sa bru, la Latine : « Retire tes mains, ma chère bru, retire tes mains, puisses-tu les perdre toutes deux ! couvre tes yeux, puisses-tu les perdre tous les deux[35] ! Pourquoi les poser sur un homme qui ne t'est rien, sur Miloch Obrenbégovitch ? Cherche donc là-bas, ma chère bru, cherche du regard là-bas dans la plaine, en avant des invités, ce jeune homme qui monte un cheval noir : il porte à la main une lance de guerre, un écu doré brille sur son épaule, mais il a le visage gâté par la petite vérole, la petite vérole lui a noirci le teint, c'est celui-là qui est le jeune Maxime. A Venise, je m'étais vanté, le jour où ton père m'accorda ta main, que, si nombreux que fussent les invités aux noces, il n'y aurait point parmi eux un plus beau jeune homme que Maxime, que mon fils. Plus tard, j'ai

Digitized by Google

pris peur, nous avons fait passer Miloch pour le fiancé, et nous lui avons abandonné les cadeaux de noces, pour qu'il te ramenât outre-mer sans noise et sans danger pour nous. »

Ces paroles sont pour elle comme un coup de poignard ; la Latine arrête son cheval, elle refuse de faire un pas de plus, et voici ce qu'elle dit à son beau-père : « Mon beau-père, Ivan Tzèrnoïévitch, tu as détruit le bonheur de Maxime le jour où tu lui substituas un autre fiancé. Et pourquoi ? Oh ! que Dieu t'en punisse ! La petite vérole avait flétri sa beauté, mais tout homme intelligent et de bon sens ne comprend-il pas que chacun de nous est exposé aux calamités ? Si la petite vérole l'a marqué, ses yeux sont encore sains, et son cœur est resté ce qu'il était. Si tu t'es troublé à la pensée que Maxime était encore trop jeune, moi qui l'ai attendu pendant neuf ans dans la maison de mon père, je l'aurais attendu neuf autres années à Jabliak, dans votre château, et je n'aurais fait la honte de personne, ni de votre maison, ni de ma famille. Maintenant, mon beau-père, je t'en adjure au nom de Dieu ! ou reprends les cadeaux à l'étranger, à votre voïvode Miloch, et restitue-les à ton Maxime, ou bien je refuse de faire un pas de plus, tu m'arracherais plutôt les yeux ! »

Ivan est dans un grand trouble ; il appelle autour de lui quelques voïvodes : « Au nom de Dieu, frères, soyez arbitres entre moi et Miloch au sujet des cadeaux que nous a faits le doge de Venise à l'occasion des noces. » Ici il n'y a point d'arbitre, et quel homme d'honneur entreprendra d'en servir, alors qu'ils s'étaient pris la main et avaient engagé leur foi à Dieu, que personne ne par-

Digitized by Google

tagerait les cadeaux avec Miloch, et que de plus Ivan y ajouterait du sien. L'engagement avait été solennel ; tous refusèrent d'intervenir.

Cependant Miloch apprend ce qui se passe ; lançant son cheval de combat, il accourt et interpelle ainsi Ivan : « O Ivan, notre chef, où est ta foi ? que ton parjure retombe sur toi ! n'avons-nous pas dit que personne ne partagerait avec moi les cadeaux de noce ? et aujourd'hui vous voulez revenir là-dessus ! Puisque tu soulèves des difficultés et que tu es parjure, eh bien ! je t'en ferai don, de ces cadeaux, par considération pour nos honorables frères ; voici le premier cadeau que je vais te faire, à toi le moreau et la fiancée. En bonne foi et en bonne justice, la fiancée m'a été donnée, son père et sa mère me l'ont donnée, et aussi ses deux frères ; mais de cela je ne veux point parler. Je te donnerai aussi l'or et l'argent dont le cheval est orné, et le faucon gris, et le sabre que voici à ma ceinture ; tous ces présents, je t'en gratifie, mais il y a trois choses que seules je n'abandonne pas : je n'ôte pas de ma tête l'aigrette du doge, je n'ôte pas de mes épaules la pelisse mouchetée, et je ne donne pas la chemise d'or, je veux l'emporter dans mon pays et m'en faire gloire parmi les miens ; j'en jure par Dieu et par la foi, ces trois cadeaux je les garde ! » En entendant ces paroles, les invités s'écrièrent d'une commune voix : « Honneur à toi, voïvode Miloch, honneur à toi, rejeton d'une noble famille ! qui te montres parmi nous si généreux, si généreux et si conciliant. »

Il n'y a eu qu'une voix parmi les invités, les invités sont tombés unanimement d'accord ; mais il y a parmi eux quelqu'un qui n'est pas d'accord, c'est la triste fian-

Digitized by Google

cée. Les dons lui tiennent fort au cœur, et par-dessus tout la chemise d'or ; elle s'écrie de son blanc gosier et appelle par son nom le jeune Maxime. L'effroi saisit Ivan Tzèrnoïévitch et il interpelle sa bru : « Ma bru, jeune Latine, n'appelle point Maxime ; nous lui avons fait tort, mais Maxime a le sang chaud ; il est homme à entamer une querelle en pleine noce et parmi ses invités ; ma bru, je t'en conjure par le nom de Dieu ! A Jabliak il y a une tour pleine d'or ; tous ces trésors je te les donne, fais-en ce qu'il te plaira. » Mais la malheureuse jeune fille ne l'écoute point ; elle crie une fois le nom de Maxime, qui ne l'entend pas ; elle le crie une seconde fois, et il a entendu ; il volte son cheval noir, prêtant l'oreille à ce qu'elle va dire. Et la jeune fille lui parle d'un ton de mépris : « O Maxime, puisse ta mère te perdre ! ta mère n'a que toi de fils, plût au ciel qu'à partir de ce jour elle ne t'eût même pas ! qu'on te portât sur des lances en guise de brancard, et qu'un écu servît de couvercle à ta tombe ! sois déshonoré dans le conseil de Dieu, comme tu t'es aujourd'hui laissé déshonorer par votre voïvode Miloch ! ce qui m'appartient, comment avez-vous pu le donner à un autre ! Tout cela, pourtant je ne le regrette guère, qu'il l'emporte (que l'eau l'emporte lui-même !) ; mais ce qui me tient au cœur, c'est la chemise d'or que j'ai passé trois ans à tisser, avec l'aide de trois de mes compagnes, tant qu'à la fin les larmes coulaient de mes yeux fatigués ; cette chemise que je tissais d'or pur, je croyais la porter à l'heure où j'embrasserais mon mari, et vous venez de la donner à un autre ! Écoute-moi donc, Maxime le fiancé ; fais vite restituer ce trésor par l'étranger ; si tu ne le fais restituer, j'en jure par le vrai Dieu,

Digitized by Google

je ne ferai pas un pas en avant, mais voltant mon bon cheval, je le pousserai jusqu'au bord de la mer, là je prendrai une feuille de buis [36], je m'écorcherai le visage jusqu'à ce que le sang coule de mes joues, et sur la feuille j'écrirai une lettre, je la donnerai à un faucon gris qui la portera à mon vieux père, afin que mon père rassemble toute l'armée des Latins, qu'il vienne mettre au pillage ton blanc Jabliak, et qu'il te rende ruine pour honte ! »

Le jeune Maxime a entendu ce discours, la rage le transporte, il volte son cheval noir, en le frappant de son triple fouet, de telle sorte que la peau de la croupe éclate et que le sang lui ruisselle jusqu'aux pieds ; la pauvre bête fait un saut terrible, elle bondit en l'air de trois longueurs de lance et en avant de quatre longueurs. Il ne se trouva point là un hardi compagnon pour arrêter le pauvre furieux, mais tous lui livrèrent passage à travers la plaine, nul ne se doutait de la calamité qui se préparait et ne savait pourquoi Maxime retournait sur ses pas. Le voïvode Miloch le vit venir, et il éclata de rire. « Dieu soit loué ! s'écria-t-il, où Maxime court-il ainsi ?» Mais il ne comprit pas aussitôt le danger. En arrivant sur lui, le jeune Maxime darde sa lance de guerre *; la lance l'atteint au-dessous de l'aigrette, entre ses deux yeux noirs, et les yeux jaillirent par la nuque [37] ! Miloch tombe, et Maxime se rue sur lui, tant il avait soif de son sang; d'un coup de sabre il lui abat la tête, la jette dans la musette [38], puis enlevant la fiancée au dévèr, il pique

* Voyez la variante nº 1, page 38.

Digitized by Google

des deux vers Jabliak, pour annoncer à sa mère qu'on est de retour.

Dieu clément, gloire à toi en tout! Quel spectacle pour qui se serait trouvé là, de quelles calamités ses yeux se seraient rassasiés ! Alors que tomba le brillant chef et qu'on vit maintes familles se toiser des yeux, le sang commença à bouillir dans les veines des héros, puis ils se mirent à se distribuer des cadeaux, mais des cadeaux atroces : les sombres poires que lancent les fusils. A force de décharger les longs fusils, un brouillard s'étendit sur la plaine, le brouillard de la poudre rapide et du plomb. Alors dans ces ténèbres ils dégaînèrent les sabres, plongèrent les mères dans l'affliction, couvrirent les sœurs de deuil, et des épouses firent des veuves, de telle sorte que le sang leur montait jusqu'aux genoux.

Mais voici un héros qui marche péniblement dans le sang, c'était Ivan Tzèrnoïévitch; le malheureux, son cœur est voué à une douleur éternelle ! Il marche dans le sang, et adresse à Dieu cette prière : « Permets, ô Dieu, que le vent souffle de la montagne, afin qu'il dissipe ce brouillard maudit et que je regarde autour de moi qui a péri et qui est resté vivant. » Dieu l'a permis, un vent s'élève, qui disperse le nuage et découvre la plaine. Ivan promène ses regards de tous côtés, et il ne sait où c'est le plus triste : partout des chevaux et des héros abattus, et des blessés qui râlent sur la terre. Ivan se met à retourner les cadavres et à examiner ces têtes sanglantes, cherchant partout son fils Maxime. Il cherche, et ne le trouve pas, mais il trouve son neveu Jean, celui qui accompagnait la fiancée, et le même qui à Jabliak, le matin du départ, lui avait raconté son rêve. Mais c'est en vain

Digitized by Google

qu'il l'a rencontré ; le sang dont il est couvert a empêché Ivan de le reconnaître ; il avait passé à côté de lui et s'éloignait, quand le capitaine Jean l'aperçoit et lui adresse la parole : « Mon oncle, Ivan Tzèrnoïévitch, qu'est-ce qui te rend si fier ? est-ce la bru, ou les invités, ou les riches cadeaux de noce ? qu'est-ce qui te rend si fier, que tu ne demandes même pas à ton pauvre neveu si ses blessures sont mortelles ? » A cette vue Ivan fond en larmes, il essuie un peu du sang qui le souillait : « Mon neveu, capitaine Jean, peux-tu guérir de tes blessures, que je te porte à ce malheureux Jabliak, et que je cherche des médecins d'outre-mer ? » Mais voici ce que Jean lui répond : « Laisse-moi, mon oncle Ivan, où sont tes yeux, ne vois-tu pas où j'en suis ? Pour de pareilles blessures il n'y a pas de guérison : j'ai la jambe gauche cassée, cassée en deux, en trois endroits ; mon bras droit est coupé, coupé au ras de l'épaule ; j'ai reçu des coups de sabre dans le ventre et ils m'ont percé le foie. » Ivan voit où il en est et il se hâte d'interroger son neveu : « Dis-moi, mon neveu, pendant que tu peux encore parler, puisque, comme dévèr, tu accompagnais la fiancée et que le jeune Maxime est venu l'enlever, as-tu vu tomber Maxime ? Et sais-tu ce qu'il est advenu de l'épousée ? — Que dis-tu, mon oncle Ivan ? Il n'est pas mort, ton Maxime, mais se ruant de toute la vitesse de son cheval sur le voïvode Miloch, il l'a tué, il m'a enlevé, à moi dévèr, l'épousée, puis il est parti avec elle pour aller trouver sa pauvre mère. » * Il dit, et il rend l'âme.

Ivan le jette de côté, puis il prend à la hâte le chemin

* Voyez la variante n° 2, page 38.

Digitized by Google

du blanc Jabliak. En arrivant devant la porte du château, il voit une lance fichée en terre et, attaché à la lance, un cheval noir, au côté duquel pend la musette. Devant lui est assis le jeune Maxime, que la malheureuse épousée se tient prête à servir[39]; il est en train d'écrire sur ses genoux, il écrit une lettre menue à son beau-père, le doge de Venise, et il expédie par un courrier cette lettre : « O mon beau-père, doge de Venise, rassemble une armée, tout le pays des Latins, puis viens mettre au pillage le blanc Jabliak, et reprends ta chère fille, qui n'a reçu ni baisers ni caresses : ma seigneurie est passée, mon royaume n'est plus ; je m'en vais fuir loin d'ici, me réfugier près de l'empereur, à Stamboul, et là je me ferai Turc[40]. »

Ici l'action est terminée, l'intérêt poétique est satisfait, et ne peut que perdre à l'addition de faits accessoires. Mais le rapsode continue ; il raconte la légende locale, plus attrayante, à cette place surtout, pour ses auditeurs indigènes que pour le lecteur étranger. Nous ne pouvons cependant supprimer cette fin *historique* du poème.

La voici :

Le bruit de cette calamité circula par tout le pays ; parmi les Obrenovitch aussi elle se répandit, et quand elle arriva aux oreilles d'un certain Jean Obrenovitch, le frère du voïvode Miloch, il réfléchit quelque temps, puis il s'arrêta à cette résolution : vite il va prendre son cheval, il le selle et l'équipe du mieux qu'il peut, le sangle le plus fortement qu'il peut, puis le jeune homme s'élance sur le dos du coursier, il prend congé de sa parenté et lui dit adieu : « Et moi aussi, frères, je pars

Digitized by Google

pour Stamboul ; j'y vais pour prendre la défense de tous ceux qui doivent naître et demeurer dans notre pays. Pour Stamboul est parti un meurtrier ; il va faire sa cour à l'empereur, et ainsi il obtiendra quelque puissante armée, pour venir désoler notre pays. Frères et parents ! tant que vous me saurez en vie, en vie dans le blanc Stamboul, n'ayez aucune crainte ; il n'osera lever une armée : il en veut à vous, mais moi j'en veux à lui. »

Ainsi dit-il, et il partit. Près de Stamboul, les deux ennemis se rencontrèrent, et ensemble ils allèrent se présenter devant l'empereur. Quand l'empereur sut qui ils étaient et ce qui les amenait, il ne perdit pas de temps ; vite il fit de tous deux des Turcs et leur imposa des noms turcs : Jean reçut le nom de Mahmoud-bey Obrenbégovitch, et celui de Maxime fut Skender-bey Ivanbégovitch.

Ils firent leur cour à l'empereur neuf ans entiers, et obtinrent neuf fiefs, qu'ils échangèrent chacun contre un pachalik. L'empereur leur donna de blanches queues et, à perpétuité, sans aucun changement, le viziriat de ces deux pays : à Mahmoud-bey Obrenbégovitch, il donna la plaine de Doukadjin [41], où le vin croît en abondance, le vin et encore plus de maïs, et le blanc froment à suffisance, belle contrée qui n'a pas son égale ; tandis qu'au fils d'Ivan, il donna l'horrible région de Scutari sur la Boïana [42], où rien jamais ne croît, où il naît des grenouilles et des buffles, et où la mer lui fournissait du sel. Comme alors, encore aujourd'hui ce sont d'irréconciliables ennemis, jamais la paix n'a pu être faite entre eux, et ils continuent de répandre mutuellement leur sang.

Digitized by Google

VARIANTES.

N° 1. (Voir la note p. 33.)

Suivant d'autres chanteurs, Maxime n'aurait pas tué Miloch par surprise, mais l'aurait provoqué au combat. Voici cette version :

A peine le jeune Maxime a-t-il ouï ces paroles que, rassemblant les rênes, il frappa de l'étrier de cuivre son vaillant moreau, le fit volter par la plaine, saisit son djilit à la façon d'une lance, puis provoqua Miloch au combat. Ils se donnèrent la chasse l'un à l'autre à travers la vaste plaine, à droite et à gauche. Quand c'est Obrenbégovitch qui poursuit, qui poursuit le jeune Maxime, celui-ci est si loin qu'il peut à peine l'apercevoir ; mais quand c'est le jeune Maxime qui poursuit, qui donne la chasse à Obrenbégovitch, il est toujours sur les talons du cavalier. Le jeune Maxime darde sa lance et atteint le voïvode Miloch ; si légèrement l'ait-il frappé, il le jette à bas de son bon cheval, et le cloue à la terre noire.

N° 2. (Voir la note p. 35.)

Selon d'autres versions, Maxime ne courut pas immédiatement à Jabliak, mais il continua de se battre, tant que dura la mêlée, reçut plusieurs blessures, et ainsi blessé, mena à Jabliak le cheval qui portait la fiancée :

La jeune fille était restée là, comme aussi Maxime le fiancé, qui faisait caracoler son bon coursier ; son sabre

Digitized by Google

est couvert de sang jusqu'au baudrier, son bras droit jusqu'à l'épaule, et le cheval en a jusqu'aux genoux ; Maxime a sur le corps dix-sept blessures. Quand il vit qu'il n'y avait là personne, personne que la fiancée sur son cheval, il poussa jusqu'à elle, saisit la bride du cheval, et s'achemina par la plaine de Jabliak. En arrivant devant le blanc château, il vit au bas une ronde de danseurs, menée par sa sœur[43], qui s'agitait dans la ronde comme l'ouragan dans la forêt. La jeune fille n'eut pas plus tôt aperçu son frère, qu'elle rompit la danse, puis, ouvrant les bras, se jeta au cou de Maxime. « Frère, lui dit-elle, fils de faucon, par quel artifice as-tu trompé les gens de noce pour nous amener la belle épousée ? » Ensuite elle lui met la main dans le sein et en retire une pomme, mais la pomme était toute souillée de sang ! « Mon frère Maxime, lui dit sa sœur, au nom du Dieu vivant, que veut dire cette pomme sanglante dans ton sein ? » Et Maxime le fiancé lui répond : « Ne m'interroge pas, ma chère sœur, mais cours vite au blanc château, et étends-moi une molle couche, d'où jamais plus je ne me lèverai. »

D'après cette même tradition, on *chante* et on *raconte* que Maxime resta un an entier à Jabliak à soigner ses blessures, pendant que le frère de Miloch, qui s'était rendu à Constantinople, l'accusait avec insistance devant les Turcs. Aussi, quand il se trouva rétabli, écrivit-il à son beau-père, et ses deux beaux-frères, étant venus, remmenèrent avec eux la fiancée « qui n'avait reçu ni baisers ni caresses (*ni lioublenou ni omilovanou*) » ; après quoi il partit lui-même pour Constantinople, dans le but de se défendre et de répondre aux accusations portées contre lui[44], et à la fin, les deux adversaires se firent musulmans. (*Note de Vouk.*)

Digitized by Google

Après le poème des *Noces*, vient, chez Vouk, un autre chant (nº 90, 149 vers seulement) intitulé *Mariage de Georges Tcharnoïvéitch*, variante de Tzèrnoïévitch. Le début en est de fantaisie et se retrouve dans plus d'une pesma, mais je ne sais s'il faut voir quelque réminiscence historique dans le beau trait qui forme le nœud de l'action. Georges languissait à Venise dans les prisons du « roi latin ». Il est délivré, grâce à la générosité de son frère Ivan, qui consent à payer pour rançon deux de ses villes, plus un cheval de qualités extraordinaires. A Georges, remis en liberté, le « roi » fait épouser sa fille, en lui abandonnant en dot les villes cédées, mais non le cheval, qu'il garde précieusement.

NOTES

1. Grise ou bleu (cœruleum mare) ; épithète constante de la mer et du coucou.

2. Toujours ainsi, au lieu de Vénitiens, et de même pour la fiancée ; voyez la Notice.

3. La traduction littérale de ce passage serait celle-ci : De là ils accompagnèrent Ivan et le mirent en mer ; ils le mirent hors du vaisseau, Ivan s'achemina, etc.

4. Donjon ou tour, voyez à l'Index le mot *Koula*.

5. Large étrier, formé d'une plaque de métal, sur laquelle le pied repose tout entier, et dont les bords sont relevés à droite et à gauche.

6. Ici le chanteur s'adresse à quelqu'un de ses auditeurs, que souvent il interpelle du mot de : Frère ! — *Là-bas*, dans le Monténégro.

7. Voyez la note de la page 3.

8. Un courrier ou la poste, en arabe-turc *menzil*, et plus loin un *tatar* ; détails fort modernes.

9. C'est bien par hasard que le chanteur s'aperçoit que neuf années (expression sacramentelle), c'est quelque chose ; d'ordinaire neuf ans ne coûtent pas plus à ses confrères et à

Digitized by Google

lui-même qu'à Homère les dix ans du siège de Troie et du retour d'Ulysse. Lucien s'est amusé (*Le Coq*, 17) à supputer l'âge d'Hélène, lorsqu'elle fut reprise par Ménélas.

10. Proverbe qui se retrouve en turc, en grec, en albanais, en russe. C'est le « peuple aux cheveux longs et aux idées courtes » de Schopenhauer.

11. Noms donnés, paraît-il, aux deux plus gros canons (en turc *balyéméz*) : le Mutilé et le (cheval) Gris pommelé.

12. Le *Starisvat*. Voyez la Notice, à la fin.

13. Les Bèrda (montagnes), l'une des deux divisions territoriales du Monténégro actuel.

14. Voïvode, ici porte-étendard du cortège des noces.

15. Voyez l'Index au mot *Younak*.

16. Ce drap, d'un magnifique écarlate, fabriqué dans l'Albanie supérieure, et dont s'habillent dans les villes les Guègues des deux sexes ; du moins les femmes, même chrétiennes, s'en font des manteaux. Il paraîtrait que, mouillé, la couleur en prend un nouvel éclat.

17. *Kalpak*, mot turc qui a fourni le *kolbak* de nos soldats. Singulière destinée des mots : celui-ci, en russe, ne signifie plus que bonnet de nuit, le vulgaire bonnet de coton.

18. Erreur géographique du chanteur. La *Tzétigna* est une rivière de la Dalmatie, tandis que le rocher de Jabliak est entouré des deux bras de la *Moratcha*, qui de là va se jeter dans le lac de Scutari. *Tzétigné* (au féminin pluriel), ou Cettigne, est, depuis la fin de la vie d'Ivan, la capitale du Monténégro.

19. Littéralement il « contemple sa seigneurie, il contemple, frère, son empire », et ailleurs son *royaume*. Le capitaine Jean n'est pourtant que le lieutenant d'Ivan, qui est loin d'être un empereur. Mais le chanteur n'y regarde pas de si près.

20. Le lac de Scutari.

21. Gitée ou étape, en turc *konak*. Que de fois les paysans de toute race, dans le Levant, m'ont demandé combien il y avait de konaks jusqu'à mon pays !

22. Le texte ajoute : que les hommes ne te connaissent

Digitized by Google

pas ! » Il y a une espèce de jeu de mots intraduisible sur le verbe *Inati*, savoir ou connaître.

23. *Djilit*, dénomination vulgaire et fautive de l'espèce de javeline en usage encore aujourd'hui, je crois, chez les Arabes d'Algérie sous le nom de djerid. Les Turcs aimaient beaucoup cet exercice.

24. Bidon, en serbe *tchoutoura*, grosse bouteille de bois arrondie et plate.

25. Fils d'Obren-beg ou bey, curieux assemblage d'un nom serbe, *turquisé*, et puis *reslavisé*. De même Ivan-beg et Ivan-begovich.

26. *Bottée*. Le mesurage de l'or par bottes (la botte du cavalier) est fort en usage dans la poésie épique.

27. *Litra*, contenance de 350 grammes ou un peu plus.

28. Voyez la Notice, à la fin.

29. Parce que la chemise qu'elle apporte sera l'occasion de la catastrophe finale. Les préventions à l'égard des belles-mères sont d'ailleurs aussi fortes chez les Serbes que dans tout autre pays.

30. Iezdimir « celui qui chevauche le monde », nom slave donné à un noble vénitien.

31. *Iadé ga dopanoulé !* Expression contre le mauvais œil, et répondant à la formule de la langue usuelle : *Ne budi uroka !* loin le charme ! Car, chez les Serbes comme chez les Grecs, louer quelqu'un ou quelque chose, c'est attirer sur eux un malheur.

32. Le mot turc ici employé, *bochtchalouk*, désigne un cadeau composé d'une chemise, de larges caleçons ou pantalons de dessous, d'une serviette et de bas de laine bariolés.

33. Cette périphrase ne fait que rendre le sens du mot turc *mudjélik*.

34. C'est là, de la part de la fiancée, un grave manquement aux bienséances, qu'on voit, dans un chant bulgare, puni d'une manière quasi surnaturelle.

35. Littéralement : « Puissent-ils, puissent-elles, tomber ! »

36. *Chemchilik* en Dalmatie, et ailleurs *chimchir*, sont les

Digitized by Google

noms turcs du buis, mais c'est précisément l'arbuste qui a les plus petites feuilles.

37. Par la nuque. Sic : *za zatiliak.*

38. Musette, le petit sac dans lequel on donne l'orge aux chevaux et que chaque cavalier porte avec lui.

39. Trait de mœurs oriental ; la femme est véritablement la servante de l'homme. Un paysan corfiote dira : « Ma femme, *sauf votre respect,* μὲ συμπάθειά σας. » Le mot *dvoriti* (de *dvor,* cour) exprime aussi le service d'un homme chez un supérieur puissant, dans l'espérance d'obtenir une grosse rémunération. C'est ainsi que (voyez plus bas) Maxime et son ennemi *font* neuf ans entiers *leur cour* au sultan.

40. Turc ou musulman, c'est tout un ; la langue ne distingue pas ; le renégat s'appelle *potouritza,* du mot *Tourok,* Turc.

41. *Doukadjin* ou *Métokia,* partie de la vieille Serbie ; là se trouvent Prizren et Ipek (*Petch*). « Les descendants de Mahmoud-bey commandent encore aujourd'hui (1823) à Ipek. » (*Note de Vouk.*)

42. Cette peinture satirique de Scutari a sa contre partie dans la description enthousiaste du chant sur la « Naissance de Marko ».

43. Personnage de fantaisie, comme toute la scène.

44. Ce détail de la légende, imaginé sans doute hors du Monténégro, tendrait à représenter ce pays dans un état de sujétion, à l'égard de la Turquie, plus étroite qu'elle ne pouvait l'être à l'époque d'Ivan, et même qu'elle ne l'a jamais été. Car, si le vizir Kuprili a pénétré en 1712 jusqu'à Cettigne et l'a détruite, jamais les Turcs n'ont pu s'établir dans les retraites inaccessibles de la *Tzèrna Gora,* où ils ont subi plus d'une sanglante défaite. J'ai vu moi-même partir de Mostar, en 1877, l'armée de Souléïman-pacha, qui a fait, sans succès, la dernière tentative de ce genre. Mais la Porte savait très bien, et c'est ce que la tradition indique, fomenter les dissensions locales et en profiter, là comme ailleurs, pour préparer la conquête des pays qu'elle convoitait.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

MARKO KRALIÉVITCH

Nek sliyépi po sviyétou hodé,
Nek piévayou i sponainiou Marka.
II, 74, vers 111-2.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

Marko Kraliévitch, ou fils de roi, — car tel est le sens du mot *kraliévitch*, attaché d'ordinaire à son nom, à la façon d'un patronymique, on pourrait dire « le prince Marko », — est, on l'a vu, un personnage historique. Il était le fils de Voukachine, vassal qui s'était taillé un petit royaume dans les états des tzars serbes Etienne Douchan et Ouroch, et qui après avoir, dit-on, tué ce dernier de sa propre main, périt lui-même en 1371, dans une bataille contre les Turcs. A ce que semblent prouver de récentes découvertes archéologiques (*a*), Marko fut aussi revêtu, durant quelques années, de la dignité royale. Dépouillé ensuite de son héritage par son beau-frère Balcha et par le tzar ou knèze Lazare, il implora le secours du sultan Mourad Ier, devint son vassal, prit part en cette qualité à toutes les expéditions des Turcs, faits dont le souvenir s'est obscurément conservé dans quelques *pesmas*, et périt en 1392 dans une bataille qu'ils livrèrent aux Valaques, à Rovina.

Voyons maintenant ce que la légende a fait de lui. « Il n'y a pas un Serbe, dit Vouk, qui ne connaisse le nom de Marko Kraliévitch », et à propos d'une monnaie frappée à son effigie, voici comment s'exprime un antiquaire serbe : « Cette pièce est de la plus haute impor-

Digitized by Google

tance pour notre histoire, en ce qu'elle nous révèle l'existence d'un roi serbe, que bien des personnes, même instruites, ne regardaient jusqu'ici que comme un ivrogne et un aventurier. »

C'est qu'en effet la capacité illimitée de boire, des exploits merveilleux et une force corporelle sans égale, attribués à Marko, et passés en proverbe, ont peu à peu effacé dans l'imagination populaire les autres traits de son caractère, que le lecteur pourra recomposer en lisant les pages qui suivent.

La naissance de Marko est mentionnée dans un chant d'une énergique poésie, et en même temps d'un caractère antique très prononcé. L'humaine et modeste Euphrosine, la mère du héros, offre un contraste complet avec son fils, qui pourtant, au milieu de ses plus grands emportements, ne perd jamais envers elle le respect et l'obéissance. André, le frère de Marko, dont le nom se rencontre plusieurs fois, est un personnage réel ; bien plus, s'il faut en croire un chant de la collection dalmate (n° 7), il aurait été tué de la propre main de Marko, dans une querelle survenue entre eux à propos d'un cheval. Quant à sa femme, appelée tantôt Iéla ou Iélitza, c'est-à-dire Hélène, tantôt Angélia, et qui, d'après le n° 56 du tome II, aurait été fille du roi bulgare Chichman, elle n'a peut-être qu'une existence imaginaire, aussi bien que sa sœur, mentionnée, mais non nommée, au n° VI. Quoi qu'il en soit, la légende attribue à Marko plusieurs déconvenues dans ses recherches matrimoniales.

J'ai écrit, sous la dictée d'un Serbe, le commencement du n° 62, tome II, mais avec des variantes assez considérables, et dont la plus remarquable est celle qui attribue

Digitized by Google

à Marko un enfant. C'est en effet le seul passage, dans tous les chants, où on le fasse père de famille. Avant de partir pour rejoindre l'armée du sultan, il dit à sa femme : « Aie soin de mon cher enfant, de ce cher enfant, le petit Lazare, qu'avec toi j'ai demandé à Dieu dans nos prières. Le Créateur a eu pitié de nous, et il nous l'a accordé. »

La mort de notre héros forme le sujet d'un beau poème qu'on lira plus loin, mais elle est en outre diversement racontée dans les traditions populaires, citées par Vouk (*Dictionnaire*, au mot MARKO), et qui se rapprochent pour la plupart de la vérité historique. Ainsi « les uns rapportent qu'il fut tué d'une flèche d'or, à la bouche, par un certain Mirtchéta, voïvode valaque, dans une bataille livrée aux Valaques par les Turcs, près du village de Rovina ; d'autres disent que, dans cette même affaire, son cheval, Charatz, s'étant embourbé dans un marais au bord du Danube, tous deux y périrent. Dans le district de Négotine (Serbie actuelle), on raconte même que le fait s'est passé dans une prairie voisine de cette ville, au-dessous des sources de la Tzaritchina ; il existe encore là aujourd'hui un marais et une église en ruines, qu'on prétend avoir été construite sur le tombeau de Marko. D'autres enfin rapportent que, dans cette même bataille, Marko avait tué tant d'hommes, que bêtes et gens nageaient dans le sang, et qu'alors, levant les mains au ciel, il s'écria : « Mon Dieu, que vais-je devenir ? » Sur quoi, Dieu, en ayant pris pitié, le transporta lui et Charatz, d'une manière miraculeuse, dans une caverne où tous deux vivent encore : là, Marko, après avoir enfoncé son sabre dans la pierre de la voûte, s'est couché et endormi ; devant lui Charatz broute la mousse, tandis que

Digitized by Google

le sabre sort peu à peu de la pierre, et quand Charatz aura fini de manger la mousse et que le sabre tombera, le héros se réveillera et reparaîtra dans le monde. »

Suivant une autre légende, qui a été aussi, il me semble, racontée de quelque chevalier de notre moyen âge occidental, Marko s'est retiré dans une caverne, lorsqu'il eut vu pour la première fois un fusil. Pour s'assurer si cette arme était telle qu'on le rapportait, il s'en fit lui-même partir un coup dans la paume de la main, et dit ensuite : « Désormais la bravoure ne sert plus de rien, puisque l'homme le plus vil peut donner la mort au plus vaillant héros. »

Enfin un Serbe me disait qu'à Prilip, ancienne résidence de Marko, en Macédoine, le peuple est persuadé que le jour de la Saint-George (27 avril-5 mai), fête de son patron de famille, les portes d'une certaine église se ferment d'elles-mêmes, et que Marko y entre, monté sur Charatz, et y célèbre, en buvant, la fête de son patron de famille ou *slava*.

Dans la biographie d'un tel héros, il serait injuste de passer sous silence son cheval. Charatz, — ce qui veut dire tacheté, pie — comme on le verra, ne le cède pas beaucoup à son maître en courage, en goût pour le vin, et même en intelligence; il est doué de la parole, comme les chevaux d'Achille, et d'autres coursiers *épiques*, par exemple le cheval ailé du roi Voukachine. Voici ce que le peuple raconte touchant son origine : suivant les uns, une Vila lui en aurait fait présent ; d'autres rapportent qu'il l'acheta. Avant de l'avoir, il avait, dit-on, changé plusieurs fois de cheval, aucun ne pouvant le porter, lorsqu'un jour, ayant vu à des muletiers un poulain pie,

Digitized by Google

atteint de la lèpre, il crut trouver en lui des signes de race, et l'ayant saisi par la queue, le tira à lui, ainsi qu'il l'avait fait pour essayer ses autres montures ; mais Charatz ne bougea point de la place. Alors Marko satisfait l'acheta, le guérit de la lèpre et lui apprit à boire du vin.

Le poème du Cid rapporte à peu près la même chose du fameux Babieca « poulain galeux et fort laid »[1].

Je n'ai pas traduit toutes les pesmas, où figure Marko Kraliévitch. Il a fallu en omettre quelques-unes qui faisaient double emploi avec d'autres, ou dépourvues de toute valeur. Telles sont entre autres celles qui ont été recueillies parmi les Serbes de Hongrie, et qui ont pris une couleur trop moderne.

Dans quelques-unes de celles que j'ai reproduites, entre autres anachronismes, on en remarquera un assez grave : les sultans (tzar) siègent à Constantinople ; ils n'y sont arrivés que soixante ans après la mort de Marko. Le n° IX a conservé exactement le souvenir de leur résidence à Andrinople.

1. Saint-Albin, le poème du Cid, t. 1, p. 6, note.

Digitized by Google

NOTES

(*a*) Il s'agit de plusieurs documents publiés par la Société de littérature serbe, de Belgrade, dans ses mémoires (*Glas nik drouchtva serbské Slovésnosti*), et qui consistent :

1° Dans le fac-similé d'une monnaie d'argent, portant cette inscription : *u hrista boga blagovèrni Kral Marko*, « le roi Marko dévot à Dieu le Christ » (tome VII, p. 217, 1855). 2° Une inscription de l'église du monastère de Zerza, en Albanie, où il est fait mention de Marko, comme d'un des rois serbes. Voici un passage de cette inscription : *préyé gospodstvo séyé zemlié (sou primili) blagoverni Kral Velkachin i sin iégo Kral Marko*, « auparavant la souveraineté de cette terre a appartenu au pieux roi Velkachine (Voukachine), et à son fils le roi Marko. » (*Glasnik*, tome VI, p. 186.) 3° Une peinture qui se trouve dans l'église de l'archange saint Michel à Prilip, connue parmi le peuple sous le nom d'église de Marko Kraliévitch, et où l'on voit la figure de Marko accompagnée de l'inscription précitée, et placée à côté de la figure de son père, le roi Voukachine. Marko y est représenté, vêtu du manteau royal, avec la couronne et le sceptre, il est jeune et porte une barbe noire. (*Glasnik*, ibid.) 4° Enfin une ancienne chronique rédigée par un moine du couvent de Tronochki, et qui sous le nom de *rodosloviyé serbskoyé*, ou généalogie serbe, renferme une histoire abrégée des rois, tzars et despotes serbes. (*Glasnik*, tome V.) Des paroles de cet annaliste, comparées avec les monuments figurés, M. Chafarik, professeur d'histoire à Belgrade, conclut : « qu'après la mort de Voukachine, Marko fut reconnu roi dans les contrées soumises à celui-ci, et qu'il y régna pendant plusieurs années, c'est-à-dire tant que le knèze Lazare n'eut pas achevé de réduire sous son obéissance tous les autres knèzes serbes, ce qui eut lieu en 1371

Digitized by Google

et 1374; que Lazare ayant été sacré, à Prizren, roi de Rascie par l'archevêque Ephren en 1377, ce fut en 1378, ou peut-être plus tard, c'est-à-dire après cinq ou six ans de règne au moins, que Marko Kraliévitch, vaincu par lui et dépossédé, dut se réfugier après de Murad et lui demander protection.

« C'est après cette époque, continue-t-il, que se place sa vie aventureuse au service des Turcs, que, suivant le chroniqueur de Tronochki, il excita à faire la guerre aux Serbes..., et qu'il guida avec son frère André, vers le champ de bataille de Koçovo. Là ils rentrèrent en possession de leurs domaines, et les gardèrent en qualité de vassaux des Turcs, peut-être jusqu'à leur mort, car on sait que Marko périt, en 1394, dans une grande bataille livrée au voïvode valaque Mirtcha par Bajazet, qu'il avait accompagné à la tête de ses troupes serbes. » (*Glasnik*, tome VII.)

Comme il s'agit d'un fait historique peu connu, et que les documents originaux sont accessibles à peu de personnes, j'ai cru devoir m'étendre sur ce sujet.

Digitized by Google

I.

LA NAISSANCE DE MARKO

(LE MARIAGE DU ROI VOUKACHINE)

II, 25

Georges Voukachine écrit une lettre dans le blanc Scutari sur la Boïana, et il l'envoie en Hertzégovine vers le blanc château du Pirlitor, le Pirlitor en face du Dourmitor [1]. La lettre est adressée à Vidosava, l'épouse de Momtchilo, secrètement il l'écrit, secrètement il l'envoie, et voici ce qu'il y disait.

« Vidosava, épouse de Momtchilo, que fais-tu là-bas dans la glace et dans la neige ? Quand, du château, tu regardes au-dessus de ta tête, tu n'as rien de beau à voir : rien que le blanc Dourmitor, enseveli sous la glace et sous la neige, en plein été comme au cœur de l'hiver. Si, au-dessous du château, tu jettes les yeux dans le précipice, au fond coule la Tara, trouble et mugissante, roulant des arbres et des pierres ; on ne voit sur elle ni barques ni ponts, et elle est bordée de sapins et de rochers.

« Ainsi donc empoisonne le voïvode Momtchilo, empoisonne-le, ou livre-le moi, pour descendre ensuite dans

Digitized by Google

la plaine au bord de la mer[2], et demeurer dans le blanc Scutari sur la Boïana. Je te prendrai pour ma fidèle épouse, tu seras madame la reine, tu pourras filer de la soie sur un fuseau d'or, filer de la soie, sur de la soie t'asseoir, porter velours et brocard, et encore brodés d'or pur. Et quelle merveille que Scutari sur la Boïana ! La Montagne, au-dessus du château, est toute plantée de figuiers, d'oliviers et de vignes abondantes en raisins ; au-dessous du château, au bas du précipice, une plaine couverte de blanc froment, et autour d'elle de vertes prairies, où coule la verte Boïana ; toute espèce de poissons nagent dans ses eaux, et à toute heure on peut les manger frais. »

La lettre parvient à la femme de Momtchilo, elle regarde la lettre, elle la lit, et y répond par celle-ci : « Seigneur, roi Voukachine, ce n'est pas chose facile que de trahir Momtchilo, de le trahir ou de l'empoisonner: il a auprès de lui sa sœur, Euphrosine, qui lui prépare sa nourriture et qui avant lui goûte les mets ; Momtchilo a aussi neuf frères et douze cousins germains [3]; ce sont eux qui lui servent le vin vermeil et avant lui goûtent chaque coupe de vin ; il a un cheval, Iaboutchilo, un cheval ailé, qui vole et le transporte partout où il lui plaît ; Momtchilo a un sabre qui porte des yeux [4] ; après Dieu, il ne craint personne. Ecoute-moi donc, roi Voukachine ! lève une troupe nombreuse, amène-la dans la la plaine d'Iézéra [5], puis place-toi en embuscade dans la verte forêt. Momtchilo a une singulière coutume: le matin, au saint jour du dimanche, il ne manque pas de se lever de bonne heure et d'aller à la chasse à Iézéra, menant avec lui ses neuf frères, ses douze cousins germains

Digitized by Google

et quarante soldats du château. Quand viendra la veille du dimanche, je brûlerai les ailes à Iaboutchilo, et je mouillerai le sabre tranchant, je le plongerai dans du sang salé, afin qu'il ne puisse sortir du fourreau ; de cette manière tu viendras à bout de tuer Momtchilo. »

Quand cette lettre parvint au roi, et qu'il en vit le contenu, il ne se sentit pas de joie : puis ayant levé une nombreuse et puissante troupe, il se mit en route pour l'Hertzégovine, conduisit sa troupe sur la plaine d'Iézéra, et se mit en embuscade dans la verte forêt.

Le soir, la veille du dimanche, Momtchilo va dans sa chambre et s'y étend sur une molle couche. Peu de temps se passe, et voici entrer son épouse ; mais elle refuse de prendre sa place sur la molle couche, elle verse des larmes sur la tête de son mari. « Vidosava, ma fidèle épouse, lui demande le voïvode Momtchilo, quel est donc ce violent chagrin, que tu verses des larmes sur ma tête ? »

« Seigneur, voïvode Momtchilo, répond la jeune Vidosava, ce n'est pas que j'aie aucun chagrin, mais j'ai entendu parler d'une merveille extraordinaire, j'ai ouï dire, sans l'avoir vu, que tu as un cheval, Iaboutchilo, un cheval ailé ; d'ailes à ton cheval, je n'en ai pas vu, et je ne puis croire qu'il en ait : seulement je crains que tu ne doives périr. »

Momtchilo était fin, il était fin, et pourtant il se laissa tromper ; à son épouse ainsi il parle : » Vidosava, ma fidèle épouse, il m'est facile de te consoler, et facile pour toi de voir les ailes de mon cheval blanc : à l'heure où les coqs chanteront pour la première fois, va à l'écurie neuve, c'est alors que les ailes se montreront, et tu

Digitized by Google

pourras les regarder à ton aise. » Puis il s'étend et s'abandonne au sommeil.

Momtchilo dort, son épouse ne dort point, elle écoute sur son lit, attendant que les premiers coqs chantent ; et dès que la première voix se fait entendre, la jeune femme saute de la molle couche, allume une chandelle qu'elle met dans la lanterne, puis prend du suif et du goudron, et s'en va tout droit à l'écurie neuve. Or, comme l'avait dit Momtchilo, déjà les ailes d'Iaboutchilo se montraient, elles lui tombaient jusqu'aux pieds. Elle alors d'oindre les ailes du cheval, de suif et de goudron, d'y mettre le feu avec la chandelle, et de les consumer ; ce que le feu n'avait pu brûler, elle le serra fortement sous la sangle. Alors elle court à la dépense, prend le sabre de Momtchilo, le plonge dans du sang mêlé de sel ; puis retourne s'étendre sur la molle couche.

Le matin, de bonne heure, quand l'aube commença à blanchir, Montchilo se leva : « Vidosava, ma fidèle épouse, dit-il, quel songe étrange j'ai eu cette nuit ! Il s'élevait, du pays maudit des Vaçoïévitch, un brouillard floconneux, qui peu à peu enveloppa le Dourmitor ; je m'enfonçai dans ce brouillard avec mes neuf frères, mes douze cousins et quarante soldats du château ; la brume, femme, nous sépara, nous sépara et nous ne pûmes nous retrouver ; Dieu le sait, il n'arrivera rien de bon. — Sois sans crainte, cher Seigneur, lui répond Vidosava ; songe est mensonge, et Dieu est vérité. »

Momtchilo le voïvode s'apprête, et descend du blanc donjon. Au bas ses neuf frères l'attendaient, avec ses douze cousins et quarante soldats du château ; son épouse lui amena le cheval blanc, tous sautèrent en selle sur

Digitized by Google

leurs bons chevaux et partirent pour la chasse du côté d'Iézéra.

Ils approchaient d'Iézéra, quand une troupe nombreuse marcha à leur rencontre. A cette vue, Momtchilo veut tirer le sabre qui pend sur sa cuisse, mais le sabre maudit ne se laisse point dégaîner, il semble qu'il ait pris racine dans le fourreau. Alors le voïvode Momtchilo s'écrie : « Écoutez-moi, chers frères, cette chienne de Vidosava m'a trahi, vite donnez-moi le meilleur sabre que vous ayez. »

A l'instant ses frères lui obéirent et donnèrent leur meilleur sabre, puis Momtchilo leur dit : « Écoutez, mes chers frères ! attaquez la troupe sur les ailes, et moi je la chargerai par le milieu. » Dieu clément, la grande merveille ! il aurait fallu voir comment fauchait le voïvode, comment il s'ouvrait un chemin sur la pente de la montagne ; sous ses sabots, Iaboutchilo écrase encore plus d'hommes, que Momtchilo n'en abat avec son sabre tranchant ; mais une malechance lui est échue, au moment où il arrive en face du Pirlitor, neuf noirs chevaux passent à ses côtés, et pas un de ses frères n'est en selle !

A cette vue le héros sent son cœur se briser, il est consterné du sort de ses frères, ses bras retombent sans force, il ne peut plus s'en servir pour asséner des coups. Alors il frappe Iaboutchilo, il le frappe de la botte et de l'éperon, pour qu'il prenne son vol vers le château du Pirlitor, mais le pauvre cheval ne peut plus voler. Le voïvode Momtchilo le charge d'imprécations : « Iaboutchilo, puissent les loups te dévorer ! jusqu'ici, si nous volions, c'était sans nécessité, par pur amusement, et

Digitized by Google

aujourd'hui tu refuses de prendre ton vol! » Mais le cheval en hennissant lui répond: « Seigneur voïvode Momtchilo, cesse de me maudire ou de m'éperonner, aujourd'hui il n'y a pas de vol pour moi; Dieu anéantisse ta Vidosava! Elle a brûlé mes ailes, et ce que le feu n'a pu consumer, elle l'a serré fortement sous la sangle; ainsi donc sauve-toi où il te plaira. »

Quand le voïvode Momtchilo a entendu ces paroles, les larmes coulent sur son mâle visage, puis il se jette à bas du cheval blanc, il saute, et en trois bonds il atteint le château, mais voilà que la porte du château est close, close et barrée. Voyant le péril où il se trouve, Momtchilo appelle sa sœur Euphrosine. « Euphrosine, ma chère sœur, déroule jusqu'au bas de la muraille une pièce de toile, que j'essaie de me guinder jusqu'au château. » La sœur en sanglotant répond à son frère: « Hélas, mon frère, voïvode Momtchilo, quel moyen pour moi de dérouler en bas de la muraille une pièce de toile, quand ma belle-sœur Vidosava, ma belle-sœur et ton infidèle, m'a attaché les cheveux à une poutre? » Mais la sœur a le cœur généreux, elle a pitié de son frère; sifflant comme un serpent venimeux, elle secoue violemment sa tête et tout le reste de son corps, si bien que sa chevelure se détache de la tête et demeure liée au poteau, puis elle prend une pièce de toile, et la déployant la laisse tomber le long du rempart. Momtchilo en saisit le bout et se guinde jusqu'au sommet du mur; il était près de sauter à l'intérieur du château, quand accourt l'épouse infidèle, ayant à la main un sabre tranchant; elle coupe la toile au ras du bras de Momtchilo, qui retombe au pied du rempart; là les serviteurs du roi le

Digitized by Google

reçurent sur leurs sabres et leurs lances de guerre, sur les haches et les masses d'armes ; puis survient le roi Voukachine, qui le perce de sa lance, le perce en plein cœur. « Voici mon dernier vœu, roi Voukachine, dit le voïvode : garde-toi de prendre pour femme ma Vidosava, Vidosava, celle qui m'a trahi, car c'en est fait de ta vie ; elle m'a livré à toi aujourd'hui, demain elle te livrera à un autre. Prends ma chère sœur, ma sœur bien aimée, Euphrosine, celle-là te sera toujours fidèle, elle t'enfantera un héros, qui sera mon égal. » Ainsi parle le voïvode Momtchilo, puis l'agonie commence ; ainsi il parle, puis il rend l'âme.

Momtchilo expiré, les portes du château s'ouvrirent, et Vidosava sortit, venant à la rencontre du roi Voukachine et l'emmena dans la blanche tour, le fit asseoir sur un siège d'or, lui servit du vin et de l'eau-de-vie et tout ce qu'on offre à de nobles hôtes ; puis la jeune femme alla à la dépense et en tira les habits de Momtchilo, ses habits et ses armes. Mais quelle chose étrange on vit alors ! l'habit, qui à Momtchilo n'allait qu'au genou, sur Voukachine traîne jusqu'à terre ; le bonnet, qui était juste pour Momtchilo, sur la tête de Voukachine s'enfonce jusqu'aux épaules ; la botte, qui était juste pour Momtchilo, Voukachine y met ses deux jambes ; l'anneau d'or que portait Momtchilo, Voukachine y passe trois doigts ; le sabre, qui était à point pour Momtchilo, traîne par terre de la longueur d'une aune.

« Malheur à moi ! s'écrie alors le roi Voukachine ; par le Dieu clément ! voyez cette prostituée de Vidosava ! si elle a trahi un héros qui n'avait pas son pareil au monde, du moins elle ne me trahira pas à mon tour ! » Puis il

Digitized by Google

appela ses serviteurs, qui saisirent la chienne de Vidosava, la lièrent à la queue de deux chevaux, les chassèrent sur la pente du Pirlitor, et les chevaux l'écartelèrent toute vive.

Le roi mit au pillage la demeure de Momtchilo, puis prenant avec lui la sœur du voïvode, Euphrosine la belle, comme on l'appelait, il l'emmena à Scutari sur la Boïana. Là il s'unit à elle en mariage, et avec son épouse il engendra une belle lignée, il engendra Marko et André ; Marko marcha sur les traces de son oncle, son oncle le voïvode Momtchilo.

II.

LA MORT D'ÉTIENNE DOUCHAN

(FRAGMENT)

II, 33

Etienne, le tzar des Serbes, est tombé malade à Prizren, lieu cultivé, il est tombé malade, il va mourir. Ce que voyant la tzarine Roksanda, elle prend la plume, tout comme l'aurait fait un homme, elle écrit trois quatre lettres, et les envoie aux quatre points de l'horizon dans tous les lieux de son empire, successivement elle appelle tous les seigneurs : « Oyez, vous tous nos seigneurs, Etienne, le tzar des Serbes, est tombé dangereusement malade, il se meurt. Venez donc à la cité de Prizren, peut-être trouverez-vous le tzar encore en vie, et vous entendrez ce qu'il a à vous mander, surtout à qui il veut laisser l'empire. »

Quand ces lettres eurent été distribuées, tous les sei-

Digitized by Google

gneurs en prirent lecture, et chacun partit en hâte, le plus tôt qu'il put, tous s'acheminent vers la cité de Prizren, pour se rendre auprès d'Etienne le puissant tzar des Serbes. Ils trouvèrent le tzar encore en vie, et autour de lui ils se rassemblèrent.

A son tour arrive aussi Voukachine ; il soulève le tzar sur sa couche de soie, il l'appuie contre sa poitrine et verse sur lui des larmes abondantes. Etienne ouvre les yeux, ses regards se promènent sur tous les seigneurs, et puis il tient ce discours : « Cher *koum*[6], roi Voukachine, à toi je confie mon empire, à toi je confie toutes mes cités, et tous les seigneurs qui habitent dans mes états ! à toi aussi je confie mon petit Ouroch, enfant de quarante jours dans son berceau[7] ! Tu règneras, koum, pendant sept années, et la huitième tu remettras le pouvoir à mon Ouroch. » Voici ce que répond le roi Voukachine : « Cher koum, Etienne tzar des Serbes, ton empire n'est pas fait pour moi, comment pourrais-je le gouverner ? J'ai un fils d'humeur intraitable, Marko Kraliévitch, qui va partout, sans demander permission à personne ; partout où il s'arrête, il se met à boire du vin, et ne cherche que noise et querelle. » Le tzar Etienne lui réplique : « Cher koum, roi Voukachine, quoi ! j'ai maintenu dans l'ordre mes voïvodes dans toute l'étendue de mon empire, et toi tu ne peux te faire obéir de celui que tu as engendré ? C'est à toi que je confie mon empire !....» Ainsi a parlé le tzar serbe Etienne et il tombe dans l'agonie, ainsi il a parlé, et il rend l'esprit*.....

* Après ce fragment, suivi d'une lacune, en vient un autre, fort court, où l'on voit Ouroch réclamer à sa mère la royauté que Voukachine détient depuis seize ans.

Digitized by Google

III.

MARCO ARBITRE

(OUROCH ET LES MERNIAVTCHÉVITCH)

II, 34

Il y a quatre camps dressés dans la vaste plaine de Koçovo près de la blanche église de Samodréja : l'un de ces camps est celui du roi Voukachine, le second celui du desposte Ougliécha, le troisième est au voïvode Goïko, et le dernier au tzarévitch Ouroch. Ces princes se disputent le trône, ils veulent s'ôter la vie, et se percer de leurs poignards d'or, ne sachant à qui est l'empire. Le roi Voukachine dit : « Il est à moi » ; — le despote Ougliécha : « Non, mais à moi ; » — le voïvode Goïko : « C'est à moi qu'il appartient ». Pour le tzarévitch Ouroch, il se tait, l'adolescent ne dit rien, car il n'ose devant les trois frères, les trois Merniavtchévitch [8].

Le roi Voukachine écrit une lettre, et envoie un messager à Prizren, la blanche forteresse, vers l'archiprêtre Nedélko, l'invitant à se rendre à Koçovo, pour dire à qui est l'empire ; c'est lui qui avait confessé et fait communier le glorieux tzar défunt, et qui avait en ses mains les lettres impériales *. Tous les quatre écrivent des lettres, et font partir de prompts messagers, l'un à l'insu de l'autre.

Les quatre *tchaouchs* se rencontrent à Prizren, la

* Chacun des trois autres princes écrit une lettre semblable et l'expédie pour la même destination.

Digitized by Google

blanche cité, devant la demeure de l'archiprêtre Nedélko, mais le prêtre n'y était point, il était à l'église à dire les matines, les matines et la messe. Arrogants messagers, insolents des insolents ! ils ne voulurent point descendre de leurs chevaux, mais ils les poussèrent dans l'église, et faisant claquer leurs fouets tressés, ils en frappèrent le prêtre Nedélko : « Allons vite, allons vite à Koçovo, pour que tu y déclares à qui est l'empire ; car c'est toi qui as confessé et fait communier le glorieux tzar, et qui as en tes mains les lettres impériales[9] : viens, si tu ne veux sur l'heure perdre la tête ! » Les larmes coulent des yeux du prêtre tandis qu'il leur dit : « Retirez-vous, arrogants des arrogants, tandis que dans l'église nous célébrons l'office divin ! on saura à qui appartient la couronne. » Alors ils s'éloignèrent, et quand, l'office divin terminé, on fut sorti devant l'église, ainsi parla l'archiprêtre : « Mes enfants, vous quatre messagers, j'ai confessé l'illustre tzar et lui ai donné la communion ; mais je ne l'ai point interrogé touchant l'empire, mais bien sur les péchés qu'il avait commis. Allez vers la ville de Prilip, à la demeure de Marko Kraliévitch, mon élève ; il a étudié auprès de moi, et il a été scribe chez le tzar ; il a en ses mains les lettres impériales et sait à qui est la couronne. Conduisez-le à Koçovo, il fera connaître la vérité, car Marko n'a peur de personne et ne craint que le vrai Dieu. »

Les quatre messagers s'éloignèrent et partirent pour Prilip. Arrivés devant la blanche maison de Marko Kraliévitch, ils secouèrent l'anneau de la porte, et au bruit la vieille Euphrosine appela son fils : « Marko, mon cher enfant ! qui secoue l'anneau et frappe à la porte ? on di-

Digitized by Google

rait que ce sont les tchaouchs de ton père. » Marko se leva et ouvrit la porte, les messagers devant lui s'inclinèrent : « Dieu t'assiste, Seigneur Marko ! » et Marko les caressant de la main : « Soyez les bienvenus, leur dit-il, mes chers enfants ! Les preux serbes sont-ils en bonne santé, ainsi que les nobles tzars et rois ? » — « Seigneur Marko Kraliévitch, répondirent les messagers en s'inclinant avec respect, tous sont en bonne santé, mais ils ne sont point en paix : la discorde a divisé profondément nos seigneurs, et à Koçovo, dans la vaste plaine, devant la blanche église de Samodréja, ils se disputent l'empire ; l'un à l'autre ils veulent s'ôter la vie et se percer de leurs poignards d'or, et ne sachant à qui est le trône, ils te mandent à Koçovo pour que tu le déclares. » Marko rentre dans sa maison et appelle sa mère : « Euphrosine, ma chère mère, une grave querelle a éclaté entre nos princes à Koçovo, dans la vaste plaine, devant la blanche église de Samodréja ; ils se disputent l'empire et veulent l'un à l'autre s'ôter la vie en se perçant de leurs poignards d'or, et ne sachant à qui est la couronne, ils me mandent à Koçovo pour que je déclare à qui elle appartient. » Autant déjà Marko avait à cœur la vérité, autant sa mère l'exhorte à y rester fidèle. « Marko, dit-elle, mon unique fils, que maudit soit le lait dont je t'ai nourri, si tu témoignais faussement, fût-ce pour ton père ou pour tes oncles ; mais parle conformément à la vérité divine : ne va pas, mon fils, perdre ton âme ; mieux vaudrait perdre ta tête que de charger ton âme d'un péché. »

Marko s'équipa, lui et son cheval, puis il se jeta sur le dos de Charatz et tous partirent vers Koçovo. Quand ils

Digitized by Google

passèrent devant la tente royale, Voukachine s'écria : « Bonheur à moi, par le Dieu clément ! voici mon fils Marko, il va déclarer que l'empire est à moi, et du père il passera au fils. » Marko entend ces mots, mais il n'y répond rien ; vers la tente il ne tourne pas la tête. Le voïvode Ougliécha l'aperçoit et il s'écrie : « Bonheur à moi ! voici mon neveu, il va déclarer que l'empire est à moi ; dis, Marko, qu'il m'appartient, et tous deux nous règnerons comme des frères. » Marko n'ouvre point la bouche et vers la tente ne tourne point la tête. Quand le voïvode Goïko l'aperçoit, il dit à son tour : « Bonheur à moi ! voici mon neveu, il va déclarer que l'empire est à moi. Alors que Marko n'était qu'un faible enfant, je l'ai caressé tendrement, je l'enveloppais dans la soie qui couvrait ma poitrine, comme une belle pomme d'or ; où que j'allasse à cheval, je le portais toujours avec moi. Prononce, Marko, que l'empire est à moi, tu règneras le premier en rang et je serai assis à tes genoux. »

Marko garde le silence et ne détourne point la tête, mais il pousse son cheval droit vers la blanche tente du jeune Ouroch, et là il descend de Charatz. Dès que le jeune Ouroch l'aperçut, il s'élança légèrement de son divan de soie en disant : « Bonheur à moi ! voici mon parrain, voici Marko Kraliévitch, il va prononcer à qui est l'empire. » Ils ouvrent les bras ; leurs poitrines se touchent ; ils se baisent au visage ; ces braves s'enquièrent de leurs santés[10], puis s'asseyent sur le divan de soie.

Un peu de temps ainsi se passe, puis le jour tombe et la nuit sombre arrive. Le lendemain, quand l'aurore parut et que la cloche eut sonné devant l'église, les princes

Digitized by Google

se rendirent aux matines et assistèrent au service, puis sortant du temple ils prirent place devant les portes, ils mangèrent les douceurs et burent l'eau-de-vie. Marko prit les lettres impériales ; il les consulta et dit : « Mon père, ô roi Voukachine ! est-ce trop peu pour toi de ton royaume ? est-ce trop peu ? puisse-t-il rester sans maître [11] ! car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez. — Et toi, mon oncle, despote Ougliécha ! est-ce trop peu pour toi de ta *despotie ?* est-ce trop peu ? puisse-t-elle rester sans maître ! car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez. — Et toi, mon oncle, voïvode Goïko ! est-ce trop peu pour toi de ta voïvodie ? est-ce trop peu ? puisse-t-elle rester sans maître ! car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez. Voyez (sinon que Dieu ne vous voie point !) ce que dit cette lettre : « L'empire est « à Ouroch, de son père il lui est descendu ; à ce jeune « homme le trône appartient par héritage. Le tzar en « expirant le lui a remis. »

Quand le roi Voukachine eut entendu ce discours, il s'élança de terre sur ses pieds et tira son poignard d'or pour en percer son fils Marko. Marko se mit à fuir devant son père, car il ne lui convenait pas de se battre avec celui qui l'avait engendré ; il se mit à fuir autour de l'église, de la blanche église de Samodréja, déjà il en avait fait trois fois le tour, et comme son père, qui le poursuivait, était sur le point de l'atteindre, une voix sortit du sanctuaire : « Réfugie-toi dans le temple, dit-elle, Marko Kraliévitch ! ne vois-tu pas que tu vas périr, périr de la main de ton père, et cela pour la justice du vrai Dieu ? » Les portes s'ouvrirent, Marko se précipita dans le temple, et sur lui elles se refermèrent. Le roi se jeta

Digitized by Google

sur les portes, de son poignard il frappa le bois, et du bois le sang commença à couler. Alors le roi se repentit, et il dit ces paroles : « Malheur à moi, par le Dieu unique ! voici que j'ai tué mon fils Marko. » « Mais la voix reprit du sanctuaire : « Ecoute, roi Voukachine, ce n'est point ton fils Marko que tu as percé, mais un ange du Seigneur. » Contre Marko le roi était violemment irrité, et il se mit à le maudire avec rage : « Marko, mon fils, que Dieu t'extermine ! Puisses-tu n'avoir ni tombeau ni postérité, et puisse la vie ne pas te quitter que tu n'aies servi le tzar des Turcs ! »

Le roi le maudit, le tzar le bénit : « Marko, mon parrain, Dieu t'assiste ! Que ton visage brille dans le conseil ! que ton épée tranche dans le combat ! qu'il ne se trouve point de preux qui l'emporte sur toi, et que ton nom partout soit célébré, tant qu'il y aura un soleil et tant qu'il y aura une lune ! »

Ainsi avaient-ils dit, ainsi lui est-il arrivé.

IV.

MARKO ET LA VILA

II, 38

Deux pobratimes traversaient ensemble la belle montagne du Mirotch, l'un était Marko Kraliévitch, l'autre le voïvode Miloch. Ils poussent de front leurs bons chevaux, de front portent leurs lances de guerre, et, de joie de se voir, ils baisent mutuellement leur blanc visage. Puis Marko sur Charatz sent le sommeil qui le gagne, et il dit

Digitized by Google

à son compagnon : « Mon frère, voïvode Miloch, un lourd sommeil m'accable, mets-toi à chanter et divertis-moi. » Mais Miloch, le voïvode, lui répond : « Marko, mon frère, volontiers je chanterais, mais j'ai bu cette nuit beaucoup de vin avec la Vila Ravioïla [12], et la Vila m'a menacé, si elle m'entend chanter jamais, de me percer de ses flèches et la gorge et le cœur. — Chante, frère, reprend Marko, et n'aie point peur d'une Vila, tant que je suis là, moi Marko Kraliévitch, avec mon fortuné Charatz et ma masse d'or. »

Alors Miloch commence, il entonne un chant à la louange de nos anciens et illustres rois ; il raconte comment dans la Macédoine la fortunée chacun d'eux a fondé de pieux édifices [13]. Le chant plut à Marko, qui s'appuyant sur le pommeau de la selle s'endormit, tandis que Miloch chantait. Ravioïla la Vila entend Miloch, et à mesure qu'il chante elle répond ; mais Miloch a une voix plus belle que celle de la Vila, elle s'en irrite, s'élance de la cime du Mirotch, et saisissant un arc et deux flèches, de l'une elle frappe Miloch à la gorge, de l'autre elle perce son cœur vaillant. « Hélas ! ma mère ! Malheur, Marko, mon frère en Dieu ! Malheur, frère, la Vila m'a frappé ! ne te l'avais-je pas dit que je ne devais pas chanter dans la montagne du Mirotch ! »

En sursaut Marko s'éveille, il saute à bas de son cheval pie, puis, serrant fortement les sangles de Charatz, il l'embrasse et le baise : « Malheur, Charatz, toi mon aile droite ! atteins-moi Ravioïla la Vila et je te poserai des fers d'argent pur, d'argent pur et d'or fondu [14] ; je te couvrirai de soie jusqu'au genou, avec des glands qui pendront du genou jusque sur les sabots ; je mêlerai de l'or

Digitized by Google

à ta crinière et je l'ornerai de perles menues. Mais si tu n'atteins point la Vila, je veux t'arracher les deux yeux et te briser les quatre jambes, puis te laisser ici pour que tu te traînes de sapin en sapin, comme moi, Marko, privé de mon pobratime. »

Il se jette sur le dos de Charatz, puis s'élance à travers le Mirotch. La Vila fuit vers le sommet de la montagne, le cheval galope sur le versant, sans voir ni entendre la Vila. Dès qu'il l'a aperçue, il bondit en l'air de trois longueurs de lance et de quatre en avant, puis bientôt il atteint la Vila. Quand elle se voit dans cette extrémité, la pauvrette s'envole vers le ciel et jusque sous les nues, mais Marko de sa masse abat des branches à foison et il atteint entre les épaules la blanche Vila, qui tombe sur la terre noire, puis il commence à la frapper de sa masse; il la retourne à droite et à gauche et la frappe encore. « Pourquoi, Vila, que Dieu fasse périr! pourquoi as-tu percé d'une flèche mon frère? Donne des herbes à ce héros ou tu ne porteras pas longtemps ta tête. »

La Vila commence à l'appeler frère en Dieu : « Mon frère en Dieu, Marko Kraliévitch! mon frère en Dieu très haut et en saint Jean! laisse-moi vivre et aller dans la montagne cueillir des herbes, afin que je guérisse les blessures de ce héros. » Le nom de Dieu touche Marko, il sent de la compassion dans son cœur vaillant; il laisse la Vila vivante aller dans la montagne y cueillir des simples; elle cueille des simples et répond à de fréquents appels : « Je viens, mon frère en Dieu. » Sa moisson faite dans le Mirotch, elle guérit les blessures du héros; la voix de Miloch maintenant est plus belle qu'elle n'a jamais été, et son cœur de héros plus ferme que jamais il ne fut [15].

Digitized by Google

La Vila s'enfonce dans les cimes du Mirotch pendant que Marko s'éloigne avec son frère : ils vont vers Poretch, sur la frontière, et après avoir guéé la rivière du Timok, auprès du grand village de Breg, ils se dirigent vers Vidin. Pour la Vila, elle disait au milieu de ses compagnes : « Ecoutez, Vilas, ne percez jamais de vos flèches les héros dans la montagne, tant qu'il sera bruit de Marko Kraliévitch, de son indomptable Charatz et de sa masse d'or. Que n'ai-je pas eu, pauvrette, à souffrir de lui ! et à peine ai-je pu sauver ma vie. »

V.

1. MARKO ET LE FAUCON [16]

II, 54

Marko Kraliévitch se sent malade sur le grand chemin ; près de sa tête il plante sa lance, et à la lance il attache Charatz, puis il se prend à dire : « Qui me donnerait de l'eau à boire, qui me procurerait un peu d'ombre, celui-là assurerait à son âme une place en paradis ». Alors s'abat d'en haut un faucon gris, portant dans ses serres de l'eau, dont il abreuve Marko, puis au-dessus de lui il étend ses ailes et lui fait ainsi de l'ombre. « O faucon, mon oiseau gris, lui demande le héros, quel bien t'ai-je donc fait pour que tu viennes m'abreuver d'eau et que tu me procures de l'ombre ? » — « Ne plaisante point, Marko Kraliévitch, répond l'oiseau, lorsque nous combattions à Koçovo et que nous soutenions l'attaque furieuse des Turcs [17], ceux-ci me prirent et coupèrent mes

Digitized by Google

deux ailes ; toi tu me relevas, Marko, et me mis sur un vert sapin, afin que les chevaux turcs ne pussent m'écraser ; tu me nourris de la chair des héros et tu m'abreuvas de sang vermeil ; voilà le bien que tu m'as fait. »

2. MARKO ET L'AIGLE

(VARIANTE DU CHANT PRÉCÉDENT)

Marko est gisant au bord du chemin royal, il s'est couvert de son vert dolman, sur le visage il a un mouchoir brodé d'argent, près de sa tête il a planté sa lance, à la lance est attaché son cheval Charatz, sur la lance un oiseau gris, un aigle, est posé, de ses ailes étendues il fait de l'ombre à Marko, dans son bec il porte de l'eau fraîche, et en abreuve le héros blessé.

Mais voilà que de la montagne parle une Vila : « Par Dieu, aigle, oiseau gris, quel bien t'a fait, t'a fait Marko Kraliévitch, que tu étends tes ailes pour lui faire de l'ombre, que dans ton bec tu portes de l'eau fraîche, et en abreuves le héros blessé ? » Et l'oiseau gris, l'aigle lui répond : « Tais-toi, Vila, puisses-tu devenir muette !

Comment donc Marko, Marko Kraliévitch ne m'a-t-il pas fait du bien ? Tu peux le savoir et t'en souvenir : quand l'armée fut défaite à Koçovo et que les deux rois périrent, le tzar Murad et le knèze Lazare, le sang montait jusqu'à l'étrier des chevaux et jusqu'à la ceinture de soie des guerriers, dans le sang nageaient chevaux et guerriers, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier ! Nous autres oiseaux nous arrivâmes affamés, nous

Digitized by Google

arrivâmes affamés et altérés, nous nous rassassiâmes de chair humaine et de sang humain nous nous abreuvâmes. Mes ailes s'en étaient mouillées, et quand le soleil vint à briller dans le ciel serein, elles se raidirent, je ne pus prendre l'essor et m'envoler avec mes compagnons ; je restai seul au milieu de la plaine, foulé aux pieds des chevaux des guerriers. Dieu amena Marko, il me tira d'une mare de sang, me mit à côté de lui sur Charatz, m'emporta dans la verte forêt, puis me déposa sur une branche de sapin ; du ciel tomba une fine pluie, qui lava mes ailes, je pus prendre l'essor et m'envoler dans la verte montagne, et là je rejoignis mes compagnons. Un autre bien encore que m'a fait, m'a fait Marko Kraliévitch : ne sais-tu pas, ne te souviens-tu pas, du jour où brûla la ville de Koçovo et où brûla la tour d'Adjag ? Là étaient mes aiglons ; Marko les rassembla, les mit dans son sein vêtu de soie, les emporta à sa blanche demeure, et là les nourrit un mois entier et une semaine en plus, puis il les lâcha dans la verte forêt, là je me réunis à mes aiglons ; voilà le bien que m'a fait Marko. »

VI.

ROÇANDA LA FIÈRE

(LA SŒUR DU CAPITAINE LÉKA[18])

II, 40

Depuis que le monde est monde, oncques on n'a vu, on n'a vu ni ouï telle merveille, que celle qui existe à Prisren chez le capitaine Léka : la jeune Roçanda, à ce qu'on raconte, est cette merveille. Elle est trop belle,

Digitized by Google

puisse le malheur ne pas l'atteindre [19] ! Aux quatre coins de la terre, dans le pays des Turcs comme dans celui des Giaours, elle n'a point sa pareille ; ni blanche Turque ni Valaque [20], ni svette Latine n'approchent d'elle ; qui a vu la Vila dans la montagne, dira, frère, que la Vila n'est pas à sa taille.

La jeune fille a grandi dans le gynécée [21], on dit qu'elle a atteint ses quinze ans et qu'elle n'a vu ni le soleil ni la lune, et le bruit de cette merveille se répand par le monde. La rumeur va de bouche en bouche, elle parvient jusqu'à la cité de Prilip, et elle arrive aux oreilles du héros Marko Kraliévitch. Marko est ravi de ce qu'il entend, on dit du bien d'elle et de lui-même on ne dit pas de mal, il pense que ce serait là pour lui une épouse à souhait. Et puis Léka serait un ami honorable, avec lui il pourrait boire du vin et s'entretenir à la façon des seigneurs.

Marko appelle auprès de lui sa sœur : « Allons, ma sœur, lui dit-il, cours vite à la galerie, et ouvre le coffre qui s'y trouve, tire du coffre le superbe costume que j'ai fait faire pour m'en parer le jour de mes noces ; je vais le revêtir, ma sœur, car je me propose aujourd'hui même de partir pour Prizren, sous la montagne du Char, afin d'y demander à Léka la main de sa sœur, et quand je l'aurai obtenue, obtenue et ramenée ici, toi aussi à ton tour, je te marierai. » Vite, la sœur court à la galerie, elle ouvre le coffre et déploie le magnifique costume. Marko s'en revêt, il s'habille de drap et de velours, met sur sa tête le bonnet orné d'une aigrette, aux jambes des culottes attachées par des agrafes, il ceint un cimeterre de Damas auquel pendent des glands qui tombent jus-

Digitized by Google

qu'à terre; la poignée du sabre est d'or fondu, la lame en est tranchante et flexible; les serviteurs amenèrent le cheval, lui mirent une selle toute dorée, un caparaçon de drap qui lui tombait jusqu'aux sabots, et par-dessus une peau de lynx tachetée, puis ils lui passèrent une bride au mors d'acier. Au départ, Marko fit une faute: par son ordre, les serviteurs, et avec eux le sommelier, apportèrent du vin, deux seaux entiers de vin rouge: l'un ils donnèrent au coursier de combat qui devint couleur de sang jusqu'aux oreilles, Marko but l'autre et il devint couleur de sang jusqu'aux yeux, et quand le rouge cavalier eut enfourché sa rouge monture, il se lança dans la plaine de Prilip.

Marko traversa la plaine et traversa les montagnes et arriva près de Koçovo, mais il ne voulut point passer par la plaine de Dmitrovitza; prenant la première route de traverse, il se dirigea tout droit chez son ami le voïvode Miloch. Comme il approchait du château par la plaine, Miloch l'aperçut du haut du blanc donjon. Aussitôt il appelle ses nombreux serviteurs[22]: « Ouvrez les portes, leur dit-il, sortez dans la plaine, rangez-vous sur les côtés du chemin, mettez, enfants, vos bonnets sous l'aisselle et inclinez-vous jusqu'à la terre noire, car voilà mon ami Marko qui vient me voir; mais gardez vous de soulever les pans de sa tunique ou de vouloir le débarrasser de son sabre, n'approchez pas non plus trop près de lui, il se peut que Marko soit en colère, il se peut qu'il soit ivre, il se peut qu'il vous foule et vous écrase sous les pieds de son cheval. Quand Marko aura passé la porte et que nous nous serons baisés au visage, alors seulement prenez la bride de son cheval. »

Digitized by Google

Vite les serviteurs ouvrirent les portes et allèrent à la rencontre de Marko, mais le héros, sans les regarder, pousse son cheval jusqu'à la porte et là met pied à terre. Voilà le voïvode Miloch qui s'avance et qui vient à la rencontre de son ami, tous deux ouvrent les bras et se baisent au visage. Miloch invite Marko à monter à la galerie, mais le héros s'y refuse. « Que me parles-tu, frère, de galerie ? je n'ai pas le temps, ami, d'être ton hôte ; que tu le saches ou que tu ne le saches pas, il y a à Prizren, la blanche cité, un seigneur du nom de capitaine Léka, et Léka possède chez lui une merveille, la merveille des merveilles, le jeune Roçanda sa sœur. Aux quatre coins de la terre, dans le pays des Turcs comme dans celui des Giaours, elle n'a point sa pareille ; ni blanche Turque, ni Valaque, ni svelte Latine n'approchent d'elle ; qui a vu la Vila dans la montagne dira, frère, que la Vila n'est pas à sa taille ; si on dit du bien d'elle, on ne dit pas de mal de nous. Or, nous voici, toi et moi, deux amis, l'un et l'autre non mariés. Plus d'un qui ne nous vaut pas, s'est ri de nous, a pris femme et a aujourd'hui une lignée, tandis que nous on nous blâme. Nous avons un troisième ami, Rélia l'Ailé, qui demeure à Pazar, au-dessus de la Rachka, de la froide rivière ; notre amitié ne s'est jamais démentie. Mets donc tes plus riches habits, prends avec toi de l'or et emporte un anneau pour la jeune fille. Nous inviterons Rélia à être des nôtres ; puis quand nous serons arrivés à Prizren, que Léka et la jeune fille nous voient, et qu'elle choisisse entre nous celui qui lui plaira ; l'un sera l'alerte fiancé, les deux autres seront les paranymphes, et Léka sera pour tous un intime ami.

Miloch a entendu ce discours, et il lui a plu. Le voïvode

Digitized by Google

laisse Marko dans la cour, il monte à la galerie, et revêt un somptueux costume...* Les serviteurs sortirent de l'écurie son cheval. Or, tandis que Miloch était à s'habiller, Marko s'abreuvait de vin, il en avait bu un seau tout entier, et en avait donné tout autant à son cheval. Mais si tu avais pu voir de tes yeux, voir et regarder le voïvode Miloch ! Qu'était-ce que Marko le fiancé auprès de lui ! Il est de la taille la plus haute, de plus large d'épaules il n'y en a pas, et quel visage a le héros ! Comme ses yeux sont beaux ! et quelles moustaches que les siennes, ces fines moustaches qui lui pendent jusque sur les épaules ! Heureux celle dont il sera l'epoux !

Ils montèrent leurs bons chevaux, traversèrent la plaine de Dmitrovitza et descendirent vers Yéni-Pazar jusqu'au bord de la Rachka, que dominait la maison de Rélia. Rélia voit venir ses amis, il va à leur rencontre, ils ouvrent les bras, se baisent au visage ; aux portes ils démontèrent et les valets prirent la bride des chevaux. Rélia invite les voyageurs à monter à la galerie, mais Marko refuse et dit à Rélia : « Ni à la galerie, ami, ni au donjon élancé : » puis il raconte quelle expédition ils ont entreprise : « Allons, Rélia, allons, frère, nous t'attendrons ici un moment, habille-toi de tes plus riches habits, et que pendant ce temps les domestiques sellent ton cheval. » Rélia ne se le fait pas répéter. Ah ! quels habits magnifiques il revêt ! Ah ! quel merveilleux prétendant que Rélia l'Ailé ! Ce n'est pas une plaisanterie qu'un héros ailé ! Ce n'est pas une plaisanterie que d'avoir des ailes ! Et

* Ce costume est à peu près le même que celui de Marko.

Digitized by Google

Marko près de lui fait triste figure, triste figure aussi le voïvode Miloch ! Il monta son cheval impétueux et tous trois s'acheminèrent par la vaste plaine, le long de la Rachka, de la froide rivière.....* enfin ils entrèrent dans la plaine de Prizren, au-dessous du Char, de la haute montagne.

Ils étaient loin encore, quand le capitaine Léka les aperçut ; saisissant sa longue-vue [23], il se met à examiner qui sont ces cavaliers et d'où ils viennent. Cavaliers et chevaux sont de bonne mine. A peine Léka eut-il approché la longue-vue de son œil, qu'il reconnut trois voïvodes serbes ; à cette vue il s'étonna et ressentit quelque effroi. Il s'écrie de son blanc gosier et commande à ses valets : « Ouvrez la porte, mes serviteurs ! et sortez dans la plaine, voilà trois voïvodes serbes qui viennent chez moi; qu'est-il arrivé, je ne le sais, peut-être que la guerre a éclaté dans le pays. » Sur l'heure les gens ouvrirent la porte et allèrent se ranger à quelque distance, en s'inclinant jusqu'à la terre noire. Mais les voïvodes passèrent sans les regarder, et poussèrent leurs chevaux jusqu'à l'entrée. Le capitaine Léka sort à leur rencontre ; il les aborde dans la cour, tous ouvrent les bras, se baisent au visage, et s'enquièrent de leur noble santé, puis ils montent, frère, à la galerie. Marko avait vu bien des pays, jamais il ne s'était étonné de rien, de rien n'avait eu honte; alors il éprouva honte et étonnement quand il vit la galerie et la magnificence qui éclatait dans la maison de Léka. De quoi donc étaient tendues les parois de la galerie ? Elles

* Supprimé l'itinéraire, hérissé de noms propres.

Digitized by Google

étaient tendues de drap, orné d'un beau velours. Mais quels divans on voyait là ! Et quels coussins pour appuyer la tête ! tous brodés d'or pur. A de nombreuses chevilles, des chevilles d'argent, étaient suspendues des armes superbes ; tous les sièges qu'il y avait là étaient en argent, avec des pommes d'or pur.

A gauche dans la galerie, une table avait été préparée et au bas bout de la table du vin versé dans des coupes d'or ; au haut bout de la table était une coupe, qui tenait six pintes de vin ; or cette coupe était d'or pur, et c'était celle du capitaine Léka ; l'étonnement de Marko fut grand. Léka invite les voïvodes, il les presse de prendre place, et lui-même s'assied au haut de la table. Alors les agiles serviteurs s'approchèrent, prirent les coupes sur la table, et les offrirent aux voïvodes, mais premièrement à leur maître, le seigneur capitaine Léka. Le vin était en abondance, et la table richement servie, couverte de mets de toute sorte.

Ainsi ils se mirent à boire du vin, et cela se prolongea d'un dimanche à l'autre. Marko jette souvent les yeux sur ses pobratimes, il semble les interroger du regard et demander qui des deux va ouvrir la bouche et parler à Léka de la jeune fille ; après avoir jeté les yeux sur eux, il les baisse vers la terre noire ; c'est qu'il n'est pas facile d'entamer l'affaire avec Léka, avec un seigneur de tel rang ! Quand Marko vit qu'il y avait nécessité, malgré lui il commença ainsi à parler : « Seigneur, capitaine Léka ! nous sommes restés assis à ta table et nous avons bu du vin, nous avons devisé de toute chose ; mais à tout instant je te regarde, toujours je prête l'oreille, attendant, Léka, que tu m'interroges, que tu demandes

Digitized by Google

pourquoi nous avons fait un long voyage et fatigué nos chevaux, mais tu ne veux pas nous questionner. »

Les deux héros se valent, l'esprit de l'un vaut l'esprit de l'autre, et voici l'étonnante réponse qu'a su trouver Léka : « O voïvode, Marko Kraliévitch ! quelle question pourrais-je t'adresser ? ne serait-ce pas à moi de te reprocher, à toi et à vous tous, de ne pas venir plus souvent me visiter, afin que nous puissions nous enquérir de notre santé, boire ensemble du vin vermeil et savoir si la paix règne dans le pays ? Vous êtes venus chez moi, j'irai demain chez vous. » Marko était impatient de répliquer, il ne garda pas longtemps le silence, et voici comme il parla : « Tu dis vrai, capitaine Léka, mais moi j'ai autre chose à te dire, et il faut que je surmonte ma honte : des bruits sont venus jusqu'à nous, des bruits enchérissant l'un sur l'autre, la renommée nous a appris que tu avais chez toi la merveille des merveilles, la fière Roçanda. ..... Si l'on dit du bien d'elle, on ne dit pas de mal de nous. Donc nous sommes venus, capitaine Léka, pour te demander la main de la jeune fille. Tous trois nous sommes amis, tous trois nous ne sommes pas mariés ; donne ta sœur à celui que tu voudras, choisis pour gendre qui il te plaira : l'un sera l'alerte fiancé, les deux autres seront les paranymphes, et tous quatre nous serons intimes amis. »

Léka tressaillit, puis d'un air sombre il dit : « Laisse ce projet, voïvode Marko, ne produis pas l'anneau des fiançailles, ne produis pas la gourde des fiançailles[24] : ce que je demandais à Dieu avec ardeur, d'obtenir des amis tels que vous, il m'a été accordé en ce jour ; mais il faut te dire mon embarras : tout ce que tu as ouï de la beauté

Digitized by Google

de la jeune fille, tout cela est vrai, Marko, elle n'a pas son égale; mais ma sœur est fière et hautaine, elle ne craint au monde que Dieu, et quant à son frère elle n'en fait point compte; déjà soixante-quatorze prétendants se sont présentés pour elle, à chacun elle a trouvé quelque défaut, et elle a fait honte à son frère devant eux. Je n'ose accepter l'anneau ni boire à la gourde ; si demain ma sœur vous refusait, comment pourrais-je vous en rendre compte ? »

A ces mots Marko s'éclata de rire : « Qu'entends-je, Léka? dit-il ensuite; malheureuse mère que la tienne ! Quel chef es-tu et comment fais-tu pour gouverner un pays tout entier, si ta sœur ne te craint pas ! J'en jure par Dieu et par la religion, si elle était à moi dans mon Prilip, et qu'elle refusât de m'obéir, je lui couperais les mains, ou je lui arracherais les yeux. Ecoute-moi, capitaine Léka ; si tu crains ta sœur, je te fais cette prière, comme à mon ancien : monte au blanc donjon, va trouver ta sœur, prie-la, amène-la ici, qu'elle voie ces voïvodes, peut-être n'a-t-elle point vu leurs pareils; donne-lui congé de choisir celui qu'il lui plaira, et entre nous point de querelle à redouter : l'un sera l'alerte fiancé, les autres seront les paranymphes, tous nous serons tes intimes amis. »

Léka ne répliqua pas un seul mot, il sortit, il monta à la haute tour, et se mit à dire à sa sœur : « Viens, sœur, orgueilleuse Roçanda, suis-moi à la galerie, tu auras eu dans ta vie cette chance, de pouvoir choisir entre trois voïvodes serbes, tels qu'ils n'ont pas leur pareil au monde ; voilà l'occasion pour ton frère d'acquérir des amis, et pour toi-même de faire le plus beau ma-

Digitized by Google

riage. — Retourne, dit la sœur à son frère, à la galerie, bois avec eux et échange des santés, dis-leur que ta sœur arrive. »

Léka retourna vers les voïvodes, et s'assit auprès d'eux. Voilà que la haute galerie résonne, et que résonnent les escaliers sous les fins talons des babouches. Un essaim de jeunes filles s'avance, Roçanda au milieu d'elles, et quand elle entra, la galerie s'éclaira tout entière de l'éclat de ses riches habits, de sa taille et de son visage. Les trois voïvodes serbes levèrent les yeux, les levèrent et rougirent, tant la vue de Roçanda les saisit. Marko avait vu bien des merveilles, il avait vu des Vilas dans la montagne, et il avait eu amitié fraternelle avec des Vilas; il ne savait pas ce qu'est la peur, ni ce qu'est la honte, et voilà qu'il reste en admiration devant Roçanda, et que devant Léka il éprouve quelque honte; comme lui, ses compagnons baissèrent les yeux vers la terre noire.

Le capitaine Léka les regarde, ses yeux vont de sa sœur aux voïvodes, il attend que l'un d'eux adresse la parole, soit à lui-même, soit à la svelte jeune fille; et quand il voit qu'ils gardent le silence, il explique leur présence à sa sœur: « Choisis, ma sœur, celui qu'il te plaira entre ces trois jeunes voïvodes; si tu as dessein de prendre un vaillant héros, qui dans tout combat nous fasse honneur, qui ne recule jamais devant aucun ennemi, prends, ma sœur, Marko Kraliévitch, suis-le à son château de Prilip; tu n'as pas à craindre d'y être malheureuse. Si ton dessein est de prendre un beau jeune homme, qui n'a point son pareil pour la force et pour la beauté, pour la taille et le visage, prends, ma sœur, le voïvode

Digitized by Google

Miloch, suis-le à Koçovo, là non plus tu n'as rien à craindre. Si ton dessein, ma sœur, est d'avoir un héros ailé, pour l'embrasser, et pour en être fière, prends Rélia l'Ailé, suis-le à Yéni-Pazar; là non plus tu n'as rien à craindre. »

Roçanda a entendu, la jeune fille frappe ses mains l'une contre l'autre, tant que la galerie entière en résonne, puis elle commence ce discours insultant: « Gloire à Dieu, gloire à la source de vérité! il n'est rien de si étrange que je ne puisse comprendre, il n'est rien de si fâcheux qui me surprenne, mais ce que je ne puis comprendre, c'est celui qui a dans sa seigneurie tout le pays de Prizren, l'extravagant capitaine Léka! Qu'est devenue ta raison? puisses-tu la perdre! Q'est-ce donc, frère, qui t'a égaré l'esprit, pourquoi t'es-tu laissé séduire? Plutôt vieillir et tresser mes cheveux blanchis à Prizren, dans notre seigneurie, que de partir pour le château de Prilip et d'être appelée l'épouse de Marko; car Marko est le courtisan des Turcs, avec les Turcs il tue et massacre, il n'aura ni funérailles ni tombeau, on ne dira pas de prières sur sa fosse. De quoi me servira ma beauté, si je suis l'épouse d'un courtisan des Turcs? Cela encore je t'aurais passé, de te laisser séduire par la vaillance de Marko, mais ce qui m'irrite contre toi, c'est que tu aies pris en gré, que tu me vantes ce voïvode Miloch, parce qu'il est de mine imposante, parce qu'il est robuste. N'as-tu pas ouï ce qu'on raconte, que Miloch a été mis au monde par une jument, une jument grise, une jument qui enfante des poulains[35]? Un matin on le trouva parmi les chevaux, une jument l'a allaité, voilà pourquoi il est fort, pourquoi il est de haute stature. Encore j'aurais pu

Digitized by Google

te passer cela, mais ce qui m'irrite, frère, c'est que tu me parles de Rélia l'Ailé. Où est ta raison? puisses-tu la perdre! où est ta langue? puisse-t-elle devenir muette! Que n'as-tu demandé, frère, à Rélia de quelle race il est, de quel père il est et de quelle mère? On raconte, et je l'ai ouï dire, que Rélia est un bâtard de Yéni-Pazar; on l'a trouvé un beau matin dans la rue, une Egyptienne [26] l'a allaité, voilà pourquoi il a des ailes. Je n'épouserai aucun des trois. » Elle dit, et sortit de la galerie.

La colère allume le visage des héros, de honte ils n'osent se regarder. Marko flambe comme un feu vivant, il saute sur ses pieds légers et décroche du mur son sabre tranchant, il allait abattre la tête de Léka. Miloch s'élançe vers Marko, saisit le sabre qu'il avait à la main : « Retire tes mains, lui dit-il, Marko Kraliévitch, laisse ce sabre, que Dieu brise! Y penses-tu? donner la mort à celui qui nous a reçus comme un frère, et plonger dans le deuil toute la terre de Léka, et cela à cause d'une vilaine pécore? » Miloch ne permet pas qu'on touche à Léka.

Marko comprit, la raison lui revint, et il ne voulut pas lui reprendre le sabre, mais son œil tomba sur le poignard que lui-même il avait à la ceinture, et aussitôt il se précipita, il ne fit qu'un bond de la galerie au pavé de la cour. Là, Roçanda marchait vers le donjon, ses filles l'entouraient, lui tenaient le bas de la robe et les manches. En l'apercevant, Marko l'appela, il lui cria: « Jeune fille, orgueilleuse Roçanda, par ta jeunesse! éloigne de toi ces filles et tourne vers moi ton visage, car j'avais honte là haut devant ton frère et je ne t'ai pas bien regardée. Quand j'arriverai à Prilip, ma sœur me pres-

Digitized by Google

sera de questions, elle me demandera : Comment était Roçanda ? Tourne-toi donc que je voie ton visage. » Et la damoiselle de la main écarta ses filles, elle se retourna et présentant son visage : « Vois, dit-elle, Marko, et regarde Roçanda. »

Marko était d'humeur violente, il eut un transport de rage, il fit un pas et bondit en avant, d'une main il saisit la jeune fille, et de l'autre, ayant tiré son poignard effilé, il lui tranche le bras droit, le bras droit au ras de l'épaule, lui met ce bras droit dans la main gauche, puis de son poignard lui arrache les yeux, les enveloppe dans un mouchoir de soie et les lui jette dans le sein. Alors, il se met à lui dire : « Choisis maintenant, jeune Roçanda, choisis qui te plaît le mieux. Préfères-tu le courtisan des Turcs, ou bien Miloch le fils de la jument, ou bien Rélia le bâtard ? » Roçanda gémit, sa plainte s'entend au loin, elle appelle son frère au secours : « O mon frère, capitaine Léka, ne vois-tu pas que je meurs, frappée par le farouche Marko Kraliévitch? » Léka, dans la galerie, a entendu, mais il ne bouge point, il reste immobile comme une pierre froide, il n'osait prononcer une parole, car pour lui aussi il y avait péril.

Marko se mit à appeler, il ne voulait pas retourner à la galerie, d'en bas il se mit à appeler ses deux pobratimes : « Venez, frères, descendez et apportez-moi mon sabre, le temps est venu de partir. » Les deux pobratimes l'entendirent, vite ils descendirent le rejoindre, Marko ceignit son sabre, puis tous trois montèrent sur leurs bons chevaux et se lancèrent dans la vaste plaine. Léka demeura glacé de terrreur, Roçanda demeura poussant des cris de douleur.

Digitized by Google

VII

LES NOCES DE MARKO

II, 56

Marko est à souper avec sa mère, qui commence à lui dire : « O mon fils, Marko Kraliévitch, voilà ta mère qui a vieilli ; elle ne peut plus t'apprêter à souper ni te servir du vin, ou t'éclairer avec une torche ; marie-toi, mon cher fils, afin que vivante encore je sois remplacée. — Dieu m'est témoin, ma vieille mère, répond Marko, que j'ai parcouru neuf royaumes et en dixième l'empire turc ; là où je trouvais une fille pour moi, il n'y avait point pour toi d'amis, et où je trouvais pour toi des amis, il n'y avait point de fille pour moi, hormis une seule, ma vieille mère, et cela à la cour du roi Chichman, au pays des Bulgares. Je la trouvai puisant de l'eau à une citerne, et quand je la vis, l'herbe tremblait autour de moi. Voilà, mère, la fille qu'il me faut et les amis qui te conviennent ; apprête-moi des pains effilés, afin que je parte et que j'aille la demander. » La vieille mère le laisse à peine achever, et sans attendre jusqu'au lendemain, sur-le-champ elle lui prépare des gâteaux sucrés.

Le matin, dès que parut le jour, Marko s'équipa, lui et Charatz ; il remplit de vin une outre et il la suspendit à la selle de son cheval, et de l'autre côté une lourde masse, puis il monta sur l'ardent Charatz et partit droit vers le pays des Bulgares, vers le blanc palais du roi Chichman. Le roi de loin l'aperçut et sortit à sa ren-

Digitized by Google

contre ; ils ouvrent les bras et se baisent au visage ; ils s'enquièrent de leur santé *héroïque*. Les serviteurs fidèles prirent le cheval et le menèrent dans les bas celliers. Chichman conduisit Marko dans la blanche maison, où ils s'assirent à la table qu'on avait préparée et où ils se mirent à boire le vin noir. Quand ils furent rassasiés de vin, Marko, sautant sur ses pieds légers, ôta son bonnet, se courba jusqu'à terre et demanda au roi sa fille ; le roi l'accorda sans faire de discours. Pour l'achat de l'anneau et des présents, pour les habits de la fiancée, et pour les cadeaux à ses sœurs et à ses parentes, Marko donna trois charges d'or, et il fixa un délai d'un mois pour aller jusqu'au blanc Prilip et rassembler les gens de noce. La mère de la fiancée lui tint ce discours : « O mon gendre, Marko de Prilip, veuille ne point amener de *paranymphe* étranger, mais bien un tien frère ou cousin ; la fiancée est trop belle, et nous redoutons quelque grand scandale. » Marko passa là cette nuit, et au matin il équipa Charatz et partit tout droit vers le blanc Prilip.

Comme il approchait de la ville, sa mère de loin l'aperçut et alla à quelque distance à sa rencontre, elle ouvrit les bras et le baisa au visage, tandis que lui baisait sa blanche main. « O mon fils, Marko Kraliévitch, demanda-t-elle, as-tu voyagé en paix ? m'as-tu obtenu une bru, bru pour moi et pour toi fidèle épouse ? — J'ai, répond Marko à sa vieille mère, voyagé en paix ; j'ai obtenu la jeune fille et donné trois charges d'or ; et quand j'ai quitté la maison, voici ce que la mère de la fiancée m'a dit : O mon gendre, Marko Kraliévitch ! veuille ne point amener un paranymphe étranger, mais bien un tien frère ou cousin ; la fiancée est trop belle, nous redoutons

Digitized by Google

quelque grand scandale. Mais moi, mère, je n'ai point de frère, point de frère ni de cousin. — O mon fils, Marko de Prilip ! ainsi reprit sa vieille mère, de cela n'aie aucun souci, mais fais une lettre et envoie-la au doge de Venise, afin qu'il vienne être témoin à tes noces, et amène avec lui cinq cents conviés ; écris-en une autre à Etienne Zemlitch [27], pour l'inviter à être le paranymphe de la fiancée et à amener aussi cinq cents conviés ; ainsi tu n'auras à craindre aucun scandale. »

Quand Marko eut ouï ces paroles, il obéit à sa mère et écrivit des lettres sur ses genoux ; l'une il envoya au doge de Venise, et l'autre à son ami Etienne Zemlitch.

Voici venir le doge de Venise et à sa suite cinq cents conviés, il va vers la tour élancée, tandis que les conviés restent dans la vaste plaine. Peu après, voici Etienne, aussi conduisant cinq cents conviés. Ils se réunirent dans la tour et burent à satiété du vin noir. De là les gens de noce partirent, et se dirigèrent vers le pays des Bulgares et la demeure du roi Chichman. Le roi les reçut honorablement ; on mena les chevaux dans les bas celliers et les cavaliers dans la blanche maison ; pendant trois jours on les garda, et chevaux et cavaliers se reposèrent. Quand le quatrième jour parut, les fourriers crièrent : « Sus, brillants conviés ! les jours sont courts et longues les étapes, il nous faut songer au retour. » Le roi fit apporter des cadeaux magnifiques : à l'un il donna un mouchoir brodé, à l'autre des habits, au parrain un plat d'or, et au paranymphe une chemise pareille, puis il lui remit la fiancée déjà à cheval, en lui adressant ces paroles : « Voici un cheval et une fille sous ta garde jusqu'à la blanche demeure de Marko ; tu remettras à

Digitized by Google

Marko la belle jeune fille, le destrier de combat t'est destiné[28]. » Puis les gens de noce partirent, prenant leur route à travers la plaine de Bulgarie.

Le bonheur ne va pas sans le malheur : le vent souffla par la large plaine et souleva le voile de la fiancée, dont le visage resta à découvert. Le doge de Venise vit ce visage, et l'amour lui tourna la tête[29]; à peine put-il attendre que le soir fût venu. Quand le cortège campa pour la nuit, le doge se glissa jusqu'à la tente d'Etienne Zemlitch, et lui dit à voix basse : « O paranymphe, Etienne Zemlitch, abandonne-moi pendant une seule nuit ta chère filleule pour fidèle maîtresse ; voici pour toi une *botte* pleine d'or, pleine, ô mon Etienne, de jaunes ducats. » Mais Zemlitch lui répondit : « Tais-toi, doge, puisses-tu être changé en pierre! T'es-tu donc mis en tête de périr ? » Et le doge de Venise s'en retourna. Quand on fut au gîte suivant, le doge se glissa vers la blanche tente et dit à Zemlitch : « Abandonne-moi ta chère protégée une seule nuit pour fidèle maîtresse ; voici pour toi deux bottes pleines d'or, pleines, ô mon Etienne, de jaunes ducats. » Mais Etienne lui répondit avec dédain : « Va-t'en, doge, puisse ta tête tomber ! Comment une fiancée irait-elle aux bras de son parrain ? » Et le doge s'en retourna sous sa tente...* Etienne Zemlitch se laisse corrompre pour trois bottes pleines de jaunes dúcats ; et le doge prend sa filleule par la main et la conduit sous sa tente, puis il lui dit doucement : « Assieds-toi, ma chère filleule, que nous nous embrassions et que

* Au gîte suivant, troisième proposition du doge accompagnée de l'offre de trois bourses, c'est-à-dire *bottes*.

Digitized by Google

nous fassions l'amour. » Mais la jeune Bulgare lui répond : « Malheureux parrain, doge de Venise ! la terre s'ouvrirait sous nos pieds et le ciel croulerait au-dessus de nous ; comment serait-il possible d'aimer son parrain ? — Ne parle pas follement, ma chère filleule, reprend le doge ; jusqu'ici j'en ai possédé neuf, neuf filleules selon le baptême, et vingt-quatre selon le mariage ; et la terre ne s'est pas une seule fois ouverte, non plus que le ciel ne s'est écroulé. Viens t'asseoir, que nous nous caressions. » Alors la jeune fille dit au doge : « Mon parrain, ma vieille mère m'a défendu d'aimer un homme ayant sa barbe, et non point un homme au menton nu, comme est Marko Kraliévitch. »

Quand le doge de Venise entendit cela, il fit venir d'habiles barbiers, l'un le lava, l'autre le rasa ; et la belle jeune fille se baissant recueillit la barbe et la serra dans un mouchoir. Puis le doge congédia les barbiers, et d'une voix douce dit à la fiancée : « Assieds-toi, ma chère filleule. » Mais la Bulgare lui répondit : « O mon parrain ! si Marko l'apprend, nous y perdrons tous deux la tête. — Assieds-toi et ne fais point la folle, reprit le doge ; Marko est dans sa tente, qu'il a plantée au milieu des conviés ; sur sa tente est une pomme d'or, avec deux pierres précieuses que l'on aperçoit des extrémités du camp ; assieds-toi que nous nous caressions. — Attends un peu, mon cher parrain, dit la belle jeune fille ; je vais sortir devant la tente, pour voir si le ciel est serein ou s'il est nuageux. »

Quand elle fut dehors, elle aperçut la tente de Marko Kraliévitch et s'y rendit, se glissant à travers les conviés, pareille à un cerf d'un an. Marko était couché et

Digitized by Google

plongé dans le sommeil ; la jeune fille se tint debout à côté de lui, et les pleurs tombaient de son blanc visage, quand, s'éveillant soudain, il lui dit : « Infâme fille bulgare ! ne pouvais-tu attendre que nous fussions arrivés à ma blanche maison et que la loi chrétienne fût accomplie ? » [30] Il saisissait son sabre, quand la belle jeune fille lui dit : « Mon seigneur, Marko Kraliévitch, je ne suis point d'une race infâme, mais d'une race noble, et c'est toi qui conduis deux infâmes, mon parrain et mon paranymphe. Etienne Zemlitch m'a vendue au doge, mon parrain, pour trois bourses d'or ; si tu ne me crois point, Marko, voici la barbe du doge de Venise. » Et elle ouvrit le mouchoir où était la barbe. Quand Marko vit cela, il dit à sa fiancée : « Assieds-toi là, belle jeune fille, et demain Marko fera son enquête » ; puis il retomba dans son sommeil.

Quand le soleil commença à briller, Marko se leva sur ses pieds légers, passa sa pelisse à l'envers [31], et prenant à la main sa lourde masse, il alla droit trouver le parrain et le paranymphe, et leur donna le bonjour : « Bonjour à vous ! Eh bien ! paranymphe, où est ta fiancée, et toi, parrain, où est ta fillleule ? » Etienne garde le silence ; pour le doge voici ce qu'il répond : « Marko, mon filleul, il y a aujourd'hui des gens d'une humeur étrange, il n'y a plus moyen de badiner en paix. — Malheur à toi pour ce badinage, doge de Venise, reprit Marko Kraliévitch ; ce n'est pas un badinage qu'une barbe rasée ! où est la barbe que tu avais hier ? » Le doge voulait encore parler, mais Marko ne lui en laisse pas le temps, il brandit son sabre et lui abat la tête. Etienne Zemlitch s'enfuit, mais Marko l'atteignit, et le frappant de son sabre,

Digitized by Google

d'un homme il en fit deux ; puis il retourna vers sa tente, et s'équipa, lui et Charatz. Le cortège des noces reprit sa route, et arriva heureusement au blanc Prilip.

VIII

MARKO RECONNAIT LE SABRE DE SON PÈRE

II, 57.

Une fille turque s'est levée de bonne heure, avant l'aurore et le jour blanc, pour laver de la toile dans la Maritza[32]. Jusqu'au lever du soleil l'eau avait été limpide; mais après qu'il eut paru, l'eau se troubla, elle arrivait fangeuse et sanglante, puis elle roula des chevaux et des kalpaks, et vers le midi des combattants blessés; enfin elle apporta un guerrier, qu'elle entraînait ballotté au milieu du courant. Le guerrier aperçut la jeune fille au bord du fleuve, et l'adjurant au nom de Dieu: « Ma sœur en Dieu, belle fille, dit-il, lance-moi une pièce de toile, et retire-moi de la Maritza, je te comblerai de bienfaits.» La jeune fille reçut cet appel en Dieu : elle lui jeta une pièce de toile, et l'attira jusque sur la rive. Le guerrier avait dix-sept blessures; il portait un vêtement magnifique ; le long de la cuisse un sabre forgé, et ce sabre avait une triple poignée, ornée de trois pierreries ; ce sabre valait trois villes impériales. « Ma sœur, jeune Turque, qui demeure avec toi dans ta blanche maison ? — J'ai une vieille mère, et un frère, Moustaf-Aga. — Ma sœur, va dire à ton frère, à Moustaf-Aga, de m'emporter dans votre blanche maison. J'ai sur moi trois mesures

Digitized by Google

d'or, chacune de trois cents ducats : d'une, je te ferai présent, d'une autre à Moustaf-Aga, et je garderai pour moi la troisième, afin de faire panser mes grièves blessures. Si Dieu permet qu'elles se guérissent, je ferai ta fortune, ainsi que celle de ton frère. »

La jeune fille court vers sa blanche maison : « Mon frère, Moustaf-Aga, dit-elle, j'ai trouvé un guerrier blessé dans la Maritza, la froide rivière. Il a sur lui trois mesures d'or, chacune de trois cents ducats : d'une il veut me faire présent, d'une autre à toi, mon frère, et garder pour lui la troisième afin de faire panser ses grièves blessures. Ne va pas violer ma promesse, et tuer le héros blessé, mais apporte-le à notre blanche maison. » Le Turc accourt vers la rivière, et quand il voit le guerrier blessé, il se prend à considérer le sabre forgé, il le saisit, tranche la tête au blessé, le dépouille de ses magnifiques habits, et s'en retourne à sa blanche maison. La jeune fille l'avait précédé. Quand elle vit ce qu'il avait fait, elle dit à Moustaf-Aga : « Comment, mon frère, que Dieu t'en punisse! comment donnes-tu la mort à mon pobratime? et pourquoi t'es-tu parjuré ? Pourquoi ? pour un sabre forgé ! Fasse Dieu que ce sabre t'abatte la tête ! » Cela dit, elle s'enfuit dans la maison.

Peu de temps depuis lors s'était écoulé, quand il arriva un firman du sultan des Turcs, enjoignant à Moustaf-Aga de rejoindre l'armée. Moustaf s'y rendit, ayant à sa ceinture le sabre forgé. A son arrivée à l'armée impériale, petits et grands examinèrent le sabre, que nul ne put tirer du fourreau, jusqu'à ce qu'allant de main en main, il arriva dans celles de Marko Kraliévitch, et pour lui le sabre sortit de lui-même du fourreau. Marko le

Digitized by Google

considérait et sur la lame il vit trois mots *chrétiens*: l'un était le nom de Novak, le forgeron, le second celui du roi Voukachine, et le troisième le nom de Marko Kraliévitch. Marko demande à Moustaf-Aga: « Par Dieu! jeune Turc, d'où te vient ce sabre tranchant? l'as-tu acheté à prix d'or, ou l'as tu gagné à la guerre? Ton père te l'a-t-il légué, ou ta femme te l'a-t-elle apporté, apporté comme portion de son héritage? — Par Dieu! giaour Marko, puisque tu m'interroges, je vais te répondre franchement. » Et il lui raconta tout ce qui s'était passé. Le Kralievitch lui dit: « Pourquoi, Turc, que Dieu t'en punisse! n'as-tu point pansé ses blessures? Je te ferais aujourd'hui obtenir des *agalouks* de notre auguste sultan. — Ne te moque point, giaour Marko, lui répondit Moustaf, si tu pouvais obtenir des agalouks, tu commencerais par le faire pour toi; mais rends-moi ce sabre. » Marko de Prilip brandit le sabre, et d'un coup abat la tête de Moustaf-Aga.

On alla le dire au sultan, qui envoya des serviteurs mander Marko; chacun d'eux arrivait, et l'appelait, mais Marko ne disait mot, et restait assis à boire du vin noir; puis, quand cela l'ennuya, il mit sa peau de loup à l'envers, et saisissant sa lourde masse, il pénétra sous la tente du sultan. La colère de Marko était terrible; il avait gardé ses bottes[33], et s'assit sur un tapis, regardant de travers le sultan, pendant que des larmes de sang coulaient de ses yeux. Le sultan voyant que Marko avait devant lui sa lourde masse recula, et Marko avança jusqu'à l'acculer au mur. Le sultan alors, mettant sa main à sa poche, en tira cent ducats, qu'il donna au Kraliévitch: « Va, dit-il, Marko, boire du vin à ta guise; pourquoi

Digitized by Google

un si violent courroux ? — Ne me le demande pas, sultan, mon père d'adoption[34] ; j'ai reconnu le sabre de mon père, et Dieu l'eût mis lui-même entre tes mains, que contre toi mon courroux eût été le même. »

D'après la variante, n° 58, dans l'armée turque, qui vient d'arriver à Koçovo, un *telal*, ou crieur public, offre à vendre un sabre d'un prix énorme. Marko s'offre comme acheteur, mais à la lecture des trois mots *chrétiens*, et après avoir appris du télal, que lui-même a tué, dans des circonstances analogues à celles du n° 57, mais à Koçovo même, le lendemain de la bataille où périrent « et le *sultan* (sic) Murat et le tzar Lazare, » le guerrier propriétaire de ce sabre, Marko lui tranche la tête. Il n'est pas question du sultan.

Le jour de Koçovo, il y avait longtemps que Voukachine était mort.

IX.

MARKO VA A LA CHASSE AVEC LES TURCS

II, 70.

Murad, le vizir, s'en va à la chasse dans la verte montagne, avec ses douze braves[35], et, en treizième, Marko Kraliévitch. Depuis trois jours ils chassaient et n'avaient rien pris, quand le destin les conduisit dans la forêt, au bord d'un lac aux eaux vertes, où nageaient des canards aux ailes d'or. Le vizir lâche un faucon pour qu'il prenne un canard ; mais l'oiseau, sans perdre un instant, part et s'élève jusqu'aux nues, et le faucon sur un vert sapin se pose.

Digitized by Google

« Vizir, dit alors Marko Kraliévitch, m'est-il permis de lâcher mon faucon, pour qu'il prenne le canard aux ailes d'or? » Et Murad, le vizir, lui répond: « Cela t'est permis; pourquoi non, Marko? » Marko lâche son faucon, qui s'essore jusqu'aux nues, lie le canard aux ailes d'or, puis vient avec lui se poser sur le vert sapin. Quand le faucon du vizir vit cela, il en éprouva un vif dépit. Or, il avait une vilaine habitude, de prendre aux autres leur gibier. Il va s'abattre près du faucon de Marko, et veut lui enlever le canard aux ailes d'or. Mais l'oiseau avait la tête chaude, tout comme l'avait son maître: au lieu de céder le canard, il déchire le faucon du vizir, et en disperse les plumes grises. Quand Murad, le vizir, vit cela, il entra dans une violente colère, et, saisissant le faucon de Marko, il le frappe contre le sapin et lui brise l'aile droite; après quoi il s'en retourne par la verte forêt, suivi de ses douze braves.

Le faucon blessé gémit, comme dans les rochers un serpent en colère. Marko prend l'oiseau, et commence à lui bander l'aile en disant d'une voix courroucée: « C'est une dure chose, mon faucon, et pour moi et pour toi, d'aller en chasse avec les Turcs, sans les Serbes, d'aller en chasse et de partager leurs méfaits! »

Quand Marko eut bandé l'aile de l'oiseau, il sauta sur le dos de Charatz, et le lança à travers la noire forêt. Charatz allait comme la Vila des montagnes, vite il allait, il dévorait l'espace, et loin il parvint. En un instant, ils furent au bord de la noire montagne[36], et découvrirent dans la plaine le vizir avec ses douze braves.

Murad, le vizir, se retourna, et, apercevant Marko Kraliévitch, il dit à ses hommes: « Enfants, mes douze

Digitized by Google

braves, voyez-vous ce nuage de poussière sous la montagne? Dans cette poussière est Marko Kraliévitch. Avec quelle rage il a poussé Charatz! Dieu le sait, cela pourra mal tourner. » En ce moment, Marko les atteint; il tire le sabre pendu le long de sa cuisse, et fond sur le vizir. Les soldats s'enfuient par la plaine, comme des corneilles devant un milan dans un bois d'épines. Marko atteint Murad et lui abat la tête, puis, des douze soldats, il vous en fait vingt-quatre. Il commence alors à réfléchir, s'il se rendra près du tzar, à Andrinople, ou à Prilip, dans sa blanche maison. Tout bien pesé, il se dit: « Mieux vaut aller trouver le tzar à Andrinople, et lui dire ce que j'ai fait, que de laisser les Turcs auprès de lui m'accuser. »

Quand Marko arriva à Andrinople et qu'il entra dans le Divan, en présence du sultan, ses yeux étaient ardents comme ceux d'un loup affamé dans la forêt, et ses regards semblaient l'éclair qui brille. Le tzar souverain lui demande: « Mon cher fils, Marko Kraliévitch, qui t'a mis en si violente colère? Est-ce qu'il ne te reste plus d'argent? » Et Marko commence son récit; il dit au tzar comment tout s'est passé. Quand il eut ouï ce discours, le sultan partit d'un éclat de rire, puis: « Bravo, Marko, mon cher fils, dit-il; si tu n'avais agi ainsi, je ne t'aurais plus appelé mon fils. Tout Turc peut être vizir, mais de brave pareil à Marko, il n'y en a pas. » Ensuite il fouille dans sa poche de soie et, en tirant mille ducats, il les donne à Marko Kraliévitch: » Prends ceci, mon fils, et va-t-en boire du vin. » Marko prend les mille ducats et quitte le Divan impérial; mais ce n'était pas pour qu'il bût du vin que le sultan lui donnait des ducats, c'était

Digitized by Google

pour qu'il s'ôtât de ses yeux, car la colère de Marko était terrible.

X.

MARKO LABOUREUR

II, 73.

Marko Kraliévitch buvait du vin avec la vieille Euphrosine, sa mère, et, lorsqu'ils eurent bu à satiété, sa mère commença à lui dire : « Marko, mon fils, laisse là les aventures [37] ; car le mal ne peut amener du bien, et ta vieille mère est lasse de laver des vêtements ensanglantés ; prends une charrue et des bœufs, laboure et montagne et vallon, puis sème, mon fils, du blanc froment, afin de nous nourrir tous les deux. »

Marko obéit à sa mère ; il prend une charrue et des bœufs ; mais, au lieu de montagne ou de vallée, c'est le grand chemin qu'il laboure. Par là passent des janissaires turcs, conduisant trois charges d'or, et ils disent à Marko : « Laisse, ne laboure point les chemins. — Laissez, vous autres Turcs, ne vous inquiétez point si je laboure. — Cesse, Marko, de labourer les chemins. — Allons, Turcs, que vous fait que je laboure ? » Et quand cela ennuya Marko, il laissa et bœufs et charrue et tua les janissaires turcs ; puis, prenant les trois charges d'or, il les porte à sa vieille mère : « Voilà, dit-il, ce que je t'ai labouré aujourd'hui. »

Digitized by Google

XI.

LES TURCS CHEZ MARKO

(LA SLAVA [38])

II, 72.

Marko Kraliévitch prie Dieu d'année en année, il demande de pouvoir fêter son saint patron, son patron, saint Georges d'été, sans que les Turcs viennent à la fête. Or quand la Saint-Georges arriva, Marko invita tous les seigneurs ; dans la maison trois tables furent dressées : à la première table, il y avait douze évêques ; à la seconde, étaient les seigneurs chrétiens ; et à la troisième, des pauvres et des mendiants. Marko sert lui-même le vin aux gens d'église et aux beaux seigneurs chrétiens ; sa mère sert les pauvres et les mendiants, et Iélitza apporte les douceurs ; Vaïstina avait été envoyé en vedette, pour empêcher les Turcs de s'introduire à la fête.

Par là passent trois agas impériaux avec trente janissaires qu'ils commandent ; d'une commune voix les agas de s'écrier, et après eux les janissaires : « Infidèle, ouvre-nous la porte, nous voulons voir, stupide giaour, comment Marko fête son patron. » Le serviteur leur répond poliment en turc : « Passez votre chemin, janissaires turcs ! je ne saurais vous ouvrir la porte, mon maître me l'a défendu. » Mais de cela les Turcs se souciaient peu ; saisissant leurs pesantes masses, ils enfonçèrent les

Digitized by Google

portes, et assénèrent sur les épaules du serviteur trente-six coups, tant qu'il en eut le dos tout meurtri. Quand le jeune homme en eut assez et qu'il se sentit les épaules engourdies, il courut vers la maison tout en pleurs. « Vaïstina, mon cher enfant, lui dit Marko, qu'as-tu, mon fils, que tu verses des larmes? as-tu faim, ou es-tu altéré? Si tu as faim, voici de quoi te rassasier; si tu as soif, voici du vin frais; cesse de pleurer, essuie tes larmes, ne m'ensanglante point la fête de mon patron. » Mais voici le discours que lui tient Vaïstina: « Seigneur, Marko Kraliévitch, je n'ai pas faim, pas plus que je n'ai soif; malheur au pain que j'ai mangé, malheur au vin que j'ai bu, dans ta demeure seigneuriale! tu m'as envoyé pour faire la garde; qui aurait pu faire la garde avec succès? Par là passent trois agas impériaux..... »*

Quand Marko eut entendu ce récit, il prit son sabre et sa masse, et s'adressant à ses convives, il fit ce serment: « Ecoutez-moi, seigneurs assis à ma table! Aussi vrai que la mère qui m'a enfanté est une noble dame, une reine, ce n'est pas de basilic ni de roses vermeilles que je vais décorer Prilip en votre honneur, mais bien de têtes turques. » Mais sa mère, la noble reine, l'adjure ainsi: « Arrête, mon cher enfant! » Et mettant à nu ses seins: « Si tu ne veux que le lait dont t'a nourri ta mère te soit fatal, ne verse pas de sang en ce jour, en ce jour qui est celui de ton saint patron! Quiconque vienne aujourd'hui chez toi, abreuve-le s'il a soif, donne-lui à manger s'il a faim, pour le salut de l'âme de tes parents,

* Récits, en termes identiques, de ce qui s'est passé avec les Turcs.

Digitized by Google

pour ta conservation et celle d'Hélène. » Marko obéit à sa mère, il laisse son sabre, jette sa masse et, les Turcs entrés de force dans la salle, il les fit tous asseoir autour de la table : « Vaïstina, apporte leur du vin, Hélène, mon âme, apporte de quoi manger. » Le serviteur apporta du vin et de l'eau-de-vie, et Hélène de quoi régaler un empereur. Ils firent leur collation, burent du vin tout leur saoul. Quand les Turcs de vin se furent rassasiés, ils commencèrent à se dire entre eux : « Allons, compagnons, allons, en route, n'attendons pas d'avoir digéré la collation. »

Ils croyaient que Marko ne savait pas le turc, mais Marko avait servi le sultan, au delà de la mer, en Syrie, il l'avait servi sept ans, et avait appris le turc à fond, aussi bien que si sa mère eût été Turque. Il leur parle donc dans leur langue : « Allons, Turcs, restez assis, buvez du vin, et payez à mon serviteur de quoi se faire mettre un emplâtre. Que si cela ne vous plaît pas ainsi, levez-vous, et qu'à chacun de vous j'applique un coup de ma masse ; quarante ocques de fer froid, il n'y a pas davantage dans ma masse, avec vingt ocques de bel argent pur et six ocques d'or fondu ; en tout soixante et six ocques. Cela, vous voyez que vous l'avez bien mérité, en enfonçant les portes de ma maison, en assénant sur les épaules de mon serviteur trente-six coups de vos masses. » Alors la fièvre saisit les Turcs, rien qu'à la pensée de la terrible masse, chacun des janissaires tire de sa bourse vingt ducats, les agas chacun trente, et ils les déposent dans le pan de l'habit de Marko ; ils espèrent mettre ainsi fin à la querelle : mais la querelle n'est pas encore finie. Marko avait bu, il est enclin à chercher

Digitized by Google

noise : « Allons, Turcs, rasseyez-vous, et faites votre cadeau à celle qui vous a servis ; mon Hélène n'est pas une esclave, et en vous apportant la collation elle a gâté sa robe de soie. »

Les Turcs alors sont dans un grand embarras ; il y en avait plus d'un à qui il ne restait plus rien, l'un emprunte à l'autre, chacun des janissaires tire dix ducats, les agas en tirent vingt, et ils les déposent dans le pan de l'habit de Marko, pendant que Marko allonge la main et fourre tout dans ses poches. Dans la salle il se promène en chantant : « Euphrosine, ma chère, si je prends de l'argent aux Turcs, ce n'est point que j'en manque, si je leur en prends, c'est afin qu'on chante et qu'on raconte comment Marko a traité les Turcs. »

Les Turcs s'éloignèrent de la maison en pleurant, ils se disaient entre eux en leur langage : « Malheur à tout Turc qui viendra jamais chez ce giaour le jour où il fête son patron ! Avec ce que nous avons donné pour une collation, il y avait de quoi se nourrir pendant un an. »

XII.

MARKO BOIT DU VIN PENDANT LE RAMAZAN

II, 71.

Le sultan Souleïman a fait défense de boire du vin pendant le ramazan, de porter des dolmans verts, de ceindre les sabres forgés, et de danser des rondes avec les dames turques[39]. Marko danse avec les dames, Marko

Digitized by Google

ceint son sabre forgé, Marko porte un dolman vert, Marko boit du vin en plein ramazan, et encore il force hodjas et pélerins à boire avec lui. Les Turcs vont devant le sultan porter leur plainte : « Sultan Souleïman, notre père et notre mère, n'as-tu pas défendu..... »*

Quand le sultan a entendu ces paroles, il envoie deux de ses huissiers : « Allez, mes jeunes huissiers, dites à Marko Kraliévitch que l'empereur l'appelle au conseil. » Les deux jeunes huissiers partirent, et en arrivant chez Marko, ils le trouvèrent qui buvait du vin sous une tente ; devant lui était une coupe de douze ocques. Les deux jeunes huissiers lui dirent : « Écoute, Marko Kraliévitch ! l'empereur t'appelle, il te somme de venir à son divan. » La colère prit Marko ; saisissant la coupe remplie de vin, il en frappe les messagers impériaux, si bien que la coupe se rompit et les têtes avec, et que le sang coula mêlé au vin. Marko entra au divan, s'assit à la droite du sultan, rabattit son bonnet de martre sur ses yeux, rapprocha de lui sa masse, serra contre sa poitrine le sabre tranchant. Le sultan lui adresse ce discours : « Mon fils d'adoption, Marko Kraliévitch, n'ai-je pas fait défense de boire du vin pendant le ramazan ?... Des gens de bien sont venus me dire du mal de toi, ils ont calomnié le pauvre Marko ; ils m'ont dit que tu danses..... Pourquoi donc rabattre ton bonnet sur tes yeux ? pourquoi serrer ta masse contre-toi ? pourquoi rapproches-tu ton sabre de ta poitrine ? » Marko lui répond : « Mon père d'adoption, sultan Souleïman, si je bois du vin pendant le ramazan, ma religion le permet ; si je force les

* Répétition identique de ce qui précède.

Digitized by Google

hodjas et les pèlerins, c'est un affront pour moi que je boive seul, et qu'ils restent là à me regarder, et puis ils iraient peut-être au cabaret ; si je porte un dolman vert, je suis jeune, et cela me sied bien ; si je ceins un sabre forgé, ce sabre je l'ai acheté de mon argent ; si je danse avec les dames, je ne suis pas marié, et toi aussi, sultan, il fut un temps où tu ne l'étais pas ; si je rabats mon bonnet sur mes yeux, la tête s'échauffe quand on parle au sultan ; pourquoi j'ai rapproché cette masse ? pourquoi j'ai serré mon sabre contre ma poitrine ? C'est que je redoute quelque querelle ; si une querelle venait à éclater, malheur à qui se trouverait le plus près de Marko ! » Le sultan regarde de tous côtés, pour voir s'il y a quelqu'un plus près que lui de Marko : mais il ne se trouve personne près de Marko, il n'y a que le sultan. Le sultan recule, Marko avance, tant qu'il accule le sultan au mur ; le sultan porte la main à la poche, il en tire cent ducats et les donne à Marko Kraliévitch : « Tiens, Marko, va te régaler de vin. »

XIII.

MARKO ET LE BEY KOSTADIN [40]

II, 60.

Deux pobratimes allaient chevauchant, le bey Kostadin et Marko Kraliévitch, quand le bey dit à Marko : « Viens chez moi, à l'automne, frère, le jour de saint Dimitri, mon patron de famille, et tu verras une fête et un régal, et la belle réception, et les magnifiques ban-

Digitized by Google

quets. » Mais Marko Kraliévitch lui répondit : « Ne te vante point, bey, de ta réception ! Déjà, lorsque je cherchais mon frère André, je me suis trouvé dans ta maison à l'automne, le jour de la Saint-Dimitri, ton patron de famille ; j'ai vu ta façon de traiter, et j'ai été témoin de trois actes d'inhumanité. — Marko Kraliévitch, mon frère, reprit le bey Kostadin, de quels actes d'inhumanité veux-tu parler ?

— Le premier, frère, répliqua le Kraliévitch, ce fut quand il arriva deux indigents, demandant pour aliments du pain blanc, et pour boisson du vin vermeil, mais toi tu leur dis : Loin d'ici, vil rebut, n'allez pas souiller mon vin devant ces seigneurs. J'éprouvai de la compassion, bey, pour ces indigents ; je les pris tous deux, je les emmenai au bazar, et après leur avoir fait manger du pain blanc et boire du vin vermeil, je leur fis tailler des habits de bel écarlate, de bel écarlate et de soie verte, puis je les renvoyai à ta maison ; pour moi, bey, j'étais à l'écart regardant comment tu les recevrais cette fois. Tu les pris alors, les deux indigents, l'un par la main droite, l'autre par la main gauche, tu les conduisis dans la maison et les fis asseoir en leur disant : mangez et buvez, mes jeunes seigneurs.

« L'autre acte d'inhumanité, bey, le voici : il y avait là d'anciens gentilhommes, qui avaient perdu leurs biens, ils étaient vêtus d'écarlate usé, tu les mis au bas bout de la table. Les nouveaux seigneurs qui étaient là, ayant acquis récemment du bien, et qui avaient des habits neufs, ceux-là tu les plaças au haut bout, tu leur servis du viu et de l'eau-de-vie, et les traitas avec distinction.

» Le troisième acte d'inhumanité, bey, c'est qu'ayant

Digitized by Google

ton père et ta mère, aucun des deux n'était à table, pour y boire la première coupe de vin. »

XIV

MARKO ET ALIL-AGA

II, 61

Deux pobratimes traversaient à cheval la belle ville de Tzarigrad : l'un était Marko Kraliévitch, et l'autre le bey Kostadin. Or Marko se mit à dire : « Mon frère, bey Kostadin, voici que je sors de Tzarigrad : il se pourrait que je rencontrasse un importun qui me défiât au combat, aussi veux-je feindre d'être gravement malade, d'un dangereux mal, la terrible dyssenterie. » Marko donc prit l'air d'un malade sans maladie, mais par grande prudence, il se pencha sur le bon Charatz, jusqu'à toucher la selle, et ainsi sortit de Tzarigrad.

Marko fit une bonne rencontre, celle d'Alil-Aga, l'homme du sultan, suivi de trente janissaires ; et l'aga dit à Marko : « O héros, Marko Kraliévitch, viens nous mesurer, lancer des flèches ; et si Dieu et la fortune le veulent et qu'aujourd'hui tu tires mieux que moi, je t'abandonne ma blanche maison et les richesses qu'elle renferme, avec la Turque, ma fidèle épouse. Si c'est moi qui sur toi l'emporte, je ne demande ni ta maison ni ta femme, je veux aussitôt te pendre, et devenir maître du vaillant Charatz. » Mais voici ce que lui répondit le Kraliévitch : « Laisse-moi en paix, Turc maudit, ce n'est pas à moi d'aller jouter avec toi, moi qui suis pris

Digitized by Google

d'un mal dangereux, la terrible dyssenterie ; je ne puis même me tenir à cheval, comment irais-je tirer des flèches. » Mais le Turc ne se décourage point ; il saisit Marko par le pan droit de son dolman ; Marko tire un couteau de sa ceinture, et coupe le pan droit du dolman: « Va-t'en, misérable, lui crie-t-il, et sois maudit. » Mais le Turc ne se décourage point, et il saisit le pan gauche du dolman ; Marko tire le couteau de sa ceinture, et coupe le vêtement : « Va-t'en, misérable, que Dieu t'extermine! » Le Turc ne veut encore en démordre, et saisit la bride de Charatz, la bride de la main droite, et de la gauche la poitrine de Marko. Le héros flambe comme un feu vivant : il se dresse sur le vaillant Charatz, en ramenant la bride, tant que Charatz danse comme un furieux, et que cheval et cavalier bondissent ; puis il appelle le bey Kostadin : « Cours, frère, à ma maison, et apporte-moi une flèche tartare, garnie de neuf plumes de faucon ; pour moi, je vais avec l'aga, chez le cadi, afin que dans son tribunal il confirme notre accord et que plus tard il n'y ait point de querelle. »

Le bey s'éloigne, et Marko se rend avec l'aga chez le cadi. En entrant, Alil-Aga, l'homme du sultan, ôte ses pantoufles, et va s'asseoir près du cadi, auquel il glisse douze ducats sous les genoux. « Efendi, voici des ducats, ne juge point en faveur de Marko. » Mais Marko comprenait le turc ; il n'avait point de ducats, mettant donc sa masse en travers de ses genoux : « Écoute, dit-il, seigneur cadi, rends-moi une juste sentence, car tu vois cette masse aux nœuds dorés ; si j'allais t'en frapper, il ne te faudrait plus d'emplâtre, tu oublierais aussi ton tribunal, et tu ne verrais plus de ducats. » Un frisson s'em-

Digitized by Google

pare de l'efendi, à voir la masse aux nœuds dorés, il rend sa sentence, tandis que les mains lui tremblent.

Quand ils partirent pour le *meïdan*, l'aga avait trente janissaires, et Marko n'était suivi de personne, que de quelques Grecs et Bulgares. En arrivant, Alil-Aga dit à Marko : « Déli-bacha, allons, tire le premier, tu te glorifies d'être un guerrier vaillant ; tu te vantes, dans le Divan impérial, de percer une pièce d'or, tandis qu'elle fend l'air. — Oui, Turc, lui répond le Kraliévitch, je suis un guerrier vaillant ; mais tu as le pas sur moi, car à vous appartient la seigneurie et l'empire ; et pour la joute tu as le pas sur moi, car c'est toi qui m'as défié ; tire donc le premier. »

Le Turc décoche une blanche flèche, il la décoche, puis on mesure la distance, elle avait franchi cent vingt *archines ;* Marko tire une blanche flèche, et l'envoie à deux cents archines...* Là-dessus Kostadin arrive, apportant la flèche tartare, garnie de neuf plumes de faucon. Marko la décoche, et le trait s'enfonce dans la poussière et la brume, où les yeux ne peuvent pas la suivre, et comment mesurer la distance en archines ! Le Turc commence à fondre en larmes, et à implorer Marko : « Mon frère en Dieu, Marko Kraliévitch, par le Dieu très-haut et par saint Jean, par votre belle religion ! à toi ma blanche maison, et la Turque, mon épouse fidèle, mais grâce, frère, ne me pends point. — Le Dieu vivant t'anéantisse, Turc ! comment m'appelles-tu frère, toi qui me donnes ta femme ? Mais de ta femme je n'ai pas besoin.

* L'épreuve se renouvelle deux fois encore, toujours à l'honneur de Marko.

Digitized by Google

Ce n'est point chez nous comme chez les Turcs, la femme d'autrui est comme une sœur. J'ai dans ma maison une épouse fidèle, Iélitza, une noble dame ; et je te pardonnerais tout, frère, si tu n'avais gâté mon dolman ; il faut que tu me donnes trois charges d'or, pour que je fasse réparer les pans de mon habit. » Le Turc saute de joie et de ravissement, il entoure de ses bras le Kraliévitch, il le baise, puis l'emmène à sa riche maison.

Là pendant trois jours il le fêta, lui donna les trois charges, et la dame, en cadeau, ajouta une chemise brochée d'or, et avec la chemise un mouchoir broché d'argent ; puis il lui donna ses trente janissaires, pour l'accompagner jusqu'à sa maison. Et de ce jour, ils gardèrent ensemble le pays pour l'illustre sultan. Partout où il y avait une attaque sur la frontière, Alil-Aga la repoussait avec Marko ; partout où se prenaient des cités, c'était Alil-Aga qui s'en emparait avec Marko.

XV.

MARKO ET LA FILLE DU ROI DES MAURES[41]

II, 64.

La mère de Marko Kraliévitch lui demandait : « Pourquoi, mon fils, bâtis-tu tant de pieux édifices ? As-tu donc commis de si grands péchés envers Dieu, ou acquis tant de biens sans peine ? — Ma vieille mère, lui répondit Marko de Prilip, un jour que j'étais dans le pays des Maures, je me levai de bonne heure pour aller à la citerne y abreuver mon Charatz. Or, quand j'arrivai

Digitized by Google

à la citerne, il y avait là douze Maures. Je voulus avant mon tour abreuver Charatz, mais ils s'y opposèrent, et une querelle, ma mère, s'éleva entre nous. Ayant pris ma masse, j'en frappai un noir Arabe, moi un seul, et les onze autres me (frappèrent) ; moi deux et les dix autres me (frappèrent). Les six restant vinrent à bout de moi, me lièrent les mains derrière le dos, et me menèrent au roi des Maures. Le roi me fit jeter au fond d'un cachot, et j'y languis pendant sept ans. Quand l'été était venu ou quand l'hiver était arrivé, par ceci seul je le savais : c'est quand les filles jouant avec des balles de neige, m'en lançaient, ou en été se jetaient des rameaux de basilic. Lorsque la huitième année commença, ce n'était plus la prison qui me pesait, mais j'étais tourmenté par la fille du roi des Maures qui, venant soir et matin, me criait par le soupirail du cachot : « Ne te laisse point pourrir, Marko, dans ta prison, mais engage-moi solennellement ta foi, que tu me prendras pour femme, et je te délivrerai de prison ; je tirerai ton bon Charatz de son écurie, et je prendrai des jaunes ducats, autant, pauvre Marko, que tu le pourras désirer. » Me voyant, ma mère, dans cette nécessité, j'ôtai mon bonnet, le plaçai sur mes genoux, puis je jurai, m'adressant à ce bonnet : Sur ma foi ! je ne t'abandonnerai point ; sur ma foi, je ne te tromperai pas, et le soleil manquant à la sienne, cessât-il de luire, hiver comme été, je ne manquerai point à ma foi. Ainsi la Mauresque crut que c'était à elle que j'avais fait ce serment.

« Un soir, la nuit tombée, elle m'ouvrit la porte du cachot, me fit sortir, et m'amena l'ardent Charatz, et pour elle un meilleur coursier encore : tous deux avec

Digitized by Google

des bissacs pleins de ducats. Elle m'apporta un sabre forgé, et montés sur nos chevaux, nous partîmes et traversâmes le pays des Maures. Un matin, le jour se levait, je m'étais assis pour reposer quand la fille maure me saisit et m'entoura de ses noirs bras. Lorsque je vis, ma mère, ce noir visage avec ces dents blanches, cela me fit horreur. Je tirai mon sabre, et l'en frappai à la ceinture, tant que le sabre la traversa ; je remontai sur mon Charatz pendant que la tête de la Mauresque parlait encore, et disait : mon frère en Dieu, Marko Kraliévitch, ne m'abandonne pas ! Voilà comment, ma mère, j'ai péché envers Dieu, et pourquoi du grand bien que j'ai acquis, je fais bâtir tant de pieux édifices. »

XVI.

MARKO ET MOUÇA LE COUPE-JARRET

II, 67.

Mouça l'Albanais boit du vin à Stamboul, dans une blanche taverne. Quand de vin Mouça se fut saoulé, alors dans l'ivresse il se met à dire : « Voilà dix ans que je sers le sultan à Stamboul, mes services ne m'ont valu cheval ni sabre, pas même un dolman neuf ou à moitié usé ; mais, j'en jure par ma foi ! je refuse obéissance, je m'en vais sur le littoral uni, je fermerai les échelles de la mer et les chemins qui y mènent ; je me bâtirai sur la plage une tour, avec des crochets de fer tout autour, et je pendrai au sultan ses hodjas et ses pèlerins. »

Ce que dans son ivresse le Turc avait dit, sorti de la

Digitized by Google

crapule il le fit; il devint brigand, s'en alla sur le littoral uni, et commença à fermer les échelles de la mer et les chemins qui y aboutissent; partout où passe l'argent du tribut impérial, trois cents charges par an, il l'arrête et s'en empare; Mouça s'est bâti une tour sur le rivage, à la tour sont fixés des crochets de fer, où il pend hodjas et pèlerins.

Quand le sultan fut fatigué des plaintes qui lui arrivaient, il envoya contre Mouça le vizir Kuprilitch [42] et avec lui trois mille soldats; à peine arrivés au littoral, Mouça battit tout ce monde, prit le vizir Kuprilitch, et après lui avoir lié les mains derrière le dos, le renvoya au sultan à Stamboul.

Le sultan se mit en quête de champions, promettant des trésors infinis à qui tuerait Mouça le coupe-jarret; mais qui allait là ne revenait plus à Stamboul. Le sultan en avait conçu un grief souci, lorsque le hodja Kuprilitch lui dit : « Seigneur, empereur de Stamboul! si Marko Kraliévitch vivait encore, il viendrait à bout de Mouça le coupe-jarret. » Le sultan le regarde de côté, et les larmes coulent de ses yeux : « Laisse-moi, hodja Kuprilitch ? pourquoi faire mention de Marko ? Jusqu'à ce jour ses os sont déjà pourris; voilà trois ans entiers que je l'ai jeté en prison, sans qu'on en ait jamais ouvert les portes. — Pardon, seigneur sultan, dit le hodja Kuprilitch, que donnerais-tu à celui qui te ferait voir Marko vivant ? » Le seigneur sultan lui répond : « Je lui donnerais le vizirat de la Bosnie, il ne serait pas changé de neuf ans, et je n'exigerais de lui aucun tribut. » Le hodja saute sur ses pieds légers, il court ouvrir la porte de la prison, il en fait sortir Marko Kraliévitch et le mène de-

Digitized by Google

vant le noble Sultan ; sa chevelure tombe jusqu'à la terre noire, la moitié il écarte et de l'autre moitié il se couvre ; ses ongles sont tels qu'il en pourrait labourer la terre ; l'humidité du cachot l'a émacié, il est devenu noir comme une pierre brune. « Se peut-il bien que tu sois en vie, Marko ? demande le Sultan. » — « J'y suis, seigneur, mais cela va mal. ».....*

Marko monte le vaillant Charatz, il va tout droit au littoral uni, et va errant de tous côtés, s'enquérant de Mouça. Un matin qu'il était entré de bonne heure dans le périlleux défilé de Katchanik, voici venir Mouça le brigand. Il tient les jambes croisées sur son moreau, lance sa masse jusqu'aux nues, et la reçoit dans ses blanches mains. Marko dit à Mouça le brigand : « Vaillant Mouça, écarte-toi de mon chemin, écarte-toi ou soumets-toi. » Mais l'Albanais lui répond : « Passe ton chemin, Marko, n'entame point de querelle, ou bien démonte, et buvons du vin. Quant à me soumettre à toi, je ne le ferai pas, encore qu'une reine t'ait enfanté, dans un château, sur un mol matelas, t'ait enveloppé dans des langes de soie, liées avec une cordelette d'or, nourri de miel et de sucre ; tandis que moi, une farouche Albanaise m'a mis au monde sur une pierre froide, enveloppé dans une noire *strouka*, liée avec un rameau de ronce, nourri de bouillie d'avoine ; mais souvent aussi elle m'a adjuré de ne plier le genou devant personne. »

* Marko, mis au courant de la situation et de ce que le sultan espère de lui, se fait fort de venir à bout du brigand ; mais il lui faut trois mois entiers, passés au cabaret à « boire du vin », pour se refaire et rétablir ses forces. Cela fait, il part pour courir l'aventure.

Digitized by Google

Quand Marko de Prilip a entendu ce discours, il allonge sa lance de guerre entre les oreilles de Charatz, en la dirigeant contre la poitrine du vaillant Mouça. Mouça para le coup avec sa masse, et détourna la lance par-dessus son épaule, puis il mit en arrêt sa lance de guerre, pour frapper Marko Kraliévitch. Mais Marko a reçu la lance sur sa masse, et du coup l'a brisée en trois morceaux. Tous deux dégaînèrent leurs sabres forgés, et s'élancèrent l'un sur l'autre ; Marko brandit son sabre, Mouça sa masse et le brise en trois morceaux, puis il lève lestement son cimeterre, afin d'en frapper Marko, mais le Kraliévitch, lançant sa masse, du coup le brisa au ras de la poignée. Alors levant leurs masses noueuses, ils commencèrent à s'asséner des coups, et les nœuds étant brisés, ils les jetèrent dans l'herbe verte, sautèrent à bas de leurs chevaux, s'étreignirent en faisant craquer leurs os robustes et luttèrent sur l'herbe verte. Ils se pressent héros contre héros, le vaillant Mouça contre Marko Kraliévitch, mais il ne peut le renverser. Mouça non plus ne se laisse pas jeter par terre. Ainsi dura-t-il toute une matinée d'été jusqu'à midi[43] ; de la bouche de Mouça sortait une écume blanche ; de celle de Marko, une écume blanche et sanglante. Mouça le brigand se mit à dire : « Pousse-moi, Marko, ou que je te pousse[44]. » Marko fit un effort, mais il perdit sa peine ; alors Mouça le brigand fit un effort à son tour, renversa Marko dans l'herbe verte, et s'assit sur la poitrine du héros. Mais voilà que Marko appelle d'une voix plaintive : « Où es-tu en ce jour, Vila ma sœur ? où es-tu en ce jour ? puisses-tu n'être nulle part ! Tu mentais, quand tu jurais, toutes les fois que je me trouverais en danger, de venir

Digitized by Google

à mon secours ? » La Vila lui répond, d'un nuage : « Pourquoi, frère, Marko Kraliévitch ! Ne t'avais-je pas dit de te garder de toute querelle le jour du dimanche [45] ? C'est une honte que deux se mettent contre un ; n'as-tu pas de *vipères* cachées ? » Mouça leva la tête vers le nuage, d'où la Vila parlait ; Marko tira son couteau caché, et fendit Mouça du bas de la poitrine jusqu'à son blanc gosier ; Mouça en expirant a serré Marko, qui a peine à se retirer de cette étreinte. Marko s'était mis à traîner le cadavre, il voit que Mouça avait trois cœurs *héroïques* [46], trois côtes l'une sur l'autre ; un des cœurs était mort, l'autre s'agitait fortement, et dans le troisième un serpent était endormi ; quand le serpent se réveilla, le corps de Mouça se mit à sauter sur le gazon. Et le serpent dit à Marko : « Remercie Dieu, Marko Kraliévitch, que je ne me sois pas réveillé alors que Mouça était encore en vie, autrement c'en était fait de toi. »

Cette merveille fait couler les larmes sur le blanc visage de Marko : « Hélas, dit-il, que Dieu m'ait en grâce ! car j'ai donné la mort à plus vaillant que moi. » Puis ayant coupé la tête de Mouça, il la fourra dans la musette sur Charatz et la porta au blanc Stamboul. Quand il la jeta devant le glorieux Sultan, de frayeur le Sultan sauta sur ses pieds et Marko Kraliévitch lui dit : « Sois sans crainte, sire empereur ! si tu fais un pareil bond devant une tête morte, comment aurais-tu tenu tête à Mouça vivant ? » Le Sultan lui donna trois charges d'or. Marko s'en alla à son blanc Prilip, Mouça resta au-dessus de Katchanik.

Digitized by Google

XVII.

MORT DE MARKO

II, 74.

Marko Kraliévitch était parti de bonne heure, un dimanche ; avant le lever du soleil, il était au pied du mont Ourvina. Tandis qu'il le gravissait, Charatz, sous lui, commença à chopper, à chopper et à verser des larmes. Cela causa à Marko un grand trouble : « Qu'est cela, Charatz ? dit-il ; qu'est-ce, mon bon cheval ? Voilà cent cinquante années que nous sommes ensemble ; jamais encore tu n'avais bronché, et voilà que tu commences à broncher et à verser des larmes ! Dieu le sait, il n'arrivera rien de bon ; il va y aller de quelque tête, soit de la tienne, ou de la mienne. »

Marko ainsi discourait, quand la Vila s'écrie du milieu de la montagne, appelant Marko : « Mon frère, dit-elle, Marko Kraliévitch, sais-tu pourquoi ton cheval bronche ? Charatz s'afflige sur son maître, car vous allez bientôt vous séparer. » Mais Marko répond à la Vila : « Blanche Vila, puisse ton gosier devenir muet ! Comment pourrais-je me séparer de Charatz, quand j'ai parcouru la terre à ses côtés, que je l'ai visitée de l'orient à l'occident, et qu'il ne s'y trouve point un meilleur coursier ni un héros qui l'emporte sur moi ? Je ne pense point quitter Charatz, tant que ma tête sera sur mes épaules. — Mon frère, reprend la blanche Vila, personne ne t'enlèvera Charatz ; et pour toi, tu ne peux mourir, ni de la main

Digitized by Google

d'un guerrier, ni sous les coups du sabre tranchant, de la massue ou de la lance de guerre ; car tu ne crains sur la terre aucun guerrier. Mais tu dois mourir, Marko, de la main de Dieu, l'antique tueur. Si tu veux me croire, quand tu seras au sommet de la montagne, regarde de droite à gauche ; tu verras deux sapins élancés, qui surpassent en hauteur la forêt que pare leur vert feuillage. Entre eux est une fontaine. Pousse de ce côté Charatz, et, mettant pied à terre, attache-le à un des sapins ; ensuite penche-toi au-dessus de la fontaine, et dans l'eau tu apercevras ton visage, et tu connaîtras quand tu dois mourir. »

Marko obéit à la Vila. Quand il fut au sommet de la montagne, il tourna ses regards de droite à gauche et aperçut les deux sapins élancés, qui surpassaient en hauteur la forêt, que parait leur vert feuillage. Il poussa de ce côté son cheval, et, mettant pied à terre, il l'attacha à un des sapins ; après quoi il se pencha au-dessus de la fontaine, et, dans l'eau considéra son visage ; et, quand il eut considéré son visage, il connut quand il devait mourir, et, versant des pleurs, il se mit à dire » : Monde menteur ! ô ma belle fleur ! tu étais beau, et moi je t'ai parcouru peu de temps ! peu de temps : trois cents années ! Le moment est venu où je vais me séparer du monde. »

Marko alors tire son sabre de sa ceinture, s'avance vers son cheval, et d'un coup abat la tête de Charatz, de crainte qu'il ne tombe aux mains des Turcs, et qu'il ne fît pour eux la corvée et ne portât l'eau dans les seaux ; et, quand il eut ainsi tué son cheval, il l'enterra mieux qu'il n'avait enterré son frère André [47].

Digitized by Google

Il brisa en quatre son sabre tranchant, de peur qu'il ne tombât aux mains des Turcs, et qu'ils ne s'enorgueillissent en portant ce qui leur serait resté de Marko, et que les chrétiens ne le maudissent. Son sabre tranchant brisé, il rompit en sept sa lance de guerre et la jeta dans les branches des sapins ; puis, de la main droite, saisissant sa masse noueuse, il la précipita du haut de l'Ourvina dans la mer grise et profonde, en disant ces mots : « Alors que cette masse sortira de la mer, alors qu'il naisse un héros tel que moi ! »

Quand Marko se fut ainsi défait de ses armes, il tira de sa ceinture un papier où rien n'était écrit, et il traça cette lettre : « Quiconque, passant par l'Ourvina, arrivera à la fraîche fontaine entre les sapins et y trouvera le hardi Marko, qu'il sache que Marko est mort. Sur lui sont trois mesures d'or, et quel or ! tous jaunes ducats. Je lui en accorde une mesure, afin qu'il ensevelisse mon corps ; j'en donne une autre mesure pour orner les églises, et la troisième aux manchots et aux aveugles, afin que les aveugles aillent par le monde et qu'ils chantent et célèbrent Marko. » La lettre terminée, il la plaça sur une branche de sapin, où on pouvait l'apercevoir du chemin, et, ayant jeté l'encrier d'or [48] dans la fontaine, il ôta son dolman vert, l'étendit sur l'herbe au-dessous d'un sapin ; se signant, il s'assit sur le dolman, rabattit le bonnet de martre sur ses yeux, se coucha et ne se releva plus.

Marko mort resta au bord de la source, de jour en jour tout une semaine. Quiconque par le chemin passait et voyait Marko Kraliévitch le croyait endormi et faisait un long détour, de peur de l'éveiller. Où est le bonheur,

Digitized by Google

là aussi est le malheur, et, là où est le malheur, il y a aussi du bonheur; et ce fut une bonne fortune qui amena l'igoumène Vaço, de la blanche église de Vilindar [49], sur la sainte Montagne, avec son diacre Isaïe. Quand l'igoumène aperçut Marko, il fit signe de la main au diacre : « Doucement, mon fils, dit-il, prends garde de le réveiller ; car Marko, troublé dans son sommeil, est enclin au mal, et il pourrait nous tuer tous les deux. » Pourtant le moine, le regardant dormir, vit au-dessus de lui la lettre, et il la parcourut, et la lettre lui apprit que Marko était mort. Alors il descendit de cheval et toucha le hardi guerrier, mais il y avait longtemps qu'il n'était plus. Les larmes coulent des yeux de l'igoumène Vaço, tant il regrette Marko. Il lui ôte sa ceinture avec les trois mesures d'or, et l'attache antour de son corps. Puis, songeant où il enterrera Marko, il prend cette résolution. Sur son cheval il charge le corps sans vie, et le porte sur le rivage de la mer. Avec lui il s'assied dans une barque, le conduit droit à la Montagne sainte, et le transporte à l'église de Vilindar. Là il lit sur Marko les prières des morts, puis dépose le corps en terre au milieu de la blanche église. Là où le vieillard avait enseveli Marko, il ne lui éleva aucun monument, afin que l'on ne reconnût point sa tombe et que ses ennemis ne pussent y exercer de vengeance.

Digitized by Google

NOTES

I. — 1. On dit que les ruines du castel de Momtchilo se voient encore aujourd'hui sur le Pirlitor.

2. Scutari n'est pas au bord de la mer, mais à sept ou huit heures de là, près de l'endroit où la Boïana sort du lac. Dans la région intermédiaire, encore aujourd'hui, la population est serbe et non albanaise. Sur la description qui suit, voyez la note 42, page 43.

3. Hyperbole conventionnelle.

4. Ces *yeux* sont peut-être des damasquinures, ou bien quelque trait de merveilleux, aussi explicable que les ailes du cheval.

5. Iézéra, pluriel de *iézéro*, lac.

II. — 6. *Koum*, compère, voyez l'Index.

7. Ouroch V (le dixième des Némanides), le même qui figure au nº III, et que la légende représente comme un enfant, était déjà, du vivant de son père, marié à une princesse valaque, Hélène, et avait le commandement de la vieille Serbie, avec le titre de roi.

III. — 8. Les Mèrniavtchévitch (ou Mèrliavtchévitch), c'était Voukachine et ses deux frères, Ougliécha et Goïko. « Voukachine Mèrniavtchévitch résidait à Prichtina, et son autorité s'étendait sur tous les pays environnants ; il avait donné à son frère Ougliécha le titre de despote, avec le commandement de Drama, de Serrès et des lieux avoisinants jusqu'à Salonique. » *Istoria Tzèrne Gore, napisao Milakovitch*, 1856, page 20.

9. Le texte porte : *starostavné knigué :* livres anciennement composés, mais, d'après une leçon que propose l'éditeur

Digitized by Google

(*Dictionnaire serbe*, p. 713), je lis *tzarostavné*, (lettres) impériales, ce qui offre un sens plus convenable. En somme, il paraît s'agir d'un testament.

10. *Za iounatchko se pitayou zdravlié*, littéralement, ils s'enquièrent (l'un à l'autre) de leur santé de braves, *héroïque ;* expression qui revient constamment.

11. C'est-à-dire : Puisses-tu en être dépouillé !

IV. — 12. *Ravioïla*. Ce mot ne paraît pas être serbe, et c'est, je crois, le seul exemple d'un nom donné à une Vila.

13. Fondations pieuses. Voyez l'Index au mot *zadoujbina*.

14. Dans un romance espagnol, le prieur de Saint-Jean, placé dans un extrême péril, promet à son cheval, s'il le sauve, de lui mettre des fers d'or. Damas Hinard, t. II, p. 246.

V. — 15. Comparez, dans mes *Chansons bulgares*, p. 150, le chant du *Pomak*.

16. Ces deux pièces ne sont en réalité que de ces *contes* où figurent des animaux *bienfaisants*, et qu'on a fait remonter aux légendes bouddhiques (Th. Benfey, *Einleitung zum Pantchatantra*. Voyez-en aussi plusieurs exemples dans mes *Contes albanais*). Le curieux, c'est de voir un tel trait de merveilleux localisé et incorporé à un des grands événements de l'histoire. On en trouvera d'autres dans la suite.

17. D'après ce chant, qui contredit l'histoire, Marko n'aurait pas été l'auxiliaire, mais l'adversaire des Turcs ; les pesmas suivantes établissent au contraire, et bien nettement, son rôle de « courtisan », de vassal et d'auxiliaire militant des sultans.

VI. — 18. *Léka*, forme albanaise du nom d'Alexandre. C'était probablement quelqu'un des vassaux qui s'étaient rendus indépendants après la mort de Douchan.

19. Nouvelle précaution contre le mauvais œil, les *sorts*. Voyez page 42, note 31.

20. *Valaque*, c'est-à-dire chrétienne *orthodoxe*, suivant l'appellation usitée en Bosnie parmi les musulmans et les catholiques.

Digitized by Google

21. *Gynecée*, dans l'original *kavez*, en turc « cage », parce qu'en effet l'appartement des femmes est entouré de grillages en bois à losanges, qui le font ressembler à une cage. Ce début rappelle d'ailleurs celui de plusieurs *contes*.

22. On voit encore aujourd'hui des valets (en prenant le mot dans son ancienne signification) de cette espèce, chez les beys albanais. Ces *trim* (trime), ainsi qu'on les appelle, sont des gens armés, qui vivent chez un grand, pour avoir sa protection, le servent, l'escortent, et au besoin le défendent.

23. Longue-vue, détail moderne.

24. L'entremetteur, chargé de négocier un mariage, porte une gourde ou une bouteille de bois remplie de vin, et l'affaire est considérée comme conclue, quand le père de la fille a accepté de boire à cette bouteille. La rupture d'une promesse de mariage est chose grave, et qui plus d'une fois a amené des représailles sanglantes.

25. Miloch a pour patronymique, tantôt Obilitch, et tantôt Kobilitch « fils de jument ». C'est sur cette dernière forme que joue Roçanda. Voyez le n° V de la 3e section.

26. *Egyptienne*, je ne connais pas d'autre exemple de l'emploi de ce mot, pour *Tzigane*.

VII. — 27. *Etienne Zemlitch*, personnage inconnu.

28. Ici le rôle du *dévèr* ou paranymphe est bien précisé. Le beau-père met les points sur les i. J'ai rendu, faute de mieux, par *protégée*, le mot *snaha*, qui marque la relation entre la fiancée et le dévèr, sous la garde duquel elle se trouve placée.

29. Voyez page 42, note 34.

30. *La loi chrétienne*, la cérémonie du mariage.

31. Aujourd'hui encore, mettre la veste à *l'envers* est la manière de porter le deuil parmi les paysans.

VIII. — 32. Les Serbes ont bien perdu, en 1365, une bataille contre les Turcs sur les bords de la Maritza, l'Hèbre des anciens, mais ce n'est pas là qu'a péri Voukachine, qui fut assassiné en 1371 par un valet, à la suite d'un autre engagement

Digitized by Google

avec les Turcs. (Davidovitch, *Istoriya Sèrbskog naroda*). La pièce est toute de fantaisie.

33. On connaît assez l'étiquette turque, pour comprendre ce que cette action avait d'outrageant.

34. *Tzaré pootchimé*. *Pootchim* signifie quelque chose comme père d'adoption, ou de choix. C'est le nom que Marko donne ordinairement au sultan, qui lui répond par celui de *poçinko*, de *sin* fils. Tous ces mots, ainsi que celui de *pomaïka* (de *maïka*, mère), que l'on rencontre aussi, et qui sont également intraduisibles, sont dérivés des noms de parenté avec l'addition de la particule *po*. Voir *pobratime*, à l'Index.

IX. — 35. *Déli* (T.), brave; garde du corps, homme d'escorte.

36. Les pays habités par les Serbes sont en général si montueux et si boisés, qu'ils distinguent mal les idées de montagne et de forêt, exprimés à peu près indifféremment toutes deux par les mots *gora* et *planina*, *mons saltosus*.

X. — 37. Aventures, *tchetovanié*. Ce mot s'applique, par exemple, aux pillages, ou *razzias*, commis réciproquement par les bandes montenégrines et turques sur le territoire ennemi. Ces bandes s'appellent *tchétas*.

XI. — 38. *Slava*, voyez l'Index.

XII. — 39. Le chanteur paraît bien ignorant des mœurs turques.

XIII. — 40. *Kostadin*, pour Constantin. Le titre turc de *bey* a été, et est souvent, porté par des chrétiens. On appelle en turc les Consuls étrangers « Konsolos-bey ». Ce Constantin, qui était seigneur de Kustendil, s'était soumis aux Turcs encore avant la bataille de Koçovo.

XIV. — 41. Le mot *Arapin*, toujours précédé de *tzèrni*, noir, désigne et les Arabes, et les nègres ou Maures. Il y a peut-être dans ces campagnes lointaines de Marko une réminiscence historique, car on assure que Bajazet, dans la bataille où il fut défait par Timour, en 1402, avait parmi ses troupes vingt mille auxiliaires serbes. Le nº XI le confirme, en disant

Digitized by Google

que Marko a « servi le Sultan en Syrie. » Ces peuples de nègres n'en conservent pas moins, ici et ailleurs, quelque chose de fort énigmatique.

42. Il y a eu plus d'un grand vizir du nom de Kuprili, quelques-uns étaient des Bosniaques, d'où la forme slave *Kuprilitch*. Il pourrait se faire que quelqu'un d'eux eût appartenu au corps des *hodjas*, qui représente plus ou moins, chez les musulmans, le clergé.

XVI. — 43. On retrouve des expressions de ce genre dans les chants grecs sur Χάρος, p. e. (Passow, nº 431).

Πῆγανε καὶ παλέψανε ἀπ' τὸ πουρνὸ ὡς τὸ γιῶμα.

44. Termes employés par les lutteurs; c'est ce qu'un chant grec appelle βολά :

Φέρν'ὁ λεβέντης μιὰ βολὰ...

45. Remarquez la bizarrerie, assez fréquente, qui fait de la Vila la gardienne des observances chrétiennes. — Les *vipères (gouya)*, dont elle parle, sont évidemment les couteaux cachés dans la ceinture.

46. Dans une chanson bulgare (Milad., nº 122), un héros, tué par « Marko Kralé », a douze cœurs, dont onze étaient endormis. Et, par un singulier rapprochement de temps et de lieu, ce héros n'est autre que *Grouitza Novagov*, c'est-à-dire Grouitza Novakovitch, le bandit bosniaque dont les exploits sont racontés plus loin.

XVII. — 47. Od Boga, od starog kèrvnika, v. 42.

48. On a vu, dans la Notice, la mention d'un chant où est raconté le meurtre d'André par Marko, à la suite d'une querelle.

49. On sait que, dans le Levant, les gens qui savent écrire, chrétiens ou musulmans, portent à leur ceinture une longue écritoire en cuivre, composée d'un encrier et d'un compartiment qui renferme le *qalam*, le roseau tenant lieu de plume. C'est apparemment un usage dérivé de l'antiquité. Marko, dit le nº III, avait été scribe du tzar Douchan.

50. *Vilindar*, voyez l'Index. Comment Marko est arrivé jusqu'à la mer, et si près de l'Athos, la « Sainte Montagne », c'est ce qu'il est difficile de comprendre.

Digitized by Google

III

CHANTS ANCIENS

D'ÉPOQUES DIVERSES

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

Les chants rassemblés dans cette section appartiennent presque tous aux XIVe et XVe siècles ; deux n'ont point d'époque ; un seul est du XVIIe siècle. Par le fond comme par les détails, ils offrent une grande variété. A côté de l'histoire, ou de l'histoire mêlée à la fantaisie, on rencontre des traits merveilleux, on trouve deux légendes sombres et émouvantes, ayant cours aussi chez d'autres peuples, et dont l'une (le n° II) a pour fondement une atroce et sanglante superstition, tandis que l'autre (le n° I) dérive de la même source que la célèbre ballade allemande de Bürger, *Lénore*, si elle n'en est l'original[1] ; on y trouve enfin de véritables *contes*, de ceux dont il a été parlé dans l'Introduction, et qui ont pour personnages des individualités historiques. Au nombre de ces contes, il en est un (le n° IV), dont le sujet est quelque peu scabreux, il faut l'avouer. Mais comme le récit en est dans la manière épique, franche et sérieuse, et d'une naïveté absolue, je l'ai admis à cause de son étrangeté, en me disant : Honni soit qui mal y pense ![2].

Le poème qui porte le n° XIV est donné comme spé-

1. Voyez la savante et ingénieuse discussion de M. Jean Psichari dans son étude sur « la ballade de Lénore en Grèce », 1884.

2. La même remarque s'applique en partie au n° III.

Digitized by Google

cimen d'une classe de chants qui célèbrent des combats singuliers entre chrétiens et musulmans, sur la frontière de la Dalmatie et de la Croatie turque, au XVIIe siècle; l'auteur du défi appartient tantôt à l'une, tantôt à l'autre nation, mais l'avantage reste, bien entendu, toujours à celle dont le poète fait partie.

Il a été dit dans l'Introduction pourquoi j'ai fait petite part à la « Bataille de Koçovo », laquelle d'ailleurs se trouve rappelée, comme un écho douloureux, dans plusieurs autres chants. Il convient pourtant d'entrer dans quelques explications sur les rapports de la légende avec ce grand événement de l'histoire.

Les sources serbes (elles sont fort maigres), byzantines et turques, qui y ont trait, s'accordent sur deux points seulement, mais les plus essentiels : la défaite des Serbes, la mort de leur souverain, le knèze Lazare, et celle du sultan Murad, tué traîtreusement par un Serbe. Les récits diffèrent beaucoup quant aux circonstances des deux incidents. Suivant les historiens turcs, qui représentent Murad comme un martyr de la foi musulmane, ce serait quand celui-ci, la lutte terminée, parcourait le champ de bataille, qu'un ennemi blessé se serait relevé et aurait frappé mortellement le sultan, pendant qu'il embrassait en suppliant son étrier [1]. D'après la légende, recueillie par la chronique serbe de Tronochki [2], et que les pesmas

1. *Izvori sèrbské poviestnitzé*, etc., ou sources de l'histoire serbe, publiées en turc, avec traduction serbe et allemande, par BERNAUER et BERLITCH, Vienne, 1857, page 85.

2. *Tronochki lietopisatz*, au tome V du *Glasnik drouchtva Sèrbské slovesnosti*. On croit cette chronique rédigée au XVIe siècle.

Digitized by Google

paraissent avoir suivie en partie, Miloch Ohilitch, semblable au Romain Scœvola, se serait introduit, avant le combat, dans la tente de Murad, soit qu'il se présentât en transfuge, prêt à devenir musulman, soit qu'il accompagnât l'interprète de Lazare, employé aux négociations qui se poursuivaient et, en faisant semblant de baiser le pied que le sultan lui tendait, l'aurait poignardé. Ce dernier pourtant vécut encore assez pour voir amener et faire décapiter en sa présence Lazare qui, la bataille perdue et après avoir combattu vaillamment, avait été pris, son cheval (il en avait eu deux autres de tués sous lui) étant tombé, dit-on, dans une fosse à prendre les loups.

La trahison paraît avoir eu sa part dans les malheurs de cette funeste journée, encore qu'il ne soit pas avéré si elle doit être imputée réellement à Vouk Brankovitch[1]. Toujours est-il que c'est là un des faits qui ont le plus préoccupé la poésie, et je crois d'autant plus à propos de rapporter le récit du moine chroniqueur sur les

1. Vouk Brankovitch était un des gendres de Lazare. L'usage fait de son nom, dans le passage suivant, prouve bien sa triste popularité : « A dater d'aujourd'hui, s'il se trouvait un Montenégrin, un village, etc... qui trahît la patrie, nous le vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas, qui a trahi le seigneur Dieu, et l'infâme Vouk Brankovitch, qui trahit les Serbes à Koçovo et s'attira ainsi la malédiction des peuples et se priva de la miséricorde divine. » (Code du Montenégro, décrété le 15 août 1803.) Sa défection, si elle eut lieu, ne lui fut pas d'un grand profit. Le sultan Bajazet, qui l'avait d'abord laissé en possession d'une partie de la Serbie et de la haute Macédoine, avec Ochrida pour résidence, le fit empoisonner en 1396, après une tentative de révolte.

Digitized by Google

causes, peut-être romanesques[1], auxquelles est attribuée cette trahison, qu'il cite les noms de tous les personnages qui figurent dans les chants.

Voici comment s'exprime l'annaliste :

« Le knèze Vouk Brankovitch méditait aussi de trahir Lazare, cédant en cela aux instigations de Balcha et de Marko.[2] Pour Miloch Obilitch, c'était un preux, très fort et très vaillant, très expert au fait de la guerre, exécutant d'ailleurs fidèlement tous les ordres de Lazare[3]. C'est pourquoi Lazare lui donna sa fille en mariage, le créa knèze et commandant en chef de son armée ; de là la haine que Vouk nourrissait secrètement contre Lazare et contre Miloch. Il y eut de plus une dispute entre les filles de Lazare, épouses de Vouk et de Miloch, au sujet de la beauté et de la bravoure de leurs maris, et dans cette dispute la femme de Vouk donna un soufflet à celle de Miloch. Pour tirer vengeance de cet outrage, Miloch, ayant provoqué Vouk en com-

1. Une dispute entre deux femmes, Brünhild et Krimhild, forme aussi le nœud du poème des *Niebelungen*.

2. Marko Kraliévitch ; Balcha, seigneur de la Zéta, était son beau-frère.

3. Miloch jouit encore d'une telle célébrité parmi les Serbes, que son nom a été donné à un ordre de chevalerie institué en ce siècle au Montenégro ; et qu'en 1840, un Serbe, aumônier militaire en Autriche, publiait un petit livre sous ce titre : *Pregled bitke Kosovo-polske i ïounatchkog diela Obilitcheva, etc.*, ou : examen de la bataille de Koçovo et de l'action héroïque de Miloch Obilitch, au point de vue du droit public, de la morale, de la psychologie, et des idées alors régnantes. Voyez, sur son origine obscure, « la fière Roçanda, » p. 73, avec la note 5.

Digitized by Google

bat singulier, le désarçonna et le jeta à bas de son cheval, et Vouk, qui ne pouvait se venger autrement, commença à calomnier Miloch auprès de Lazare. Il y avait encore deux boïars, du nom de Milan Toplitchanine et Jean Koçantchitch, dont le premier était traducteur pour la langue turque, c'est-à-dire interprète ; c'étaient des hommes forts et intelligents, et ils se rendaient souvent auprès d'Amurat, pour affaires publiques, et avaient ainsi l'occasion d'examiner l'armée turque et de se rendre compte de sa force. Miloch avait grande amitié avec eux, et demandait souvent leurs conseils, sur la manière de mettre Lazare en garde contre les mensonges de Vouk, qui disait à Lazare : Miloch, Ivan et Milan veulent, sire Lazare, te trahir et te livrer aux troupes d'Amurat. Or le soir du samedi, veille du dimanche 14 juin, tous les knèzes et les voïvodes étaient assis à souper à la table du grand knèze Lazare, et comme on parlait beaucoup des traîtres à l'empire, et surtout de Balcha, lequel avait dévoilé le secret de son cœur, Lazare demeura longtemps absorbé dans sa tristesse, la tête appuyée dans sa main qui reposait sur la table, et à la fin, ayant pris un verre, il parla ainsi : « A ta santé, mon fils et voïvode Miloch, traître avec tes conseillers. » Miloch comprit que cela venait de Vouk, qui était assis auprès de Lazare, et s'étant levé, il répondit en ces termes : « Tzar, le traître est assis à tes côtés, je n'en suis pas un ; » et puis, dans sa colère, il se leva de table, en disant : « Demain, tu verras qui est loyal et qui est traître ; quant à moi je veux mourir pour toi et donner la mort au prince Amurat. » Et sur ces paroles, il sortit, suivi de Milan et d'Ivan. Lazare resta à table avec

Digitized by Google

les autres seigneurs, et vers le matin il se rendit à l'église sur la rivière de la Samodréjà, à deux heures de l'endroit où était campée l'armée turque, et il assista au chant des matines et à la sainte messe. [1] »

C'est là qu'on serait venu l'avertir que les Turcs avaient commencé l'attaque. Il est d'ailleurs visible que la dernière partie de ce récit est fondée sur quelque chant fort semblable à ceux qui sont réunis sous le n° V.

La traduction en a été faite à dessein vers par vers, pour offrir un spécimen exact de la manière de l'original.

1. Tronochtki lietopisatz, chez A. Pavitch, p. 39.

Digitized by Google

CHANTS ANCIENS

D'ÉPOQUES DIVERSES

I

LE FRÈRE RESSUSCITÉ[1]

(LES FRÈRES ET LA SŒUR)

II, 9

Une mère avait nourri neuf fils et en dixième une fille, la dernière née, elle les avait nourris et élevés, si bien que les fils étaient en âge de prendre femme, et la fille en âge de prendre un mari ; maints prétendants la demandent : le premier un ban, le second un général[2], le troisième qui la demande est un voisin, du village. La mère la veut donner au voisin du village, ses frères veulent la donner au ban d'outre-mer, et à leur sœur ils disaient : « Accepte, notre chère sœur, accepte le ban d'outre-mer, nous te ferons des visites fréquentes : dans l'année chaque mois, dans le mois chaque semaine. » La sœur obéit à ses frères, et elle partit avec le ban d'outre-mer. Mais voilà, ô la grande merveille ! que Dieu déchaîne la peste, et elle fait périr les neuf frères, il ne resta que la mère seule, sans soutien.

Trois années ainsi se passèrent. Iélitza, la sœur, gémit amèrement : Dieu clément, la grande merveille ! quelle

Digitized by Google

offense si grande ai-je commise envers mes frères, qu'ils ne me viennent point visiter ? — Ses nombreuses belles-sœurs la grondent : « Chienne que tu es, notre belle-sœur ! tes frères t'ont prise en grande haine, puisqu'ils ne te font point de visite. » Iélitza se plaint amèrement, se plaint amèrement soir et matin.

Mais Dieu clément s'émut de compassion et il envoya deux de ses anges, vers le tombeau de Jean, Jean le plus jeune des frères : « Ranimez-le de votre souffle, de la pierre funéraire faites-lui un cheval, avec la terre pétrissez-lui des gâteaux, dans le linceul taillez-lui des objets à donner en présent, pourvoyez-le pour qu'il fasse visite à sa sœur. » Rapidement les deux anges de Dieu descendirent vers la blanche tombe de Jean, ils le ranimèrent de leur souffle, de la pierre funéraire lui firent un cheval, avec la terre ils lui pétrirent des gâteaux, dans le linceul lui taillèrent des objets à donner en cadeau, ils le pourvurent pour qu'il fit visite à sa sœur.

Jean l'adolescent chemine rapidement ; quand il arriva en vue de la maison, sa sœur l'aperçut de loin et elle s'avança à sa rencontre, pleurant de tendresse et sanglotant ; ils ouvrent les bras, ils se baisent au visage, et puis la sœur dit à son frère : « Vous m'aviez promis, frère, quand vous m'avez donnée en mariage, que vous me feriez de fréquentes visites : dans l'année chaque mois, dans le mois chaque semaine ! Voilà aujourd'hui trois ans d'écoulés, et vous n'étiez pas encore venus me voir. » Sa sœur lui dit encore : « Pourquoi, frère, es-tu devenu si blême, on dirait que tu sors de dessous terre ? » Jean l'adolescent lui répond : « Tais-toi, ma sœur, au nom de Dieu ! que n'ai-je pas eu à souffrir ! il

Digitized by Google

a fallu marier huit frères et j'ai servi huit belles-sœurs; quand nos frères se sont mariés, nous avons bâti *neuf* blanches maisons; voilà pourquoi, ma sœur, je suis devenu si noir. » Et il resta là trois jours.

Pendant ce temps Ielitza s'apprête, elle prépare de beaux présents, pour les offrir à ses frères et à ses belles-sœurs; pour ses frères elle taille des chemises de soie, pour ses belles-sœurs (elle commande) des bagues et des anneaux. Jean cependant s'efforçait de la retenir : « Ne pars point, ma chère sœur, attends que nos frères viennent te visiter[3]. » Mais Iélitza ne veut point de retard, elle apprête de beaux cadeaux, et Jean se met en chemin avec sa sœur. Quand ils approchèrent de la maison, ils passèrent près de la blanche église . « Attends un instant, ma chère sœur, dit Jean l'adolescent, que j'entre dans la blanche église; au mariage d'un de nos frères j'ai perdu mon anneau d'or, je vais le chercher, ma chère sœur! » Jean l'adolescent rentra dans sa tombe, et Iélitza s'arrêta à l'attendre. Elle l'attendit, puis se mit à sa recherche; les tombes étaient nombreuses autour de l'église, et elle comprit aussitôt, la pauvrette, que Jean l'adolescent était mort. Vite elle court vers la blanche maison; quand elle en fut proche, elle entendit au dedans gémir un coucou, mais ce n'était point un coucou gris, c'était sa vieille mère. Iélitza arrive devant la porte, elle s'écrie et appelle : « Malheureuse mère, ouvre-moi! » La vieille mère lui répond : « Passe ton chemin, fléau de Dieu, tu as fait périr mes neuf fils, et maintenant tu me veux, moi, leur vieille mère! » Mais Iélitza reprend : « Malheureuse mère, ouvre-moi la porte, ce n'est pas le fléau de Dieu, mais Iélitza ta chère fille. » Sa mère alors lui

Digitized by Google

ouvrit la porte, elles gémirent comme des coucous, elles s'étreignirent de leurs bras blancs, ensemble elles tombèrent mortes par terre.

II

LA CONSTRUCTION DE SCUTARI (SKADAR)

II, 26

Trois frères bâtissaient une ville, trois frères, les Mèrniavtchévich ; l'un était le roi Voukachine, le second le voïvode Ougliécha, et le troisième était Goïko [4]. La ville qu'ils construisaient était Scutari sur la Boïana ; trois ans ils y travaillèrent, avec trois cents ouvriers, sans pouvoir poser les fondations, et moins encore élever les murailles : ce que les ouvriers avaient édifié pendant le jour, la Vila venait la nuit le renverser.

Quand commença la quatrième année, la Vila cria de la montagne : « Ne te tourmente point, roi Voukachine, ne consume pas tes richesses ; tu ne saurais bâtir les fondations, et moins encore édifier les murailles, à moins de trouver deux personnes à noms semblables, à moins de trouver Stoïa et Stoïan [5], le frère et la sœur, et en les emmurant dans les fondations, celles-ci se soutiendront, et ainsi tu pourras édifier la ville. »

Quand le roi Voukachine eut entendu ces paroles, il appela son serviteur Decimir : « Decimir, mon cher enfant, jusqu'ici tu fus mon serviteur fidèle, et désormais tu seras mon enfant chéri : attelle, mon fils, des chevaux à une voiture, et emportant six charges d'or, va jusqu'au

Digitized by Google

bout du monde chercher deux personnes à noms semblables ; cherche Stoïan et Stoïa, le frère et la sœur, et enlève-les, ou les achète pour de l'or, et ramène-les à Scutari sur la Boïana, pour que nous les emmurions dans les fondations : peut-être celles-ci alors tiendront, et pourrons-nous édifier la forteresse. * »

Le roi Voukachine appela Rad l'architecte, et Rad appela les trois cents ouvriers. Le roi édifie Scutari sur la Boïana, le roi l'édifie, la Vila le renverse, elle ne laisse point bâtir les fondations, et moins encore élever la cité, puis de la montagne elle s'écrie : « Ecoute-moi, roi Voukachine ! Ne te tourmente point, ne consume pas tes richesses, tu ne saurais bâtir les fondations, et moins encore élever la cité. Mais voici que vous êtes trois frères, ayant chacun une fidèle épouse. Celle qui viendra demain à la Boïana, apporter le repas des ouvriers [6], emmurez-la dans les fondations, et celles-ci se soutiendront, et ainsi vous pourrez bâtir les murailles. »

A ces paroles, le roi Voukachine appela ses deux frères : « Ecoutez, mes chers frères, voici ce qu'a dit la Vila de la montagne. Il ne sert de rien de consumer nos richesses, la Vila ne nous laissera point bâtir les fondations, et moins encore élever la ville. Mais nous sommes, a dit la Vila de la montagne, trois frères, ayant chacun une fidèle épouse. Celle qui viendra demain à la Boïana, apporter le repas des ouvriers, emmurons-la dans les fondations, ainsi celles-ci se soutiendront, et nous édifierons

* Decimir part en effet, mais après un voyage de trois années qui l'a conduit au bout du monde, il revient annoncer l'inutilité de ses recherches.

Digitized by Google

la cité. Mais engageons à Dieu, mes frères, notre parole solennelle, que nul de nous n'avertira sa femme, et que nous laisserons au hasard à décider laquelle viendra à la Boïana. » Et chacun engagea à Dieu sa foi, de ne rien dire à son épouse.

La nuit cependant tomba ; ils s'en retournèrent à leurs blanches maisons, soupèrent comme il convient à des seigneurs, puis allèrent se coucher chacun avec sa femme. Mais si tu voyais la grande merveille ! Le roi Voukachine viola sa parole, et il fut le premier à dire : « Prends bien garde, ma fidèle épouse, de ne pas venir demain à la Boïana, ni d'apporter le repas des ouvriers, car tu y perdrais la vie, on te murerait dans les fondations de la forteresse. » Ougliécha fait la même révélation à sa femme.

Le jeune Goïko ne trahit point sa foi et ne révéla point le secret à son épouse. Le matin venu, les trois Mèrniavtchévitch se levèrent de bonne heure, et s'en allèrent vers la Boïana, à la forteresse.

Le temps arriva de porter le dîner. Or le tour était à dame la reine. Elle alla trouver sa belle-sœur, la femme d'Ougliécha : « Ecoute, dit-elle, je suis prise d'un mal de tête, toi, tu es bien portante, tandis que je ne puis me remettre, porte aux ouvriers leur dîner. » La femme d'Ougliécha lui répondit : « Dame reine, ma belle-sœur, et moi aussi, je suis prise d'un mal à la main, tu es en santé, je ne puis me remettre, ainsi adresse-toi à notre plus jeune belle-sœur. » *

* Elle va en effet lui faire la même demande.

Digitized by Google

« Ecoute, dame reine, répondit la jeune femme de Goïko, je serais heureuse de t'obéir, mais mon petit enfant n'est pas encore baigné, et mon linge n'est pas encore lavé. — Va, ma belle-sœur, reprit la reine, et porte aux ouvriers leur dîner ; je laverai ton linge, et notre belle-sœur baignera l'enfant. » La jeune femme n'a plus rien à dire, et elle part portant le dîner.

Quand elle fut au bord de la Boïana, Goïko Mèrniavtchévitch l'aperçut, et le cœur du jeune homme se serra, il eut pitié de sa chère petite épouse, il eut pitié de son enfant au berceau, qui n'était né que depuis un mois, et les larmes coulèrent sur son visage. La svelte jeune femme le vit pleurer, elle s'avança jusqu'à lui, d'un pas léger, et d'une voix douce lui dit : « Qu'as-tu, mon bon seigneur, que les larmes coulent sur tes joues ? — Il y a un malheur, ma chère petite femme, j'avais une pomme d'or qui vient de tomber dans la Boïana ; voilà ce qui m'afflige, et de quoi je ne me puis consoler. » Elle ne comprend point, la jeune femme, mais elle dit à son seigneur : « Prie Dieu qu'il te donne la santé, et tu fondras une autre pomme, et plus belle. »

Cependant la douleur du héros devenait plus cruelle, et il détourna la tête pour ne plus voir sa femme ; sur cela arrivèrent les deux Mèrniavtchévitch, les beaux-frères de la jeune femme de Goïko, et l'ayant prise par ses blanches mains, ils l'emmenèrent vers la forteresse pour l'y emmurer, et appelèrent Rad l'architecte qui appela à grands cris les trois cents ouvriers, et la svelte jeune femme souriait croyant que c'était un jeu. L'ayant poussée pour l'enfermer dans la muraille, les ouvriers apportèrent du bois et des pierres, et maçonnèrent jusqu'à la hauteur

Digitized by Google

de son genou, et la svelte jeune femme souriait, espérant encore que ce n'était qu'un jeu. Les trois cents ouvriers apportèrent et bois et pierre, et maçonnèrent jusqu'à la hauteur de sa ceinture, et alors pierre et bois commençant à la serrer, elle vit le malheur qui l'attendait, et avec un gémissement amer, pareil au sifflement d'un serpent, elle se mit à implorer ses *chers* beaux-frères : « Ne me faites point, si vous croyez en Dieu, enfermer dans le mur, jeune comme je suis. » Ainsi elle priait, mais de rien ne lui servit ; car ses beaux-frères ne la regardèrent même point. Alors surmontant la honte et la crainte, elle supplia son mari : « Ne permets pas, mon bon seigneur, qu'ils me fassent périr, jeune comme je suis ; mais va trouver ma vieille mère, ma mère est assez riche, et tu pourras acheter un homme ou une femme esclave, que vous enterrerez dans les fondations[7]. » Ainsi elle priait, mais de rien ne lui servit.

Et quand elle vit que ses supplications étaient inutiles, elle s'adressa à Rad l'architecte : « Mon frère en Dieu, architecte Rad, laisse une ouverture devant ma poitrine, et par là tire mes blanches mamelles, afin qu'on apporte mon petit Iova, et qu'il y puisse teter. » Rad, qu'elle appelle frère, accède à cette prière ; il lui laisse devant la poitrine une ouverture, et tire par là les mamelles, afin, quand viendra le petit Iova, qu'il y puisse teter. L'infortunée implore encore une fois Rad : « Mon frère en Dieu, architecte Rad, laisse-moi une ouverture devant les yeux, afin que je puisse voir jusqu'à ma blanche maison, quand on m'apportera Iova, et qu'au logis on le remportera. » Rad accéda encore à sa prière, et lui laissa devant les yeux une ouverture, afin qu'elle pût

Digitized by Google

voir jusqu'à sa blanche maison, quand on lui apporterait Iova, et qu'au logis on le remporterait.

Et ainsi on l'enferma dans la muraille, puis on apporta l'enfant dans son berceau, et durant une semaine elle l'allaita. Au bout de la semaine, sa voix s'éteignit, mais l'enfant trouva toujours sa nourriture, et elle l'allaita une année entière.

Ainsi qu'il en fut alors, il en est encore aujourd'hui, et là toujours coule de la nourriture, comme une merveille et comme un remède pour la femme mère qui n'a point de lait[8].

III

LE COMBAT DU BAN STRAHINIA ET D'ALI LE VALAQUE*

II, 44

Analyse partielle (vers 1 à 509). Le Ban (aussi *banovitch*) Strahinia, d'après la tradition un des principaux personnages

* Sous ce titre je donne la dernière partie (du vers 510 jusqu'à la fin, vers 812) du chant intitulé « le Ban Strahinia » qui est, après celui des « Noces d'Ivan », la plus étendue des pesmas anciennes ; le même chanteur l'a fournie. Si je ne l'ai pas traduite en entier, c'est qu'elle offre des longueurs, et en outre un hors d'œuvre, l'épisode du derviche, qui n'occupe pas moins de 191 vers. Il a paru cependant indispensable d'analyser brièvement la première partie, pour faciliter l'intelligence de ce qui suivra.

Digitized by Google

de son époque, et dont le nom figure dans plusieurs chants, était gendre de Ioug-Bogdan, et par conséquent beau-frère du knèze ou tzar Lazare. — Au début du poème, il part de son château de Banska, situé non loin de la vallée de Koçovo, pour faire une visite à son beau-père, à Krouchévatz, dans la Serbie actuelle. Il y menait joyeuse vie, lorsqu'une lettre de sa mère vient le surprendre. Elle lui annonce qu'un Turc, du nom de Ali le Valaque le Fort *(silni Vlah-Aliya)* a pris et livré aux flammes son château de Banska, l'a foulée elle-même, sa mère, aux pieds des chevaux, a pris et emmené vers Koçovo la femme de Strahinia, qu'il « caresse sous sa tente ». Cette nouvelle est précédée de détails prolixes et hors de place sur la marche de l'armée turque et son campement dans les plaines de Koçovo, où devait avoir lieu bientôt la fameuse bataille.

Consterné et furieux, le ban prend la résolution d'aller, jusqu'au milieu des troupes turques, chercher le ravisseur, tirer vengeance de lui, et lui reprendre sa femme. Pour cela, il demande à Ioug de permettre à ses neuf fils de l'accompagner, et il cherche à le rassurer sur les conséquences de cette expédition, en disant qu'il fera prendre à ses beaux-frères un costume turc, et que lui-même parlant le turc, l'arabe et l'albanais, se fera passer pour un chef de bande (*délibacha*) ou officier du sultan. Voici la réponse de Bogdan à cette ouverture, elle est empreinte d'une barbarie, qui fera explosion à la fin du poème :

« ..... Mon cher gendre, brave ban Strahinia, quelle « folie s'est emparée de toi? Mais ne sais-tu pas ceci? Ne fût-« elle restée qu'une seule nuit sous la tente du Turc, elle ne « peut plus t'être chère ; Dieu l'anéantisse, la maudite, elle « le préfère à toi, mon fils ; laisse-la, que le démon l'em-« porte ! Je te marierai à une meilleure épouse, je boirai « avec toi du vin frais, et nous resterons amis à toujours ;

Digitized by Google

« mais je ne te laisse pas emmener mes fils à Koçovo. » (v. 251-261).

Strahinia contient sa colère ; par fierté il va lui-même seller son cheval et part ; toutefois, en s'éloignant de Krouchévatz, il se retourne, pour voir si ses beaux-frères ne se seraient pas ravisés. Ne voyant rien venir et se sentant seul, sans amis, il appelle d'un cri son lévrier, Karaman, qu'il avait laissé à l'écurie, et qui ne tarde pas à le rejoindre. La vue de l'immense armée turque, répandue dans les champs de Koçovo, lui cause bien un moment d'effroi, mais il n'en poursuit pas moins ses recherches à travers les ennemis ; jusqu'à ce que, arrivé au bord de la rivière de la Sitnitza, il reconnaît dans un derviche, qui campait sous une tente, un homme qu'il avait autrefois capturé et retenu en prison pendant neuf ans, et ensuite relâché sur parole de payer une rançon. Strahinia lui ayant dit qu'il lui fait remise de la rançon, le derviche fait serment de ne pas le trahir, dût-il massacrer la moitié de l'armée turque. Il lui apprend ensuite qu'Ali a dressé sa tente à l'écart sur le mont Goletch, et la pesma continue ainsi :

.....

..... Le ban éperonne son cheval blanc, il traverse à gué la Sitnitza, et commence à gravir le mont Goletch ; il est en bas, et là-haut est le soleil, qui éclaire toute la plaine de Koçovo et répand ses rayons sur l'armée impériale.

Mais que fait Ali le Valaque ? Toute la nuit il caresse la femme de Strahinia sous sa tente, sur la montagne. Le Turc avait une vilaine coutume : il aimait à s'endormir au matin, quand le soleil paraissait. Ses yeux se sont fermés, et il est plongé dans le sommeil ; si chère lui était sa captive, la femme de Strahinia, qu'il est tombé

Digitized by Google

endormi sur son sein ; sur elle repose la tête du fort Ali le Valaque. Elle a ouvert la porte de la tente, elle contemple les champs de Koçovo ; ses regards se promènent sur l'armée turque, elle examine les tentes, les chevaux et les guerriers. Pour son malheur ses yeux se détachent de la plaine, et se portent sur la pente du Goletch, elle y aperçoit un cheval et son cavalier. Elle ne l'a pas plus tôt vu et considéré, que de la main elle frappe légèrement le Turc, elle le frappe sur la joue droite et commence à lui dire : « Seigneur, redoutable Ali, vite lève-toi, ou ta tête ne se lèvera plus ! il est temps de mettre ta riche ceinture, et de prendre tes armes brillantes ; voilà le ban Strahinia qui vient, il va t'abattre la tête, il va t'arracher les yeux. »

Le Turc flambe, comme un feu vivant, il tressaille et jette un coup d'œil, puis éclatant de rire : « Mon âme, dit-il, épouse de Strahinia, c'est ce rustre qui te fait si peur ? C'est merveille comme il t'a épouvantée ; quand je t'aurai emmenée dans la cité d'Andrinople, là aussi tu t'imagineras voir le ban. Ce n'est pas Strahinia, mais c'est quelque officier impérial, que le sultan m'aura envoyé, le sultan, ou bien le vizir Mehmed, pour me sommer de faire ma soumission, de crainte que je ne mette le désordre dans l'armée impériale ; les vizirs ont pris peur, ils craignent de faire connaissance avec mon sabre. Si tu en as le courage, regarde bien, mon âme, et n'en ressens aucune frayeur, quand je tirerai mon sabre tranchant, et que j'en frapperai l'officier impérial, pour ôter à l'empereur l'envie de m'en envoyer un autre. » L'épouse de Strahinia lui réplique : « Seigneur, redoutable Ali, est-ce que tu ne vois pas ? puissent tes yeux

Digitized by Google

tomber ! Ce n'est pas là un officier impérial, mais bien mon seigneur, le ban Strahinia. Ne reconnais-je pas son front et sous le front ses deux yeux, sa double moustache noire, et sous lui son cheval blanc, et son lévrier fauve Karaman ? Ne plaisante pas, seigneur, il y va de ta tête.» Quand le Turc, Ali le Valaque, a entendu ces mots, la fureur le rend fou, d'un bond il est sur ses pieds légers, il met sa riche ceinture, y enfonce des poignards acérés, puis il attache son sabre tranchant, et ses yeux ne quittent plus le coursier blanc.

Cependant le ban arrive devant la tente ; c'était un homme sage, et pourtant il commet une faute ; on était au matin, et il ne souhaite pas le bonjour, ni ne salue en turc, mais il apostrophe outrageusement Ali : « Te voilà donc, bâtard ! bâtard rebelle au sultan ! quelle maison as-tu pillée ? quelle famille as-tu emmenée en esclavage ? l'épouse de qui caresses-tu là sous la tente ? Sors, que nous nous battions bravement. »

Le Turc s'élance comme un fou furieux, d'un bond il atteint son cheval, d'un autre il se jette en selle, et il ramène à lui les rênes. Mais Strahinia non plus ne perd pas de temps, il pique des deux et darde sa lance de guerre, les deux guerriers se ruent l'un sur l'autre. Ali le Valaque a étendu le bras, de la main il saisit au vol la lance du ban, et puis lui adresse ces paroles : « Vil bâtard, ban Strahinia, de quoi donc, manant, t'es-tu avisé ? Tu n'as pas affaire à une vieille femme de la Choumadia, qu'on chasse devant soi en l'injuriant, mais tu as affaire au fort Ali le Valaque, qui ne craint ni sultan ni vizir, à qui toute l'armée impériale fait l'effet de fourmis dans l'herbe ; et c'est avec lui, rustre ! que

Digitized by Google

tu veux te mesurer ! » Il a parlé, il darde sa lance de guerre, du premier coup il aurait traversé Strahinia, mais Dieu vint à son aide : le ban avait un bon cheval de guerre ; en entendant siffler la lance, le coursier a ployé les genoux, par-dessus lui la lance a passé, elle a frappé une froide pierre, et en trois morceaux elle s'est brisée, là où se termine le fer et là où s'appuie la main droite. Les lances étant rompues, ils brandirent leurs noueuses masses d'arme : les coups qu'assénait le fort Ali le Valaque, qu'il assénait au ban Strahinia, le jetèrent hors de la selle, le poussèrent jusque sur les oreilles de son cheval.

Dieu vint en aide au ban. Il avait un coursier de combat, tel qu'on n'en voit pas le pareil aujourd'hui chez les Serbes, ni chez les Serbes ni chez les Turcs ; il se donna une telle secousse et de la tête et du corps, qu'il remit son maître en selle. Quand c'est le ban Strahinia qui à son tour frappe Ali le Valaque, le terrible dragon, il est impuissant à le faire bouger de la selle, et le cheval noir s'enfonce des quatre pieds jusqu'aux genoux dans la terre. Les noueuses masses s'étaient brisées, et les nœuds en étaient dispersés, alors ils dégaînèrent leurs sabres tranchants pour continuer le combat. C'est alors qu'il fallut voir le ban Strahinia ! Le sabre qu'il avait à la ceinture, on dit qu'il avait été forgé par deux forgerons, deux forgerons et trois aides, pendant toute une semaine, d'un dimanche à l'autre ; puis ils avaient refondu l'acier, et en avaient fait un sabre tranchant. Le Turc porte un coup, le ban le pare de son sabre, et celui du Turc se brise par la moitié. A cette vue le ban est transporté de joie, il multiplie furieusement ses coups de droite et

Digitized by Google

de gauche, cherchant à abattre la tête du Turc ou à lui couper le bras. Mais les deux héros sont de même force, le Turc ne laisse pas toucher à sa tête ni blesser ses bras, il pare les coups de la moitié de sabre qui lui restait : autour de son col il la faisait tourner agilement et défendait ainsi son col, si bien que peu à peu il entailla le sabre du ban, qui tomba morceau par morceau. Tous deux avaient leurs sabres brisés, rompus jusqu'à la poignée, ils en jetèrent les tronçons, et sautant à bas de leurs chevaux agiles, se saisirent à la gorge. Alors une lutte commença entre les deux héros sur la pente unie du Goletch, tout un jour d'été jusqu'à midi la lutte dura, tant qu'ils commencèrent à jeter de l'écume ; chez le Turc elle était blanche comme la neige des montagnes, chez Strahinia blanche et puis sanglante, elle ensanglanta ses habits sur sa poitrine, elle ensanglanta ses deux bottes. Quand le ban se sentit épuisé, il se mit à dire : « Mon épouse, que Dieu t'anéantisse ! Tu nous vois aux prises et nous regardes, pour qui fais-tu des vœux ? Ramasse donc un tronçon de sabre et frappes-en soit moi, soit le Turc ; décide-toi, femme, pour qui tu voudras. »

Mais le Turc impétueusement s'écrie : « Mon âme, épouse de Strahinia, ce n'est pas moi qu'il faut frapper, mais Strahinia, jamais plus tu ne peux lui être chère, il n'aura que mépris pour toi, il te reprochera soir et matin d'être restée avec moi sous la tente ; moi je t'aimerai toujours, je t'emmènerai à la cité d'Andrinople, je te donnerai trente suivantes, pour porter les pans de ta robe et tes manches ; je te nourrirai de miel et de sucre, te parerai de ducats du haut de la tête jusqu'à l'herbe verte ; donne le coup mortel au ban Strahinia. »

Digitized by Google

Une femme se laisse facilement séduire : celle-là bondit, comme prise de folie, et ayant trouvé un tronçon de sabre, elle l'enveloppa dans un mouchoir brodé, de crainte de blesser sa blanche main, puis sautant ça et là, elle épargna le Turc Ali le Valaque, mais frappa son seigneur, le ban Strahinia. Du coup qu'elle lui assène, elle a brisé l'aigrette, fendu le bonnet de feutre blanc, et blessé légèrement la tête du héros. Le sang commence à couler sur le visage du ban, ses deux yeux allaient en être inondés, Strahinia a peur, il voit qu'il va périr follement et sottement, mais une idée lui vient à l'esprit, il appelle à pleine gorge son chien Karaman, le lévrier qu'il avait dressé à la chasse. Il a poussé un cri, il en pousse un second, le lévrier l'entend et d'un bond fond sur l'épouse du ban. Toute femme est peureuse, les chiens leur sont une épouvante; elle jette le tronçon de sabre dans l'herbe verte, en poussant un cri aigu, qui s'entend au loin, saisit le lévrier par les oreilles et dévale sur la pente, se débattant sans pouvoir lui échapper.

Le Turc n'en pouvait croire ses yeux, tant cela lui allait au cœur, et il regarde ce qui va advenir d'elle. Cependant le ban retrouve des forces nouvelles et son cœur vaillant se raffermit, il enlève et étreint son ennemi, tant qu'il l'enlève de terre et le renverse. Une telle rage transportait le ban, qu'il ne cherchait plus rien qui ressemble à une arme, mais il étreignit le Turc par le col, lui enfonça ses dents dans le gosier et l'égorgea, comme fait un loup d'un agneau.

Strahinia se releva, puis il se mit à crier et à menacer le fauve lévrier, tant qu'il lui fit lâcher prise. Délivrée, sa femme dévalait la montagne, voulant s'enfuir chez

Digitized by Google

les Turcs, mais elle en est empêchée par le ban Strahinia, qui la saisit par la main, la mena vers son cheval blanc, sauta en selle, plaça sa femme en croupe derrière lui, et ensuite partit au galop ; il chercha des chemins détournés, afin de se dérober à l'armée turque et il atteignit heureusement la plaine de Krouchévatz et la maison de son beau-père.

Le vieil Ioug-Bogdan l'a aperçu, et ses neuf beaux-frères vont à sa rencontre, ils ouvrent les bras, se baisent au visage, et s'informent de leurs santés. Mais le vieillard s'est aperçu que son gendre est blessé et que son aigrette est brisée, et les larmes roulent sur son blanc visage : « Malheur à notre empire ! Ainsi donc il y a parmi les Turcs, ainsi donc il y a des héros vaillants, capables de blesser mon gendre, qui n'a pas au loin son pareil. » Les fils tressaillirent d'effroi. Mais le ban Strahinia commence à dire : « Sois sans inquiétude, mon beau-père, et vous, beaux-frères, ne vous effrayez pas ; il ne s'est pas trouvé chez l'empereur de héros capable de me vaincre ou de me blesser ; voulez-vous que je vous dise qui m'a blessé, de quelles mains j'ai reçu des blessures ? Tandis que je me battais avec le Turc, ô mon beau-père, vieil Ioug-Bogdan, alors mon épouse m'a frappé, mon épouse, ta chère fille, elle ne voulait pas de moi, elle a aidé le Turc ». Ioug s'enflamme comme un feu vivant, il crie à ses neuf fils : « Tirez vos neuf couteaux, coupez-moi cette chienne en morceaux. »

Les fils obéirent à leur père, et déjà ils s'élançaient sur leur sœur, quand le ban Strahinia les arrêta, en disant à ses beaux-frères : « Quelle pudeur vous est donc venue aujourd'hui ? contre qui avez-vous tiré vos cou-

Digitized by Google

teaux ? puisque vous êtes, frères, de si vaillants héros, où donc étaient vos couteaux, où étaient vos sabres, lorsque je partais pour Koçovo ? C'est là qu'il eût fallu faire montre de bravoure contre le Turc, et m'assister dans le péril où j'étais. Je ne vous laisserai pas tuer votre sœur, avais-je besoin de vous pour cela ?[9]..... mais j'ai pardonné à mon épouse. »

Il y a peu de héros, tels qu'était le ban Strahinia.

IV

LA TZARINE MILITZA ET LE DRAGON DU IASTRÉBATZ

II, 43

Gloire à Dieu, gloire à lui seul !

Le tzar Lazare est à souper, à ses côtés la tzarine Militza ; Militza est triste et abattue, son visage est pâle et assombri. Le tzar Lazare l'interroge : « O Militza, ô ma tzarine ! A ce que je vais te demander, réponds sincèrement : pourquoi es-tu ainsi triste et abattue, pourquoi ton visage est-il pâle et assombri ! Te manque-t-il donc quelque chose dans notre palais ? »

Et la tzarine Militza lui dit : « Tzar Lazare, couronne d'or de la Serbie ! puisque tu m'interroges, je vais te répondre sincèrement. Il y a de tout à suffisance dans notre palais, mais voilà une année entière qu'un dragon a pris l'habitude, le dragon de l'Iastrébatz a pris l'habitude de venir à la blanche tour et de m'embrasser. »

Digitized by Google

Quand le glorieux tzar Lazare a entendu ces paroles : « Ecoute-moi, dit-il, tzarine Militza ! Après l'heure du souper, quand tu t'en iras à la blanche tour, lorsqu'arrivera le dragon de l'Iastrébatz, demande-lui si, après Dieu, il craint encore quelqu'un, s'il craint au monde quelque héros. » Peu après le tzar monta à la galerie, et la tzarine à sa haute tour.

Bientôt, peu de temps s'était passé, voilà que la montagne de l'Iastrébatz s'illumina, le dragon prit son vol des bords du Zmaïévatz, la froide rivière, et passant au-dessus de la plaine de Krouchévo, il arriva à la blanche tour ; là il se posa sur la molle couche, il se dépouilla de son vêtement de feu, et s'étendit aux côtés de la tzarine. Alors la tzarine Militza lui demande : « Par Dieu, dragon de l'Iastrébatz ! quand tu viens à cette blanche tour, et que tu es couché à mes côtés, après Dieu crains-tu encore quelqu'un, crains-tu quelque héros au monde ? — Tais-toi, Militza, que ta bouche reste muette ! c'est Lazare qui t'a persuadée (de me faire cette question). » Mais Militza s'en défendit par des serments : « Non, dragon, sur ma vie ! mais je vois que tu es un vaillant héros. » Ces paroles persuadent le dragon de l'Iastrébatz, il se laisse tromper, une vipère l'a mordu, et il commence à ainsi parler : « O Militza, ô ma tzarine ! puisque tu m'interroges, que je te dise la vérité : aux quatre côtés de la terre je ne crains personne, excepté Dieu, personne, aucun héros, si ce n'est le Dragon-Despote Vouk [10], de la plaine qu'on appelle la Sirmie et du village de Koupinovo ; voilà le seul héros que je redoute au monde, car voilà longtemps que je connais Vouk : enfants, nous étions ensemble sur la haute montagne de l'Iastrébatz, et dans nos jeux, c'était

Digitized by Google

toujours Vouk qui avait le dessus; il est le seul héros que je redoute. » Pendant que le dragon tenait ce discours, l'étoile du matin apparut, il prit son vol vers les cimes de l'Iastrébatz, et la tzarine s'en fut trouver le tzar à sa galerie, et elle lui raconte ce que le dragon lui avait dit.

Le tzar, dès qu'il eut ouï Militza, se mit à écrire une lettre menue, qu'il envoie dans la Sirmie, terre plate, au Dragon-Despote Vouk : « Ecoute-moi, Dragon-Despote Vouk! Viens me trouver à la cité de Krouchévatz, et tue-moi le dragon de l'Iastrébatz, pour qu'il ne fasse plus l'amour avec ma tzarine, et je te donnerai trois charges d'or, je te donnerai aussi le banat de la Sirmie pour en être le maître, tant que tu vivras. »

La lettre part pour la Sirmie, terre plate, et quand elle parvint au Dragon-Despote Vouk, et qu'il l'eut parcourue, il tomba dans de profondes réflexions, car il lui était dur de donner la mort au dragon : ira-t-il, ou n'ira-t-il pas? Il a tout pesé, il prend sa résolution, il s'apprête, puis il descend aux celliers, monte son fougueux moreau, et part de nuit pour la cité de Krouchévatz. Mais il ne voulut point entrer dans la tour de Lazare, il s'arrêta dans la plaine de Krouchévo, au milieu des blés de l'illustre Lazare. Là Vouk attacha son cheval et dressa une blanche tente. Le jour pointait, le soleil venait de paraître, l'illustre tzar Lazare s'était levé de grand matin, il se promenait dans sa haute tour. Jetant les yeux sur la plaine de Krouchévo, il aperçut la tente au milieu des blés et dessous le Dragon-Despote Vouk, et s'adressant à la tzarine Militza : « O Militza, lui dit-il, ma tzarine, voilà un étrange héros qui a dressé sa tente dans nos champs en plein blé, et il est assis à boire du vin. » A ces mots, la

Digitized by Google

tzarine Militza regarda du côté des champs et du blé, et elle reconnut le Dragon-Despote Vouk, puis elle dit doucement au tzar: « C'est le Dragon-Despote Vouk, tel est le dragon de l'Iastrébatz. » Ce qu'entendant l'illustre Lazare, il lui envoya un beau dîner, et avec cela du vin, et l'invita à souper chez lui; mais Vouk ne voulut point aller souper, il resta dans la plaine de Krouchévo, et voici ce qu'il mande au tzar: « Qu'il recommande à la tzarine de ne point fermer la porte de la tour et d'attendre sur son lit le dragon, mais que de moi elle ne lui parle point; pour moi, je sais à quel moment il convient d'attaquer, et comment je tuerai le dragon. » Le serviteur a rapporté ces paroles à l'illustre tzar, et le tzar les répète à la tzarine Militza.

Le jour se passa, la nuit sombre arriva, le tzar se rendit dans la haute galerie, et la tzarine à la blanche tour; elle n'en ferme point la porte, mais elle attend le dragon de l'Iastrébatz. Peu de temps s'était écoulé, tout d'un coup la montagne de l'Iastrébatz s'illumina, et le dragon, prenant son vol, s'abattit dans la blanche tour et s'allongea sur la couche aux côtés de la tzarine. Mais voilà que le Dragon-Despote Vouk s'écrie: « Celui qui fait l'amour dans la blanche tour, qu'il en sorte, ne voit-il que c'est fait de lui? » Et le dragon dit à la tzarine: « Ah! Militza, que Dieu t'anéantisse! Tu m'as vendu à Lazare. » Cela il dit, puis il sort de la blanche tour, mais il ne s'enfuit point du côté de l'Iastrébatz, il s'élève dans le ciel jusqu'aux nues, et le Dragon-Despote Vouk l'y poursuit; dans les hauteurs il l'a atteint, il le frappe de sa lourde masse, et lui brise les ailes. Le dragon tombe dans l'herbe verte, et d'une voix qui ressemble au siffle-

Digitized by Google

ment d'une vipère venimeuse : « Ainsi puisse-t-il arriver à tout héros qui dira ses secrets à celle qu'il aime ! » Près de lui s'abat le Dragon-Despote Vouk ; il tranche la tête du dragon, la porte au tzar dans son appartement, et devant lui la jette sur le tapis de soie. Or quand Lazare vit cette tête, d'épouvante la fièvre le prit, ensuite il fit préparer, pour le Dragon-Despote Vouk, il lui fit préparer trois charges d'or et lui expédia un firman menu, par lequel il lui donnait la Sirmie pour y commander, lui, ses enfants et sa postérité, tant que dureraient le soleil et la lune, puis Lazare dit au Dragon-Despote Vouk : « Voici, mon fils Dragon-Despote Vouk, voici pour toi un peu d'or; si jamais il t'en manque, viens en demander à ton père d'adoption, il aura pour toi de l'or autant que tu en voudras. » Et après cela ils vécurent, s'entr'aidant l'un l'autre, et le héros est célébré pour ses prouesses, comme un jour heureux dans l'année.

V.

LA BATAILLE DE KOÇOVO

II, 50.

1.

Le tzar Murad fond sur Koçovo,
comme il y arrive il écrit une lettre menue,
et l'envoie vers la ville de Krouchévatz,
aux mains du prince Lazare :

Digitized by Google

« O Lazare, tête de la Serbie,
« ce qui n'a jamais été, ce qui ne peut être,
« c'est qu'il y ait une seule terre et deux seigneurs,
« et que les mêmes *raïas* payent deux tributs.

« Régner tous deux nous ne pouvons.
« Envoie-moi donc clefs et tributs,
« les clefs d'or de toutes les cités,
« et le tribut pour sept années ;
« si tu ne veux me les envoyer,
« viens vers les champs de Koçovo,
« que nous partagions la terre avec nos sabres. »

Lorsque la lettre menue parvient à Lazare,
il la regarde et verse des pleurs amers.

2.

Le prince des Serbes, Lazare, célèbre sa *slava*
à Krouchévatz, lieu retiré ;
à sa table il a fait asseoir ses seigneurs,
ses seigneurs et leurs fils.
A droite est le vieux Ioug-Bogdan [11],
et à côté de lui les neuf Iougovitch ;
à gauche est Vouk Brankovitch,
puis les autres seigneurs à sa suite ;
à l'autre bout est le voïvode Miloch,
et à ses côtés deux voïvodes serbes :
l'un est Ivan Koçantchitch,
l'autre, Milan Toplitza.
Le tzar prend une coupe de vin,

Digitized by Google

puis il s'adresse à ses seigneurs serbes :
« En l'honneur de qui viderai-je cette coupe ?
« si c'est à l'âge que je la bois,
« ce sera à Ioug-Bogdan le vieillard ;
« si je la bois à la dignité,
« ce sera à Vouk Brankovitch ;
« si je bois à l'amitié,
« ce sera à mes neuf beaux-frères,
« mes beaux-frères, les neuf Iougovitch ;
« si je bois à la beauté,
« ce sera à Ivan Koçantchitch ;
« si je bois à la haute stature,
« ce sera à Milan Toplitza ;
« si je bois à la vaillance,
« ce sera au voïvode Miloch ;
« pourtant à aucun autre je ne veux boire,
« qu'à Miloch Obilitch ;
« à ta santé, Miloch, fidèle ou traître !
« Demain[12] tu dois me trahir à Koçovo,
« et passer au tzar des Turcs, Murad ;
« à toi donc ! et bois cette santé,
« bois du vin, et reçois en don cette coupe ! »
Miloch bondit sur ses pieds légers,
puis il s'incline vers la terre noire :
« Grâces à toi, noble prince Lazare,
« grâces à toi pour cette santé,
« pour cette santé et ton présent,
« mais non pour un tel discours,
« car, et puisse ma loyauté ne m'être point fatale !
« jamais je ne fus traître,
« jamais je ne le fus, et jamais je ne le serai,

Digitized by Google

« mais demain je pense à Koçovo
« mourir pour la foi chrétienne.
« Le traître est assis à ton côté,
« touchant le pan de tes habits il boit du vin frais,
« et c'est le maudit Vouk Brankovitch.
« Demain c'est un beau jour,
« demain nous verrons dans les champs de Koçovo,
« qui est fidèle, et qui est traître.
« J'en jure par Dieu, le très-haut,
« j'irai demain à Koçovo,
« j'immolerai le tzar des Turcs, Murad,
« et lui mettrai le pied sur la gorge ;
« puis si Dieu et la fortune permettent
« que je revienne sauf à Krouchévatz,
« je prendrai Vouk Brankovitch,
« je l'attacherai à ma lance de guerre,
« comme une femme du lin à sa quenouille,
« et je le porterai par la plaine de Koçovo. »

3.

II, 45, vers 119-204.*

Le lendemain[13], quand l'aurore brilla,
deux noirs corbeaux arrivèrent
de Koçovo, la vaste plaine,
et se posèrent sur le blanc palais,

* Le n° 45 de Vouk, intitulé « Le tzar Lazare et la tzarine Militza », paraît composé de deux pesmas différentes. La dernière seule est traduite ici.

Digitized by Google

le palais même du glorieux Lazare ;
l'un croasse, l'autre parle :
« Est-ce donc ici le palais du glorieux Lazare ?
« Ou bien n'y a-t-il personne dans le palais ? »
Il n'y avait personne pour entendre ces mots,
seule la tzarine Militza [14] les a entendus,
puis elle sort devant la blanche tour,
et interroge les deux noirs corbeaux :
« Au nom de Dieu, ô vous noirs corbeaux :
« d'où êtes-vous venus ce matin ?
« n'est-ce point des champs de Koçovo ?
« Avez-vous vu les deux puissantes armées ?
« les deux armées en sont-elles venues aux prises ?
« et des deux laquelle l'a emporté ? »
Et les deux noirs corbeaux répondent :
« Au nom de Dieu, tzarine Militza,
« nous venons ce matin des plaines de Koçovo,
« nous avons vu les deux puissantes armées ;
« les deux armées hier en sont venues aux prises,
« et les deux tzars ont succombé ;
« des Turcs il n'est rien resté,
« mais des Serbes il est resté quelque chose,
« tout navré et couvert de sang. »
A peine ainsi commençaient-ils leur récit,
voici venir un des serviteurs, Miloutine ;
il porte la main droite (coupée) dans la gauche,
sur son corps il a dix-sept blessures,
et son cheval ruisselle de sang.
Dame Militza l'interroge :
« O malheur ! qu'y a-t-il, Miloutine, mon serviteur ?
« aurais-tu abandonné le tzar à Koçovo ? »

Digitized by Google

Mais le fidèle Miloutine lui dit :
« Descends-moi de mon vaillant cheval, maîtresse,
« lave-moi avec de l'eau froide
« et abreuve-moi de vin vermeil ;
« elles sont grièves les blessures que j'ai reçues. »
La tzarine Militza le descend,
et le lave avec de l'eau froide,
puis l'abreuve de vin vermeil.
Quand ses forces sont revenues,
dame Militza l'interroge :
« Où est tombé le glorieux prince Lazare ?
« Où est tombé le vieux Ioug-Bogdan ?
« Où sont tombés les neuf Iougovitch ?
« Où est tombé Miloch le voïvode ?
« Où est tombé Vouk Brankovitch ?
« Où est tombé Strahinia Banovitch ?[15] »
Et le serviteur commence son récit :
« Tous sont restés, maîtresse, à Koçovo ;
« où le glorieux prince Lazare a succombé ;
« là beaucoup de lances ont été brisées,
« des lances et turques et serbes,
« mais plus de serbes que de turques,
« pour la défense, maîtresse, de ton seigneur,
« de ton seigneur, le glorieux prince Lazare.
« Ioug, ton père, a péri
« en exemple, au premier choc ;
« tombés aussi sont huit des Iougovitch,
« le frère ne voulant point abandonner le frère,
« tant qu'un seul survivrait.
« Restait encore Bochko Iougovitch,
« faisant flotter sa bannière sur Koçovo,

Digitized by Google

« dispersant les Turcs par troupes,
« comme un faucon de légères tourterelles.
« Où le sang baignait jusqu'aux genoux,
« c'est là qu'a péri Strahinia Banovitch.
« Miloch, maîtresse, est tombé
« au bord de la Sitnitza à l'eau glacée,
« et là bien des Turcs ont péri ;
« Miloch a immolé le tzar turc Murad,
« et des Turcs douze mille soldats ;
« Dieu ait en sa miséricorde qui l'a engendré !
« Il restera en souvenir au peuple des Serbes,
« pour être raconté et chanté,
« tant qu'il y aura des hommes et qu'il y aura un Koçovo.
« Et pour ce que tu demandes de Vouk le maudit,
« maudit soit-il, et qui l'a engendré !
« maudite soit sa race et sa postérité !
« il a trahi le tzar à Koçovo
« et détaché douze mille,
« ô maîtresse ! de nos hardis guerriers. »

VI

LA MÈRE DES IOUGOVITCH

II, 48

Dieu clément, la grande merveille ! Quand l'armée se rassembla à Koçovo, dans cette armée étaient les neuf Iougovitch, et en dixième le vieux Ioug-Bogdan. La mère des Iougovitch supplie Dieu de lui donner des yeux de faucon et de blanches ailes de cygne, afin

Digitized by Google

qu'elle puisse s'essorer au-dessus de la plaine de Koçovo et voir les neuf Iougovitch, et en dixième Ioug-Bogdan. Sa prière a été exaucée.

Dieu lui a donné des yeux de faucon et de blanches ailes de cygne, elle vole au-dessus de Koçovo, elle a trouvé morts les neuf Iougovitch et en dixième le vieux Ioug-Bogdan, et sur eux neuf lances de guerre, sur les lances neuf faucons, autour des lances neuf bons coursiers, et à côté d'eux neuf farouches lévriers [16]. Alors les neuf bons coursiers de hennir, les neuf farouches lévriers d'aboyer, et les neuf faucons de claquer du bec. La mère avait le cœur ferme, si ferme qu'elle ne versa pas une larme, mais prenant avec elle les neuf bons coursiers, les neuf farouches lévriers et les neuf faucons, elle s'en revient à sa blanche maison [17].

De loin ses brus l'aperçurent et elles allèrent à sa rencontre, alors les neuf veuves commencèrent à se lamenter, les neuf orphelins à pleurer, les neuf bons coursiers à hennir, les neuf farouches lévriers à aboyer, les neuf faucons à claquer du bec ; et là aussi la mère eut le cœur ferme, le cœur si ferme, qu'elle ne versa pas une larme.

Au milieu de la nuit, à minuit, voilà que le cheval gris de Damian poussa des hennissements. La mère demande à l'épouse de Damian : « Ma bru, épouse de Damian, qu'a donc à hennir le cheval gris ? a-t-il faim de blanc froment, ou a-t-il soif de l'eau du Zvétchan ? » L'épouse de Damian se met à dire : « Ma belle-mère, mère de Damian ! Ce n'est pas qu'il soit ni affamé de blanc froment, ni altéré de l'eau du Zvétchan, mais Damian l'avait habitué à manger sa menue pitance avant

Digitized by Google

minuit, et après minuit à se mettre en route, et il regrette son maître, il se plaint de ne l'avoir point ramené. » Et là encore la mère eut le cœur ferme, si ferme qu'elle ne versa pas une larme.

Quand au matin le jour parut, voilà que deux corbeaux arrivent, les ailes ensanglantées jusqu'à l'épaule, une blanche écume sortant du bec ; ils portent une main d'homme ayant au doigt une bague d'or, ils la laissent tomber dans le sein de la mère. La mère des Iougovitch a pris cette main, elle l'a tournée et retournée, puis elle appelle l'épouse de Damian : « Ma bru, épouse de Damian, saurais-tu reconnaître à qui appartient cette main ? — Cette main est celle de Damian, car je reconnais la bague, ma mère, cette bague, je la portais au jour de notre mariage. » La mère a pris la main de Damian, elle l'a tournée et retournée, puis elle lui dit doucement : « Ma main, pomme verte ! où as-tu grandi, où as-tu été arrachée ? C'est sur mon sein que tu as grandi, sur la plaine de Koçovo que tu fus arrachée ! » La mère des Iougovitch se raidit fièrement, elle se raidit, puis elle tomba inanimée, par regret de ses neuf Iougovitch, et en dixième du vieux Ioug-Bogdan.

VII

DOITCHIN L'INFIRME

II, 78

Le voïvode Doïtchin tombe malade à Salonique, la blanche cité. Neuf ans entiers la maladie le tient, et Salo-

Digitized by Google

nique ne sait plus rien de Doïtchin, on croit qu'il est trépassé.

Le bruit de cette merveille au loin se répandit, au loin jusque dans le pays des Maures, et vint jusqu'à Ouço, le Maure ; sur-le-champ il sella son cheval noir et partit tout droit pour Salonique. Arrivé devant la ville, il planta sa tente au milieu d'une vaste plaine, et demanda qu'on fît sortir des champions pour se mesurer avec lui, et soutenir le combat à la manière des braves. Mais à Salonique il ne reste plus de braves, pour sortir contre lui : il y avait Doïtchin, qui est infirme ; il y avait Douka, qui a le bras malade ; il y a Elie, adolescent inexpérimenté, qui n'a jamais vu de combat et en a encore moins livré pour son compte ; et pourtant il fût sorti, si sa mère ne l'en eût empêché : « N'y va point, Elie, garçon sans expérience, le Maure te trompera, il te tuera, innocent que tu es, et ta mère restée seule devra se soutenir elle-même. »

Quand le noir Maure vit qu'il n'y avait plus à Salonique de champions en état de le combattre, il frappa sur la ville une contribution : chaque maison devait fournir un mouton, une fournée de pain blanc, une charge de vin rouge, une coupe d'eau-de-vie distillée, avec vingt jaunes ducats, et une belle fille, fille ou nouvelle mariée, venant à peine d'être amenée par son mari, et encore vierge [18]. Tout Salonique acquitta le tribut, et le tour vint à la maison de Doïtchin. Or Doïtchin n'avait personne avec lui, que sa fidèle épouse et Ielitza, sa chère sœur. Les pauvrettes rassemblèrent le montant du tribut, mais elles n'avaient personne pour le porter, et le Maure n'aurait pas voulu le recevoir sans Ielitza, la belle jeune fille.

Digitized by Google

Dans leur misère elles se désolaient. Alors Ielitza alla s'asseoir au chevet de son frère, et les larmes qu'elle versait tombant sur le visage de Doïtchin, l'infirme revint à lui et se mit à dire : « Ma maison, que le feu te brûle ! voilà l'eau qui te traverse bien promptement, je ne puis même mourir en paix. — O mon frère, Doïtchin l'infirme, répondit la jeune Ielitza, ce n'est point l'eau qui traverse ta maison, mais ce sont les larmes de ta sœur que tu sens. — Qu'y a-t-il, ma sœur, au nom de Dieu ? le pain vous manque-t-il, le pain ou le vin rouge, ou l'or ou la blanche toile ? ou n'as-tu plus de quoi broder sur ton métier * ? »

« Nous avons rassemblé les objets du tribut, mais il n'y a personne pour le porter, car le Maure ne voudra pas les recevoir sans Ielitza, ta sœur. Or, écoute-moi, infirme Doïtchin, je ne puis être au Maure, tant que tu vivras. — O Salonique, puisse le feu te consumer ! s'écria alors Doïtchin, pour n'avoir point de braves qui sortent combattre le Maure, et me permettent de mourir en paix. » Puis il appela sa femme. « Angelia, dit-il, ma fidèle épouse, mon alezan est-il encore en vie ? — Seigneur, infirme Doïtchin, ton alezan est encore en vie, et j'ai eu soin de le bien nourrir. — Angelia, ma fidèle épouse, va prendre le robuste coursier, et conduis-le chez mon pobratime, Pierre, le maréchal, afin qu'il le ferre à crédit ; j'irai combattre le Maure, j'irai, dussé-je ne point revenir. »

Sa femme aussitôt lui obéit ; prenant le robuste coursier, elle le conduisit chez Pierre, le maréchal, et quand

* La jeune fille raconte longuement en 32 vers tout ce qui s'est passé, puis elle continue ainsi.

Digitized by Google

Pierre la vit venir, il lui dit : « Svelte Angelia, est-ce que mon pobratime est trépassé, que tu mènes vendre son cheval ? — Pierre le maréchal, répondit Angelia, ton pobratime n'est pas mort ; il est revenu un peu à la santé et demande que tu lui ferres à crédit son cheval, afin qu'il puisse aller combattre le Maure ; à son retour, il te payera. — Angelia, ma chère belle-sœur, je ne ferre point les chevaux à crédit ; à moins que tu ne m'abandonnes tes yeux noirs, pour que je les baise, en attendant que ton mari soit de retour, et me paye mon travail. » — Angelia, la méchante et la maudite, s'enflamme comme un feu vivant, et emmenant le cheval, sans qu'il fût ferré, le ramène à l'infirme Doïtchin. « Angelia, ma fidèle épouse, lui demanda son mari, mon pobratime a-t-il ferré le cheval ? — Seigneur, infirme Doïtchin, Dieu anéantisse ton pobratime ! il ne ferre point les chevaux à crédit, mais il demande mes yeux noirs, pour les baiser, en attendant que tu lui payes son travail ; pour moi je ne puis être au forgeron, Doïtchin, toi vivant. » — Lorsqu'il eut ouï ces paroles, le malade dit à Angelia : « Selle-moi mon robuste cheval, et apporte-moi ma lance de guerre ; » — puis appelant Ielitza : « Ma chère sœur, apporte une pièce de toile, et serre-moi depuis les cuisses jusqu'aux côtes, de crainte que mes os ne se déplacent et ne glissent les uns sur les autres. » — Toutes deux promptement lui obéirent : sa femme selle le robuste cheval, et apporte la lance de guerre ; sa sœur apporta la toile, et elles serrèrent l'infirme Doïtchin des cuisses aux côtes, et après lui avoir ceint son sabre, elles amenèrent le destrier de combat, hissèrent sur son dos le malade et lui mirent aux mains sa lance de guerre,

Digitized by Google

Le bon cheval reconnaît son maître et il commence à caracoler avec vigueur ; Doïtchin le pousse par la *tcharchia,* et il bondissait avec tant de force, qu'il faisait sauter les pierres du pavé, si bien que les marchands de Salonique disaient : « Gloire à Dieu l'unique ! Depuis que Doïtchin est mort, jamais plus brave guerrier n'a traversé Salonique la blanche cité, ni monté un meilleur cheval. »

Doïtchin sortit dans la vaste plaine, du côté de la tente du noir Maure. Quand Ouço l'aperçut, de peur il sauta sur ses pieds et lui dit : « Doïtchin que Dieu anéantisse ! es-tu donc encore en vie ? Viens, camarade, que nous buvions du vin ; laisse de côté noise et dispute, je t'abandonne le tribut de Salonique. » — Mais l'infirme Doïtchin lui répondit : « Avance, noir Maure, avance, débauché, te battre à la manière des braves, livrer combat n'est pas si facile que de boire du vin vermeil, et de caresser les filles de Salonique. — Mon frère en Dieu, voïvode Doïtchin, reprit le noir Maure, laisse-là noise et dispute, et descends de cheval, que nous buvions ensemble ; je t'abandonne le tribut et les filles de Salonique, et je te jure par le vrai Dieu, que jamais plus je ne reviendrai ici. » — Quand l'infirme Doïtchin vit que le Maure n'osait sortir, il poussa son cheval contre la tente, et d'un coup de lance la renversa. Alors si tu avais vu la merveille ! Sous la tente étaient trente jeunes filles, et au milieu d'elles le noir Maure. Ouço, voyant que Doïtchin ne voulait point le lâcher, sauta sur le dos de son cheval, sa lance de guerre à la main ; et tous deux, pressant leurs coursiers, s'élancèrent dans la vaste plaine. — « Frappe le premier, débauché, s'écria l'infirme Doït-

Digitized by Google

chin, frappe, que tu n'aies point à te plaindre. » Le noir Maure lance son javelot, mais l'alezan était fait à la guerre, il s'inclina jusque sur l'herbe verte, le javelot par-dessus lui passa et rencontrant la terre noire, s'y enfonça à moitié, l'autre moitié tombant brisée. Ce que voyant le Maure, il tourna le dos, et prit la fuite, tout droit vers la blanche Salonique, poursuivi par l'infirme Doïtchin. Déjà il en touchait la porte, quand Doïtchin l'atteignit, et le traversant de sa lance de guerre, le cloua contre la porte de la cité, puis d'un coup de sabre lui ayant tranché la tête, il la mit sur la pointe de son sabre. en arracha les yeux qu'il plaça dans un mouchoir délicat, et jeta la tête dans l'herbe verte. Ensuite il alla par la rue, et quand il fut à la maison de son pobratime, Pierre, le maréchal, il l'appela : « Viens, mon pobratime, que je te paye ton travail, pour m'avoir ferré mon cheval, l'avoir ferré à crédit. — Mon pobratime, infirme Doïtchin, répondit le maréchal, je n'ai pas ferré ton cheval, j'ai seulement un peu plaisanté, et Angelia, la méchante et la maudite, s'est enflammée comme un feu vivant, et a emmené le cheval sans qu'il fût ferré. — Viens ici, reprit Doïtchin, que je te paye ton travail. » — Et comme il sortait de sa boutique, l'infirme Doïtchin brandissant son sabre trancha la tête au forgeron, et mettant la tête sur la pointe de son sabre, il en arracha les yeux, les plaça dans le mouchoir et jeta la tête sur le pavé.

Tout droit il s'en va à sa blanche maison, descend de cheval à la porte, puis s'étant assis sur sa molle couche, il tire du mouchoir les yeux du Maure, et les jette à sa chère sœur : « Tiens, ma sœur, voici les yeux du Maure, pour que tu saches que tu n'auras point à les baiser, ma

Digitized by Google

sœur, moi vivant. » Puis prenant les yeux du maréchal et les donnant à sa femme : « Voici, Angelia, les yeux du forgeron, afin que tu saches que tu n'auras point à les baiser, ma femme, moi vivant. » — Cela il dit, et rendit l'âme.

VIII

LE MARIAGE DE THÉODORE DE STALATCH

II, 82

Théodore est à souper avec sa mère dans la blanche ville de Stalatch, dans sa maison seigneuriale ; ils soupent, ils boivent du vin frais, et tout d'un coup la mère commence à verser des larmes, et elle tient ce discours à son fils : « O Théodore, mon cher enfant, me voilà devenue bien vieille, j'ai vieilli et perdu mes forces, je ne puis plus travailler pour toi, mon fils, ni aller et venir par la blanche maison et recevoir tes hôtes ; le temps est venu de dépenser tes trésors, et de demander la main d'une noble demoiselle, de chercher une épouse, qui prenne ma place, et qui tienne ta maison seigneuriale. »

Théodore garda le silence, il ne prononça pas une parole, il acheva de souper et but du vin tout son saoul, puis s'étant levé il fit le sacré signe de la croix, prononça le nom de saint Nicolas, du dimanche, de Pâques et du saint évangile, il alluma un brillant cierge de cire. Ensuite il alla vers l'écurie, en fit sortir le destrier blanc de son père, lui donna trois rations d'orge, lui fit boire trois fois du vin, lui mit une selle de Stamboul et une

Digitized by Google

bride de la frontière turque. Lui-même il change d'habits, il se revêt d'un beau costume, tel qu'on les porte sur la frontière, se coiffe d'un bonnet orné d'une aigrette dorée, dont le bas est enchâssé dans de l'argent, le milieu tissu d'or et le haut orné de perles, et après avoir ceint le sabre paternel, il monta le coursier de son père et s'achemina le long de la Morava.

Les coqs chantaient pour la première fois comme il traversait le beau site de Pojarévatz, et il vit lever le soleil au petit village de Doubrovitza sur le Danube, la belle et fraîche rivière. Au bord de l'eau trente jeunes filles étendaient au soleil de la blanche toile; parmi elles est la sœur de Nicolas, la chère sœur de Nicolas Martoloz[19]. Irène l'a demandée en mariage pour Thomas, son frère; elle a donné l'anneau et la pomme d'or, et dépensé, pour l'obtenir, douze charges d'or; la jeune fille porte des habits seigneuriaux; sur sa personne un caftan doré, sur la tête trois diadèmes de perles, trois de perles, un quatrième d'or, autour du cou trois menus colliers, deux en or et le troisième de perles. La demoiselle brode au métier, sur de la soie avec des fils d'or.

Théodore leur adresse la parole en prononçant le nom de Dieu: « Dieu vous assiste, jeunes ouvrières, par l'heureuse chance que je vous souhaite! par votre toile qui ne manquera pas de blanchir! dites-moi, je vous prie, le chemin de Smédérévo. » Toutes les jeunes filles baissèrent les yeux vers la terre, seule la sœur de Nicolas ne les baissa point, bien plus elle jeta de côté et métier et fil d'or, puis s'avançant au devant du cavalier: « Voici, lui dit-elle, le chemin de Smédérévo. » Mais Théodore de Stalatch lui adresse ces paroles: « Mon âme, noble

Digitized by Google

demoiselle, veuille me donner un peu d'eau fraîche, je suis las et recru d'un long voyage, et j'ai besoin de me désaltérer. » La demoiselle prit une coupe, et retroussant le bas de son caftan, elle entra dans la Morava, emplit d'eau la coupe, et la tendit au cavalier. Mais c'est bien de l'eau que le héros se souciait. Sans s'occuper de la coupe, il saisit la jeune fille, l'enleva, la mit derrière lui sur la croupe du cheval blanc, puis l'ayant liée de sa ceinture passée trois fois autour du corps, et d'un quatrième lien, le ceinturon de son sabre, il s'élance à travers la plaine unie, comme une étoile dans le ciel clair. Le soleil se couchait, comme il atteignit sa demeure. Aussitôt il rassembla des seigneurs pour les noces, invita un parrain, fit venir à minuit un prêtre, et il fut uni à la jeune fille.

Le matin, quand le jour blanc parut, la nouvelle fut apportée à Madame Irène : « O Irène, la plus sotte des femmes ! c'est inutilement que tu as cherché une fiancée à ton frère et que tu as dépensé tant de richesses, si tu voulais remettre sottement le mariage d'année en année : Théodore de Stalatch vient de l'enlever. » A peine a-t-elle ouï cette nouvelle, Madame Irène court en hâte à la salle du conseil : « Illustre Georges, couronne d'or de la Serbie ! Ce n'est plus des voïvodes que tu tiens auprès de toi, mais bien des janissaires turcs ; entre tes voïvodes et des janissaires il n'y a nulle différence, car ils enlèvent de force des jeunes filles, des filles promises et fiancées : Ecoute ce méfait : Théodore de la Morava a enlevé la belle-sœur dont j'avais demandé la main, déjà promise et fiancée ! » A ces mots Georges éclate de rire : « Par ma foi, dit-il, je reconnais bien là mon chevalier Théo-

Digitized by Google

dore ! Il lui fallait à tout prix une femme. » Mais l'illustre despote Georges n'aurait osé enfreindre la volonté de sa dame, il promène donc ses regards sur le conseil : « O voïvodes, dit-il, mes faucons ! chevaliers, mon bras droit ! Y a-t-il parmi vous un héros fils de bonne mère, ou un frère que sa sœur ait élevé et ceint de la ceinture virile, qui soit prêt à se rendre à Stalatch, et à me ramener Théodore enchaîné ? » Les voïvodes baissèrent tous les yeux, car ils connaissent bien Théodore de la Morava ; ils savent que si son bras est léger, il assène de rudes coups, celui qu'il a frappé n'a plus besoin d'emplâtre. Il y a quatre voïvodes pourtant qui ne regardent pas à terre ; ceux-là ne sont pas depuis longtemps au service de Georges, ils n'ont jamais vu Théodore, et se sont encore moins mesurés avec lui ; ils s'approchent de l'illustre despote, lui baisent la main et le pan de la robe. « Donne-nous congé, couronne d'or de la Serbie ; nous allons partir pour Stalatch et t'amènerons Théodore enchaîné. — Partez, mes enfants, leur répond Georges, et bonne chance je vous souhaite, mais écoutez, mes chers enfants ! plus d'un s'est vanté de venir à chef de Théodore, qui s'en est retourné couvert de honte ; vous aussi, mes chers enfants, je le crains, vous reviendrez couverts de honte, et cette honte rejaillira sur moi. » De ce propos les quatre voïvodes ne tinrent compte, mais ils montèrent sur leurs bons chevaux, et s'acheminèrent vers le château de Stalatch.

Quand ils arrivèrent devant la demeure de Théodore, ce n'étaient que danse et que chants, et on voyait l'épousée aux côtés du dévèr. Les voïvodes ne descendent point de cheval, mais ils font prier Théodore de sortir. En hâte les

Digitized by Google

serviteurs vont lui dire: « Pardon, seigneur; devant la porte il y a des voïvodes royaux, qui t'invitent à aller les trouver. » Vite Théodore se leva, il prit de la main droite une coupe de vin, une coupe contenant douze okes, et dans la gauche une masse dorée, puis sortant devant la maison, il dit ces paroles: « Frères, vous êtes les bienvenus, entrez dans la maison, et venez boire du vin, je me marie et nous sommes en noces. » Mais les voïvodes n'ont que faire du vin, ils frappent Théodore de leurs masses, trente coups ils lui assénèrent. Quand le héros en eut assez et qu'il sentit ses épaules engourdies, il jeta coupe et vin et commença à jouer de sa masse. Si légèrement qu'il frappât, il les jetait hors de leurs selles de guerre, il les séparait de leurs bons chevaux et les réunissait à la terre noire. Puis une fois bien battus, il les força de remonter sur leurs chevaux et de boire une coupe de vin, une coupe de douze okes, et lors les congédia courtoisement: « Allez, frères, et bon voyage! saluez Irène et Georges, et racontez-leur quelle bonne réception je vous ai faite, et quel congé encore plus courtois je vous ai donné. »

Ensuite il rentra dans la maison et alla trouver sa mère: « Ma chère mère, lui dit-il, ma douce nourrice, conseille-moi: qu'ai-je à faire maintenant, où faut-il aller? Si je vais à Smédérévo, Georges me fera pendre; si je me rends vers l'empereur à Stamboul, on me traitera de transfuge. » L'épousée a entendu ce discours, elle s'échappe de la garde du dévèr, et prenant Théodore par la main: « O Théodore, cher seigneur, lui dit-elle, la pudeur me défend de te regarder, et bien plus encore de parler avec toi, mais il y a nécessité, il faut que je

Digitized by Google

parle: Garde-toi d'aller à Smédérévo, ne te rends pas non plus à Constantinople; compte-moi douze charges d'or, et donne-moi des cavaliers serbes, soixante-dix cavaliers armés de lances de guerre, tous des braves choisis, et j'irai, moi, à Smédérévo, afin de restituer à ma belle-sœur Irène ce qu'elle a dépensé; aussi vrai que je veux être heureuse, tu n'as aucune trahison à craindre de moi. » Alors Théodore se leva, il ouvrit les portes de la dépense, compta douze charges d'or, et donna à l'épousée des cavaliers serbes, afin de la garantir de tout danger dans le voyage de Smédérévo, qu'elle allait faire toute seule.

Comme elle approchait de la ville, Irène de loin l'aperçut, du haut de la galerie de la blanche tour. Du premier regard elle la reconnut, et éclatant joyeusement de rire: « Quel bonheur, s'écria-t-elle, voilà ma belle-sœur qui vient! elle n'a pas manqué à sa foi, je la marierai à mon frère Thomas. » L'épouse de Théodore s'incline devant elle: « O Irène, que le sort ne me destinait pas pour belle-sœur! je ne puis me marier une seconde fois, du vivant de mon mari. » Irène ne fit aucune attention à cette excuse, mais de force elle désigna un parrain, de force aussi elle rassembla des prêtres et fit célébrer le mariage.

Or, quand fut venue la nuit sombre et que les nouveaux époux eurent été laissés ensemble, Thomas s'étant laissé surprendre par le sommeil, l'épouse de Théodore tira un couteau et égorgea le frère d'Irène. Le matin, lorsque parut le jour blanc, Madame Irène eut hâte de se lever et de se rendre au jardin, où elle cueillit quantité de fleurs de toute sorte, pour aller ensuite réveiller

Digitized by Google

son frère et sa belle-sœur. Elle ouvrit la porte... la chambre était toute souillée de sang, son frère gisait là dans son sang, et à côté du mort l'épousée était debout, un couteau sanglant à la main. A cette vue, Madame Irène frappa de son front la terre noire, et gémissant comme un serpent irrité : « Pourquoi, ma belle-sœur ? que Dieu t'en punisse ! pourquoi as-tu donné la mort à mon frère ? Crois-tu donc te jouer de Madame Irène ? Toi aussi tu n'en as pas pour longtemps à vivre. » Mais les cavaliers serbes, les soixante-dix cavaliers armés de lances, s'écrièrent tous d'une voix : « Garde-toi, Madame Irène, de toucher à l'épouse de Théodore, son épouse et notre maîtresse ! Crois-tu donc te jouer des cavaliers serbes ? Toi aussi, tu n'en as pas pour longtemps à vivre. » Alors Madame Irène de courir à la salle du conseil : « Glorieux Georges, dit-elle, couronne d'or de la Serbie, ma belle-sœur a commis une trahison, elle a égorgé mon frère dans la chambre nuptiale. — O Irène, la plus sotte des femmes, lui répondit Georges, ce que tu cherchais tu l'as trouvé ; ne t'avais-je pas dit de laisser en paix l'épouse de Théodore ? »

Irène avait perdu son frère, elle l'enterra honorablement ; avec sa belle-sœur elle fit la paix, et de plus elle lui abandonna tout ce que pour elle elle avait dépensé, et l'épousée reprit le chemin de son logis.

Digitized by Google

IX

LA MORT DU VOIVODE PRIEZDA

II, 84

Il arrive lettres sur lettres, de qui viennent-elles, à qui sont-elles adressées? C'est Mehmed l'empereur des Turcs, qui écrit au voïvode Priezda dans son château de Stalatch : « O Priezda, voïvode de Stalatch, envoie-moi les trois plus précieux objets que tu possèdes: d'abord ton bon sabre, qui taille arbres et rochers; en second lieu, ton rapide coursier, ton cheval capable de franchir coup sur coup deux murs, et en dernier ta fidèle épouse. » Le voïvode Priezda lit la lettre, il la lit, et il y répond par celle-ci : « Sire Mehmed, empereur des Turcs, rassemble des troupes autant que tu le voudras, viens sous Stalatch quand il te plaira, et attaque-le comme il te plaira ; pour moi je ne te donnerai rien de ce que tu demandes : mon sabre a été forgé pour moi, j'ai élevé pour moi mon cheval, et c'est aussi pour moi que j'ai pris une épouse; rien de tout cela, je ne te le donnerai. »

Mehmed, l'empereur des Turcs, leva une armée, il leva une armée, et s'en vint sous Stalatch, qu'il assiégea pendant trois ans; pas une pierre il n'en fit tomber, d'aucune manière il ne put le prendre, d'aucune manière non plus se décider à l'abandonner.

Un matin, la veille d'un dimanche, l'épouse de Priezda était montée sur le rempart du petit Stalatch, et du haut du rempart elle regardait la Morava, qu'elle vit toute

Digitized by Google

trouble au pied du château. Alors elle adressa ces mots au voïvode : « O Priezda, cher seigneur, les Turcs, j'en ai peur, creusent une mine pour nous faire sauter. » Mais Priezda lui répond : « Tais-toi, femme, ferme donc ta bouche ; où veux-tu qu'on creuse une mine sous la Morava ? » Le lendemain, au jour du dimanche, les seigneurs allèrent à l'église pour assister au service divin, et quand ils sortirent de l'église, Priezda leur tint ce discours : « O voïvodes, mon aile droite, mon aile, avec vous je veux voler ; festoyons ensemble, buvons du vin notre saoul, puis on ouvrira les portes du château, nous fondrons sur les Turcs, et alors que Dieu et la fortune décident. » Cela dit, Priezda appela son épouse, et lui dit de descendre à la cave et d'en rapporter du vin et de l'eau-de-vie. Hélène prit deux coupes d'or et descendit à la cave ; mais au moment d'y entrer, voilà qu'elle la trouve remplie de janissaires, qui buvaient à pleins souliers du vin frais, à la santé de dame Hélène et au repos de l'âme du voïvode Priezda. A cette vue, Hèlène de briser les coupes contre les pierres, et de courir à la maison seigneuriale : « Maudit soit le vin, cher seigneur, s'écria-t-elle, maudit soit le vin et plus encore l'eau-de-vie ! la cave est remplie de janissaires, à pleins souliers ils boivent du vin frais, ils portent ma santé, et pour toi, ils t'enterrent de ton vivant, buvant au repos de ton âme. » Alors le voïvode Priezda bondit, il fit ouvrir les portes du château, avec les siens il chargea les Turcs, on se battit, on s'entretua, tant qu'il périt soixante voïvodes, soixante de ce côté, et mille Turcs de l'autre.

Alors Priezda rentra dans le château et en ferma les

Digitized by Google

portes derrière lui; puis brandissant son sabre tranchant, il abattit la tête de son coursier, en disant : « Mon pauvre cheval, mon bien précieux ! du moins l'empereur des Turcs ne te montera point. » Il brisa son sabre tranchant : « Lame d'acier, mon bras droit ! du moins l'empereur des Turcs ne te ceindra point [20]. » Ensuite il entra dans la maison à la recherche de son épouse, et la prenant par la main : « Hélène, lui dit-il, dame pleine de bon sens, qu'aimes-tu mieux : périr avec moi ou être l'épouse fidèle du Turc ? » Madame Hélène verse des larmes : « J'aime mieux périr avec toi d'une mort honorable, que de faire à ma honte l'amour avec les Turcs ; je ne veux pas renoncer à ma foi et fouler aux pieds la sainte croix. »

Alors ils se prirent tous deux par la main, montèrent sur le rempart du château et dame Hélène se prit à dire : « O Priezda, cher seigneur ! la Morava nous a nourris, que la Morava nous serve aussi de tombeau ! » Et ils s'élancèrent dans les flots de la Morava.

L'empereur Mehmed a conquis Stalatch, mais il n'a rien conquis de ce qu'il convoitait. Et il lance des imprécations : « Château de Stalatch, Dieu t'anéantisse ! J'avais amené trois mille soldats, et je n'en remmène que cinquante. »

Digitized by Google

X.

LE MARIAGE DE RADOUL LE VALAQUE*

II, 88.

Quand Radoul le Valaque voulut se marier, il demanda une belle jeune fille ; il donne l'anneau et convient de l'époque des noces. « La noce, dit-il, aura lieu dans quinze jours ; que j'aie le temps de retourner à mon blanc palais, et de rassembler de nobles invités. » Il retourne à son blanc palais, il réunit des gens de noce nombreux, jusqu'à trois cents ; il a réuni des invités, mais il ne veut point les accompagner, avec eux il envoie son cheval pour servir de monture à la jeune fille, et ses deux frères, qui seront les paranymphes. Les invités arrivèrent chez la fiancée ; là on les reçut honorablement, à chacun on donna un présent, et en outre pour le fiancé un coursier et un faucon, puis on leur remit la jeune fille. Le tambour résonne, le fourrier s'écrie : » Tenez-vous prêts, beaux gens de noces, tenez-vous prêts, gens de la noce et épousée ! Le temps est venu de nous mettre en route. »

Le brillant cortège s'achemina, pour retourner au blanc palais de Radoul. Comme il traversait une noire

* Radoul-bey, de Valachie, avait épousé une nièce d'Ivan Tzèrnoïévitch, prince du Montenegro. « Dans ce dernier pays, dit Vouk, ce mariage est l'objet de nombreux chants et de récits beaucoup plus étendus, que je regrette de n'avoir pu me procurer. »

Digitized by Google

montagne, voilà qu'en pleine forêt on voit Diniar de Baniani, appuyé sur sa lance de guerre. Il a laissé passer tous les svats, les uns après les autres, mais quand la jeune fille se présente, il saisit la bride de son cheval. A cette vue les deux paranymphes portèrent la main à leurs sabres, ils allaient abattre la tête de Diniar. La demoiselle leur dit : « Au nom de Dieu, chers paranymphes ! laissez-le, écoutons ce qu'il va dire ; il vous sera toujours facile de le tuer. » Diniar de Baniani se prosterne devant la jeune fille, il baise la terre noire : » Ma sœur en Dieu, dit-il, belle fiancée, tu vas être la femme de Radoul ; il a dans ses cachots mes deux jeunes frères, ne pourrais-tu les délivrer ? » Puis il met la main à sa poches de soie, et en tire douze ducats, qu'il offre en présent à sa sœur en Dieu. Elle-même lui donne une chemise de soie. Alors le cortège reprend sa route.

Quand il arriva devant le blanc palais, tous les invités descendirent de cheval, seule l'épousée resta en selle. La mère de Radoul sortit, portant un plateau d'or ; sur le plateau était un serpent tressé d'or et d'argent, et orné d'un brillant lumineux : « Descends de cheval, ma chère bru ! dit la mère de Radoul ; reçois en présent ce plateau d'or, avec ce serpent tressé d'or et d'argent, et orné d'un brillant lumineux : à sa lumière tu pourras broder à minuit, ma bru, tout aussi bien qu'à midi. » Elle s'incline avec respect, mais elle ne veut point descendre de cheval. Les sœurs de Radoul sortirent ensuite, apportant un anneau d'or : « Descends de cheval, notre chère belle-sœur ! lui dirent-elles ; reçois en présent cet anneau d'or, et porte-le tant que tu seras jeune. » Devant elles aussi elle s'incline avec respect, mais elle refuse de descendre de

Digitized by Google

cheval. Les deux sœurs rentrèrent irritées dans la maison ; elles marchent brusquement, et brusquement elles parlent : « Notre frère, disent-elles, Radoul le Valaque ! Notre belle-sœur refuse de descendre de cheval, tant qu'elle n'aura pas vu quel mari lui est échu. » Radoul est transporté de fureur, il tient à la main un sabre nu : « Descends de cheval, s'écrie-t-il, chienne ! et non point jeune fille, descends, ou je t'abats la tête ; tu n'as même pas amené de cheval de chez ton père, mais tu as fatigué le mien en le montant. » La demoiselle, l'épousée, lui répond : « Seigneur Radoul le Valaque, ne te fâche point, tu n'en as pas de motif : je ne veux point descendre de cheval, tant que tu ne m'auras pas remis les clefs de la prison. » Radoul s'éclata de rire et lui donna les clés.

Alors elle descendit de cheval et appelant les deux paranymphes : « Venez, leur dit-elle, mes chers beaux-frères, montrez-moi les portes de la prison. » Elle les suivit, et ils ouvrirent les portes ; alors la belle jeune fille s'écrie : « Vous qui êtes les frères de Diniar de Baniani, venez ici, les portes vous sont ouvertes. » Les deux jeunes frères sortirent ; leurs cheveux sont si longs, qu'ils pourraient s'en couvrir, leurs ongles sont si longs, qu'ils creuseraient une fosse. Il reste encore trente captifs, qui l'implorent d'une voix gémissante : « Notre sœur en Dieu, belle jeune fille ! Nous aussi, rends-nous la liberté en ce jour. — Sortez, captifs, leur répond la belle jeune fille, les portes vous sont ouvertes. » Et tous les captifs sortirent, et l'épousée leur dit : « Sauvez-vous, allez où il vous plaira. » Puis elle prend ses deux pobratimes, elle les emmène à la blanche maison, et fait venir deux jeunes barbiers : l'un les lave, l'autre leur taille les

Digitized by Google

cheveux et coupe leurs ongles souillés; ensuite elle leur donne le blanc cadeau des svats, leur fit tailler des habits de drap, et puis les renvoya à leur blanche maison, en leur remettant une pomme d'or: « Saluez de ma part dit-elle, mon pobratime, mon pobratime, Diniar de Baniani, et donnez-lui cette pomme d'or. »

XI

PORTCHA DE L'AVALA ET VOUK LE DRAGON DE FEU

Deux amis boivent du vin sur l'Avala, au-dessus de Belgrad : l'un était Portcha de l'Avala, et l'autre Ali Djerzelev. Quand de vin frais ils se furent rassasiés, Portcha de l'Avala se mit à dire : « Ami, Ali Djerzelev ! bois du vin tout ton saoul, la vigne est là qui touche le château, ma cave est pleine de vin, j'ai du vin et de l'eau-de-vie en abondance. — A quoi bon, cher ami ! répond Ali Djerzelev ; à quoi bon le vin et l'eau-de-vie, quand tu n'as pas de jeune tavernière, pour nous servir le vin et l'eau-de-vie, quand nous ne pouvons ni rire ni badiner. »

Le reproche alla au cœur de Portcha, et il réplique à Ali : « Ami, bois à ta guise ; pour moi, je vais du côté de Belgrad, et je te ramènerai une jeune tavernière, une fille ou quelque nouvelle mariée. » Ali alors lui demande : « Quand tu approches de Belgrad, hormis Dieu, crains-tu quelqu'un ? crains-tu les deux jeunes Iakchitch ? — Sur ma foi, cher ami, répond Portcha de l'Avala, je ne crains

Digitized by Google

personne autre que Dieu, et je n'ai nulle peur des deux jeunes Iakchitch, pourtant je redoute quelque peu Vouk le Dragon de feu[21], de la vaste plaine de Sirmie, du village de Koupinovo ; mais le village de Koupinovo est loin, et vaste est la plaine de Sirmie, Vouk ne se trouvera pas à Belgrad. » Puis Portcha de l'Avala s'écrie : « Mes serviteurs, amenez-moi mon cheval blanc. » Tandis que Portcha préparait la selle, les valets sortirent le cheval ; il s'élança sur le dos de sa monture, et, traversant la plaine du Vratchar, il descendit tout droit vers la Save, la tranquille rivière, et là il suivit avec précaution la rive.

Mais il fallait voir les deux jeunes Iakchitch ! Ils sont à boire du vin dans la tour de la Néboïcha[22], et avec eux est Vouk le Dragon de feu. Vouk porte les yeux vers le cours de la Save, tant qu'il aperçoit Portcha de l'Avala, et il se met à dire : « Voyez-vous, jeunes Iakchitch, qui se glisse là le long de la Save ? » Les deux jeunes Iakchitch regardèrent de ce côté, et ils reconnurent Portcha : « Ami, Vouk le Dragon de feu, dirent-ils, c'est ce Portcha de l'Avala : il n'y a pas de jour qu'il ne vienne rôder et qu'il n'emmène quelque captif, ou n'emporte une tête coupée. » Et Vouk le Dragon de feu se prend à dire : « Dieu clément, gloire à toi en tout ! Voilà neuf années que je t'adresse la prière de me faire rencontrer Portcha, et voilà qu'aujourd'hui je l'ai rencontré. » Puis il ajoute ceci : « Vite, jeunes Iakchitch, trouvez-moi quelque pauvre fille, habillez-la de soie et de velours, mettez-lui en main une cruche dorée, et envoyez-la au bord de la Save ; peut-être que le Turc tombera dans le piège, et qu'il demeurera assez de temps pour que je

Digitized by Google

puisse apprêter mon cheval isabelle. » Vite Vouk va apprêter son cheval, tandis que les Iakchitch parent la jeune fille ; ils la revêtirent d'habits magnifiques, lui mirent en main une cruche dorée, et l'envoyèrent au bord de la Save.

La jeune fille à peine atteignait la rive et se disposait à puiser de l'eau, quand survient Portcha de l'Avala ; il lui adresse le bonjour au nom de Dieu, et elle le reçoit de même, puis Portcha lui dit : « Je t'en prie, belle jeune fille ! puise-moi un peu d'eau dans ta cruche, que je me rafraîchisse. — Descends de cheval, héros inconnu, lui répond la belle fille, descends de cheval, et puis désaltère-toi. — Par Dieu, belle fille, c'est que mon cheval est un peu vicieux : une fois que je suis descendu, il ne me laisse plus remonter ; donne-moi de l'eau dans ta cruche, la soif me consume. » La fille se rendit à sa prière, elle puisa de l'eau dans la cruche, puis lui tendit le vase plein d'eau. Mais c'était bien d'eau et de cruche que se souciait Portcha ! Il saisit la jeune fille par sa blanche main, la jeta derrière lui sur le cheval, puis l'entourant de sa ceinture de soie, il prend sa course par le Vratchar.

Tout cela a été vu de Vouk le Dragon de feu, il saute sur son cheval isabelle, et pique des deux sur le Vratchar. Quand de Portcha il se fut rapproché : « Arrête, débauché, Portcha de l'Avala ! Arrête un moment, que nous nous mesurions. » Portcha ne l'a pas plus tôt vu et reconnu, qu'il jette à terre la jeune fille et fuit à toute bride. A sa suite court Vouk le Dragon de feu, à sa suite il court, mais il ne put l'atteindre et ils arrivèrent tous deux au mont de l'Avala.

Digitized by Google

Ali Djerzelev les aperçut, et il cria à ses valets : « Mes serviteurs, fermez les portes aux tours et aux huis ; je vois là-bas deux héros qui gravissent la verte montagne en se donnant la chasse, et bientôt ils vont être ici : quand ils trouveront les portes fermées, peut-être que Portcha fera volte-face, peut-être que Portcha tuera Vouk. » Aussitôt les valets obéirent et fermèrent lestement les portes.

Quand les deux héros arrivèrent, l'un poursuivant l'autre, Portcha se mit à fuir autour de son donjon, et il ne faisait que crier : « Ouvrez-moi les portes ! » Personne n'osait les lui ouvrir. Trois fois il en fit le tour, enfin Vouk, qui le poursuivait, l'atteignit sur la porte du château, le héros lui trancha la tête, la jeta dans la musette et, remontant à cheval, s'enfuit tout droit à Belgrad.

Tout cela, Ali Djerzelev le voyait, ensuite il se prit à dire : « Dieu clément, gloire à toi en tout ! Si les portes se fussent trouvées ouvertes aux tours et aux huis, Vouk eût encore fait bien plus de mal. » Et il partit en hâte pour son Saraïévo.

XII

LE PARTAGE DES IAKCHITCH

II, 98

La lune gronde l'étoile du matin : « Où as-tu été, où as-tu passé le temps, passé le temps, ces trois jours blancs ? » L'étoile du matin ainsi s'excuse : « J'ai été,

Digitized by Google

j'ai passé le temps au-dessus de la blanche cité de Belgrad, à regarder une grande merveille. Deux frères partageaient leur patrimoine, Dimitri et Bogdan Iakchitch. Amiablement ils se mirent d'accord, et divisèrent l'héritage : Dmitar a pris la Valachie, la Valachie et la Moldavie, et tout le Banat jusqu'au cours du Danube; Bogdan a pris la Sirmie, terre plate, la terre de Sirmie et les plaines qui bordent la Save et la Serbie jusqu'à la ville d'Oujitzé. Dmitar a pris la partie inférieure de la cité (de Belgrad) et Néboïcha, la tour qui est sur le Danube. Bogdan a pris la partie supérieure de la cité, avec l'église de Roujitza[23] qui est au centre. Mais pour peu de chose les frères se sont brouillés, pour si peu de chose que ce n'est rien : à propos d'un cheval noir et d'un faucon. Dmitar réclamait le cheval par droit d'aînesse[24], le noir cheval et le faucon gris; Bogdan, aucun des deux ne veut céder.

« Lorsqu'au matin l'aurore a lui, Dmitar monte sur son grand cheval noir, et il prend son faucon gris, puis s'en va chasser dans la montagne. Mais d'abord il appelle sa femme Angelia : — « Angelia, mon épouse fidèle, empoisonne-moi mon frère Bogdan : si tu ne veux l'empoisonner, ne m'attends plus dans notre blanche maison. » — Angelia a entendu ces paroles, et elle demeure dans le trouble et l'affliction, elle pense en elle-même et elle se dit : « Que va faire ce coucou gris ! Si j'empoisonne mon beau-frère, devant Dieu c'est un grand péché, et devant les hommes honte et opprobre; de moi petits et grands diront : Voyez-vous cette malheureuse, elle a empoisonné son beau-frère; si je ne lui donne pas du poison, je ne puis plus attendre mon mari au logis. »

Digitized by Google

— Elle a tout pesé, elle prend une résolution, elle s'en va dans les celliers, et prend une coupe d'or massif qu'elle avait apportée de chez son père. Elle l'emplit de vin pourpre, puis la porte à son beau-frère, lui baise et le pan de l'habit et la main, et devant lui s'incline jusqu'à terre : « Accepte, dit-elle, mon cher beau-frère, accepte et la coupe et le vin, accorde-moi le cheval et le faucon. » — Bogdan se sentit ému et lui accorde cheval et faucon.

« Dimitri chasse tout le jour dans la forêt, mais sans faire de capture ; le hasard vers le soir le conduit au bord d'un lac vert dans la forêt, sur le lac est une sarcelle aux ailes dorées, Dmitar lance son faucon gris, pour qu'il prenne la sarcelle aux ailes dorées, mais l'oiseau, sans perdre un moment, attaque le faucon gris, et lui brise l'aile droite. Quand Dimitri Iakchitch voit cela, vite il dépouille ses beaux habits, puis se précipite dans le lac paisible, et en retirant le faucon, il lui demande : « Comment es-tu mon faucon gris, comment es-tu sans ton aile ? » — Et l'oiseau lui répond avec un sifflement : « Je suis, sans mon aile, comme un frère sans son frère. »

« Alors Dimitri se souvint que sa femme devait lui empoisonner son frère. Il saute sur son grand cheval noir, et court en hâte vers la cité de Belgrad, de crainte de n'y plus trouver son frère vivant. Quand il est arrivé au pont de Tchekmek, il pousse son cheval pour qu'il le franchisse ; au coursier les jambes ont manqué sur le pont, ses deux jambes de devant sont rompues. Quand Dimitri se voit dans cet embarras, il ôte la selle de dessus son cheval noir, l'attache à sa masse noueuse, et

Digitized by Google

vite gagne la cité de Belgrad ; comme il arrive, il appelle son épouse : « Angelia, ma fidèle épouse, oh ! tu ne m'as pas empoisonné mon frère ! » Angelia lui répond : « Je ne t'ai pas empoisonné ton frère, mais avec ton frère je t'ai réconcilié. »

XIII

LES IAKCHITCH ÉPROUVENT LEURS FEMMES

II, 100

Les deux jeunes Iakchitch boivent du vin, Dimitri et Bogdan Iakchitch. Quand de vin ils se furent rassasiés, Bogdan dit à Dimitri : « Mitar, mon cher frère, lorsque nous demeurions ensemble, et que notre mère gouvernait la maison, alors notre demeure était blanche (brillante), des hôtes nombreux nous visitaient, les knèzes de la Sirmie venaient chez nous, et en personne le tzar serbe Etienne [25] ; mais depuis, frère, que nous avons grandi, et que nos femmes gouvernent la maison, notre maison s'est obscurcie, les hôtes nous ont abandonnés, et nous n'avons plus la visite des knèzes de Sirmie, non plus que du tzar serbe Etienne. Qui en est cause ? Puisse Dieu le lui valoir ! » Et Dimitri dit à son frère : « Bogdan Iakchitch, mon cher frère, cela vient de ta fidèle épouse, de Voukoçava, puisse Dieu le lui valoir ! » — Grand fut le chagrin de Bogdan, et il reprit : « Mitar, mon cher frère ; allons éprouver nos femmes : nous verrons si cela vient de la tienne, frère, ou de la mienne. »

Digitized by Google

Ce qu'ils avaient dit, ils le firent ; ils s'en vinrent à la maison de Bogdan, qui entre près de sa femme, tandis que Dimitri restait auprès de la fenêtre, pour écouter ce qui se dirait. Or Bogdan ainsi parla : « Voukoçava, ma fidèle épouse, je voudrais te dire quelque chose, mais je ne sais si ce sera à ton gré. » — Et doucement sa femme lui répondit : « Seigneur, Bogdan Iakchitch, dis, mon âme, ce qu'il te plaira ; je n'ai pas encore enfreint ta volonté, et jamais je ne l'enfreindrai. — Voukoçava, ma fidèle épouse, reprit Bogdan, le roi de Bude marie son fils, et il a invité notre frère Dimitri aux noces. Mitar demande un cheval et des armes, avec nos vêtements turcs, et une selle à plaques d'argent ; les lui donnerai-je, ma chère âme ? — Donne-lui, mon âme, donne à ton frère et le cheval et les armes, les habits turcs, et encore la selle aux plaques d'argent ; moi j'y ajouterai la chabraque, que pour toi j'avais brodée encore chez mon père, et dont jamais je ne t'ai parlé, parce qu'elle n'était point achevée, mais je viens de finir de la broder en or, et avec elle je donnerai les colliers qui sont à mon cou, l'un de jaunes ducats, l'autre de blanches perles ; je veux les entrelacer dans la crinière du cheval, afin d'émerveiller les conviés du roi. »

Dimitri auprès de la fenêtre entendait ce que disait la dame sa belle-sœur, et d'attendrissement ses larmes coulaient.

Ensuite ils se rendirent à sa maison, où Bogdan restait près de la fenêtre pour écouter, tandis que Dimitri entrait près de sa femme, à laquelle il dit : « — Militza, ma chère petite dame, je voudrais te dire quelque chose, mais je ne sais si ce sera à ton gré. » — Et doucement

Digitized by Google

sa femme lui répondit : « Dis, mon âme, tout ce qu'il te plaira. — Militza, ma fidèle épouse, le roi de Bude marie son fils, et il a invité Bogdan aux noces, Bogdan demande un cheval et des armes, avec nos vêtements turcs, et une selle garnie d'argent : les lui donnerai-je, ma chère âme ? » — Mais voici comment répondit la dame Militza : « A lui des chevaux ? que plutôt les loups les dévorent ! à lui des armes ? que les Turcs les enlèvent ! à lui des habits ? qu'il en soit dépouillé (par la mort) ! »

Quand Dimitri eut entendu ces paroles, il la saisit par son col blanc, et si doucement l'eut-il touchée, les deux yeux lui sautèrent (de leurs orbites) ; mais Bogdan Iakchitch s'élançant, prit Dimitri par la main : « Que fais-tu, Mitar ? Dieu te le rende ! songe à tes petits faucons : tu trouveras pour toi une meilleure épouse, mais jamais pour eux de mère ; ne souille point ta main de sang. Et voici que tu viens de nous séparer, mon frère ! »

XIV

IANKO DE CATTARO ET ALIL FILS DE MOUIO

III, 20

Ianko de Kotor[26] écrit une lettre, et l'envoie vers la rocheuse Kladoucha, aux mains d'Alil, fils de Mouïo : « O Turc, jeune Alil, on te vante dans la rocheuse Kladoucha, et moi on me vante dans la plaine de Kotor,

Digitized by Google

viens donc te mesurer avec moi, que l'on voie quel est de nous deux le plus brave guerrier. Je t'offre à choisir trois endroits pour la rencontre : d'abord tu peux rester à Kladoucha devant ta maison, afin que ta vieille mère te voie, ô Turc, ou succomber ou me donner la mort ; le second rendez-vous que je t'assigne est devant ma propre maison, d'où ma fidèle épouse pourra me voir, ô Turc, ou succomber ou te donner la mort ; le troisième est sous le Kounar dans la plaine de Kotor, sur la limite entre le pays des Turcs et celui des chrétiens, là où la terre est altérée de sang, et les corbeaux affamés de la chair des guerriers. Viens, Alil, au lieu que tu choisiras ; mais si tu n'oses accepter le combat, prends une quenouille avec du lin et un fuseau de buis, et file-moi des pantalons et une chemise, pour que je laisse en repos Angelia, mon épouse. »

Quand la lettre fut remise à Alil, il la lut debout, puis descendu de la blanche tour, il se promenait avec anxiété dans la cour, les bras croisés sur la poitrine, lorsque parut Mouïo de Kladoucha, qui venait de la verte terrasse, vêtu d'un caftan vert. Le Turc était brave, il regarda son fils et lui demanda : « Qu'as-tu, mon fils, jeune Alil ? qui te provoque au combat, que te voilà si abattu ? » Alil prend dans sa poche la feuille de blanc papier, et la remet à son père. Mouïo la lit, et voyant ce qu'elle contenait, il porte la main à sa poche et en tire douze ducats, qu'il donne au jeune messager, en lui tenant ce discours : « Ecoute-moi, jeune Giaour, salue de ma part Ianko de Kotor : qu'il m'attende sous le mont Kounar, je lui mènerai mon Alil, le premier dimanche qui va venir, afin que le sabre à la main ils se disputent la vic-

Digitized by Google

toire. » Ensuite il rentre dans la blanche maison, et prenant de l'encre et du papier, commence à écrire des lettres sur son genou : la première qu'il trace est adressée au Turc Ranko de Kovatchi : « Mon oncle, lui dit-il, rassemble dans la plaine de Kovatchi cinq cents braves, et rends-toi avec eux vers la rocheuse Kladoucha, devant ma maison, afin, en cas de danger, d'assister mon fils Alil, que Ianko de Kotor a défié au combat. » *

Après avoir expédié ses lettres, Mouïo demeura quelque temps dans sa blanche maison. Mais bientôt un bruit s'éleva, on entendit les tambours retentissants, et Mouïo regardant au loin dans la montagne, la vit occupée par une armée puissante sous la conduite de deux chefs, Talé Boudalina[27] et Ranko de Kovatchi, suivis juste de mille guerriers. Mouïo s'avança loin à leur rencontre, et ramena les agas à la maison, laissant dans la plaine la puissante armée. Il ne s'était écoulé que peu de temps, quand voici venir Ibrahim Nakitch et avec lui Osman Tankovitch, conduisant aussi mille guerriers. Alil alla loin à leur rencontre, et laissant la puissante armée dans la plaine, ramena les agas à la blanche maison.

Pendant qu'avec eux Mouïo était à boire du vin, Alil alla s'équiper, revêtir ses habits et ses armes..... puis les serviteurs lui amenèrent son cheval blanc, sur le dos duquel il s'élança, et descendant vers le camp dans la plaine, il mit en marche la puissante armée et gravit le mont Kounar, où le rejoignirent Mouïo et les chefs turcs. On traversa la forêt de Kounovitza et on descendit dans

* Le Turc écrit encore trois autres lettres, contenant identiquement la même réquisition.

Digitized by Google

la plaine de Kotor, où Ianko était arrivé au rendez-vous, accompagné de quatre serdars, que suivaient deux mille guerriers, tous gens de la plaine de Kotor et tous braves renommés.

Quand les Turcs arrivèrent dans la plaine, Ianko appela le jeune Stoïan : « Va, mon fils, lui dit-il, au camp des Turcs, salue de ma part Mouïo de Kladoucha, et invite-le à amener son fils Alil au lieu marqué pour le combat, afin que nos sabres se disputent la victoire, et que les deux armées voient qui d'abord mettra l'autre en défaut, qui le premier donnera la mort à son adversaire. » — Stoïan se hâte d'obéir et se rend au camp turc, vers la tente de Mouïo de Kladoucha. Devant Mouïo il s'incline humblement : « Qu'y a-t-il, bâtard d'Ianko ? lui demande le Turc, pourquoi Ianko t'a-t-il envoyé ? » Stoïan lui répond : « Mon père m'envoie te saluer de sa part, et t'inviter à amener ton Alil au lieu marqué pour le combat, afin que leurs sabres se disputent la victoire. — C'est bien, mon fils, bâtard d'Ianko, Alil va s'avancer au combat. » Puis sautant sur ses pieds légers, il va équiper le jeune Alil, et lui amène son bon cheval blanc. Le Turc s'élance sur le coursier, et s'avance fièrement vers le lieu marqué, pour y attendre Ianko de Kotor ; à sa droite, épaule contre épaule, il a Ranko de Kovatchi, puis Talé Boudalina, et à sa gauche, épaule contre épaule, marche le Turc Ibrahim Nakitch, puis Osman Tankovitch, pendant que derrière lui venait Mouïo suivi de deux cents hommes, tous pour être témoins du combat qui va s'engager. Mais voici venir Ianko de Kotor sur un fougueux cheval gris, et portant sur l'épaule sa lance de guerre.....

Digitized by Google

Quand Ianko arrive au lieu marqué, il appelle le fils de Mouïo : « Ecoute, jeune Alil, frappe le premier, afin de n'avoir point de regret. » — Mais le jeune Turc lui répond : « Frappe le premier, Ianko de Kotor, c'est toi qui as provoqué le combat, c'est toi qui as porté le défi. » A ces paroles, Ianko rassemblant la bride de son cheval, et le frappant de la botte et de l'éperon, le fait partir bondissant sur la plaine ; de l'épaule il détache son javelot et le lance contre Alil. Mais le Turc était habile dans le combat ; saisissant au vol le javelot, il le brisa en deux, puis prenant le sien, il le lança contre Ianko. Ianko avait un cheval de guerre, l'animal avait creusé une fosse, assez grande pour contenir deux Alil ; il s'enfonça dans la fosse, et le javelot, passant par-dessus lui, alla se briser dans la terre. Voyant rompu son javelot de guerre, Ianko tira son épée, Alil tira son sabre de Damas, et tous deux fondirent l'un sur l'autre. Alil porte un coup, mais Ianko le parant, reçoit sur son épée le sabre tranchant, qui est brisé en deux. Alil aussi a sa main coupée, elle tombe sur l'herbe verte. Ianko le frappe une seconde fois, et l'atteignant au visage, il le lui fend jusqu'à la mâchoire, tellement qu'on vit briller les dents au fond de la bouche ; un troisième coup il lui porte, qui le fend jusqu'à la ceinture de soie, puis il le précipite en bas de son cheval blanc.

[illegible] clément, la grande merveille ! Quand le chef des Turcs eut succombé, la colère gagna sa nombreuse parenté, et s'éleva dans la plaine un tumulte. Pendant une demi-journée on se battit, les Serbes défirent l'armée des Turcs, et la poussèrent dans les forêts du Kounar. Peu d'entre eux s'échappèrent, il n'y eut que Talé le dé-

Digitized by Google

bauché qui se sauva grâce à son cheval gris, et avec lui Osman Tankovitch. Parmi les Serbes, peu succombèrent, mais Tzvian Charitch était blessé, et Vouk Mandouchitch avait disparu. Ianko se met à sa recherche et l'appelle : « Où es-tu, Vouk, ma main droite ? mon expédition a réussi. » Comme Ianko l'appelait, voici venir Mandouchitch conduisant Mouïo de Kladoucha, les mains liées derrière le dos ; il l'amenait à Ianko, et le lui offre en présent. « Voici, dit-il, une pomme d'or ; fais-en ce qu'il te plaira. » Ianko était de noble race, il renvoya Mouïo avec ces paroles : « Rètourne, Mouïo, dans la rocheuse Kladoucha, garde-toi de mentir, mais raconte ce qui s'est passé, pour moi je t'accorde la vie. »

Le Turc retourne à Kladoucha, les mains liées, et Ianko avec sa troupe vers sa blanche maison, pendant trois et quatre jours il la fête, puis chacun reprend le chemin de son logis, tandis que Ianko reste à boire du vin avec Stoïan dans sa blanche maison.

XV

DONS MOSCOVITES ET CADEAUX TURCS

III, 15

Des lettres traversent le pays, traversent le pays et les cités, tant qu'elles parviennent au divan, aux mains du sultan des Turcs Mouyezid. C'étaient des lettres de Moscou la lointaine, et avec elles des présents magnifiques : pour le sultan lui-même une table d'or, sur la table une mosquée d'or, et autour un serpent enroulé,

Digitized by Google

portant sur la tête une escarboucle, à la lumière de laquelle on voyait pour marcher au milieu d'une nuit sombre et sans lune, comme en plein jour, quand le soleil luit ; pour le fils du sultan, Ibrahim, il y avait deux sabres tranchants avec des cordons dorés, et aux cordons des pierreries ; pour la plus âgée des sultanes, il y avait un berceau d'or, surmonté d'un faucon gris.

Or, quand ces dons arrivèrent au sultan, il en ressentit du trouble et de l'inquiétude, car il n'avait rien à offrir en retour : il avait beau songer, il ne trouvait pas d'expédient ; à quiconque venait le visiter, le sultan vantait les présents qu'il avait reçus du grand tzar de Moscou, espérant en obtenir quelque conseil, sur ce qu'il avait à envoyer au pays des Moscovites.

Le pacha Sokolovitch vient le visiter, et il lui vante les présents ; là-dessus arrivent un hodja et un kadi, et après qu'ils l'ont humblement salué, qu'ils lui ont baisé la main et les genoux, le sultan à eux s'adresse : « Hodja et kadi, mes serviteurs, ne pourriez-vous me conseiller, sur ce qu'il convient d'envoyer au pays des Moscovites, en retour de ces présents et au nom de mon Empire ? » — Mais modestement ils firent cette réponse : « Sultan souverain, cher seigneur, nous ne sommes point capables de te conseiller, et ne pouvons te donner d'avis : mais appelle le vieux patriarche, et il t'instruira de ce qu'il convient d'envoyer. »

Dès qu'il eut entendu ces paroles, le sultan envoya en hâte un kavas, pour mander le vieux patriarche, et le vieillard étant venu, le sultan lui vanta les présents qu'il avait reçus, puis il lui dit : « Mon serviteur, vieux patriarche, ne pourrais-tu m'enseigner ce qu'il faut en-

Digitized by Google

voyer au pays des Moscovites ? — Sultan impérial, soleil resplendissant, je ne suis point capable de t'enseigner : car c'est Dieu lui-même qui t'a instruit ; tu as, ô sultan, dans ton Empire, des présents à donner en retour, qui ne te sont d'aucun usage, et qui aux Moscovites seraient fort agréables : Envoie-leur la crosse de Sava Nemanitch, la couronne d'or du tzar Constantin, avec les habits de saint Jean, et l'étendard porte-croix du knèze des Serbes, Lazare ; à toi seigneur, cela n'est d'aucun usage, et d'eux sera fort bien venu. »

Quand le sultan eut entendu ces paroles, il fit préparer les présents et les remit aux cavaliers moscovites. Le vieux patriarche accompagne ceux-ci, et il leur donne ces instructions : « Dieu vous accompagne, cavaliers moscovites ; ne suivez point le grand chemin, mais prenez par la forêt, à travers la montagne, car une force nombreuse vous poursuivra, pour vous enlever ces reliques chrétiennes. Pour moi, j'ai sacrifié ma tête, et déjà mon corps a succombé, mais il n'en sera point de même de mon âme, si Dieu le permet. » Puis d'eux il se sépara.

Quand le sultan eut remis les présents, à chacun il s'en vantait et le pacha Sokolovitch étant venu, le sultan lui dit : « Sais-tu, pacha, mon fidèle serviteur, ce que j'ai envoyé au pays des Moscovites : j'y ai envoyé la crosse de Sava Nemanitch, la couronne d'or du tzar Constantin, avec l'étendard porte-croix du knèze des Serbes, Lazare, et les habits de saint Jean ; cela ne m'était d'aucun usage, et sera d'eux fort bien venu. » Aussitôt le pacha Sokolovitch lui demande : « Sultan impérial, soleil resplendissant, qui t'a donné ce conseil ? » Le sultan lui dit franchement et ouvertement : « C'est le vieux

Digitized by Google

patriarche qui m'a conseillé. Sultan impérial, soleil resplendissant, reprit le pacha d'une voix calme, puisque tu envoyais ces reliques chrétiennes, pourquoi n'y pas joindre les clefs de Stambol? Plus tard tu les enverras dans la honte (d'une défaite). » Le sultan comprit le pacha, et il lui dit : « Va, pacha, mon fidèle serviteur, assemble des janissaires turcs, poursuis les cavaliers moscovites, mets-les à mort, et leur enlève les reliques chrétiennes. »

Le pacha se hâte d'obéir, il assemble des janissaires turcs, et s'élance par le grand chemin à la poursuite des cavaliers moscovites, mais jamais ils ne les atteignirent, et ils durent s'en revenir. Le pacha jura au sultan, qu'il n'avait point vu les Moscovites, et le sultan alors lui dit: « Va, mon fidèle serviteur, et mets à mort le vieux patriarche. »

Le pacha se hâta d'obéir, il saisit le vieillard, et il allait lui donner la mort quand celui-ci lui dit : « Pardon pour un peu de temps, seigneur pacha, ne me tue point sur la terre ferme; car, moi mort, il commencera une sécheresse, qui durera trois ans sans interruption. » Ayant ouï ces paroles, le pacha l'emmena sur la mer azurée, et il allait lui donner le coup mortel quand le vieillard lui dit : « Pardon pour un peu de temps, si tu crois en Dieu, ne me tue point sur la mer azurée ; car, moi mort, un orage éclatera; la mer et les lacs se soulèveront, et submergeront les vaisseaux et les galères, et la terre à ses quatre coins. »

Le vieillard mentait, mais le pacha ne se laissa point tromper, il brandit son sabre, et trancha la tête du vieux patriarche : Dieu lui donne place en son paradis! et à nous, frères, joie et santé[28].

Digitized by Google

NOTES

I. — 1. Vouk a classé ce chant, dans sa collection, sous le n° 9, c'est-à-dire qu'il le regarde comme un des plus anciens. — Voyez J. Psichari, *Lénore*.

2. Le mot bien moderne de « général » doit être emprunté à l'italien. Le ban « d'outre mer » est aussi une singulière expression.

3. La peste, *moriya* ou *kouga*, est souvent personnifiée.

II. — 4. Sur ces trois noms, voyez p. 63.

5. Il y a ici quelque jeu de mots, fondé sur le rapport des noms propres Stoïan et Stoïa, avec le verbe *stoïati*, se tenir debout.

6. C'est-à-dire qu'elle est de semaine, la *rédoucha* de la communauté ; voyez à l'Index le mot *zadrouga*.

7. Trait sans doute bien antique, et d'autant plus atroce, que la chose est dite le plus naturellement du monde. Il manque dans les versions grecque et albanaise de la légende.

8. « On prétend qu'aujourd'hui encore, de l'ouverture où passaient les mamelles de la pauvre jeune femme, il suinte une substance blanchâtre, semblable à de la craie, et que les femmes qui n'ont pas de lait la recueillent pour la boire mêlée à de l'eau. Actuellement encore les Serbes racontent qu'il est impossible de construire un grand édifice à moins d'enfermer ainsi quelqu'un, homme ou femme, dans les fondations ; c'est pourquoi tous ceux qui le peuvent évitent de s'approcher de l'emplacement d'une construction, dans la pensée que l'ombre humaine même peut être ainsi *emmurée*, ce qui entraînerait la mort. » Note de Vouk. — Les maçons grecs, tout au moins dans l'île de Leucade, remplacent aujourd'hui la victime humaine par le sacrifice d'un coq, lorsqu'ils commencent à poser les fondations d'une maison.

III. — 9. Il y a ici deux vers que A. Pavitch lui-même déclare

Digitized by Google

ne pas comprendre : « J'exterminerai toute la famille de mon beau-père ; je n'ai personne avec qui boire du vin frais. »

IV. — 10. Le despote Vouk a vécu près de trois quarts de siècle après le knèze Lazare.

V. — 11. Ioug-Bogdan était le beau-père de Lazare (le nº 32 du tome 2 raconte le mariage de ce dernier) et gouverneur de l'Acarnanie et de la Macédoine. — *Iougovitch* veut dire fils de Ioug ; l'existence de ces nombreux fils n'est pas avérée.

12. *Demain*, énorme invraisemblance répétée ailleurs ; entre Krouchévatz, où la scène se passe, et, Koçovo, il y a plusieurs jours de marche. Il y a au texte : C'est demain le beau *Vidov dan*, ou jour de Saint Vid ; c'est le nom que les Serbes donnent encore à la journée du 15/27 juin, et un journal de Belgrade a porté ce titre.

13. Voyez la note précédente.

14. Militza eut, après la catastrophe, la douleur et l'humiliation de donner (ou de vendre, politiquement parlant) sa fille Miléva pour femme au nouveau sultan, Bajazet ; à ce prix, et en outre à la condition de payer un fort tribut et de fournir un contingent de troupes, elle obtint pour son fils Etienne Lazarévitch un semblant de principat, sous le titre de *Despote*.

15. Voyez le nº III.

VI. — 16. Lévriers (*hèrt*), ainsi dans Ioukitch, ce qui est préférable aux *lions* du texte de Vouk.

17. Ici le chant paraît bien écourté. La veuve et mère laisse donc les corps sans sépulture ? Est-ce parce que cela rendrait impossible l'incident qui amène le dénouement ?

VII. — 18. *Vierges*. Ainsi que cela a été dit ailleurs, une fiancée reste sous la garde du dévèr et sans aucune communication, même de paroles, avec son mari (ce serait pour elle grande honte, comme le montrent plusieurs exemples), jusqu'à l'arrivée à la maison conjugale. C'est là seulement que le mariage se célèbre et qu'il se consomme.

Ce chant a le plus grand rapport, pour le fond et aussi dans quelques détails, avec ceux intitulés *Marko Kraliévitch et le Maure* et *Marko abolit l'impôt sur les mariages*. Il en existe plusieurs versions bulgares.

Digitized by Google

VIII. — 19. J'ignore ce que c'est que ce Martoloz, dont le nom paraît tiré du grec 'Αμάρτωλος. Quant au despote Georges et à Irène, voyez l'Index.

IX. — 20. Voyez la « Mort de Marko. »

XI. — 21. Vouk est le même *despote*, qui figure au nº IV.

22. Voyez la note suivante. De cette tour, il est impossible d'apercevoir le cours de la Save, masquée par l'espèce de promotoire sur lequel est placé Belgrad.

XII. — 23. Cette tour et cette petite église existent encore. L'église ou chapelle, convertie en poudrière, se trouve dans la partie basse de la citadelle ; la *Néboïcha* (ce qui veut dire : *ne crains pas*) « le donjon des Iakchitch » (t. IV ; 24, v. 75) est cette construction hexagone, enclavée dans le mur de la forteresse, au bord du Danube, et qui servait jadis de prison d'Etat.

24. Ou plutôt par droit de *staréchina*, car il s'agit ici du partage d'une communauté domestique ou *zadrouga*. Voy. l'Index.

XIII. — 25. Anachronisme; Douchan est mort en 1356, les Iakchitch sont du xvᵉ siècle. *Coucou gris*, c'est-à-dire elle-même.

XIV. — 26. « Il s'agit ici d'Ianko Mitrovitch, père du célèbre guerrier Stoïan Iankovitch, et qui a dû vivre vers le milieu du xviiᵉ siècle, car les Vénitiens reconnurent publiquement la bravoure de son fils Stoïan, et le nommèrent serdar ou chef des Morlaques en 1669. » Note de Vouk.

27. *Talé ;* ce Turc figure dans plusieurs autres chants.

XV. — 28. « C'est, dit Vouk dans une note, une croyance universelle parmi le peuple serbe, que les Turcs ont eu en leur possession les objets antiques et sacrés mentionnés dans la *pésma*, lesquels ont été plus tard transportés en Russie. » Puis il cite les fragments d'un autre chant où « Madame Elisabeth, l'impératrice de Russie, écrit une lettre au sultan Soléïman, pour le sommer de lui restituer son héritage, dans lequel sont énumérés lesdits objets. » Mise en regard des circonstances politiques actuelles, cette ancienne légende n'a-t-elle pas un sens curieux et profond ? (1859).

Digitized by Google

IV

LES BANDITS

(HAÏDOUKS)

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

Il convient de rappeler ici qu'il ne faut pas confondre, surtout à l'origine, les bandits ou haïdouks de l'histoire et de la poésie serbes, avec les vulgaires détrousseurs de grande route, et que ce nom de bandit est pris dans son sens étymologique d'homme mis, ou qui s'est mis lui-même, hors la loi politique plutôt que civile.

J'ai choisi parmi les *pesmas* qui concernent les haïdouks, non seulement les plus intéressantes, mais celles aussi qui sont les plus propres à faire connaître leur genre de vie, leurs mœurs et l'esprit du métier, on pourrait presque dire de l'*institution*. Ainsi on les verra déserter leurs familles et leurs demeures, et s'enfuir dans les montagnes, pour échapper aux vexations des Turcs; faire leur coup prudemment à l'abri des arbres ou des rochers; venir au secours de leurs compatriotes opprimés (que d'ailleurs ils ne se faisaient pas faute de piller, surtout dans les derniers temps); se rassembler vers la Saint-Georges, « alors que la forêt s'est revêtue de feuilles et la terre d'herbe et de fleurs, et que les loups hurlent dans la montagne »; se séparer à la fin de l'automne pour regagner leurs quartiers d'hiver, tirer vengeance des *yataks* ou recéleurs qui ont trahi et livré leurs compagnons; boire toujours « du vin dans la verte forêt », et s'étudier à mourir dans les tourments sans se plaindre.

Digitized by Google

La première de ces pesmas, *Prédrag et Nénad,* est beaucoup plus ancienne que les autres, et semble antérieure à l'arrivée des Turcs; leur établissement dans les pays serbes n'a fait que donner une nouvelle impulsion et, dans beaucoup de cas, une direction patriotique à un métier qui, là comme ailleurs, a existé de tout temps. La dernière, où l'affection fraternelle forme aussi le ressort principal de l'action, ne date que de la guerre de l'indépendance. D'autres paraissent remonter jusqu'au xve siècle; tout au moins est-il fait mention, au n° II, d'Irène « la Maudite », qui fut *despote* de 1457 à 1459.

Pour faire mieux connaître encore cette dangereuse confraternité, j'ajouterai quelques détails empruntés à Vouk (*Dictionnaire serbe,* au mot Haïdouk).

« Notre nation, dit cet écrivain, est persuadée — et elle exprime cette croyance dans ses chants — que l'existence des haïdouks a été le résultat de la violence et des injustices des Turcs. Admettons que quelques-uns d'entre eux le soient devenus sans y être contraints par la nécessité, poussés par le désir de porter des habits et un équipement à leur convenance ou d'exercer une vengeance particulière; il n'en est pas moins hors de doute que plus le pouvoir ottoman a été doux et humain, moins il y a eu de haïdouks, et plus il s'est montré inique et cruel, plus leur nombre a été grand, et de là vient qu'il y a eu parfois parmi eux des gens fort honorables et même, à l'origine de la domination turque, on a compté dans leurs rangs des seigneurs et des gentilshommes de distinction.

« Il est vrai que beaucoup ne se jettent point dans la montagne dans l'intention de commettre des crimes,

Digitized by Google

mais quand une fois un homme, surtout sans éducation, se sépare de la société et s'affranchit de toute autorité, il est bientôt entraîné par la contagion de l'exemple, c'est ainsi que les haïdouks font du mal à leurs compatriotes qui les aiment en comparaison des Turcs et les plaignent, et c'est encore aujourd'hui faire à un haïdouk la plus grande injure et le plus mortel outrage, que de le traiter de *lopov* et de *pèrjibaba* (voleur et chauffeur).

« Le costume des haïdouks de notre temps en Serbie se composait généralement de culottes de drap bleu, de bas et de sandales (*opantzi*), d'un gilet et d'une veste aussi de drap; quelques-uns même portaient un *dolama* (longue tunique sans manches), vert ou bleu, et par-dessus le tout, un manteau. Pour coiffure, ils avaient ou un bonnet conique, ou le fez, ou les bonnets de soie nommés *kitienkas,* garnis de houppes qui leur pendaient d'un côté sur l'épaule et qui étaient presque exclusivement à leur usage. Ils aimaient surtout à porter sur la poitrine une espèce de plastron (*toka*) en argent, et ceux qui n'avaient pas le moyen de s'en procurer le remplaçaient par de larges monnaies d'argent. En fait d'armes, ils avaient chacun un long fusil, deux pistolets et un grand couteau.

« Sous la domination ottomane, il y avait en Serbie, presque dans chaque district, un officier turc nommé *boulioubacha,* ayant sous ses ordres un certain nombre de pandours serbes et turcs, et chargés de poursuivre les haïdouks [1]. Quelquefois, lorsque ceux-ci se montraient

1. Ce mode de battue s'est conservé dans la Principauté,

Digitized by Google

en grand nombre et commettaient des meurtres et des vols fréquents, les Turcs mettaient toute la population sur pied pour leur donner la chasse. Quand la battue n'avait point de résultat, les Turcs avaient recours au *teftich,* c'est-à-dire que quelque fonctionnaire se mettait à parcourir le pays avec un nombre d'hommes assez considérable, et qu'au moyen de la prison, des coups et d'amendes, il contraignait les *kmètes* (chefs des villages) et les parents des haïdouks à chercher les recéleurs et à capturer les haïdouks eux-mêmes; mais hors le cas de *teftich,* les parents des haïdouks aussi bien que leurs femmes et leurs enfants n'étaient inquiétés par personne, et vivaient au contraire en paix dans leurs maisons.

« Lorsqu'un haïdouk se lasse du métier, il se rend, c'est-à-dire qu'il mande aux kmètes de lui obtenir du pacha une lettre de pardon (*bourountia*), après quoi il reparaît en public, et personne dès lors n'oserait parler en sa présence de ce qu'il a fait étant haïdouk. Dans cette situation, ils deviennent le plus souvent pandours (gardes de police), car ils ont perdu l'habitude des travaux agricoles; il n'y a du reste que les fonctions de kmète qu'ils ne puissent pas remplir.

dont les lois pénales ont, à cet égard, un caractère de sévérité draconienne. Dès que l'autorité a connaissance d'un haïdouk, ce qui ne signifie plus qu'un brigand ordinaire, elle convoque, exactement comme quand il s'agit d'un loup, les paysans de la localité, quelquefois en très grand nombre, qui, sous le commandement du *natchalnik* ou du capitaine du district, procèdent à la battue (*haïka*). Si le haïdouk, à la première sommation, refuse de mettre bas les armes et de se rendre, on tire dessus immédiatement (1859).

Digitized by Google

« Les haïdouks ont de la religion; ils jeûnent et prient Dieu comme tout le monde, et quand les Turcs en conduisent quelqu'un au pal, et qu'on lui offre la vie sauve s'il consent à se faire musulman, pour réponse il injurie Mahomet, en ajoutant : « Bah! est-ce qu'après tout il ne faut pas mourir! »

« Ils se regardent tous comme de grands héros, aussi ne se fait guère haïdouk que celui qui peut compter sur soi-même. Quand ils sont pris et qu'on les conduit au supplice, ils chantent à pleine tête pour montrer qu'ils font peu de cas de la vie. »

J'ajoute que cet article, écrit il y a soixante-dix ans (en 1818), bien que parfois mis au présent, était dès lors de l'histoire, tout au moins en Serbie.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES BANDITS

(HAÏDOUKS)

I

PRÉDRAG ET NÉNAD

II, 16

Une mère nourrissait deux petits enfants, dans une mauvaise année, dans un temps de famine, à l'aide de ses mains et de son fuseau. Elle leur avait donné de beaux noms: à l'un, celui de Prédrag, à l'autre celui de Nénad[1]. Prédrag grandit, et quand il fut en état de monter un cheval et de tenir une lance de guerre, il quitta secrètement sa vieille mère, et se rendit dans la montagne parmi les haïdouks, dont il fit le métier durant trois ans. La mère continua d'élever Nénad, qui ne savait pas même qu'il eût un frère. Quand Nénad fut devenu grand et capable de monter un cheval et de porter une lance de guerre, il quitta secrètement sa vieille mère, et se rendit dans la montagne parmi les haïdouks, dont il fit le métier durant trois ans. C'était un brave, sage et intelligent, et en toute occasion heureux dans le combat, la bande en fit son capitaine, et trois ans il la commanda.

Mais le jeune homme en vint à regretter sa mère, et il dit à ses gens: « Ma troupe, mes chers frères, je suis en

Digitized by Google

peine de ma mère. Venez que nous partagions le butin, afin que chacun s'en aille chez sa mère. » A cela la bande aisément se rendit; chacun rapporta tout ce qu'il avait d'or, en faisant un serment solennel, les uns par leur frère, les autres par leur sœur (qu'ils n'avaient rien retenu). Et quand ce fut au tour de Nénad, il dit à ses hommes: « Ma troupe, mes chers frères, je n'ai point de frère, et je n'ai point de sœur[2], mais j'en jure par le Dieu unique, que ma main se sèche! que mon bon cheval perde sa crinière! et que mon sabre tranchant s'émousse! si j'ai rien retenu du butin. »

Le partage ainsi fait, Nénad monta sur son bon cheval, et courut chez sa mère. La vieille lui fit bon accueil et lui servit les douceurs[3]. Puis, quand ils furent assis au souper, Nénad ainsi parla: Ma vieille, ma chère mère, si ce n'était une honte devant les hommes, et devant Dieu un péché, je ne dirais point que tu es ma mère: comment ne m'as-tu point donné de frère, soit un frère ou bien une chère sœur? Quand j'ai partagé le butin avec ma troupe, chacun m'a fait un serment solennel, qui par son frère, qui par sa sœur, mais moi, ma mère, j'ai dû jurer par moi-même et par mon sabre, et par le bon cheval qui me porte. — Ne raille point, jeune Nénad, lui répondit en souriant la vieille: je t'ai donné un frère, Prédrag, que j'ai mis au monde, et hier encore il m'est venu de ses nouvelles; il est haïdouk et fait son séjour dans la verte forêt de Garévitza, et il est le capitaine de sa troupe. — O ma vieille, ma chère mère, reprit le jeune Nénad, taille-moi un nouvel habit, tout de drap vert court, et se confondant avec la forêt, afin que j'aille à la recherche de mon frère, et que mon violent désir se

Digitized by Google

passe. » Et sa mère lui dit: « C'est folie, jeune Nénad, car tu vas sottement y perdre la tête. » Mais Nénad n'écouta point sa mère, et fit comme il lui plaisait: il se tailla lui-même un habit, tout de drap vert court, et se confondant avec le feuillage; puis, montant son bon cheval, il partit pour chercher son frère, et pour satisfaire son violent désir.

Nulle part il n'ouvrit la bouche, ni pour cracher, ni pour exciter son cheval, mais, quand il atteignit la forêt, il s'écria, pareil à un faucon gris: « Garévitza, verte forêt, ne nourris-tu pas un héros, Prédrag, mon frère par la naissance? Ne nourris-tu pas un héros qui pût me réunir à mon frère? » Prédrag était assis sous un vert sapin, buvant du vin pourpre, quand il ouït la voix de Nénad, et, s'adressant à ses hommes: « O ma troupe, mes chers frères, allez-vous mettre en embuscade le long du chemin, guettez ce brave inconnu, mais sans le tuer ni le rançonner, amenez-le-moi vivant; d'où qu'il soit, je veux le traiter comme de ma famille. »

Trente hommes s'éloignèrent, et se placèrent par dix en trois endroits. Quand Nénad passa devant les dix premiers, nul n'osa sortir à sa rencontre, sortir et arrêter son cheval, mais ils se mirent à lui lancer des flèches. Le jeune homme leur dit: « Ne tirez point, mes frères de la forêt, et puissiez-vous ne pas être, comme moi, consumés du désir de retrouver un frère, ce désir qui m'attriste et m'a poussé jusqu'ici. » Et ceux-là le laissèrent passer en paix. Quand il fut devant les dix autres, eux aussi lui lancèrent des flèches et Nénad leur dit: « Ne tirez pas, mes frères de la forêt, et puissiez-vous ne pas être, comme moi, consumés du désir de retrouver un frère, ce désir qui m'at-

Digitized by Google

triste et m'a poussé jusqu'ici. » Et ceux-là encore le laissèrent passer en paix. Quand il fut aux dix derniers, et qu'ils lui lancèrent des flèches, la colère s'empara du jeune Nénad, et il fondit sur les trente braves: à coups de sabre il tailla en pièces les dix premiers, il écrasa les dix seconds sous les pieds de son cheval, et dispersa dans la montagne les dix autres, fuyant, qui dans le bois, qui dans le lit de la fraîche rivière. La nouvelle en arrive à Prédrag, le héros: « Malheur ! que fais-tu là assis, capitaine Prédrag? Voilà un brave inconnu qui taille en pièces tes hommes dans la forêt. » Prédrag saute sur ses pieds légers, et, saisissant son arc et ses flèches, il va se mettre en embuscade au bord du chemin, et, placé derrière un vert sapin, il jette d'une flèche (l'inconnu) en bas de son cheval. Dans un endroit fatal il l'a atteint, dans un endroit fatal, dans son cœur de héros. Nénad gémit comme un faucon gris, et, en gémissant, il se roule sur son cheval: « Hélas! héros de la verte forêt, Dieu, frère, t'anéantisse ! Que ta main droite se sèche, dont tu as décoché ta flèche ! et que ton œil droit saute de son orbite, dont tu m'as visé ! Sois consumé de l'ardent désir de voir ton frère, ce désir qui m'afflige et m'a poussé jusqu'ici, pour mon malheur et pour que j'y perdisse la vie ! » Quand Prédrag ouït ces paroles, de son sapin [4] il lui demanda : « Qui es-tu, héros, et de quelle race? » Nénad blessé lui répond : « A quoi bon t'enquérir de ma race ? ce n'est point parmi elle que tu veux prendre femme [5]. Je suis un brave, le jeune Nénad, j'ai une vieille mère qui m'a nourri, et un frère par le sang. Prédrag est ce frère, à la recherche duquel je suis parti, afin d'assouvir mon ardent désir, pour mon malheur et pour y laisser ma vie. » Quand Prédrag eut ouï ces paroles, consterné il

Digitized by Google

laissa tomber ses flèches, et s'élançant vers le héros blessé, il l'enleva du cheval et le déposa sur l'herbe. « Est-ce donc toi, dit-il, mon frère Nénad ? Moi je suis Prédrag, ton frère par le sang. Peux-tu guérir de tes blessures, que je déchire ma fine chemise, pour les panser et les bander ?» Nénad blessé lui répond : « C'est donc toi, mon frère par le sang ! grâce à Dieu, je t'ai vu, et mon ardent désir est assouvi ; mes blessures ne peuvent guérir, mais que mon sang te soit pardonné. » Cela il dit, puis il rend l'ame.

Sur son corps, Prédrag éclate en lamentations : « Hélas! Nénad, mon brillant soleil, qui pour moi s'était levé de bonne heure, et qui s'est couché si tôt ! Mon basilic du vert jardin, tu t'étais, pour moi, épanoui de bonne heure, pourquoi t'es-tu si tôt flétri ? » Puis, tirant un couteau de sa ceinture, il s'en frappe au cœur, et tombe mort à côté de son frère.

II

STARINA NOVAK ET LE KNÈZE BOGOÇAV

III, 1

Novak et Radivoï boivent du vin aux bords de la Bosna, la froide rivière, chez le knèze Bogoçav. Quand de vin ils se furent rassasiés, le knèze Bogoçav tint ce discours : « Frère Starina Novak, dis franchement, et que bien t'en advienne ! comment tu t'es fait haïdouk ; quelle nécessité t'a poussé à te rompre le col, à courir la montagne, en faisant le méchant métier du haïdouk, et cela, quand tu es vieux et que ton temps est passé ? »

Digitized by Google

Starina Novak lui répondit : « Frère, knèze Bogoçav, puisque tu le demandes, je vais te le dire franchement : c'est une dure nécessité qui m'a poussé. Peut-être le sais-tu et t'en souviens-tu, quand Irène bâtit Smederevo, je fus appelé à la corvée. Trois ans je travaillai, traînant bois et pierres, avec mon chariot et mes bœufs, et pour ces trois années pleines, je ne reçus ni un dinar, ni un para ; je ne gagnai seulement point pour mes pieds, de sandales. Et cela, frère, je l'eusse encore pardonné ; mais quand elle eut bâti la forteresse de Smederevo, elle commença à construire des maisons, à en dorer les portes et les fenêtres, et elle établit sur le pays un impôt, par chaque maison, de trois litras d'or. Cela fait, frère, trois cents ducats ! Qui avait du bien payait, et qui payait restait. Pour moi, j'étais un pauvre homme ; je pris la pioche avec laquelle j'avais fait la corvée, et je partis pour me faire haïdouk ; mais ne pouvant me tenir dans le bas pays, dans les Etats d'Irène la maudite, je m'enfuis de l'autre côté de la Drina, et m'enfonçai dans la rocheuse Bosnie.

« Comme j'arrivais près du Romania, je rencontrai une noce turque. Tous les invités passèrent tranquillement ; seul, le fiancé turc resta en arrière sur son grand cheval bai, et ne voulut point passer en paix, mais, allongeant son fouet à trois lanières et garni de trois boules de cuivre, il m'en frappa sur les épaules. Trois fois je lui donnai le nom de frère en Dieu : Je t'en supplie, lui dis-je, fiancé turc, par la fortune et les exploits, par le bonheur et la joie que je te souhaite, laisse-moi et passe ton chemin en paix ; tu vois que je ne suis qu'un pauvre homme. Le Turc ne voulait point s'éloigner et com-

Digitized by Google

mençait à me frapper plus fort et à me faire mal. Une violente colère me prit, et, levant la pioche de dessus mon épaule, j'en frappai le Turc sur son cheval. Si faiblement que je l'eusse frappé, il tomba à l'instant, et moi, sautant sur lui, je lui assénai encore et deux et trois coups, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. Je fouillai de la main ses poches, où je trouvai trois bourses d'or, que je mis dans ma poitrine. Je détachai le sabre de sa ceinture et le passai autour de la mienne ; je laissai auprès de lui ma pioche, afin que les Turcs pussent l'ensevelir, puis je montai le cheval, et m'en fus tout droit vers le Romania. Les conviés turcs voyaient cela ; ils ne voulurent pas même me poursuivre ; ils ne le voulurent point ou ne l'osèrent pas. Voici, depuis lors, quarante ans que je parcours le mont Romania, et il vaut mieux, frère, que ma maison, car je garde le passage de la montagne, où j'épie les gens de Saraïevo ; je leur enlève et l'argent et l'or, et le drap et le velours splendide, et j'en habille et moi et ma compagnie. Je sais poursuivre et fuir, et demeurer dans une dangereuse embuscade, et, après Dieu, je ne crains personne ! »

III

NOVAK ET RADIVOI VENDENT GROUITZA

III, 2

Novak et Radivoï boivent du vin dans le Romania, la verte montagne, et c'est Grouïtza, l'adolescent, qui les sert. Or, quand ils eurent bu à satiété, le brave Radivoï

Digitized by Google

se mit à dire : « Eh ! mon frère, Starina Novak, nous n'avons plus ni vin ni tabac ; il ne nous reste ni paras ni dinars. — N'aie point de crainte, brave Radivoï, répondit Novak ; s'il n'y a plus ni vin ni tabac, et s'il ne nous reste plus d'argent, nous avons encore Grouïtza, l'adolescent, qui est plus beau qu'une fille. Habillons-nous en marchands, mettons à Grouïtza des vêtements misérables, et allons le vendre à Saraïevo, puis qu'il s'enfuie comme il pourra ; seulement que nous ayons de l'argent, et nous trouverons du vin et du tabac. » Cela plut fort à Radivoï. Tous deux sautèrent sur leurs pieds légers et s'habillèrent en marchands, puis, ayant mis à Grouïtza des vêtements misérables, ils s'en allèrent pour le vendre à Saraïevo.

Là, une fille turque l'acheta, et offrit pour lui deux charges d'or. Comme elle était partie pour aller chercher la somme, le diable amène une veuve turque, la veuve de Djafer-Bey, qui offre pour lui trois charges d'or, avec trois chevaux pour les porter. La fille turque s'emporte en malédictions : « Emmène l'esclave, femme de Djafer Bey [6], et puisses-tu ne pas l'avoir longtemps : une nuit seulement ou deux ! »

La veuve emmène l'esclave cher-acheté [7] et le conduit à sa blanche maison. Elle apporte de l'eau et du savon et, après avoir lavé le jeune Grouïtza, elle l'habille et lui sert un magnifique souper. Grouïtza s'assied et mange son repas, mais la Turque ne peut y toucher, ne songeant qu'à regarder l'adolescent ; puis, le souper fini, elle étend un lit délicat, et Grouïtza se couche avec elle sur le matelas.

Le matin, quand le jour parut, la femme de Djafer-

Digitized by Google

Bey se leva de bonne heure et apporta de beaux habits, dont elle vêtit le jeune Grouïtza. Sur les épaules elle lui passa une chemise d'or fin jusqu'à la ceinture, et, à partir de la ceinture, un dolman vert.....*

Alors Grouïtza l'adolescent commence à se pavaner ; il descend de la maison élancée, et se promène, en croisant les bras, dans la cour. La veuve de Djafer-Bey le regarde par la fenêtre, du haut de la blanche maison, puis elle l'appelle : « Mon seigneur, esclave cher-acheté, pourquoi te promènes-tu d'un air si triste ? Est-ce que tu regrettes les trois charges d'or que pour toi j'ai données, ou les chevaux qui les portaient ? Ma maison est pleine de richesses et mes écuries toutes pleines de chevaux : elles renferment trente coursiers et trente chevaux ordinaires ; tout cela était à Djafer-Bey, et tout cela aujourd'hui est à toi, cher-acheté ! » Et l'adolescent répondit : Madame, femme de Djafer-Bey, je ne regrette rien de cela ; mais voici mon chagrin : quand je demeurais chez mon père, j'allais à la chasse dans la montagne, tandis qu'ici je ne connais personne (qui m'y accompagne). » — « Ne crains rien, esclave cher-acheté, répliqua la veuve, j'ai trente habitants de Saraïevo qui allaient avec Djafer-Bey ; je dirai à mon domestique Ibrahim d'aller par la ville les chercher, afin qu'ils t'accompagnent à la chasse dans la montagne et la verte forêt. Là-bas est le Roma-

* Je crois inutile de traduire les trente vers ou environ dans lesquels le poète décrit avec complaisance, et en épuisant toutes les formules du luxe et de la richesse, le costume et les armes du haïdouk, sans doute afin de rendre plus piquant le tour joué à la trop sensible veuve turque.

Digitized by Google

nia, où il y a et cerfs et biches; je vais dire à l'esclave Hussein de préparer deux coursiers de combat. » Tandis que Hussein équipait les chevaux, arrivèrent les trente Saraïeviens. La veuve contemple l'esclave cher-acheté, elle l'équipe dans la blanche maison, puis elle lui dit: « Écoute, esclave cher-acheté, va-t'en dans la dépense, prends-y des jaunes ducats et fais un présent aux jeunes Saraïeviens, lorsqu'ils t'aideront à rapporter le gibier. » Grouïtza court à la dépense; le haïdouk était alléché par les ducats, il en emplit ses poches et ses bottes jaunes. La veuve, cependant, dit aux Saraïeviens: « Écoutez, vous autres: veillez sur mon esclave cher-acheté, mieux encore que sur Djafer-Bey. »

Grouïtza descend de la blanche maison, il monte sur un cheval blanc plein d'ardeur, qu'il lance à travers la ville; et, à le voir, on eût dit le diable à califourchon sur un autre diable, tant le haïdouk avait l'air fier sur son cheval blanc, qui sous ses pieds faisait voler les pierres et en frappait les hans et les boutiques. » Dieu clément, la grande merveille! disaient les jeunes Saraïeviens; heureuse la veuve; elle a trouvé un meilleur mari que le premier, que Djafer-Bey! » Ils s'avancèrent vers le Romania, et quand ils furent près de la montagne, on y entendait bramer les cerfs et les biches. « Seigneur, esclave cher-acheté, dirent les trente Saraïeviens, voici un cerf et une biche qui brament. » Mais le jeune Grouïtza leur repondit: « Fous que vous êtes! ce n'est ni un cerf ni une biche, mais c'est Novak et Radivoï, et moi je suis Grouïtza l'adolescent. » Puis il frappe de l'étrier son cheval blanc, qui s'élance sur la plaine unie. Les jeunes Saraïeviens restèrent en repos;

Digitized by Google

il n'en fut pas ainsi de Hussein, l'esclave; mais, en s'écriant: « Arrête, infâme! tu n'échapperas point, et je ne te laisserai pas emmener ce cheval ni emporter les habits de Djafer-Bey, » il tire son sabre forgé. Il est vrai qu'il voulait l'atteindre, mais Grouïtza ne voulut pas fuir, et, faisant retourner le cheval plein d'ardeur, il tira le sabre de Djafer-Bey. Il attendit l'esclave Hussein, le frappa sur l'épaule droite et le coupa en deux jusqu'à la selle de guerre, la selle de guerre jusqu'au blanc coursier, et le blanc coursier jusqu'à la terre noire; et même dans la terre il pénétra un peu. En ce moment parut Starina Novak: « Bravo, cria-t-il, jeune Grouïtza! Lorsque j'avais ton âge, c'est ainsi que je frappais. » Hussein reste sur la place, agitant les pieds; Grouïtza s'éloigne en chantant et va rejoindre Novak; il baise son oncle au visage et baise la main de son père; puis il pousse son cheval blanc, et, tenant son fusil de la main droite, il s'enfonce dans la verte montagne.

IV

STARINA NOVAK ET LE BRAVE RADIVOI

III, 3

Starina Novak boit du vin dans la verte montagne du Romania; avec lui est son frère Radivoï, avec Radivoï le jeune Grouïtza, et avec Grouïtza le brave Tatomir et trente autres haïdouks. Après que les haïdouks furent rassasiés, et que le vin les eut mis en belle humeur[7],

Digitized by Google

voici comme parla le brave Radivoï : « Écoute, mon frère Novak ! je vais, frère, te quitter, car tu as vieilli bien fort, et tu ne peux plus courir les aventures ; tu ne veux plus aller avec nous sur les chemins, pour y attendre les marchands qui vont sur la mer. » Quand il eut dit, il s'élança sur ses pieds, et saisissant par le milieu son fusil de Brescia, il s'en va par de là la noire montagne, suivi des trente haïdouks, tandis que Novak reste sous un vert sapin, avec ses deux jeunes fils.

Mais si tu voyais le brave Radivoï ! Comme il arrivait à un carrefour de la route, une fâcheuse aventure l'attendait : il se rencontra avec Mehmed le Nègre, accompagné de trente braves. Le Turc conduisait trois charges d'or : or, quand il aperçut les haïdouks, il donna, par un cri, le signal à ses braves qui, tirant rapidement leurs sabres, s'élancèrent sur les haïdouks, et sans leur donner le temps de faire feu, abattirent les trente têtes, saisirent Radivoï vivant, lui lièrent les mains derrière le dos, et l'emmenèrent, lui chantant, par la montagne. Voici ce qu'allait chantant le brave Radivoï : « Dieu t'anéantisse, montagne du Romania ! ne nourris-tu point dans ton sein de faucons ? Il est passé une bande de pigeons, avec un corbeau en tête ; ils ont emmené un cygne blanc, et sous leurs ailes ils portent de l'or. »

Ainsi chantait Radivoï, en marchant. Le jeune Grouïtza l'entendit, et dit à Starina Novak : « Père, il y a sur le chemin quelqu'un qui chante, et parle du Romania et du faucon gris qui l'habite : il me semble que c'est mon oncle Radivoï. Ou bien mon oncle a enlevé du butin, ou bien il lui est arrivé malheur ; mais allons à son secours. » Puis il saisit son léger mousquet, et court droit au che-

Digitized by Google

min se mettre en embuscade, le jeune Tatomir à sa suite et Novak venant derrière eux,

Quand ils arrivèrent au large chemin, Novak se plaça aux aguets sur le bord, ses deux jeunes fils à ses côtés. Mais quel bruit vient de la montagne ? On aperçoit trente braves, chacun portant sur l'épaule une lance, et au bout de la lance une tête de haïdouk : en avant marche Mehmed le Nègre, menant Radivoï lié, et conduisant trois charges d'or. Il s'avance tout droit, descendant la montagne, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'embuscade fatale. Alors Starina Novak donne, par un cri, le signal à ses deux fils, puis il fait feu, et frappe Mehmed en pleine ceinture. Avant de toucher la terre, le Nègre n'est déjà plus, il tombe sur l'herbe verte, et Novak, se jetant sur lui, d'un coup de sabre lui tranche la tête, après quoi, courant au brave Radivoï, il coupe le lien qui retenait ses mains, et lui donne le sabre du Nègre. Dieu clément, gloire à toi en tout ! Quand ils assaillirent les Turcs, ils les dispersèrent en groupes, qu'ils se renvoyaient de l'un à l'autre ; ceux que poussait le brave Radivoï, le jeune Tatomir les attendait au passage ; ceux qui fuyaient devant Tatomir, Grouïtza l'adolescent les attendait ; et ceux qui avaient échappé à Grouïtza, c'était Novak qui les recevait. Ils tuèrent les trente braves, dépouillèrent les Turcs, prirent les trois charges, puis se mirent à boire le vin doré. Mais voici ce que dit Starina Novak : « Brave Radivoï, mon frère, ce que je te demande, dis-le moi franchement : qui valait le mieux de trente haïdouks ou du vieux Starina Novak ? — Starina Novak, mon frère, lui répond le brave Radivoï, mieux valaient les trente haïdouks, mais ils n'avaient pas ton bonheur. »

Digitized by Google

Malheur à tout héros qui n'écoute point un plus âgé que lui !

V

GROUITZA ET LE NÈGRE

III, 4

Novak est à boire du vin avec Radivoï, dans la montagne, sous un vert sapin; le jeune Tatomir leur sert le vin, tandis que Grouïtza l'adolescent fait la garde. Et Novak dit à son frère: « Radivoï, toi qui es né du même père que moi, nous avons purgé le pays de tous les oppresseurs, il ne reste que le Nègre qui va par les chemins à la rencontre des noces, enlève les fiancées dans leurs atours, et après en avoir joui pendant une semaine, les vend pour de l'or. Que dis-tu de ceci, frère? Si nous rassemblions des messieurs comme pour une noce, et si nous revêtions le jeune Grouïtza d'un costume de mariée, en le ceignant d'un sabre par-dessous son voile; puis, si nous passions à cheval par le chemin, devant la maison du Nègre, pour essayer si Grouïtza ne pourrait tromper ce débauché, le tromper et le tuer. »

Cela plut fort à Radivoï. On rassembla, comme pour une noce, des gens de distinction, on couvrit le jeune Grouïtza d'un voile de mariée, et, sous le voile, on le ceignit d'un sabre, puis tous, chevauchant par le chemin, passèrent devant la maison du Nègre. Mais le Nègre n'y était pas, il était au cabaret, à boire du vin, tandis que sa sœur gardait la maison. Or, sa sœur courut au caba-

Digitized by Google

ret: « Nègre, mon frère, dit-elle, depuis que tu as bâti ta demeure au bord de la route, il n'est point passé ici de noce plus magnifique, ni de fiancée plus belle, que le cortége d'invités et la fille qui viennent de passer. »

A ces paroles, le Nègre sauta de terre sur ses pieds, s'élança sur son cheval nu, et se mit à la poursuite du cortège. Dès qu'il l'atteignit, arrêtant le cheval qui portait la fiancée, il toucha celle-ci à la poitrine, mais elle n'avait point de seins, et le Nègre lui dit: « Maudite soit ta mère, jeune fille! T'a-t-elle mariée si jeune, que tu n'as pas même de seins? » Comme Grouïtza lui répondait: « C'est une étrange mère qui m'a accordée! jamais elle n'a marié mieux ses enfants », Novak Debelitch lui crie: « Frappe donc, Grouïtza, ou que ta main se sèche! » De dessous son voile il tire le sabre, et fait voler la tête du Nègre. Puis le cortège s'en va chevauchant par le chemin, tandis que Novak Debelitch chante ainsi: « Jeunes cavaliers qui n'êtes pas mariés, prenez femme maintenant où vous voudrez; ne redoutez plus le Nègre, car il a péri en ce jour, et c'est Grouïtza Novakovitch qui l'a tué. »

VI

GROUITZA ET LE PACHA DE ZAGORIÉ

III, 5

Le pacha de Zagorié écrit une lettre, et il l'expédie vers la plaine de Grahovo pour être remise aux mains du knèze Miloutine: « Miloutine, knèze de Grahovo, lui dit-il, prépare-moi un logement splendide, fais nettoyer

Digitized by Google

trente chambres pour mes trente braves, et procure-moi trente jeunes filles dans tes trente chambres pour mes trente braves; pour moi, fais décorer la blanche tour, et que là soit ta chère fille, ta chère fille, la belle Ikonia, afin qu'elle reçoive les caresses du pacha de Zagorié. »

La lettre va de main en main jusqu'à ce qu'elle arrive à la plaine de Grahovo, aux mains du knèze Miloutine. En la lisant, les larmes lui tombent des yeux, et sa fille Ikonia, qui le voit, lui demande humblement : « O mon père, knèze Miloutine, d'où vient cette lettre, que le feu consume ! pour qu'en la lisant tu verses des larmes ? Quelle nouvelle si triste t'apporte-t-elle ? — Ma fille, belle Ikonia, répond le knèze, la lettre vient de la plaine de Zagorié, du pacha maudit. Le pacha veut venir loger chez nous, il me demande trente chambres, avec trente jeunes filles pour ses trente braves ; pour toi, il te veut avoir dans la blanche tour, afin de t'y donner ses caresses, moi vivant ! Voilà pourquoi je gémis et verse des pleurs. » Mais la belle Ikonia lui dit : « O mon père, knèze Miloutine, fais nettoyer les trente chambres et préparer un souper splendide ; ne t'inquiète point des jeunes filles, je me trouverai trente compagnes, et pour moi, je serai dans la blanche tour. »

Ikonia ayant instruit son père, elle prit une écritoire et du papier, et elle écrivit sur son genou cette lettre à son pobratime, Grouïtza Novakovitch : « Aussitôt que ces fins caractères te parviendront, frère, choisis dans ta bande trente jeunes compagnons, qui soient beaux comme des vierges, et viens avec eux vers la plaine de Grahovo, dans notre blanche maison. » Et la lettre écrite, elle l'en-

Digitized by Google

voie en hâte à Grouïtza. Aussitôt qu'il l'a reçue, le haïdouk fait un appel dans sa bande et rassemble trente jeunes compagnons, tous plus beaux que des vierges, puis il prend son fusil léger, se met tout droit en marche vers la plaine de Grahovo, et, au coucher du soleil, atteint la maison du knèze Miloutine. La belle Ikonia l'attendait, elle ouvre les bras et le baise au visage, à ses trente compagnons elle baise la main, puis les introduisant dans la blanche tour, elle ouvre de grands paniers, en tire des habits de fille, dont elle revêt les trente haïdouks ; après quoi elle les conduit dans les trente chambres. « Frères, vous tous mes compagnons, leur dit alors le jeune Grouïtza, que chacun de vous demeure dans sa chambre ; puis, quand viendront les gens du pacha, baisez-leur le bord de l'habit et la main, détachez leurs armes brillantes, et servez-leur le vin et l'eau-de-vie. Mais écoutez mon fusil : quand il retentira dans la blanche tour, c'est que j'aurai tué le pacha ; que chacun de vous, alors, tue son homme, et tous accourez vers moi pour voir ce qu'il est advenu du pacha. »

La belle Ikonia les emmène et les distribue dans les trente chambres. Puis elle revient à la tour, et tirant ses plus beaux habits, elle en revêt Grouïtza l'adolescent. Elle lui passe une fine chemise brodée d'or, aux jambes des pantalons et aux épaules trois tuniques, sur lesquelles il y a trois mesures d'or ; au col elle lui attache trois colliers, et, par dessus, un rang de perles ; aux jambes, elle lui met des guêtres et des babouches, les guêtres chamarrées d'or et les babouches d'argent massif ; et, pour compléter ce costume, elle lui couvre la tête d'une riche coiffure ; puis, se mettant à le consi-

Digitized by Google

dérer, elle lui dit : « Tu es beau, mon frère ! plus beau que moi, qui suis une fille. » Comme ils parlaient ainsi, on entend résonner le pavé de marbre : c'est le pacha de Zagorié qui arrive. Au bruit, la belle Ikonia va s'enfermer dans la dépense, tandis que Grouïtza reste dans la blanche tour, attendant le pacha. Peu de temps se passe, et le voici qui monte : devant lui marche le knèze Miloutine, portant une lanterne ; derrière lui viennent ses trente braves. Grouïtza Novakovitch va à leur rencontre, et baise la main et l'habit du pacha. Celui-ci lui rend le baiser entre ses yeux noirs, et dit à Miloutine : « Retire-toi, knèze, avec mes braves, et fais-leur servir un souper comme il convient ; pour moi, je ne veux rien manger. »

Alors le knèze retourna sur ses pas, et ayant distribué les trente braves dans leurs chambres, il leur fit donner un souper convenable. Mais si tu avais vu le pacha ! il commença à ôter ses riches habits et Grouïtza à placer les coussins ; puis quand le pacha se fut mis à l'aise, il se laissa tomber sur la couche, en disant à Grouïtza Novakovitch : « Viens ici t'asseoir, belle Ikonia ; passe avec moi la nuit sur ce lit, et tu seras la femme d'un pacha. » Grouïtza s'assit sur les doux coussins. Mais si tu avais vu le pacha ! Aussitôt il se mit à lutiner Grouïtza, à lui passer la main sous les bras ; mais le haïdouk n'y était pas fait ; le voilà qui saute sur ses pieds légers, qui saisit le pacha par sa barbe blanche, et commence à lui dire à voix basse : « Arrête, infâme, pacha de Zagorié ! Ce n'est point ici la belle Ikonia, mais Grouïtza Novakovitch ! » Puis, tirant un poignard de sa ceinture, il en perce le pacha, court à la fenêtre de la tour et tire deux

Digitized by Google

coups de fusil pour donner le signal à ses compagnons. A peine les haïdouks l'eurent-ils entendu, que saisissant leurs sabres tranchants, ils en tuèrent les trente braves, leur prirent ce qu'ils avaient de précieux et coururent trouver leur chef pour voir ce qu'il avait fait du pacha. Or, il l'avait tué, et il était assis buvant du vin que lui servait la belle Ikonia.

Arrivés là, les haïdouks ôtèrent leurs vêtements de fille et remirent leurs habits, puis s'assirent à une table servie et mangèrent un souper splendide.

Mais voici venir le knèze Miloutine portant six cents ducats, qu'il remet à maître Grouïtza: « Prends, mon fils, il y en a moitié pour toi et moitié pour tes compagnons, vous qui m'avez assisté dans l'extrémité où j'étais. » Après lui, vient la belle Ikonia, portant trente chemises, dont elle fait présent aux trente haïdouks; pour Grouïtza son frère, elle lui donne des habits[9] dorés et une aigrette toute d'or. Ensuite, elle les congédie et les renvoie vers son père d'affection, Starina Novak, pour lequel elle avait préparé un cadeau de cent ducats, envoyant en outre à son oncle Radivoï le sabre de son père: « Voici, frère, dit-elle, des cadeaux, pour m'avoir assistée dans cette calamité. » Ensuite elle échange avec Grouïtza un baiser au visage; Grouïtza part vers le mont Romania, et la vierge rentre dans la blanche tour.

Digitized by Google

VII

LE MARIAGE DE GROUITZA NOVAKOVITCH

III, 6

Starina Novak est à boire du vin; avec lui est le brave Radivoï, et entre eux le brave Tatomir, et c'est Grouïtza Novakovitch qui les sert: en présentant le verre à chacun, il le remplissait de vin, mais quand ce fut le tour de son père, il versa tellement à pleins bords que le vin se répandit et tomba sur les habits de soie et de velours. Et Starina Novak lui demanda: « Grouïtza, mon cher fils, qu'as-tu donc, que tu emplis mon verre de façon à en faire déborder le vin sur la soie et le velours? dis-moi, mon fils, quel chagrin tu éprouves et quelle peine je t'ai causée? — Mon père, répondit alors Grouïtza, grand est mon chagrin: tu as marié tous tes compagnons, les jeunes comme les vieux, et moi, tu n'as point voulu me donner de femme, fût-elle fille ou fût-elle veuve; voilà aujourd'hui ce qui fait mon affliction. »

Et Starina Novak reprit: « Maudite soit l'heure où j'ai voulu te marier, mon fils! Voilà aujourd'hui trois ans que je cherche pour toi une fille et pour moi un bon ami, avec qui je puisse boire du vin frais; où je trouvais pour toi une fille, il n'y avait point d'ami pour moi; et où il y avait un ami, je ne trouvais pas de fille; mais sais-tu, mon fils, Grouïtza Novakovith, où j'ai trouvé pour toi une fille et pour moi un ami: c'est chez le roi de Pladin, la blanche cité. Mais que sert que ce soit

Digitized by Google

une fille accomplie! Un serpent l'avait demandée, ce serpent venimeux de Manuel le Grec[10], de la blanche Sophia. Or, écoute-moi, mon enfant; ôte tes beaux vêtements et habille-toi à la bulgare; prends sur ton épaule une pioche, puis va-t-en vers la plaine de Sophia. Si Manuel, pour son cortège de noces, rassemble des Grecs et des Bulgares, et des tailleurs, ses compagnons de métier, portant de la soie et du velours, et ayant des deux côtés des poches, des poches pleines de jaunes ducats, il y aura du butin pour les haïdouks; s'il rassemble des gens hardis, qui portent sur l'épaule des bâtons et à la ceinture des épées, alors il y aura de la besogne pour les haïdouks. »

Grouïtza n'a pas plus tôt ouï ce discours, qu'il dépouille la soie et le velours, se revêt d'habits bulgares, prend sur son épaule une pioche pour se donner l'air d'un mendiant et part tout droit pour Sophia. Là, ceux que rassemble Manuel le Grec ne sont point des gens hardis qui portent sur l'épaule des bâtons et à la ceinture des épées, mais des Grecs et des Bulgares, avec des tailleurs, ses compagnons de métier, vêtus de velours et de soie, avec des poches aux deux côtés, des poches pleines de jaunes ducats. Grouïtza alors s'en revient vers la Vieille-Montagne, dire à Starina Novak quels hommes a pris le Grec; et Novak lui-même réunit un cortège de noces tout composé de haïdouks de la montagne....., et part pour le défilé de Kliçoura, là où doit passer Manuel le Grec.

Mais voici venir Manuel conduisant un brillant cortège. Lui-même en tête il s'avance, sur un noir cheval aux longs crins, brandissant une masse qu'il lance en

Digitized by Google

l'air et reçoit dans sa main droite, et d'une voix claire voici ce qu'il chante : « Mont du Mlav et Vieille-Montagne, lieux de carnage, de combien de sang avez-vous été baignés ! Que de mères vous avez désolées, que de sœurs vous avez mises en deuil, que de veuves renvoyées dans leur famille ! Allez-vous aujourd'hui désoler ma mère ? Allez-vous mettre ma sœur en deuil et livrer mon accordée à Grouïtza, le fils de Novak ? » Ainsi va chantant Manuel le Grec. Les haïdouks le voient de la montagne, ils le voient, et cela n'est point de leur goût. Le Grec passe, allant chercher l'accordée, et eux demeurent dans la montagne.

Huit jours environ s'écoulent, et voici Manuel le Grec, conduisant la noce et emmenant la fille. Il descend dans le défilé de Kliçoura, le premier en tête de sa troupe, monté sur un cheval noir aux longs poils, les jambes croisées sur sa monture, et au son d'une *tamboura* dont il s'accompagne, d'une voix claire il chante : « Mont du Mlav et Vieille-Montague ! Mont du Mlav, lieux de carnage ! De combien de sang n'avez-vous pas été baignés ! Que de mères vous avez désolées, que de sœurs vous avez mises en deuil, et que de veuves renvoyées dans leur famille ! Et encore si c'était quelqu'un qui eût versé le sang, mais ce n'est personne, ce n'est que Novak et Radivoï. Allez-vous mettre ma sœur en deuil, et livrer mon accordée à Grouïtza, le fils de Novak ? » Ainsi va chantant Manuel. Les haïdouks le regardent de la montagne, le regardent, et cela n'est point de leur goût.

Alors Starina Novak leur dit : « Ecoutez, mes compagnons ! que chacun de vous attaque un adversaire..... »

Digitized by Google

La troupe tout entière obéit à Novak, et s'élance sur le cortège. Boroï abat le parrain, et le *stari svat* abat le *stari svat;* Radivoï tue le paranymphe, puis saisit la belle fille, et l'entraîne dans la verte forêt; Novak tue le chef de famille, et les *svats* poursuivent les *svats*. Manuel le Grec demeure seul, vers lui s'avance Grouïtza Novakovitch, un sabre nu à la main, et il défie Manuel : « Arrête, vaurien, à qui est cette belle fille que tu emmènes? Attends-moi, que nous combattions, et nous verrons à qui elle est. » Là-dessus, le Grec écarte les jambes qu'il avait croisées sur son cheval, et se dresse sur les étriers d'or; puis, jetant la tamboura, il saisit de la main droite son épée, de la gauche les rênes du cheval, et dit au haïdouk: « Approche, Grouïtza, approche, que nous nous mesurions; ce m'est une joie de combattre et de conquérir la jeune fille par l'épée. » Grouïtza se précipite, et lui porte à l'épaule un coup de sabre; mais le Grec pare le coup avec son bouclier, et le sabre se brise en deux, sans que le bouclier en garde de traces. Ce que voyant Manuel, il brandit sa tranchante épée: « Arrête, vaurien, Grouïtza Novakovitch, c'est avec un tel sabre que tu fais le haïdouk! tu vas voir une épée tranchante, et telle qu'il en faudrait pour des haïdouks! » Puis il le touche à peine de son épée, et pourtant lui fait une grave blessure, il lui tranche la main gauche, qui tombe du dolman de drap. Mais le haïdouk a des pieds légers, qui l'emportent vers la montagne, et dans la verte forêt il s'enfonce en criant à pleine voix: « Où es-tu, frère, brave Tatomir! le Grec m'a mis hors de combat! »

Le brave Tatomir se précipite, un sabre nu à la main :

Digitized by Google

« Arrête, vaurien, Manuel le Grec. Il est facile de se battre avec Grouïtza, mais attends le brave Tatomir*!... »

Mais voici venir Starina Novak, couvert d'étranges vêtements : il a pour pelisse une peau d'ours, sur la tête, un bonnet de peau de loup, et au bonnet une plume de cygne**; ses yeux ressemblent à deux coupes de vin, ses sourcils à une aile de hibou, et il porte un sabre vieux-forgé : « Arrête, s'écrie-t-il, débauché de Manuel ! Il est facile de combattre avec un enfant, mais attends Starina Novak. — Approche, répond le Grec, ce n'est pas toi qui me feras fuir du défilé de Kliçoura. J'ai vu des ours vivants, que me fait une peau d'ours ? j'ai vu des loups vivants, que me fait une peau morte ? j'ai vu des aigles vivants, que me fait une plume d'aigle ? »

Starina Novak s'élance, et lui porte à l'épaule un coup de sabre ; le Grec oppose son bouclier, mais le sabre rencontrant le bouclier, le fend en deux, coupe la main à Manuel, et se brise en éclats. La rage saisit le Grec, il prend son épée de la main gauche, et s'élance à la poursuite de Starina. Dieu clément, la grande merveille ! S'il eût été donné à quelqu'un d'être là et de voir comment il arrachait la grise pelisse d'ours, et faisait voler les plumes d'aigle ! Novak aux abois prend la fuite, il court

* Tatomir, et, après lui, Radivoï, qu'il a appelé à son secours, et qui est lui-même remplacé par Starina Novak, éprouvent le même sort que Grouïtza. Je m'abstiens de traduire ces deux scènes, identiques à la précédente, et, en partie, à celle qui suit.

** Plume de *cygne* est, sans aucun doute, ici pour la mesure ; car plus loin, au vers 276, elle est remplacée, avec bien plus de raison, par une plume d'*aigle*.

Digitized by Google

par la forêt verte, rien qu'un moment, deux heures pleines, et il crie à plein gosier; tant il cria que toutes les feuilles de la forêt tombèrent, et les plantes sortirent de terre. Il appelle sa sœur d'alliance, la Vila: « Dieu t'anéantisse, Vila ma sœur! ne m'as-tu pas donné devant Dieu ta foi, si je me trouvais en danger de mort, que tu serais là pour me tirer du péril? »

Or, voici la Vila qui vient à la rencontre de Novak: « Starina, mon frère en Dieu, lui dit-elle, est-ce toi qui poursuis, ou bien es-tu en fuite? — Vila, ma sœur fidèle, je ne poursuis point, mais je suis forcé de fuir; le Grec m'a mis hors de combat. — Retourne sur tes pas, mon frère en Dieu, lui dit alors la Vila, je prendrai la forme d'une belle vierge, je jetterai mes bras au cou du Grec, et pendant que je fascinerai ses yeux, tu pourras donner la mort au héros aveuglé. »

Novak revient alors sur ses pas, il s'avance avec la Vila jusqu'auprès de Manuel, puis s'arrête à l'écart dans la verte forêt. La Vila cependant prend la forme d'une vierge, elle se jette au cou du Grec, lui prend les mains qu'elle attire sur son sein, et quand elle lui a fasciné les yeux, elle appelle le haïdouk: « Starina Novak, mon frère, maintenant frappe le héros aveuglé. » Mais Novak était saisi d'épouvante; il n'ose point s'approcher, et de loin lance sa masse noueuse, qui atteint le Grec, et le frappe entre ses yeux noirs. Manuel tombe sur l'herbe verte, il tombe, et Novak s'élance, lui coupe la tête, et s'enfonce dans la forêt, cherchant par la montagne ses compagnons. Quand ils furent tous rassemblés, ils se partagèrent les beaux cadeaux de noce, et bandèrent leurs profondes blessures.

Digitized by Google

VIII

TRAHISON DE LA FEMME DE GROUITZA

III, 7

Grouïtza Novakovitch dresse sa tente dans la montagne au-dessus d'Andrinople[11], et sous la tente il se met à boire du vin, que lui sert le petit Etienne, tandis que Maxime brode devant la tente, brode avec de l'or sur de la soie éclatante; puis Grouïtza Novakovitch dit à Maxime: « Mon épouse fidèle, fais pour moi la garde devant la tente, je vais me coucher un moment et dormir. » Il s'étend pour faire un somme, et Maxime reste à broder devant la tente.

Mais voici venir trois jeunes Turcs, et le petit Etienne dit à Maxime: « Écoute, ma mère, voilà trois jeunes Turcs qui viennent, je vais aller éveiller mon père. — Mon fils, répond la jeune femme, ce ne sont point des Turcs, mais de jeunes marchands, qui apportent une rançon à ton père. » L'enfant cependant n'obéit pas, et il va pour réveiller Grouïtza: Maxime court après lui, elle le rattrape à l'entrée de la tente, et le frappe au visage; si faiblement qu'elle l'ait frappé, l'enfant roule trois fois par terre, trois dents saines lui sautent de la bouche, et quatre autres sont ébranlées.

Là-dessus les Turcs s'approchent et saluent Maxime: « Dieu t'assiste, jeune dame, disent-ils; de qui es-tu l'épouse? de quel héros? quel est le brave qui t'a parée? — Je suis, jeunes Turcs, la femme de Grouïtza Novako-

Digitized by Google

vitch, le brave qui m'a parée est Grouïtza. » Et les trois jeunes Turcs de dire : « Livre-nous Grouïtza Novakovitch ; avec lui tu portes de la soie éclatante, chez nous tu te promèneras dans la soie, et tu porteras de l'argent et de l'or ; tu seras une petite dame turque, et tu iras avec les autres te divertir à la campagne chaque vendredi. » Deux des Turcs descendaient de cheval, quand le troisième leur cria : « Que faites-vous, malheur à votre mère ! Vous n'avez jamais vu Grouïtza, et vous voulez vous battre avec lui ! Pour moi je connais Grouïtza Novakovitch : il n'avait que quinze ans, lorsque je traversai par ici la montagne. Il était assis, comptant de l'argent, et je poussai des cris, pour voir si l'enfant ne s'effrayerait point et ne s'enfuirait pas dans la montagne, en me laissant l'argent. Mais l'enfant avait un cœur vaillant, un cœur vaillant et libre. Il rassembla l'argent, le remit dans ses poches, et s'élança à ma poursuite dans la forêt, moi à cheval, Grouïtza à pied ; et sans les rameaux flexibles d'un sapin, qui enlevèrent de dessus sa tête son bonnet, en vérité il m'eût atteint. Mais pendant qu'il reprenait son *kalpak* et le remettait, j'eus le temps de m'éloigner. Grouïtza alors lança sa masse ainsi qu'on lance un bâton, pour me frapper sur mon cheval ; mais au lieu de m'atteindre, il toucha un sapin flexible, et si faiblement l'eut-il touché, l'arbre fut déraciné et ses branches jonchèrent la terre. »

Les Turcs n'osèrent entrer sous la tente, que Maxime, la jeune femme, n'eut lié les mains de Grouïtza, et autour du cou ne lui eût attaché une chaîne formée de trente anneaux et pesant quarante *okas ;* alors les Turcs sur lui se précipitèrent. Grouïtza fit un bond, emportant

Digitized by Google

sur lui les trois Turcs, et en quatrième Maxime sa femme, et il allait se déprendre des Turcs, mais il songea au petit Etienne : « Dieu tout puissant ait pitié de moi ! pensa-t-il ; les Turcs emmèneront mon enfant en esclavage, ils en feront un musulman, et que deviendra mon âme pécheresse ? » et il se rendit à cause de l'enfant.

Quand les Turcs furent maîtres de Grouïtza, ils donnèrent à sa femme un cheval blanc, et prirent le chemin d'Andrinople. Pendant qu'ils marchaient, le petit Etienne dit en gémissant : « Beau papa, Grouïtza Novakovitch, les pieds d'Etienne ne sont pas forts ; déjà je ne puis plus suivre les chevaux, et les Turcs ne veulent pas me laisser dans la montagne, ils me frappent de leurs fouets sur les yeux. » Grouïtza verse des larmes : « Etienne, mon cher enfant, répond-il, que peut pour toi ton père ? il a les mains liées. Va prier ta mère de te prendre sur son cheval. » L'enfant commence à la prier : « Maxime, ma chère mère, prends-moi sur ton bon cheval, les pieds d'Etienne ne sont pas forts, et je ne puis plus suivre les chevaux. » Mais l'infâme lui lance un coup de fouet : « Va-t-en, vilaine engeance, si j'avais voulu te prendre sur mon cheval, je ne vous aurais pas livrés aux Turcs. »

Quand ils eurent atteint Andrinople, les Turcs dressèrent deux tentes de soie, l'une pour Grouïtza et Etienne, l'autre pour Maxime, la jeune femme. Deux d'entre eux s'en allèrent à la ville, pendant que le troisième restait pour faire la garde, et ils se rendirent chez le pacha : « Seigneur pacha d'Andrinople, lui dirent-ils, nous avons fait une belle capture, et cette capture c'est Grouïtza Novakovitch, avec Etienne son fils, et Maxime

Digitized by Google

sa femme ; c'est une dame d'une telle beauté, que nulle autre n'en approche ; elle a un visage digne de Tzarigrad. » Et le pacha de fouiller dans ses poches, et de leur donner cent ducats : « Voici, mes enfants, cent ducats, mangez, buvez jusqu'au matin ; et demain, quand vous m'amènerez vos captifs, vous aurez une récompense, l'un un agalouk, l'autre un *spahilouk*. »

Les Turcs prirent les cent ducats, puis s'en allèrent par la ville, cherchant de l'hydromel sucré, mais ils n'en purent trouver que chez une tavernière, nommée Mara, qui était la sœur adoptive de Grouïtza : « Cousine Mara, lui dirent-ils, donne-nous de l'hydromel ; nous avons fait une belle capture, et cette capture c'est Grouïtza Novakovitch, avec son petit Etienne, et Maxime sa femme. Quelle beauté c'est, que cette jeune dame ! Et autant elle est belle, autant elle est richement habillée. »

En les entendant, Mara la tavernière verse des larmes, qu'elle dérobe aux Turcs à l'aide de sa manche : Malheur (pensa-t-elle) à toi, Grouïtza, mon frère en Dieu, trois fois tu m'as secourue dans le malheur, trois fois tu me délivras de la servitude, et dans la servitude te voici tombé ! » Elle donne aux Turcs de l'hydromel, mais elle y verse moitié *bendjelouk*[12], leur préparant un lourd sommeil, pendant lequel Grouïtza pût se dégager les mains. Puis les deux jeunes Turcs s'en allèrent, emportant l'hydromel sucré.

Arrivés à la tente, ils se mirent à boire, Maxime leur servant l'hydromel, et chacun, alors qu'elle lui présentait la coupe, lui donnait un baiser et lui prenait le sein. Tous trois s'enivrèrent, s'enivrèrent comme la terre noire, et tombèrent dans un sommeil semblable à la mort.

Digitized by Google

La jeune Maxime alors se levant, songea en elle-même : « Si je me couche avec deux seulement, je causerai du dépit au troisième, » et quand elle eut bien refléchi, elle croisa les bords de son vêtement et ses blanches mains, et s'étendit de manière à toucher la tête des trois Turcs.

Quand ce fut vers le minuit, le petit Etienne se mit à pleurer. « Hélas ! père, dit-il, j'ai bien faim. — Etienne, mon cher enfant, lui répond Grouïtza, que peut faire pour toi ton père ? on lui a lié les mains ; va dans la tente de ta mère, dérobe-lui un couteau, et reviens couper les cordes qui lient mes mains ; alors je te donnerai à manger. » Or, l'enfant était de race de haïdouk, et il avait le cœur vaillant et libre : il va auprès de sa mère dans la tente, et lui dérobe un couteau ; mais le voici dans un grand embarras ; le couteau était pesant et l'enfant bien faible ; à peine s'il put le traîner jusqu'à son père, des deux mains à peine le soulever. Il appuie le couteau sur les cordes, mais le couteau, en les tranchant, pénètre dans la main droite de Grouïtza. L'enfant gémit comme un serpent venimeux : « Ah ! père, je t'ai coupé la main ! — Ne crains rien, Etienne, mon enfant, dit Novakovitch, ce n'est pas des mains de ton père que coule le sang, c'est de la corde qu'il sort. »

Quand Grouïtza eut les mains libres, il sauta sur ses pieds, fit le signe de la croix sacrée, et prononça le nom de saint Nicolas, le nom de Pâques et du Saint Évangile, puis prenant son sabre, il entra dans la tente où étaient les Turcs, écarta de dessus eux la couverture de soie, et il ne leur trancha point le col blanc, mais les coupa par la ceinture, de trois en faisant six. Puis il courut à Andri-

Digitized by Google

nople, chez sa sœur Mara, la tavernière, et ayant rapporté du vin et de l'eau-de-vie, avec du pain blanc et de la viande grasse de bélier, il s'assit sous la tente de soie, et quand il eut mangé ainsi avec Etienne, il se mit à chanter d'une voix claire et haute. Maxime s'éveilla, et voulut réveiller les trois Turcs : « Levez-vous, dit-elle, maudite soit votre mère ! Voici Grouïtza qui chante, tout lié qu'il est. » Mais quand elle eut écarté la couverture de soie, et vu les Turcs fendus en deux, elle demeura debout à réfléchir : « Dieu clément ! que faire et que devenir ? Malheureuse, si je veux fuir, les chevaux même n'échappent pas à Grouïtza, bien moins une femme ! » Croisant les bords de ses vêtements et ses blanches mains, elle va d'elle-même trouver Grouïtza, franchit la portière de la tente, et baise la soie qui couvrait la poitrine de son mari : « Mon seigneur Grouïtza Novakovitch, dit-elle, les Turcs m'avaient jeté un sortilège. » Mais Grouïtza lui réplique : « Maxime, créature perfide, vivants les Turcs t'avaient ensorcelée, et morts ils t'ont renvoyée vers moi. » Puis il lève la tente de soie, s'avance plus haut dans la montagne, jusqu'au lieu où il avait campé, et dresse de nouveau la tente ; après quoi il dit à Maxime : « Créature perfide, lequel aimes-tu le mieux de m'éclairer avec un flambeau, ou de baiser mon sabre ? — Seigneur, lui répondit Maxime, je ne puis baiser ton sabre, car il est plein de souillures, mais je veux tenir le flambeau pour t'éclairer, quand même je ne devrais point dormir[13]. » Alors Grouïtza se lève et la saisit par les cheveux, il la dépouille de ses habits de soie et de velours, et après lui avoir enlevé le mouchoir qui lui couvrait la tête, et le collier qu'elle avait

Digitized by Google

au col, et ne lui laissant que la chemise, il l'enduit de cire et de goudron, de soufre et de poudre rapide, puis l'enveloppant de coton délicat, il verse sur elle de l'eau-de-vie forte, l'enterre jusqu'à la ceinture, et ayant mis le feu aux cheveux, il s'assied et boit du vin frais, tandis que sa femme l'éclaire d'une triste lumière.

Quand elle fut brûlée jusqu'à ses yeux noirs, Maxime commença à dire : « Mon seigneur Grouïtza Novakovitch, si tu ne regrettes point mes cheveux blonds, qu'a si souvent pressés ta main, comment ne regrettes-tu pas mes yeux noirs ? Assez souvent aussi tu les as baisés. » Lorsqu'elle fut brûlée jusqu'à son blanc visage, elle dit encore : « Grouïtza, mon seigneur, si tu ne regrettes point mes yeux noirs, comment n'as-tu pas regret de mon blanc visage, car il n'a point son égal, et ton père, épris pour lui d'admiration, t'a fait riche. » Grouïtza alors lui répond : « Maxime, créature perfide, il est vrai, et je le sais bien, que ton visage n'a point d'égal, et que dans son admiration, mon père m'a richement doté, mais j'aime mieux qu'il soit consumé par le feu que s'il me livrait aux Turcs. » Quand elle fut brûlée jusqu'à ses seins blancs, le petit Etienne fondit en pleurs : « Beau papa, voilà les seins de ma mère brûlés, les seins qui m'ont nourri, père, et qui ont fait que je marche. » En voyant pleurer le petit Etienne, Grouïtza s'émut de pitié, et les larmes lui coulèrent des yeux ; il éteignit ce qui n'était point encore consumé, et soigneusement l'inhuma.

Digitized by Google

IX

LA FEMME DU HAÏDOUK VOUKOÇAV

III, 49.

Extrait

Voukoçav est surpris dans son sommeil par un Turc d'Oudbigna, qui l'emmène à sa maison et le laisse languir pendant trois ans dans un cachot souterrain. Au bout de ce temps, le haïdouk, désespérant d'être rendu à la liberté, écrit à sa jeune femme pour l'engager à se remarier. Mais celle-ci « éclate de rire » à cette invitation, et après s'être fait couper les cheveux, et s'être revêtue de somptueux habits d'homme et d'un splendide équipement de guerre, elle se rend à Oudbigna, chez le Turc. Elle se présente à lui, la menace à la bouche, comme un messager impérial chargé de le conduire, lui et son prisonnier, devant le sultan. Alil Boïtchitch (c'est le nom du Turc), frappé de terreur, la reçoit, l'héberge et remplit même à son égard des offices serviles. Le chant continue ainsi:

Quand il fit jour et que le soleil parut, la jeune femme prit ses armes brillantes, et montant son grand cheval, elle se rendit à la porte du cachot. Là elle trouve le geôlier, auquel elle fait sauter la tête, puis frappant la porte de sa masse: « Sors, s'écrie-t-elle, rebelle à l'empereur; le tzar m'a envoyé pour que je vous conduise devant lui, toi et Alil. »

Les tourments avaient abattu le haïdouk, il était résigné à perdre sa tête, et sortit de la froide prison. Elle

Digitized by Google

le frappe de sa lourde masse, le frappe deux à trois fois, afin de ne pas éveiller les soupçons des Turcs, puis elle appelle Alil Boïtchitch : « Amène, dit-elle, un cheval au haïdouk, et pour toi trouves-en un autre. » Le Turc rentre dans sa blanche maison, et en ramène un fort cheval, de l'autre main tenant un sabre forgé, et une bourse de cinq cents ducats : « Voilà pour toi, messager impérial, ne me conduis pas devant le tzar. » Sans tarder alors, la jeune femme jette le haïdouk sur le cheval, puis s'élance à travers la campagne.

Quand ils furent dans la verte forêt, ils arrivèrent à un carrefour, d'où partaient deux chemins, l'un allant à Stambol, l'autre vers le littoral uni. Là dit la belle jeune femme : « Allons, regarde, connais-tu ces armes ? » Quand le haïdouk les eut considérées : « Je les connais, dit-il, mais c'est en vain ; et toi, d'où te sont-elles venues ? — C'est ta femme qui me les a apportées, je l'ai prise pour ma fidèle épouse. » Lorsque le haïdouk Voukoçav entendit ces paroles, la fièvre le prit ; mais la belle jeune femme lui dit : « N'aie point de crainte, mon cher seigneur, je suis ta fidèle épouse, mais pardonne-moi ces coups de masse, j'ai ainsi vengé bien des coups de pieds*. »

* Ceux qu'elle avait reçus de son mari.

Digitized by Google

X

THADÉE DE SÈGNE

III, 39.

Extrait.

L'aube n'avait pas encore blanchi, ni l'étoile du matin montré son visage, quand les portes de Sègne s'ouvrirent, et il en sortit une petite troupe de trente-quatre compagnons, qui commencèrent à gravir la montagne....

Iovan de Kotar court vers le berger, et il ramène un bélier de neuf ans, et un fort bouc de sept ans. Thadée de Sègne les écorche vifs tous les deux, puis les lâche parmi les branches des sapins. Au contact des branches le bouc commence à crier, tandis que le bélier reste muet, ne pousse pas une plainte. « O Thadée, chef de notre tróupe, dit alors Iovan de Kotar, pourquoi lâcher des animaux écorchés? » et Thadée de Sègne lui répond : « Voyez-vous, mes chers frères, quels tourments endurent ces animaux? Eh bien! il en faut souffrir de plus grands aux mains des Turcs, quand ils s'emparent de nos braves. Celui qui peut les supporter, qu'il le fasse en silence, frères, comme ce bélier écorché dans la forêt; celui qui ne croit pas pouvoir les souffrir, je lui pardonne au nom de Dieu; qu'il s'en retourne à Sègne sur la frontière. » . . . . . .

Digitized by Google

XI

LE VIEUX VOUÏADIN

III, 50.

Une fille maudissait ses yeux: « Mes yeux noirs, puissiez-vous ne point voir! partout vous regardiez, et aujourd'hui vous n'avez pas vu les Turcs de Liévo ramenant des haïdouks de la montagne: Vouïadin avec ses deux fils... »

Quand ils furent près de Liévo, et qu'ils l'aperçurent, la ville maudite, et sa blanche tour, ainsi parla le vieux Vouïadin: « Mes fils, mes faucons, voyez-vous le maudit Liévo, et la tour qui y blanchit! c'est là qu'on va vous frapper et vous torturer, briser vos jambes et vos bras, et arracher vos yeux noirs: mes fils, mes faucons, ne montrez point un cœur de veuve, mais faites preuve d'un cœur héroïque; ne trahissez pas un seul de vos compagnons, ni les recéleurs chez qui nous avons hiverné, hiverné, et laissé nos richesses; ne trahissez point les jeunes tavernières, chez qui nous avons bu du vin vermeil, bu du vin en cachette. »

Lorsqu'ils arrivèrent à Liévo, la ville de plaine, les Turcs les mirent en prison, et trois jours les y laissèrent, délibérant sur les supplices qu'ils leur infligeraient. Au bout de trois jours blancs, on fit sortir le vieux Vouïadin, on lui rompit les jambes et les bras, et comme on allait lui arracher ses yeux noirs, les Turcs lui dirent: « Révèle-nous, vaurien, vieux Vouïadin, révèle-nous le reste de

Digitized by Google

ta bande, et les recéleurs que vous avez visités, chez qui vous avez hiverné, hiverné et laissé vos richesses, dis-nous les jeunes tavernières, chez qui vous buviez du vin vermeil, buviez du vin en cachette. »

Mais le vieux Vouïadin leur répond : « Ne raillez point, Turcs de Liévo ; ce que je n'ai point confessé pour sauver mes pieds rapides, qui savaient échapper aux chevaux, ce que je n'ai point confessé pour sauver mes mains vaillantes qui brisaient les lances et saisissaient les sabres nus, je ne le dirai point pour mes yeux perfides qui m'induisaient à mal, en me faisant voir du sommet des montagnes, en me faisant voir au bas les chemins par où passaient les Turcs et les marchands. »

XII

LE PETIT RADOÏTZA

III, 51.

Bon Dieu, la grande merveille ! est-ce le tonnerre qui gronde, ou la terre qui tremble ? Est-ce la mer qui se brise sur les écueils, ou les Vilas qui se battent dans la montagne ? — Ce n'est point le tonnerre qui gronde, ni la terre qui tremble, ce n'est point la mer qui se brise sur les écueils ou les Vilas qui se battent dans la montagne, mais les canons qui grondent à Zara, où l'aga Békir-Aga fait réjouissance, pour avoir pris le petit Radoïtza. Ensuite il le jette au fond d'un cachot, où sont vingt prisonniers, tous pleurant, sauf un seul qui chante et dit à ses compagnons : « Ne craignez point, mes chers

Digitized by Google

frères; peut-être Dieu enverra-t-il quelque brave pour nous délivrer. » Mais quand Radoïtza entra parmi eux, tous d'une commune voix éclatèrent en sanglots et en imprécations contre Radoïtza: « Radoïtza, sois-tu livré aux supplices! C'est en toi que nous espérions, de toi que nous attendions notre délivrance, et voici que tu viens nous rejoindre! Quel brave maintenant nous tirera d'ici? » Mais le petit Radoïtza leur répond: « Ne craignez point, mes chers frères, mais demain, dès l'aube, appelez l'aga Békir, et dites-lui que Radé est mort: peut-être ordonnera-t-il qu'on m'enterre. »

Quand le jour eut paru et que le soleil brilla, les vingt prisonniers s'écrièrent: « Dieu t'anéantisse, aga Békir-Aga, pour nous avoir amené Radoïtza; pourquoi ne l'avoir point pendu hier? Il a expiré cette nuit au milieu de nous; nous fera-t-il mourir de puanteur? » On ouvrit les portes de la prison, et on emporta Radoïtza: « Emportez-le, dit l'aga aux prisonniers, et l'enterrez. » Mais sa femme commença à dire: « Par Dieu, Radoïtza n'est pas mort, il ne feint que de l'être [14], allumez-lui du feu sur la poitrine pour voir s'il ne bougera point, le brigand. » Mais Radoïtza avait un cœur héroïque, il ne remua ni ne fit un mouvement. Et la femme de l'aga reprit: « Radé n'est point mort, il ne feint que de l'être, prenez un serpent étalé au soleil, et mettez-le dans le sein de Radoïtza; peut-être aura-t-il peur et bougera-t-il, le brigand. » On prit un serpent échauffé par le soleil, et on le mit dans le sein de Radé; mais il avait un cœur héroïque, il ne remua, ni n'eut peur. Et la femme de l'aga dit encore: « Radé n'est point mort, il ne feint que de l'être, prenez vingt clous, et les lui enfoncez sous les

Digitized by Google

ongles : peut-être qu'il remuera, le brigand. » Et on prit vingt clous, et on les lui enfonça sous les ongles, mais là encore Radé montra un cœur ferme, il ne bougea, ni n'exhala un soupir. Pour la quatrième fois, la femme de l'aga dit : « Radé n'est point mort, que les filles forment un *kolo*[15], et en tête la belle Haïkouna, peut-être lui sourira-t-il. » Les filles se rassemblèrent en ronde, ayant à leur tête la belle Haïkouna : autour de Radé elle conduisait la ronde, et en dansant sautait par-dessus lui ; et comme elle est charmante, que Dieu la confonde ! de toutes elle est la plus grande et la plus belle, c'est sa beauté qui anime le kolo, que par sa taille elle domine, le collier suspendu à son col résonne, et on entend le frémissement de ses pantalons de soie. En l'apercevant, le petit Radoïtza la regarde de l'œil droit, et du gauche il sourit dans sa moustache ; ce que voyant la jeune Haïkouna, elle prit un mouchoir de soie, qu'elle jeta sur le visage de Radé, afin que les autres filles ne vissent rien, puis elle dit à son père : Mon pauvre père, ne souille point ton âme d'un péché, mais qu'on emporte le captif et qu'on l'enterre. » Mais la femme de l'aga s'écrie : « N'allez point l'enterrer, le brigand, mais jetez-le dans la mer profonde, et nourrissez les poissons de belle chair de haïdouk. » L'aga le prit et le lança dans la mer profonde.

Mais Radé était un merveilleux nageur, il s'en alla bien loin à la nage, puis sortit sur le rivage de la mer, en s'écriant : « Allons, mes dents blanches et fines, retirez-moi ces clous de dessous les ongles. » Et s'asseyant, il mit ses pieds en croix, et en retira les clous qu'il plaça ensuite dans son sein. Radé pourtant ne voulait pas se

Digitized by Google

tenir tranquille; quand la sombre nuit fut arrivée, il prit le chemin de la maison de Békir-Aga, et s'arrêta un instant devant la fenêtre. En ce moment l'aga était à table, soupant, et il disait à sa femme : « Ma dame, ma fidèle épouse, voilà neuf ans que Radé s'est fait haïdouk, et que je ne pouvais souper tranquille, par crainte du petit Radoïtza. Grâce à Dieu, il n'est plus là, et je m'en suis défait : demain je veux pendre ces vingt autres, dès que le jour paraîtra. »

Or Radé entendait et voyait; il se précipite dans la chambre, saisit par le col l'aga encore à table, et lui fait voler la tête de dessus les épaules; puis saisissant la femme de l'aga, il tire de sa poitrine les clous, et les enfonce sous les ongles de la Turque, mais il en avait à peine enfoncé la moitié, qu'elle expira, la chienne : « C'est pour que tu saches, lui crie-t-il, les tourments que causent les clous. » Puis, prenant la jeune Haïkouna : « Haïkouna, cœur de ma poitrine, trouve-moi les clefs de la prison, que je délivre les vingt prisonniers. » Haïkouna trouva les clefs, et il fit sortir les captifs. Ensuite il lui dit encore : « Haïkouna, ma chère âme, trouve-moi les clefs de la dépense, que je cherche quelque chose pour mes frais de route, j'ai un long voyage à faire, et il faut que j'aie de quoi boire en chemin. » Elle lui ouvrit le coffre aux talaris : « Mon cher cœur, lui dit Radé, que ferai-je de ces fers à cheval? je n'ai point de chevaux pour les leur mettre. » Elle ouvrit le coffre aux ducats, et il partagea les ducats parmi la troupe ; puis prenant la jeune Haïkouna, il l'emmena dans la terre de Serbie, la conduisit dans une blanche église, et, d'Haïkouna en ayant fait Angelia, il la prit pour sa fidèle épouse.

Digitized by Google

XIII

RADÉ DE SOKOL ET ACHIN-BEY

(*L'hivernage des haïdouks.*)

III, 52.

Trois amis boivent du vin dans la montagne, sous les verts sapins: l'un était Radé de Sokol, le second, Sava des bords de la Save et le troisième, Paul de la plate Sirmie; avec eux boivent leurs quatre-vingt-dix compagnons.

Quand de vin vermeil ils se furent rassasiés, Radé de Sokol commença à dire: « Écoutez-moi, mes amis; l'été se passe, et le triste hiver arrive, les feuilles sont tombées, et il ne reste que la forêt nue, mais par la forêt on ne peut plus aller; où chacun de nous passera-t-il l'hiver? chez quel ami dévoué? » Paul de Sirmie lui répond: « Ami Radé de Sokol, je passerai l'hiver à Ioug, la blanche cité, chez mon ami Drachko, le capitaine. Chez lui déjà j'ai séjourné durant sept hivers, et j'y passerai celui-ci encore, et avec moi mes soixante compagnons. » Sava, des bords unis de la Save, dit ensuite; « Pour moi j'hivernerai chez mon père, dans sa cave profonde, aux bords de la Save, et avec moi mes trente compagnons; mais toi, frère, Radé de Sokol, où veux-tu hiverner, as-tu quelqu'un de ta parenté? » Radé leur réplique: « Écoutez-moi, mes amis, je n'ai plus de parents, mais j'ai un pobratime en Dieu, le bey Achin de Sokol; chez

Digitized by Google

lui, frères, j'ai passé neuf hivers en neuf années, et celui-ci sera le dixième. Mais écoutez-moi, frères. Quand le triste hiver sera passé, l'hiver passé et le jour de saint George venu, que la forêt se sera revêtue de feuilles, et la terre d'herbes et de fleurs, que l'alouette chantera parmi les buissons sur les bords de la Save, et qu'on entendra les loups dans la montagne, alors, frères, il sera temps de nous réunir, au lieu même où nous nous séparons aujourd'hui: celui qui ce jour-là ne serait point au rendez-vous, attendez-le une semaine; celui qui au bout d'une semaine ne serait pas venu, attendez-le quinze jours; mais qui après deux semaines n'aura point paru, cherchez-le, frères, dans son quartier d'hiver. » Cela dit, ils se levèrent, se baisèrent sur leur blanc visage, et saisissant son long fusil chacun se mit en marche.

Radé vers le soir arriva à Sokol, devant la cour d'Achin-Bey, et il secoua le marteau de la porte. Le bey dormait dans sa blanche maison, ayant sa femme à ses côtés, mais la Turque l'éveille: « Seigneur, bey Achin-Bey, quelqu'un frappe à la porte, il me semble reconnaître la main du haïdouk, du haïdouk ton pobratime, Radé de Sokol. » Le bey saute sur ses pieds légers, ouvre la porte de la maison, et en sortant va ouvrir celle de la cour. Le Turc accueillit son pobratime en Dieu, sur leurs blancs visages ils se baisèrent, puis s'enquirent de leur santé, et rentrèrent dans la maison. La *boula* aussi vint à la rencontre de Radé, lui baisa la main, prit sa légère carabine, et apporta le souper à Radé, qui était assis sur la molle couche.

Le haïdouk commença à souper, et, en soupant, à boire du vin frais; puis, quand de vin il fut rassasié, il

Digitized by Google

ôta sa ceinture : le voilà qui en tire trois mesures d'or, chacune de trois cents ducats ; il en offre deux à son frère en Dieu : « Voilà pour toi, mon frère en Dieu, parce que tu me nourriras cet hiver. » Il jette la troisième sous l'oreiller et mettant la main dans son *dolama*, il en tire trois rangs de ducats, et les donnant à la femme du bey : « Voilà pour toi, ma chère belle-sœur, il y a longtemps que je ne t'ai fait visite, ni apporté de présents. » Il lui donne encore un réseau de perles : « Voilà pour toi, ma chère belle-sœur, car tu me serviras cet hiver, et laveras le linge fin. » Puis il met le dolama sous l'oreiller, et laisse à ses côtés deux couteaux tranchants. Le haïdouk était épuisé de fatigue : il s'endormit comme un jeune agneau, Achin-Bey à ses côtés. Mais la boula l'éveille et lui dit : « Seigneur bey Achin-Bey, écoute bien ce que je vais dire : demain les Turcs te reprocheront de nourrir un haïdouk de la forêt ; donne donc la mort à ton pobratime. » Le bey se laissa séduire, et prenant un des couteaux de Radé, il en égorgea son frère en Dieu ; mais il avait oublié de retirer de dessous l'oreiller le dolama aux plaques de métal ; puis il prit le corps de Radé et le jeta au bas de la maison pour être dévoré des aigles et des corbeaux.

Ainsi fut-il, mais pas longtemps ne dura, l'hiver s'écoula et le printemps vint, la forêt se revêtit de feuilles, et la terre noire d'herbes et de fleurs, l'alouette chantait parmi les buissons sur les bords de la Save, et les loups hurlaient dans les rochers autour du Tzèr. Les haïdouks alors le gravirent, et arrivèrent au rendez-vous : Paul de la Sirmie le premier, Sava le second, et avec eux leurs quatre-vingt-dix compagnons ; mais Radé de Sokol

Digitized by Google

ne paraît point. Ils l'attendirent deux semaines, puis s'en allèrent de là en troupe, et prirent le chemin de Sokol. Arrivés devant la cour d'Achin-Bey, Paul secoua le marteau de la porte. Le bey était dans sa blanche maison, à souper, avec sa femme, et la boula lui dit : « Quelqu'un frappe, descends de la maison et va ouvrir la porte de la cour. »

Le bey descendit, et ouvrit les portes, mais grande fut son épouvante, quand il vit deux harambachas et avec eux quatre-vingt-dix hommes. Il prit la fuite du côté de la maison, mais Paul de la Sirmie le poursuit et l'arrête à l'entrée ; puis il lui demande : « Qu'est-ce donc, bey, qui t'épouvante ? Nous sommes de la bande de Radé de Sokol, et nous sommes venus pour nous réunir : conduis-nous vers Radé. » Mais le bey leur répond : « Par Dieu, harambachas, il y a longtemps que Radé n'est plus : il est mort en hiver, le jour de saint Sava, je l'ai enterré alors, et distribué son bien en aumônes aux infirmes et aux aveugles. — Si tu as dissipé son bien, réplique Sava des bords unis de la Save, où est son dolama aux plaques de métal, et les deux couteaux tranchants de Radé ? » Puis tirant un fouet à triple lanière, il commence à en frapper la jeune femme du bey ; vaincue par la douleur, la boula ouvrit la porte du tchardak et apporta le vêtement et les armes. Quand les haïdouks virent le dolama tout taché de sang, ils saisirent le bey Achin-Bey, l'emmenèrent hors de la maison, dans la cour, au milieu de la troupe, et à coups de sabre ils le taillèrent et le mirent en pièces, pour venger leur frère en Dieu ; puis ils pillèrent la maison du bey, et partirent en santé et en joie.

Digitized by Google

XIV

LE FRÈRE VENGÉ

(STANOÏLO STANITCH)

IV, 43.

L'aurore n'avait pas encore blanchi, l'étoile du matin ne s'était pas montrée, le jour était loin encore, quand la voix de la Vila s'entendit proche de la Save, d'une verte prairie sur les bords de la rivière elle appelle Stanoïlo le harambacha : « M'entends-tu, Stanoïlo Stanitch ? Sais-tu ce que t'ont fait les Turcs ? Ils ont tué ton frère, ton cher frère, le jeune Goïko, c'est Omer Bélégui qui l'a tué, il a porté la tête de Goïko au blanc Zvornik, et là il a reçu de riches présents, on lui a donné des agalouks ; mais il avait un cuisant souci, et dans le conseil il disait aux Turcs : Ils me coûteront cher, vos agalouks, c'est en vain que Goïko a péri, puisqu'il reste l'autre serpent, Stanoïlo le harambacha, il voudra venger son frère ; mais, arrive ce que Dieu et la fortune voudront, je vais me mettre à sa recherche. — Puis Omer est parti avec une bande ; ainsi donc, mon frère Stanoïlo, garde-toi d'Omer Bélégui, agis sagement, ne péris pas follement. »

A ces mots, les larmes coulèrent sur le blanc visage de Stanoïlo, et il parle ainsi : « Goïko, mon frère, pomme verte ! ainsi donc tu as péri dans ta jeunesse, jamais plus je ne te verrai, Goïko, ou je te vengerai promptement ou j'y perdrai ma tête. » Puis Stanoïlo sauta en

Digitized by Google

pieds, il embrassa son fusil orné de nacre, et il dit à sa bande : « Sus debout, frères ! mes sept frères, haïdouks des montagnes ! Partons à la recherche des Turcs, peut-être que je vengerai mon frère Goïko : car si je ne le venge promptement, mon cœur éclatera dans ma poitrine. » A sa suite partirent les sept haïdouks, et près de lui Radé Bantzétich, un jeune garçon, mais brûlant d'ardeur.

Et Stanoïlo s'en alla du côté de Biélina, et fit le tour des ruchers, dans l'espérance d'y rencontrer les Turcs, mais nulle part il ne peut les trouver, les Turcs sont sur leurs gardes, ils craignent les haïdouks.

Alors Stanoïlo changea de route et en approchant de la Dachnitza, il aperçut deux Turcs, Omer Ismitch de Biélina et le jeune Osman Hamidjitch ; il ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il dit à Radé Bantzétitch : « Charge-toi, Radé, d'Osman, et moi je me charge d'Omer, mais garde-toi de tirer avant que mon fusil n'ait fait feu ; tu feras son affaire à Osman, pour moi, si Omer m'échappe, je le poursuivrai jusqu'à Biélina, cependant vous, frères et compagnons, que pas un de vous ne bouge pour me suivre. » Ainsi parla Stanoïlo Stanitch, ensuite il s'agenouilla sur la terre noire et tira, le coup retentit comme le tonnerre du ciel et fit trembler tous les taillis. Où Stanoïlo visait, il a frappé, il a atteint juste là où le cœur bat, les deux balles ramées brisèrent le cœur en sept, Omer tomba sans vie dans l'herbe. Au même instant, Radé fit feu et atteignit Osman au front, entre les deux yeux, de façon qu'il n'aura plus besoin d'emplâtre, le front se fendit, les yeux sautèrent, Osman tomba sans vie à côté d'Omer. Alors Stano de tirer son sabre, et de

Digitized by Google

trancher à tous deux la tête ; au bord du chemin il ficha les deux têtes, sur des pieux d'épine. Puis il partit devant sa bande, et en marchant il entonna une chanson, une étrange chanson : « Malheur, ô Stana, mère de Stanoïlo ! j'ai vengé ton Goïko, pour Goïko, pour un homme, j'en ai tué deux, Osman et Omer ; va maintenant, Stana, à Biélina, va trouver la mère d'Osman, l'une à l'autre exhalez vos douleurs, dites-vous en pleurant comment chacune a perdu son cœur. »

De là Stanoïlo s'en alla à Goïsévatz ; à Goïsévatz il s'arrêta avec sa bande pour faire la sieste, Radé était chargé de la garde. Bientôt, peu de temps s'était écoulé, voici venir trois jeunes Turcs ; dès que Radé les a aperçus, il accourt, il réveille Stanoïlo : « Lève-toi, cher capitaine, tu as dit que tu avais vengé Goïko, tu ne l'as pas vengé encore, voilà des Turcs qui sont à notre poursuite, lève-toi, que nous les capturions. » Stanoïlo s'est réveillé en sursaut, il voit les Turcs et il dit à ses compagnons : « Courez des quatre côtés, et tâchez de prendre les Turcs vivants ; si Dieu veut que vous les preniez, je vous abandonne tout le butin, à vous le butin, à moi la vie des Turcs. » A ces paroles, les sept haïdouks coururent, ils entourèrent les Turcs, les entourèrent et les prirent, leur enlevèrent leurs armes brillantes, lièrent leurs blanches mains, et devant Stanoïlo ils les amènent. En voyant le harambacha, les Turcs se prirent à verser des larmes et à le supplier : « Capitaine, accorde-nous la vie, et accepte une rançon, aussi grande que tu la voudras. » Mais Staïnolo leur fit cette réponse : « Que m'importent vos richesses, qu'en ai-je affaire, quand mon frère Goïko n'est plus ! » Alors Radé se mit à dire : « O Stanoïlo, ca-

Digitized by Google

pitaine serbe; puisque les Turcs sont tombés vivants entre nos mains, menons-les à Chabatz, remettons-les au commandant Louka[16], ce sera un honneur pour nous aux yeux de Louka. » Mais le harambacha lui répond: « Qui sait si les Turcs ne se tireraient pas des mains de Louka, car l'argent ne leur manque point; moi, je ne veux les mener à Chabatz, je veux les laisser ici. » Et tirant son sabre, Stanoïlo coupa la tête à tous les trois; puis ils enfourchèrent les chevaux des Turcs, et s'en allèrent à Parachnitza.

Quand à Parachnitza ils arrivèrent et que Zéko aperçut Stanoïlo, il le baisa à son blanc visage, et ainsi lui parla: « Stanoïlo, mon bras droit, puisque tu as ainsi vengé ton frère, nul ne pourra te faire prendre en haine, en haine à Dieu et à la nation. » Et Stanoïlo distribua sa troupe dans les cabarets, il leur fit donner du vin, il les fit boire toute une semaine.

Ce chant est pour tous les Serbes, de moi recevez ce chant, de Dieu bonne santé!

XV

LE HAÏDOUK PAR AMOUR *

III, 74.

Dieu clément, la grande merveille! Est-ce les canons de Zara qui tonnent? ou est-ce le vent de mer qui souffle

* Au dernier moment, je retrouve cette pièce, qui me semble, à quelques égards, une des plus intéressantes de toute la collection.

Digitized by Google

et va en mugissant se heurter aux montagnes ? — Ce n'est ni les canons de Zara qui tonnent, ni le vent de mer qui souffle ; un cortège de noces conduit une fiancée, et les svats tirent sans relâche des coups de pistolet. Comme ils arrivaient à un carrefour du chemin, la belle jeune fille se prit à dire : « Écoutez-moi, koum et dévèr ! ce m'est honte de vous regarder, et plus encore de vous adresser la parole ; mais le moment est venu, il faut parler : quand j'étais toute petite encore chez ma mère, Paul Pletikoça [17] m'a demandée, sept fois en sept ans, il m'a demandée, ma mère m'a refusée, et à cause de moi, Paul s'est fait haïdouk * ; aujourd'hui encore, on dit qu'il se tient dans quelque montagne qu'on appelle le Kounar, ayant avec lui trente haïdouks ; il faut se méfier de Paul Pletikoça. » Mais voici ce que répondent le parrain et le paranymphe : « Ne dis point de folies, chère *filleule !* Si Paul Pletikoça a trente haïdouks, nous sommes, nous, soixante conviés, Paul n'osera pas nous attaquer. »

Ils en étaient là de ce discours, quand soudain retentirent trente coups de fusils, tirés de la verte forêt, et trente conviés tombèrent morts sur la place ; de nouveau retentirent trente coups de pistolet, de nouveau trente conviés tombèrent ; il ne resta que la jeune fille sur son cheval. Alors, Paul Pletikoça se précipite, il saisit le

* « Il est arrivé plus d'une fois, même de notre temps, qu'un garçon *s'est fait haïdouk à cause d'une fille,* soit qu'on la lui eût refusée, soit qu'elle eût été promise à un autre (après qu'il avait déjà fait la demande, ou avant qu'il se fût décidé à la faire), ou qu'elle eût été *enlevée.* » (Note de Vouk.)

Digitized by Google

cheval par la bride et l'emmène au sommet de la montagne. Là, il s'assit et se mit à boire du vin vermeil, que lui servait la belle fille. Mais elle était triste, les larmes coulaient de ses yeux, et Pletikoça l'interroge : « Au nom de Dieu, belle jeune fille, quel si grand chagrin as-tu donc, que tes yeux sont baignés de larmes ? Ne suis-je donc un assez beau fiancé ? les svats ne sont-ils pas à ton gré ? ou regrettes-tu le cher dévèr ? Si tu as regret de lui, j'ai mon neveu Militch, qui est plus beau qu'une fille, il sera ton paranymphe. » Mais voici ce que répond la belle jeune fille : « Seigneur, capitaine Paul, je ne regrette rien ni personne ; tu m'es un beau fiancé, et il n'y a rien à reprendre aux conviés ; ton neveu, Militch, est beau, et il sera un paranymphe à souhait, mais ce qui cause par-dessus tout mon chagrin, c'est que je n'ai plus les cadeaux de noces [18] pour les offrir aux conviés, ils sont restés au carrefour de la route. » Paul Pletikoça se laissa tromper et il appela son neveu : « Écoute, lui dit-il, jeune Militch, prends la fiancée par sa blanche main, et conduis-la au carrefour de la route, là où ont péri les svats, trouvez les cadeaux de noces et les apportez ici, en haut de la montagne. »

Dès que le jeune Militch eut entendu ces paroles, il prit la fiancée par sa blanche main et la conduisit au carrefour de la route. Lorsqu'elle eut trouvé les beaux cadeaux, elle se mit à les distribuer, allant de cadavre en cadavre ; elle couvrait chacun des svats d'une chemise de soie, et sur la tête, d'un mouchoir brodé. Quand elle trouva le *cher* paranymphe, la belle fiancée se mit à dire : « O dévèr, ma bague d'or ! il n'y a qu'un moment, je t'avais à la main, il n'y a qu'un moment, puis tu as disparu !

Digitized by Google

T'es-tu donc irrité contre moi, que tu ne tiens plus ma blanche main [19], pour servir les beaux conviés ? » Les morts ne parlent pas ! La belle fille éclata en pleurs, elle le couvrit d'une chemise brodée d'argent et, sur la tête, d'un mouchoir doré, puis s'en alla de cadavre en cadavre jusqu'à ce qu'elle trouva le *cher* parrain ; elle lui baisa le bas de l'habit et la main, puis elle se prit à dire : « Hélas ! ô parrain, mon brillant soleil ! Tu t'étais levé resplendissant et puis tu t'es couché derrière la montagne ! T'es-tu donc irrité contre moi, que tu ne tiens plus les couronnes et les pendants d'oreilles, et que tu ne maries [20] point ta *chère* filleule ? » Les morts ne parlent pas ! la belle jeune fille fond en larmes, elle le couvre d'une chemise brodée d'argent et, sur la tête, d'un mouchoir doré ; puis elle passe à travers les svats gisants, jusqu'à ce qu'elle trouve le jeune fiancé ; elle l'a trouvé tout souillé de sang, de la mare de sang elle le tire, puis elle l'essuie avec un mouchoir de soie, le baise entre ses yeux noirs, et elle se prend à dire, l'infortunée : « Malheur ! ô mon seigneur ! t'es-tu donc irrité contre moi ? yeux noirs, que ne me regardez-vous ? blanches mains, que ne m'embrassez-vous ? lèvres de miel, que ne me baisez-vous ? êtes-vous donc irritées contre moi ? » Les morts ne parlent pas ! La belle fiancée poussa un gémissement terrible, un gémissement terrible comme celui d'un serpent venimeux ; elle le couvrit d'une chemise brodée d'or et, sur la tête, d'un mouchoir doré, puis elle lui tira de la ceinture un couteau et se l'enfonça dans le cœur ; morte elle tomba à côté du mort *.

* Il y a un épilogue, mais qui ne nous intéresse pas.

Digitized by Google

NOTES

I. — 1. *Prédrag* signifie le très-cher, et *Nénad*, l'inespéré.

2. Cette expression marque toute la force de la tendresse fraternelle chez les Serbes, pour qui, paraît-il, la formule la plus solennelle de serment est par le frère ou par la sœur. Dans un chant sur la bataille de Koçovo, la tzarine Militza, au moment du départ de l'armée et, avec elle, de ses neuf frères, supplie en ces termes Lazare : « Laisse-moi au moins un frère, un frère par qui une sœur puisse jurer. »

3. Littéralement : « Elle apporte devant lui un doux service, » c'est-à-dire, suivant la coutume encore existante, et qui est probablement d'origine grecque (*diakonia* est le grec διακονία), des confitures, de l'eau-de-vie de prunes et le café, alors inconnu. Ce sont les femmes et surtout les jeunes filles qui, dans les grandes occasions, sont chargées de cet office. Sa mère le traite donc en étranger.

4. C'est à couvert, en effet, que les haïdouks montrent toute leur bravoure, et la manière de combattre, qui leur est commune avec les Montenégrins, est bien décrite dans une *pésma* de ceux-ci, qui date du siècle dernier.

« ..... Les Turcs brûlèrent bien des villages et ne firent pas peu d'esclaves ; mais une male fortune leur échut, car ils ne savent pas, eux, se cacher à l'abri d'un arbre ou derrière un rocher, comme le font les Montenégrins. Et le Bosniaque s'écrie : « Arrête, Montenégrin, cœur de souris ! Viens nous mesurer en rase campagne, au lieu de te sauver comme une souris dans un tronc d'arbre ! » Mais de derrière l'arbre un coup de fusil part, et le Turc tombe frappé d'un côté où il ne s'y attendait pas. » (*Piévania Tzèrno-gorska*, etc., chants du Montenégro et de l'Hertzégovine, recueillis par Miloutinovitch, Bude, 1833, p. 180.)

Militch, en s'éloignant, rencontre deux haïdouks blessés, qui lui apprennent que toute la troupe, y compris Pletikoça, vient d'être massacrée par des Turcs sortis de Gratchatz (en Croatie).

Digitized by Google

En 1849, après la fin de la guerre de Hongrie, lorsque les débris de la légion polonaise traversèrent un coin de la Serbie pour se rendre à Choumla, ils arrivèrent à l'improviste, à cheval, mais sans armes, sur une clairière de forêt, où s'exerçait une milice de paysans. Fidèles à leur tactique, ceux-ci eurent disparu en un clin d'œil, et à l'abri des arbres environnants firent pleuvoir des balles sur les Polonais, qui eurent quelque peine à faire reconnaître qu'ils étaient désarmés.

5. Allusion à la vendette qu'il suppose devoir exister désormais entre les deux familles. — A part le motif du voyage du haïdouk et sa fin tragique, cette pièce a beaucoup d'analogie avec une des ballades sur Robin Hood ; et le *green wood* des *outlaws* est bien la *zéléna gora* des haïdouks.

III.— 6. Le texte porte, en un seul mot, *Djaferbegovitza*. Au moyen de la finale *ovitza* ou *itza*, on tire ainsi, même de mots étrangers, des noms féminins, par exemple, *konsoulovitza*, la femme du consul, la consulesse, *pachinitza*, la femme du pacha.

7. C'est la traduction littérale du mot *dragoskoup*. — Le *tabac* ici, comme quelquefois aussi le café, est une addition moderne.

IV.— 8. *Ou vinou kief zadobiché*, « (quand) ils eurent trouvé le *kief* dans le vin. » Le mot turc de *kief*, rendu ici par belle humeur, marque cet état de béatitude où l'on est plongé après un bon dîner, ou en buvant une tasse de café aromatique, alors qu'accroupi sur un divan, on aspire lentement la fumée de son tchibouk. Un Anglais dirait en pareille occasion que : *He feels very comfortable.*

VI.— 9. Le mot turc employé ici *bochtchalouk* (voyez l'Index), désigne un cadeau fait ordinairement aux gens de noce, et qui se compose d'une chemise, de larges caleçons ou pantalons de dessous et d'une serviette, le tout de fine toile de coton, mêlée de soie, à la mode turque, et de bas de laine épais, à dessins de diverses couleurs. — Inutile de remarquer qu'aucun knèze (petit chef de district) n'a pu avoir d'habitation aussi vaste que celle qui est décrite ici.

VII. — 10. Manuel ou Manoïlo. Ce personnage est le hé-

Digitized by Google

ros de plusieurs autres chants. — *Pladin* est-il le même mot que Plovdiv, nom bulgare de la ville de Philippopolis ?

VIII. — 11. *Andrinople ;* je pense que, au lieu de ce nom, il faut lire *Saraïévo*, tous les autres chants nous montrant Novak et Grouïtza faisant leur séjour en Bosnie dans le Romania ; il n'y a d'ailleurs pas de montagne aux environs d'Andrinople.

12. *Bendjelouk*, nom turc de quelque plante narcotique.

13. Ces expressions sont fort claires, et cependant Vouk remarque que dans les chants populaires, où elles se rencontrent assez fréquemment, elles ne sont jamais comprises dans leur sens figuré. Mais c'est ici le cas de ne pas entendre à demi-mot. — Grouïtza n'est pas d'aussi bonne composition que le ban Strahinia (ci-dessus, p. 150) ; le ban Miloutine tire la même vengeance atroce et épouvantable de sa femme qui l'a trahi pour « le duc de l'Hertzégovine » (tome 2, n° 31). On en trouve aussi des exemples dans les chants bulgares.

XII. — 14. Littéralement « mais il s'est rendu immobile. »

15. *Kolo*, roue, ronde de danse. Voyez l'Index.

XIV. — 16. Louka, probablement le pope Louka Lazarévitch, commandant du fort de Chabatz, que les Serbes avaient pris aux Turcs en 1806. — Zéko, nommé plus loin, était un capitaine de volontaires *(goli sinovi)*; il périt glorieusement en 1813.

XV. — 17. *Pletikoça;* ce nom signifie « qui a les cheveux tressés. »

18. Au texte, cadeaux *de soie*.

19. *Ma* blanche main ; on peut saisir ici, comme dans l'emploi de *cher*, tout ce qu'a de conventionnel l'épithète « constante ».

20. *Maries*, au texte « tu couronnes ». On sait que, dans le mariage à la grecque, des couronnes (de fleurs artificielles) sont déposées, au moment décisif de la cérémonie, sur la tête des deux époux. C'est le parrain ou témoin, *koum*, qui les place ; voilà pourquoi on dit qu'il les couronne, ce qui équivaut à marier ; de même en grec στεφανόνω.

Digitized by Google

V

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

EN SERBIE

CHANTS MONTÉNÉGRINS

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

Dès 1770 les Grecs de la Morée tentaient imprudemment un premier soulèvement, à l'instigation intéressée de Catherine II, dont la flotte, en s'éloignant, les abandonnait bientôt aux vengeances de la Turquie, jusqu'au glorieux réveil de 1821. Si les Serbes s'insurgèrent à leur tour en 1804, non pas d'abord contre le sultan, mais contre des tyrans locaux, les deys ou janissaires, dont Sélim lui-même vit avec plaisir les *raïas* réprimer les excès, ce ne fut point par préméditation, mais par un acte de désespoir, « d'un beau désespoir », comme dit Corneille. Mieux valait après tout succomber les armes à la main, que périr sous le sabre des bourreaux et sur le pal. Et ce sort était réservé à beaucoup[1], dans l'intervalle qui sépara la fuite de Karageorge (2 octobre 1813) du dimanche des Rameaux de l'année 1815, où, à Takovo[2], Miloch Obrénovitch, aussi pour sauver sa tête,

1. J'ai connu des gens qui ont vu, en 1815, des files de malheureux empalés dans les fossés de la citadelle de Belgrad, comme aussi beaucoup plus tard, peu avant 1851, près de Mostar, sous Ali-pacha Rizvanbégovitch, le même dont il est parlé plus loin, au nº VII.

2. Le roi de Serbie a fondé un ordre de chevalerie militaire, de ce nom de Takovo.

Digitized by Google

dut appeler de nouveau les Serbes sous l'étendard de la révolte, qui cette fois allait devenir le drapeau d'une nation.

Les causes et les premiers incidents du soulèvement de Georges le Noir sont assez fidèlement retracés dans le long poème qui ouvre cette série, et qui, si je ne me trompe, se distingue en plus d'un passage par une véritable éloquence, en même temps qu'une scène de « porchers » vous transporte en pleine Odyssée. Que des prodiges y apparaissent, c'est ce qu'on retrouve dans le récit de tous les événements qui ont vivement frappé l'imagination populaire : la crucifixion de Jésus, l'assassinat de César, et d'autres. Prodiges à part, le récit du combat de Tchokéchina (ce combat qu'on a appelé, non sans raison, « les Thermopyles des haïdouks serbes[1] ») n'est pas moins près que le précédent, de la vérité historique. Au reste, les lecteurs curieux de connaître l'origine et les péripéties de la lutte, une lutte bien inégale, quoique à la fin victorieuse, pourront consulter l'ouvrage de Saint-René Taillandier[2].

La période militante de Karageorge a duré plus longtemps que celle de Miloch Obrénovitch; elle a aussi été moins occupée par la politique ; rien d'étonnant à ce qu'elle ait plus et mieux inspiré la muse nationale. Une pesma seulement (le numéro 45 du tome IV de Vouk) a été recueillie, qui soit principalement consacrée à celui qui devait avoir la gloire de restaurer un État serbe ; une autre, à l'état fragmentaire (le numéro 46), le mentionne

1. L. Ranke, *Geschichte der serbischen Revolution*, p. 115.
2. *La Serbie au XIXe siècle*.

Digitized by Google

comme un des quatre « serpents, » que redoutaient les Turcs, et c'est tout. Et, par malheur, l'une et l'autre sont trop médiocres pour être traduites.

Sans que la poésie y manque, la poésie du sujet, rude et inculte, les « Chants Monténégrins » valent peut-être surtout comme scènes de mœurs, et quelles pouvaient être les mœurs d'hommes forcés à défendre leur liberté et leur vie dans des combats incessants, occupés à des rixes journalières et sanglantes avec leurs sauvages voisins musulmans de l'Hertzégovine et de l'Albanie ? C'était, hier encore, un peu la vie des Peaux-Rouges, aussi est-il beaucoup parlé de têtes coupées dans ces récits versifiés des incidents de la vie quotidienne : vendettes, enlèvement de moutons, ou attaque en règle contre le percepteur du tribut. Cela ne m'empêche pas de regretter que le manque d'espace ne m'ait pas permis de donner un plus grand nombre de spécimens de la poésie énergique, et qui, comme Alfred de Musset l'a dit de Mérimée,

Incruste un plomb brûlant sur la réalité,

de cette poignée de montagnards qui ont su, durant tant de siècles, avec tant d'héroïsme, et au prix de quelles souffrances ! défendre leurs retraites contre le colosse ottoman.

Digitized by Google

Digitized by Google

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

EN SERBIE

CHANTS MONTÉNÉGRINS

I

LES DEYS ET KARAGEORGE

II, 24

Dieu clément, la grande merveille! Alors que les choses allaient changer dans le pays de Serbie et qu'un nouveau maître y devait commander, les knèzes n'étaient point satisfaits de la guerre, non plus que les Turcs oppresseurs. Mais elle plaisait aux pauvres *raïas*, dépouillés de tout et las de l'oppression turque; elle plaisait aussi aux hommes de Dieu[1], car le sang avait jailli de la terre, les temps étaient venus, il fallait prendre les armes, verser le sang pour la sainte croix et chacun avait des ancêtres à venger.

Au ciel les saints commencèrent à guerroyer et à faire paraître des prodiges au-dessus de la Serbie dans le ciel serein; voici le premier prodige qu'ils firent paraître: depuis le jour de saint Tryphon jusqu'à la Saint-Georges, la lune, chaque nuit, s'éclipsait pour donner aux Serbes

Digitized by Google

le signal de la révolte, et les Serbes n'osèrent point se soulever. Un second prodige que les saints firent paraître : de la Saint-Georges à la Saint-Dimitri des étendards sanglants ne faisaient que traverser le ciel serein au-dessus de la Serbie, pour donner aux Serbes le signal de la révolte, mais les Serbes n'osèrent point se soulever. Un troisième prodige que les saints firent paraître : le tonnerre retentit le jour de saint Sava au milieu de l'hiver, alors que ce n'en est point le temps, l'éclair brilla, la terre trembla du côté de l'orient, pour donner aux Serbes le signal de la révolte, mais les Serbes n'osèrent point se lever.

Les Turcs de Belgrad voient ces prodiges, et aussi les sept deys qui sont dans la citadelle : Aganli et Koutchouk-Ali, les deux frères, les jeunes fils de Fotcha, Mehmed-Aga et Mous-Aga, Moulla-Youssouf, le grand dey, Dervich-Aga, le fournisseur des vivres, le vieux Fotcha, qui a cent ans. Tous les sept, les deys se sont réunis à Belgrad, près de Stambol-kapi, ils sont enveloppés de leurs capes écarlates, ils versent des larmes et contemplent les prodiges. « Par Allah ! frères, voilà des signes étranges ! pour nous, cela n'annonce rien de bon. » Puis, consternés, ils prirent un plateau de cristal, allèrent puiser de l'eau au Danube, la portèrent à la Néboïcha, et, sur le haut de la tour, ils exposèrent le plateau de cristal afin d'y recevoir les étoiles et de voir ce que leur présageaient les prodiges du ciel. Autour du plateau se sont réunis les deys, et ils observent la figure céleste ; ils l'observent, et à cette vue ils brisent le plateau de cristal et en lancent les débris en bas de la tour, en bas de la tour jusque dans le Danube, afin qu'il n'en

Digitized by Google

reste plus un seul morceau. Puis, dans leur anxiété, les sept deys, soucieux et tristes, descendirent de la Néboïcha, le donjon des Iakchitch, et se rendirent au grand café ; au grand café, ils s'assirent à la file et mirent à la place d'honneur le vieux Fotcha, dont la barbe blanche descend jusqu'à la ceinture. D'une commune voix, tous les sept ils s'écrient : « Allons, vite, hodjas et prédicateurs, apportez-nous le livre de l'Évangile (le Coran), que nous voyions ce que dit le livre, et comment tout cela doit finir pour nous. » Hodjas et prédicateurs sont accourus, apportant l'Évangile ; ils l'examinent, ils versent des larmes amères : « Turcs, nos frères, disent-ils, vous tous les sept deys ! voici ce que nous dit l'Évangile au sujet des prodiges qui viennent d'éclater au-dessus de la Serbie, dans le ciel serein : voilà cinq cents ans que l'empire serbe a succombé, alors à nous passa l'empire, et nous tuâmes deux empereurs chrétiens : Constantin [2] dans Tzarigrad *, et Lazare sur le champ de Koçovo ; Miloch vengea Lazare en tuant Murad, mais il ne l'avait pas bien frappé, Murad resta en vie jusqu'au moment où les Serbes furent vaincus ; alors il manda les vizirs en sa présence : Frères Turcs, leur dit-il, vizirs et pachas ! je meurs, mais je vous ai conquis l'empire ; si vous voulez qu'il dure éternellement, écoutez mes avis : ne soyez pas impitoyables aux raïas, au contraire, soyez bons pour eux ; que la capitation soit de quinze dinars, qu'elle soit même de trente dinars, seulement, ne commettez point d'exactions, ne réduisez pas les raïas à

* Le texte ajoute : « au bord du Charatz, la froide rivière », v. 100.

Digitized by Google

l'extrémité ; ne touchez pas à leurs églises ni à leur religion, ni à leur honneur ; ne tirez point sur eux vengeance de ce que Miloch m'a donné la mort, car c'est la fortune de la guerre qui en est la cause : l'empire ne se gagne pas sur un divan en fumant du tabac[3] ; par vos persécutions, ne forcez pas les raïas à fuir dans les bois, par crainte de vous, mais traitez-les comme des fils, ainsi l'empire vous restera longtemps ; que si vous ne m'obéissez pas et que vous commenciez à opprimer les raïas, alors l'empire vous échappera. — Le tzar est mort, nous, nous sommes restés, mais, au lieu de lui obéir, nous sommes devenus de grands oppresseurs : foulant aux pieds l'honneur des raïas, les accablant de toutes sortes de calamités, commettant exactions sur exactions, et ainsi nous avons péché envers Dieu ; les prodiges qui viennent d'éclater annoncent que quelqu'un perdra l'empire[4] ; ne craignez aucun roi, un roi n'attaquera pas le tzar, un royaume ne peut rien contre un empire, car Dieu l'a ainsi ordonné ; gardez-vous des pauvres raïas ; quand les pioches et les houes se lèveront, ce jour-là les Turcs auront à souffrir dans Médine[5], les femmes de la Syrie pleureront, parce que les raïas les auront plongées dans le deuil. Frères Turcs, vous tous sept deys ! voici ce que dit notre Évangile : vos maisons seront consumées, vous, deys, perdrez vos têtes ; sur vos foyers, l'herbe croîtra ; les toiles de l'araignée envahiront les minarets[6] ; il ne restera personne pour y annoncer la prière ; sur nos chemins et nos chaussées, là où les Turcs passaient et laissaient l'empreinte des fers de leurs chevaux, les chemins regretteront les Turcs, et de Turcs il n'y aura nulle part. Voilà ce qu'annonce notre Évangile. »

Digitized by Google

Quand les sept deys eurent entendu ce langage, leur tête se pencha, leurs yeux se fixèrent sur la terre, aucun d'eux ne savait discourir contre un livre, ni comment le réfuter. Le vieux Fotcha tordait sa barbe, puis il la rongea des dents, lui non plus ne sait discourir contre un livre, mais il s'étonne de ce qui arrive. Seul son fils, Mehmed-Aga, n'a point baissé la tête, il ne l'a point baissée, et hardiment il s'écrie : « Hors d'ici, hodjas et prédicateurs ! allez prier Dieu et appelez à la prière chaque jour par cinq fois, ne vous inquiétez point de nous autres deys ; tant qu'il nous restera santé et cervelle, tant que nous posséderons la citadelle de Belgrad, nous serons en état de maintenir la ville, et autour d'elle les misérables raïas. Si les rois ne nous font pas la guerre, que craindre des raïas ? alors que nous, les sept deys, nous avons chacun un magasin rempli d'or. Et quel or ? tous beaux ducats. Et nous quatre[7], frères, parmi les deys : Aganli et Koutchouk-Ali, et moi et Moulla-Youssouf, nous avons chacun deux magasins regorgeant de richesses immenses ; et tous quatre, quand nous nous lèverons sur nos pieds légers et que nous ouvrirons nos trésors, nous répandrons les sequins de Venise à même sur le pavé de la rue, et les sequins attireront des soldats ; nous quatre, les grands deys, nous diviserons l'armée en quatre, en quatre comme quatre frères que nous sommes ; sortis de notre citadelle, nous parcourrons nos dix-sept cantons[8], nous mettrons à mort tous les knèzes serbes, et avec eux les kmètes, et les popes maîtres d'école des Serbes, nous ne laisserons en vie que les jeunes enfants, les enfants au-dessous de sept ans, et ceux-là deviendront de bons raïas, qui ser-

Digitized by Google

viront comme il faut les Turcs. Tant que je n'aurai pas tué le knèze Palalia du beau village de Bégalitza, il est le pacha, et moi je ne suis que soubacha [9]. Tant que je n'aurai pas tué les deux igoumènes*,..... Tzèrni George de Topola, l'orgueilleux village, qui trafique avec le César de Vienne, il est capable d'acheter toutes les munitions de la blanche forteresse de Varadin, et les armes dont il aurait besoin, il est capable de nous faire la guerre, — il est tzar, et moi je ne suis que soubacha;..... Hadji-Djèra et Hadji-Rouvime, qui savent fondre l'or et en écrire des lettres menues, nous accuser, nous deys, auprès du sultan, et donner des conseils aux raïas;..... Elie de Biratch, le grand knèze du Medjednik, — voilà trois ans qu'il s'est bien enhardi: où qu'il aille, il chevauche un étalon arabe, et en conduit un autre par la bride; à l'arçon de la selle il porte une masse d'armes, et il a des moustaches si longues, qu'il les fourre sous son bonnet; il ne souffre aucun Turc dans son canton, si un Turc veut y entrer, il lui brise les côtes à coups de masse, et quand le Turc est près de mourir, il crie à ses haïdouks: ça! valets, jetez-moi ce chien, là où les corbeaux même ne puissent trouver ses os. Cela encore: quand il nous apporte l'impôt, il entre armé dans le conseil, la main droite posée sur un yatagan, et de la gauche il verse l'argent: Mehmed-Aga, dit-il, voici l'impôt; les pauvres gens te saluent, davantage ils ne peuvent te

* Cette formule, « tant que je n'aurai pas tué », est répétée encore huit fois (entre les vers 265 à 310) à propos d'une dizaine d'autres knèzes ou moines; elle serait intolérable pour le lecteur. Il suffira de traduire les passages concernant ceux de ces knèzes, dont il est fait mention d'une manière spéciale.

Digitized by Google

donner.— Que je commence à compter l'argent, et il me foudroie des yeux : Mehmed-Aga ! ah ça ! vas-tu compter l'argent, quand moi je l'ai déjà compté une fois ? — Et je n'ose continuer, je ramasse à côté de moi l'argent, attendant avec impatience que le maudit s'éloigne, car je ne puis lever les yeux sur lui ;..... le knèze Aleksa du beau village de Brankovina, et Jacob son frère : quand le sultan et l'empereur se firent la guerre, ils furent officiers chez l'empereur et ils portaient des casques d'or, ils mirent au pillage toutes les *palanques* turques, les livrèrent aux flammes, emmenèrent des captifs, puis quand la paix se fit entre le sultan et l'empereur, ils se rendirent au sultan, devinrent sous lui knèzes ; bien des Turcs ils calomnièrent auprès du sultan, sept pachas qu'ils avaient ainsi calomniés furent mis à mort :..... tant que je n'aurai pas brûlé Ratcha au bord de la Drina et tué Hadji-Melentié [10], qui a traversé la mer grise, pour adorer le saint tombeau des chrétiens [11], puis en revenant par Constantinople a obtenu par mensonge un firman du sultan pour cent jaunes ducats, afin de bâtir une église pour les chrétiens, et il devait mettre sept ans à la construire ; en un an il l'a bâtie, et voilà de cela six ans qu'il élève auprès de l'église des tours, où il accumule des munitions et traîne des canons à la faveur de la nuit ; on voit, frères ! qu'il s'attend à quelque chose. Donc nous parcourrons les cantons, et quand nous aurons massacré tous les knèzes serbes, comment les raïas pourront-ils nous nuire ? »

Les deys sautèrent en pieds, tous ils s'inclinèrent devant Mehmed-Aga : « Honneur à toi, Mehmed-Aga Fotchitch ! par ton esprit tu es digne de commander,

Digitized by Google

nous ferons de toi un pacha, et toujours nous t'obéirons. » Mais le vieux Fotcha commence ce discours : « Quel garçon ! et quelle cervelle ! par quel discours il a gagné son pachalik ! Prends, mon fils, Mehmed-Aga Fotchitch, prends une poignée de paille dans ta blanche main, agite-la au-dessus d'un feu ardent : éteindras-tu ainsi le feu, ou activeras-tu encore la flamme ? Vous pouvez, puisque Dieu vous en a donné les moyens, lever une puissante armée, et vous irez par le pays ; un knèze peut-être se laissera tromper et viendra à vous sur parole ; qui ensuite voudra vous croire ? Vous en égorgerez un, et deux échapperont, vous en égorgerez deux, quatre prendront la fuite, ils mettront le feu à vos maisons et vous tomberez sous leurs coups. N'agissez donc pas follement, mais écoutez les paroles d'un vieillard : d'après ce que j'ai vu dans notre Évangile, les temps vont changer, l'empire va passer à d'autres; il faut donc, mon fils, nous faire bienvenir des raïas : diminuez la capitation, qu'elle soit telle qu'avait dit Murad ; laissez de côté taxes et exactions, conciliez-vous les knèzes, aux knèzes, faites présent de beaux étalons, et aux kmètes de chevaux ordinaires ; vivez en amitié avec les pòpes, afin peut-être de durer par leur moyen, car notre empire ne sera pas long. Et à quoi vous serviront vos immenses richesses ? A quoi bon moudre, quand on ne pourra manger ? » Mais Mehmed-Aga lui dit : « Tu es vieux, mon père, je ne t'écoute point. » Il dit, et sauta en pieds, et après lui les autres deys, puis ils tirèrent le canon dans la citadelle, à force de ducats ils rassemblèrent une armée. Cette armée, les quatre grands deys : Aganli, Koutchouk-Ali, Moulla-Youssouf et Mehmed-Aga, ils la

Digitized by Google

partagèrent en quatre, à la façon de quatre frères, puis ouvrant les portes de la citadelle, ils se lancèrent comme en quête des brigands[12] dans leurs dix-sept cantons.

Le premier knèze serbe qu'ils attirèrent par leurs promesses et qui se laissa tromper, fut le knèze Palalia, et ils le mirent à mort dans Grotzka ; puis ils trompèrent le knèze Stanoïé...*

Mehmed-Aga retourne en hâte à Valiévo, espérant rencontrer encore quelques Serbes, et choisir parmi eux quelqu'un à égorger. Mais les Serbes avaient eu vent de la calamité, et sur-le-champ ils avaient pris la fuite, aucun ne se présente à Mehmed.

Quand l'aga vit cela, aussitôt il comprit qu'un malheur était arrivé, et aussitôt il se repentit, mais trop tard il était déjà pour se repentir. Vite il appelle douze *braves* et avec eux Ouzoun son cafetier : « Ecoutez, mes faucons ! vite sautez sur vos bons chevaux, et courez à Topola, tâchez d'y tuer George le *Noir* : si George maintenant nous échappe, sachez qu'il n'en adviendra rien de bon..... »

Il partirent pour le village de Topola, le samedi, la veille du dimanche ; au point du jour ils arrivèrent, avant l'aurore et le jour blanc, et entourèrent la maison de George, ils se rangèrent de deux côtés, ils s'écrièrent : « Sors et viens ici, George Pétrovitch ! » Qui trompera

* Et ainsi (vers 386 à 444) de huit autres knèzes : Marko Tcharapitch, Ianko Gaguitch, Théophane, Pierre de la Reçava, Mato, Hadji-Djèra, Aleksa (Nénadovitch) et Elie de Biratch, les deux seuls dont la mort soit racontée avec quelque détail, et de l'igoumène Rouvine (Ruben), tués « tous un même jour et à une même heure » (v. 444).

Digitized by Google

un serpent venimeux? qui le surprendra dormant? C'était la coutume de George de se lever toujours avant l'aube, de se laver et de prier Dieu, puis de boire un verre d'eau-de-vie. George était déjà levé, et il était descendu au cellier. Voyant des Turcs autour de la maison, il se garda de se montrer à eux. La jeune femme de George se présente : « Bonsoir à vous, Turcs, que voulez-vous à cette heure ? Il n'y a qu'un moment George était devant la maison, où est-il allé? je ne le sais. » Or, tout cela, George le voyait et l'entendait. Quand il eut fait le compte des Turcs, il avala son verre et amorça son fusil, prit autant qu'il lui en fallait de la poudre et du plomb, puis il sortit dans l'enclos, où dormaient ses douze porchers, il alla les réveiller et ainsi leur parla : « Frères, mes douze porchers ! levez-vous, ouvrez l'enclos, faites-en sortir les porcs, qu'ils s'en aillent où ils voudront, mais vous, frères, écoutez-moi et amorcez vos fusils ; si Dieu veut que le dessein qu'aujourd'hui j'ai conçu réussisse, je vous comblerai d'honneurs, je vous couvrirai d'or et d'argent et vous habillerai de soie et de velours. » Les bergers le laissèrent à peine achever, ils firent sortir les porcs de l'enclos, et ayant amorcé leurs fusils, ils suivirent George. George va droit à sa maison, et quand il a reconnu les Turcs, il dit : « Ecoutez, mes douze bergers ! Visez chacun un Turc, mais gardez-vous de tirer avant d'avoir entendu mon fusil ; pour moi, je viserai Ouzoun-Mehmed, et vous verrez ce qui adviendra de lui. » Ainsi a parlé George Petrovitch, puis il met le genou en terre et tire, le coup a retenti, ce ne sera pas en vain ; le but que George visait, il l'a frappé, Ouzoun tombe mort à bas de son cheval isabelle. Ce que voyant

Digitized by Google

les douze bergers, ils firent feu, douze fusils retentirent, alors il tomba six Turcs morts, les six autres s'enfuirent au galop de leurs chevaux.

Aussitôt, George appela aux armes dans Topola, et du monde se rassembla autour de lui, on donna la chasse aux Turcs, on les poursuivit jusqu'au village de Sibnitza, et là les Turcs s'enfermèrent dans un han, mais s'y défendre, comment l'auraient-ils pu ? Avec ses hommes, George les a entourés, puis il appelle aux armes les gens de Sibnitza, tous accourent, ils s'est réuni une centaine de combattants ; aussitôt les Serbes mirent le feu au han et trois des Turcs périrent consumés, les autres s'enfuirent au galop, et tous les trois ils tombèrent sous les coups des Serbes.

De tous côtés, George expédia des lettres dans les dix-sept cantons, aux knètes chefs de villages : « Tuez chacun votre soubacha, leur dit-il, cachez dans les refuges les femmes et les enfants* ».

Quand Georges eut conquis la Serbie, quand il eut fait sur la Serbie le signe de la croix et qu'il l'eut couverte de l'aile de sa protection, de Vidin jusqu'à la Drina, depuis Koçovo jusqu'à Belgrad, voici comme il parla à la Drina : « Rivière de la Drina ! noble frontière qui sépare la Serbie d'avec la Bosnie ! Bientôt le temps vien-

* Suit (en 68 vers) le récit, en termes très généraux et sans qu'aucun nom de lieu ou d'autre chef y soit mentionné, de la guerre entreprise par Kara-George et les *raïas* qui se levaient « comme l'herbe de la terre ». Il suffit de donner la fin du poème qui, on le voit, doit être absolument contemporain des événements. — Ces *refuges* sont des lieux choisis d'avance au plus épais des bois et dans les montagnes.

Digitized by Google

dra, où toi aussi, je te traverserai et où je parcourrai la noble Bosnie*.

II

LE COMBAT DE TCHOKÉCHINA

IV, 26. — 1806

Deux noirs corbeaux s'envolèrent de la cime du Tzèr au-dessus de Tchokéchina, ils avaient le bec couvert de sang jusqu'aux yeux et les pattes couvertes de sang jusqu'aux *genoux;* ils descendirent dans la riche Matchva et se posèrent au milieu du village du monastère, sur la blanche maison de Kèrsman, de Kèrsman Vouïtchitch, le knèze. Alors sortit la femme de Kèrsman, elle sortit, et ainsi parla : « O vous corbeaux, mes deux frères en Dieu ! Venez-vous de la montagne du Tzèr ? Avez-vous vu l'église de Tchokéchina et dans l'église l'illustre igoumène Hadji-Constantin ? Avez-vous vu Kiourtchia, le harambacha, qui est posté avec ses trois cent trois compagnons, pour empêcher les Turcs d'enlever des esclaves dans le pays du Tzèr ? Avez-vous vu mon seigneur, Kèrsman, le knèze Vouïtchitch ? Avez-vous vu Jacob de Valiévo[13], le commandant des Serbes ? Jacob de Valiévo

* Le même sujet forme le fond du n° 25 (360 vers) ; mais composée loin du théâtre des événements, au Montenegro, la pièce est à moitié romanesque ; elle mêle entre autres, à tort et d'une manière inexacte, à l'histoire du soulèvement, celle du parricide commis antérieurement par Karageorge.

Digitized by Google

est-il arrivé, est-il arrivé et a-t-il amené des troupes ? Kèrsman est parti au devant de Jacob, pour s'occuper de son armée, pour prendre, quand Jacob arrivera, la bride de son cheval. Où est Kèrsman ? Que l'eau l'emporte ! Pourquoi n'est-il point resté dans sa maison ? On m'appellera l'esclave des Turcs, lui vivant et en bonne santé ; les Turcs ne me laissent point de repos, ils entrent ici chaque soir, chaque soir et chaque matin, je ne puis suffire à leur donner du feu [14], comment suffirais-je à leur pétrir du pain, comment à leur apporter de l'eau ? Les Turcs me demandent où est allé Kèrsman, et moi, pauvre femme, je n'ose le leur dire. Hier on a entendu une fusillade, toute la Matchva a disparu sous le brouillard : ce n'était pas le brouillard du mauvais temps, ni de l'orage qui rend l'année stérile, mais c'était le brouillard produit par la poudre des fusils. »

Or, voici ce que répondent les deux noirs oiseaux* : « Madame, épouse de Kèrsman ! heureux nous serions de te donner de bonnes nouvelles, mais nous ne pouvons que dire les choses comme elles sont : nous sommes venus ce matin du Tzèr, mais hier nous avons demeuré tout le jour sur la blanche église de Tchokéchina ; nous y vîmes Hadji-Constantin, l'illustre igoumène qui faisait communier les Serbes sans cérémonies et sans confession, car il les préparait pour le combat, leur faisait jurer par la croix et la religion, de ne se point trahir l'un l'autre sur le champ de bataille ; nous vîmes aussi le capitaine Kiourtchia avec ses trois cents compagnons, qui étaient postés pour empêcher les Turcs d'enlever des esclaves

* Tout le récit, jusqu'à la fin, est placé dans la *bouche* des deux corbeaux ; il ne faut pas l'oublier.

Digitized by Google

dans le pays du Tzèr ; Jacob de Valiévo aussi était là, avec lui il y avait bien peu de monde, il n'y avait que trois cents Serbes et quatre chefs de haïdouks : deux frères, les jeunes Néditch, Dimitri et Grégoire, le troisième était Damian Koutichanatz, et le quatrième Panto Damianovitch ; tous les quatre se ressemblent, de même taille et de même mine, d'une même humeur et d'une même pensée ; tous les quatre avaient un costume pareil... Quand arriva Jacob de Valiévo, quand il arriva amenant sa troupe, Kèrsman alla prendre la bride de son cheval ; quand Jacob arriva, amenant sa troupe, et qu'il fut en présence de Kiourtchia, ils se baisèrent au visage, mais de s'informer de leurs santés, ils ne le voulurent pas, car aussitôt une querelle entre eux éclata : ainsi parla Kiourtchia le harambacha : « Eh bien ! Jacob, commandant des Serbes, te décideras-tu à amener plus de monde ? Si tu ne veux en amener davantage, moi je n'irai pas me battre le premier avec les Turcs, car je ne suis pas un saule qu'on coupe et qui repousse et redevient un arbre tel qu'il était auparavant, je ne suis que Kiourtchia, haïdouk de la montagne, et quand on m'aura coupé je ne repousserai pas ; déjà je viens de charger mon âme d'un pêché en violant le saint carême ; j'ai passé trois nuits aux environs de la Léchnitza, et trois jours je suis allé épiant l'armée turque, avec les Turcs j'ai fait gras, avec eux j'ai dîné et soupé de viande ; avec eux je suis allé à la mosquée, et là tandis que je me prosternais à la turque, je priais Dieu à la serbe ; leur armée est bien nombreuse : sept mille trois cents Turcs, avec deux commandants : Derviche-Aga de Zvornik, Nojine-Aga du village de Maotcha. Or, j'ai entendu ce que di-

Digitized by Google

saient les Turcs : ils parlaient de piller le pays du Tzèr, de brûler l'église de Tchokéchina, de mettre à mort Hadji-Constantin. »

Voici ce que répondit Jacob de Valiévo : « Voyez donc Kiourtchia, le *chauffeur !* tes parents non plus n'étaient pas des guerriers, ils gardaient les vaches dans la Sirmie. Il t'est facile, parbleu ! de *chauffer* des vieilles femmes, à minuit, où personne ne te voit ; ce qui est malaisé, c'est de combattre en plein jour et au vu de tout le monde : je ne veux pas, sache-le, rassembler un plus grand nombre de compagnons ; avec ceux que voilà, j'affronterai les Turcs. »

Ils en étaient à tenir ce discours, quand les Turcs, partant de la Léchnitza, se mirent en marche : les tambours battent, les flûtes résonnent, la terre tremble autour du Tzèr, les Turcs marchent droit sur Tchokéchina. Ce que voyant le capitaine Kiourtchia, il saisit son fusil par le milieu, il se retourna et dit ces trois mots : « Frères, mes trois cents compagnons ! qui veut rester avec moi, qu'il me suive : je n'irai pas me battre le premier contre les Turcs. » Tout ce qui avait la tête chaude s'en alla dans la montagne à la suite de Kiourtchia.

Le knèze Michel Roujitchitch était parti du beau village de Metkovitch, et il amenait trois mille hommes ; quand Michel aperçut Kiourtchia qui gravissait à grands pas la montagne, il fut pris de peur et il licencia sa troupe : « Mes frères et mes compagnons ! puisque Kiourtchia s'enfuit dans la montagne, il ne faut pas penser aujourd'hui à se battre avec les Turcs. Sauvez-vous chacun chez soi, pour que chacun défende sa maison. » Et Michel licencia ses hommes.

Digitized by Google

Le *père*[15] Jacob resta devant l'église avec ses trois cents compagnons, avec ses quatre harambachas ; pour l'igoumène Hadji-Constantin, il n'avait que faire à la bataille, et il s'éloigna. Cependant, le père Jacob s'alarma ; il sauta sur son fougueux cheval blanc, et tenant le sabre nu à la main, il parlait ainsi à sa troupe : « Mes frères, mes trois cents compagnons ! fermons la porte de la cour et attendons ici les Turcs. » Mais voici ce que répondent les deux frères Néditch : « Père Jacob ! as-tu perdu l'esprit ? Nous ne sommes pas des femmes pour mourir comme des femmes en prison, pour teindre l'église de notre sang et la souiller de nos ossements, nous sommes des haïdouks, des héros faits aux combats, qui bataillent sur les frontières entre les empereurs et les rois ; allons à la rencontre des Turcs et affrontons-les au grand jour et à la face de tous. » Ainsi dirent-ils, puis ils se mirent d'accord, tous amorcèrent de poudre leurs fusils bigarrés, et les Néditch ouvrirent la marche ; derrière eux venaient Damian Koutichanatz, puis Panta Damianovitch, et derrière Panta tout le reste de la troupe. Jacob est monté sur son cheval blanc, son sabre nu à la main, il veut voir quelle sera l'issue du combat.

Loin ils allèrent à la rencontre des Turcs, un peu plus haut que la blanche église, au-dessus du profond ravin de Vraniévatz, sur un haut plateau nu, d'où s'aperçoit la Léchnitza : écoute, dame, qui commença l'affaire. Les deux Néditch ne cherchaient point d'abri, ils mirent seulement les genoux en terre et couchèrent leurs fusils en joue ; les deux fusils firent feu. Dieu clément, la grande merveille ! les deux frères, les deux jeunes Néditch, atteignirent dans la horde turque deux frères, deux

Digitized by Google

jeunes Turcs, habitant au-dessus de Voukovié, l'un et l'autre porte-étendards; tous deux tombèrent, sans bouger de la place, laissant leurs drapeaux à l'abandon. A son tour s'agenouilla Damian Koutichanatz, il s'agenouilla et fit feu: sa balle frappa dans l'armée turque, Hassan, le porte-étendard, de Zvornik, Hassan tomba, abandonnant son drapeau... Tout d'un coup, trois cents fusils partirent du côté des Serbes, et trois cents Turcs tombèrent sans vie; du côté des Turcs, sept mille fusils partirent, et un tel brouillard tomba du ciel jusqu'à la terre, que ni ciel ni nuages ne se voyaient plus à travers cette fumée de la poudre.

Dieu clément! quels cœurs vaillants que ceux des deux frères, les jeunes Néditch! Alors que les Serbes engagèrent le combat contre les Turcs, trois cents contre sept mille, deux Serbes se battaient contre cinquante, quatre contre cent Turcs, huit contre deux cents. Longue et sans relâche fut la bataille, sept heures pleines elle dura; les Turcs étaient dispersés en petites troupes et ils commencèrent à reculer, à transporter leurs blessés à Iagna. Mais voilà qu'un renfort leur arrive: pour les Néditch, personne qui vienne à leur secours! Où est le bonheur, là aussi est le malheur; quand les sept heures se furent écoulées, les Néditch reçurent des blessures, à tous deux des balles turques fracassèrent les jambes au-dessous du genou; ils s'assirent l'un à côté de l'autre, ils crient, on dirait qu'ils boivent du vin, ils crient pour encourager les Serbes, chargent leurs fusils et les déchargent sur les Turcs. Où est le bonheur, là aussi est le malheur: aux Néditch, les munitions vinrent à manquer, et ils ne pouvaient plus se lever et chercher

Digitized by Google

des cartouches parmi leurs compagnons, il leur fallut crier et adresser cet appel : « Compagnons, frères Serbes ! quelqu'un de vous n'a-t-il pas de cartouches à nous céder : nos fusils sont vides dans nos mains, et nous voyons encore des Turcs devant nous ; quiconque a encore des cartouches, je lui offre par cartouche un jaune ducat, et si cela ne lui paraît pas assez, voici pour chaque cartouche dix ducats. »

De l'or, il y en a assez, mais les munitions font défaut. Ils s'en demandent les uns aux autres, mais il n'en reste à personne ; or, cela fut entendu des espions turcs, qui coururent annoncer que les munitions manquaient aux Serbes. A cette nouvelle, les deux commandants, Nojine-Aga et Derviche-Aga, de tirer leurs sabres de la ceinture, de ramener les Turcs qui lâchaient pied et de les faire marcher de force en avant : Par Allah, frères, criaient-ils, sus à l'ennemi ! l'ennemi n'a plus de munitions. Alors, ô misère, les Turcs, au cri d'Allah, fondirent sur les Serbes ! Les Serbes ne voulaient point se rendre, ils se défendaient de leurs fusils vides, ils les brisèrent jusqu'en sept morceaux, à force d'asséner des coups aux Turcs qui les pressaient ; et quand les fusils furent ainsi brisés, chaque Serbe choisit un Turc, l'étreint et le renverse : chaque Serbe donne la mort à un Turc, mais pour un Serbe il y a vingt Turcs.

Là périrent les deux jeunes Néditch, là périt Damian Koutichanatz, et aussi Panto Damianovitch, de la main de Derviche de Zvornik : Derviche-Aga fondit sur Panto, et à l'improviste le frappa de son sabre, d'un seul coup il lui abattit la tête ; Panto resta debout sur ses pieds, tandis que la tête tombait dans l'herbe devant le corps,

Digitized by Google

et on entendit la tête morte dire : « C'est toi, Derviche, honte à ta mère ! pourquoi me frapper ainsi par trahison ? » Et tous les Turcs grandement s'étonnèrent de ce qu'avait dit la tête inanimée d'un Serbe. Là périrent trois cents Serbes ! quant aux Turcs, ils portèrent à Iagna cinq cents d'entre eux et les enterrèrent ; ceux du commun ils ne les emportèrent même pas. Et encore aujourd'hui, on voit un amas d'ossements serbes et aussi turcs, au-dessus de Vraniévatz, le ravin profond, sur un haut plateau nu ; et on reconnaîtra le lieu du combat, tant qu'existeront le Tzer et la Vidaïévitza, aussi longtemps qu'il y aura un soleil et qu'il y aura une lune. Alors que les Néditch succombèrent le samedi de saint Lazare, la veille du dimanche des Rameaux, Jacob s'échappa sur son cheval blanc par des chemins de traverse, et voici ce qu'il dit à Kiourtchia : « Kiourtchia, que Dieu t'anéantisse ! pourquoi m'as-tu en ce jour livré aux Turcs ; si Dieu le permet et la chance qui vient de lui, tu ne porteras pas longtemps ta tête, tu ne la porteras pas longtemps après une telle trahison. » Et ce qu'avait dit Jacob, il l'accomplit.

III

LE KNÈZE IVAN KNÉIÉVITCH

IV, 29

Kouline, le capitaine, rassemble une armée, des Turcs infidèles de la frontière, qui ne connaissent pas le vrai Dieu, et n'ont ni foi ni âme. Il conduit son armée contre

Digitized by Google

la riche Matchva, et partout où il passe, il fait des menaces aux Serbes. « Si Dieu permet que je revienne, je vous apprendrai à vous tenir, et vous connaîtrez ce qu'est Kouline. » Les mères chrétiennes le maudissaient : « Va-t-en là bas, capitaine Kouline, va-t-en, mais puisses-tu ne jamais revenir ! » Kouline traverse la fière Bosnie, le pays de Sembèria, jusqu'à la Drina, il passe la Drina, sur les rives pose son camp, et de là somme la Serbie de se rendre. Mais au lieu de venir à lui, on cherche à l'attirer dans l'intérieur, et Kouline n'ose se risquer plus loin. Le knèze Ivan était le chef de la Sembèria ; il allait souvent trouver Kouline, lui porter des présents sous sa tente, espérant ainsi maintenir la paix ; il s'était mis en faveur et pouvait demander toute grâce. Le capitaine Kouline était sage, et voyant que le knèze Ivan l'était aussi, il le prit pour son pobratime. Ivan rassemble les kmètes de la Sembèria. « Ne craignez point, leur dit-il, que Kouline vous réduise en captivité. » Ensuite il parcourt sa nahia, afin de ramasser des vivres pour l'armée turque.

Mais Kouline avait trompé Ivan ; un jour, de bon matin, il se met en campagne, c'était après Pâques et avant la Saint-George, il descend avec son armée le cours de la Drina ; et, arrivé au bord du Iadar, la froide rivière, il appelle les Serbes du village de Dobritch... Tous les habitants vinrent en masse ; alors sur un commandement de Kouline, les Turcs tirèrent leurs sabres tranchants et massacrèrent les kmètes ; soixante-quatorze têtes, ils ne coupèrent pas moins ; puis, ayant saisi le kmète Elie et le pope Philippe, ils lièrent leurs blanches mains. Ils réduisirent en captivité tout le village, y

Digitized by Google

mirent le feu, et partirent, emmenant trois cents prisonnières. Quand ils atteignirent la horde (le camp) avec le pope et le kmète liés, ils les empalèrent tous deux, les faisant périr d'une mort infâme, et partagèrent les captives dans les tentes.

Mais voici venir le knèze, avec ses douze kmètes, apportant des vivres pour l'armée turque. Arrivé dans le campement, il jette autour de lui les yeux à la dérobée, et voit qu'on a amené des captifs. Il a l'âme compatissante, le cœur trop fois lui faut, il se sent mourir, à voir les maux que les captives endurent, et des larmes abondantes coulent sur son visage. « Frères, dit-il, malheur à la Serbie ! les Turcs m'ont trompé et ont foulé aux pieds l'honneur des chrétiens. » Mais quand Ivan approcha des Turcs, il essuya ses larmes, s'efforça de sourire, et leur souhaitant le bonjour en turc : « Ah ! vous avez eu bonne chance, leur dit-il, et vous avez fait une belle chasse. — Oui, knèze, meilleure elle ne saurait être. » Arrivé à la tente de soie de Kouline, le knèze se prosterne devant lui, puis il lui baise la main et les babouches, et le salue par le nom de Dieu. Kouline lui répond de même, et se reculant il lui fait à son côté une place, et lui offre du café sucré. Mais Ivan, s'efforçant de sourire : « Kouline, cher pobratime, lui dit-il, je ne veux ni m'asseoir, ni boire du café, quand tu m'as trompé de cette manière, et fait sans moi la chasse ; veux-tu, frère, me donner ma part ? Ce que j'ai, moi, pris sans toi, je te l'abandonnerai en entier. » Et le capitaine Kouline lui répond : « Mon pobratime, knèze Ivan, tu auras ta part comme j'ai la mienne ; je te donne trente captives. » A ces mots le knèze s'incline et baise la terre : « Merci

Digitized by Google

capitaine Kouline, pour les captives et pour ton présent. »

Quand les autres prisonnières virent qu'Ivan pouvait leur être secourable, elles éclatèrent toutes en gémissements comme d'une seule poitrine, invoquant Dieu avec de sourdes plaintes, puis se précipitant au travers des Turcs, elles saisirent Ivan par le bord de son vêtement : « O Ivan, notre père et notre mère! délivre-nous comme tu le pourras, ne nous laisse pas aux mains des Turcs. » L'une l'appelle frère et l'autre le nomme son père. Ivan veut s'éloigner, mais elles l'en empêchent. A la fin son cœur l'emporte, il fond en larmes, et se met à consoler les prisonnières : « Ne craignez rien, mes chères sœurs, je réunirai les Serbes, et je les supplierai de me donner le moyen de vous délivrer. » Ivan s'en va trouver Kouline : Ce que je vais te demander, voudras-tu, cher pobratime, me l'accorder? Vends-moi toutes les prisonnières que tu as faites, et exige le prix que tu voudras. — Mon probatime, knèze Ivan, tu ne saurais acheter ces captives : je demanderai ce que tu ne peux donner, et pour elles tu perdras ta tête. » . . . . . *

« Que de chaque blanche maison le chef vienne ici ; que

* V. 142-201. Ils marchandent et finissent par convenir du prix sacramentel de « trois charges d'or » qui devront être remises le septième jour ; quatre Turcs, proposés par Ivan, sont acceptés comme garants de cet accord. Le knèze aussitôt rassemble des barques, fait transporter les femmes de l'autre côté de la rivière, leur donne à boire et à manger, et les emmène dans l'intérieur du pays. Arrivé au chef-lieu de son district, à Biélina, il envoie de tous côtés des serviteurs avec ce message :

Digitized by Google

chaque femme veuve, maîtresse dans sa maison, vienne également à Biélina, et de même toute femme qui n'a point d'enfants. » Ayant ouï ce message, tout le pays de Sembéria vint comme il était dit, alors Ivan passant parmi le peuple, tandis que des larmes abondantes coulaient sur son visage, tenait ce discours : « Qui n'a point de progéniture, peut aujourd'hui en obtenir, acheter un fils ou une chère fille, et purifier ainsi une âme, enfant adopté vaut mieux qu'enfant engendré, et qui a déjà un enfant qu'il en achète encore un, un fils ou une chère fille, à cause de Dieu et pour le bien de son âme ; le frère qui n'a point de chère sœur peut en acheter une pour de l'argent, et gagner une place en paradis ; rachetez, mes chers frères, délivrez des âmes serbes des mains impures des Turcs.* »

De nouveau Ivan réunit les Serbes dans la blanche église de Brodatchka, et il leur tint ce discours :

« Écoutez, Serbes, mes chers frères, ces captives que vous avez achetées, ne leur faites point souffrir la faim, mais laissez-les libres, qu'elles aillent chacune où il lui plaît ; ce serait, frères, un faible mérite que de les tirer de la main des Turcs, puis de les garder chez nous pour les faire travailler, qu'elles s'en aillent donc où il leur plaira. » . . . . . .

Bonheur à Ivan et à son âme ! Personne ne sait gré à

* Répondant à cet appel, les Serbes rachètent les trois cents prisonnières, mais la vente n'ayant produit que les deux tiers de la rançon exigée, Ivan en emprunte la troisième partie à deux de ses garants turcs, et remet le tout à Kouline, qui le reçoit avec force remerciements pour le knèse.

Digitized by Google

Ivan de ce qu'il a fait et nul ne l'en remercie, bien loin de l'en récompenser. Mais Ivan n'attend sa récompense de personne, le Christ la lui donnera quand il sera au sein de la vérité.

IV

LA FUITE DE KARAGEORGE

La Vila s'écrie du sommet de Roudnik au-dessus de l'Iacenitza, le mince ruisseau, elle appelle George Pétrovitch, à Topola, dans la plaine : « Insensé, George Pétrovicht, où es-tu en ce jour? Puisses-tu n'être nulle part *! Si tu bois du vin au cabaret, puisse ce vin s'écouler sur toi de blessures** ! Si tu es couché au lit près de ta femme, puisse ta femme rester veuve ! Tu ne vois donc pas, fusses-tu privé de la vue ! que les Turcs ont envahi ton pays ! » Et George lui répond : « Tais-toi, Vila, que la peste étouffe ! tant que j'aurai Velko sur le Timok, et Miloch [16] à Ravagne, tant que Lazare Moutap occupera le fort retranchement de Déligrad, je ne crains ni tzar ni vizir. La Vila alors reprend : « Fuis, George, malheur à ta mère ! Velko a succombé sur le Timock ; Miloch a été battu à Ravagne, et pour Moutap, les Turcs l'ont enfermé dans le fort retranchement de Déligrad, puis ils se sont avancés vers la Morava, ont traversé la rivière à son embouchure, et les voici déjà à Godomine. George, ils couvrent la plaine de Godomine, cheval contre che-

* C'est-à-dire, avoir péri.

** Forte ellipse, facile, mais longue à suppléer.

Digitized by Google

val, guerrier contre guerrier ; leurs étendards sont nombreux comme les nuages, leurs tentes comme les blanches brebis, et les lances de guerre sont semblables à une noire forêt. N'espère en personne, George, personne ne peut te secourir ; mais chargo mulets et chevaux, sur les mulets place tes nombreuses richesses, sur les chevaux, du drap non taillé, et retire-toi, George, dans la Sirmie, terre plate. »

Quand George Pétrovitch eut entendu ces paroles, les larmes coulèrent de son blanc visage, il frappa de la main son genou, et le drap neuf éclata au genou, et les bagues d'or à ses doigts : « Malheur à moi, s'écria-t-il, Dieu clément ! moi que les Turcs ont pris vivant, lorsque j'avais tant de voïvodes ! » Puis il charge chevaux et mulets, et passe dans la Sirmie, terre plate. Lorsqu'il eut traversé l'eau, il se retourna du côté de son pays : « Dieu te conserve, terre de la Choumadia ! Si Dieu et la fortune des braves le permettent, un an ne se passera point, sans que de nouveau je te visite, ô mon pays ! » Puis George pénétra dans la Sirmie.

Les Turcs alors s'emparèrent du pays, et y commirent des violences, faisant captives les sveltes Choumadiennes, mettant à mort les jeunes Choumadiens. S'il eût été donné à quelqu'un d'être là, et d'entendre les gémissements de douleur, et les hurlements des loups dans la montagne, et les chants des Turcs dans les villages !

Ainsi fut-il pendant une année, et la moitié de la suivante aussi s'écoula. Alors la Vila des bords de la Save s'écria de nouveau, appelant Georges Pétrovitch : « Où es-tu, George ? Puisses-tu n'être nulle part ! Ne sais-tu pas que l'an dernier tu as fait vœu de revoir la Chou-

Digitized by Google

madia et ta blanche maison à Topola ? Si tu voyais où en est ta maison ! pillée, consumée par le feu ; si tu voyais comme ton église est ruinée, tes vignes sans culture, tes chemins défoncés et tes pieuses fondations abattues. »

— « Ma sœur en Dieu, Vila de la Save, répond George Pétrovitch, salue de ma part ma Choumadia, et mon compère le knèze Miloch ; qu'il poursuive les Turcs par les villages, je lui enverrai assez de poudre et de plomb, et de pierres tranchantes de Silistrie. Pour moi, je m'en vais vers le tzar des Moscovites, pour le servir pendant une année, et peut-être me renverra-t-il là-bas, pour que je visite la terre de la Choumadia, et à Topola ma blanche maison. »

V

DRACHKO POPOVITCH ET OSMAN-AGA GRICHATZ

(L'HONNEUR DES FEMMES)

IV, 9

Deux pobratimes buvaient du vin au-dessus de Spouje, dans le beau village de Martinitchi, dans la demeure seigneuriale des Radovitch : l'un est un Turc du blanc Spouje, du nom d'Osman-Aga Grichatz, l'autre est Drachko Popovitch, voïvode de Ktchévo, lieu arrosé de sang. Ils boivent du vin, ils s'entretiennent, et quand la boisson les eut échauffés, voilà que la fortune amène une jeune fille des Berda, du clan puissant des Piperi, la

Digitized by Google

femme* du pope Pilétitch, par sa naissance elle était du rocheux Ktchévo, et parente de Drachko Popovitch. Or, quand elle eut reconnu son parent, elle vint s'asseoir aux côtés de Drachko. Et comme elle est, la coquine ! Parée de drap de Venise, ornée d'argent blanc et d'or rouge, et de sa personne gracieuse et imposante, fille plus belle que la blanche Vila.

Dès qu'Osman la vit, les plaques de sa veste entrèrent en danse, et il tint ce discours à Drachko : « Mon pobratime, Drachko Popovitch, donne-moi cette jeune fille, pour que nous passions une nuit ensemble, et moi je te donnerai un pistolet dont le pacha m'a fait cadeau, un jour où je lui apportai des têtes de Monténégrins, et il vaut bien trois cents piastres ; je ne te tromperai point. » Drachko restait bouche close, se prendre de querelle avec son pobratime lui était pénible ; mais voilà qu'Osman reprend : « Mon pobratime, Drachko Popovitch, donne-moi cette fille pour que nous passions une nuit ensemble, et moi je te donnerai la paire de pistolets, le pacha m'en a fait cadeau, un jour où je lui apportai des têtes de Monténégrins, ils valent bien six cents piastres. »

Mais Drachko Popovitch lui fait cette réponse : « Mon pobratime, Osman-Grichatz, va, cours au blanc Spouje, et envoie-moi ta jeune épouse afin que nous passions une nuit ensemble, et moi Drachko, je te donnerai un

* « Apparemment elle s'était mariée et était restée chez son père, tandis que, avant la consommation du mariage, le mari, s'étant fait pope, l'avait quittée pour aller à l'école, ainsi que cela se pratiquait dans ce temps-là ; autrement je ne m'explique pas comment elle aurait pu être appelée et popesse et jeune fille. » Note de Vouk.

Digitized by Google

long fusil, et en plus deux pistolets ; c'est un cadeau que m'a fait le prince un jour où je lui apportai des têtes de Turcs, et puis, si la fortune te favorisait, si je te faisais un fils, les Turcs l'appelleraient giaour. »

Pour un Turc, quel outrage ! Transporté de fureur, Osman tira de sa ceinture ses deux pistolets, et fit feu en les tournant contre la poitrine de Drachko. Le héros, se voyant perdu, se recula d'un côté et de l'autre, mais une balle l'atteignit, lui fracassa le bras droit au-dessous de l'épaule.

Quand Osman vit que Drachko Popovitch n'était pas tombé, vite il tourna le dos et prit sa course à travers la blanche demeure des Radovitch. Mais Drachko ne lui donne pas le temps de fuir, de sa main gauche il fait feu d'un pistolet, il a bien frappé le Turc, en pleine ceinture, il n'a pu pousser un cri, il n'était déjà plus vivant en touchant la terre. Drachko se précipite, lui coupe la tête, lui prend ses deux pistolets, puis il s'enfuit à travers le pays des Biélopavlitchi. A sa suite, s'élança la jeune fille et elle lui adressa ces paroles : « O Drachko, mon pauvre frère, que vais-je devenir, malheureuse sœur qui ai perdu un tel frère ? Les Turcs de Spouje vont se lever en masse, ils me prendront vivante et me feront subir d'atroces tortures, et toi ils te tueront, ce qui m'afflige, ce n'est point mes atroces tortures, mais bien, frère, ta vaillante tête que tu vas perdre à cause de moi. — Accours vers moi, triste jeune fille, lui répondit Drachko, puis ôte-moi ma ceinture de soie, bande ma cruelle blessure et fuyons ensemble à travers les Biélopavlitchi. » A peine la belle jeune fille l'a-t-elle entendu, qu'elle rejoint en courant son parent, prend

Digitized by Google

son mouchoir de soie et bande la cruelle blessure de Drachko, puis elle lui prit la tête du Turc et les deux pistolets, et tous deux, fuyant à travers les Biélopavlitchi, arrivèrent à la Zéta, la froide rivière.

Mais voilà que la maudite Zéta avait grossi, un aigle volant ne l'aurait point franchie, moins encore Drachko, blessé, l'aurait-il traversée à pied. Il se désolait au bord de la froide rivière, quand derrière lui la jeune fille s'écrie : « Malheur, Drachko, c'en est fait de nous, les Turcs de Spouje sont sur nos talons, voilà les deux Métchikoutchitch, Osman-Aga et Hussein-Aga, sur deux chevaux rapides comme les vilas des montagnes. » A cette vue, Drachko Popovitch descendit le long de la rivière bouillonnante, tant qu'il trouva un berger, et il lui adressa ces paroles : « Au nom de Dieu, toi qui gardes les moutons, je te prends pour mon frère en Dieu ; porte-moi de l'autre côté de la froide rivière, tu auras ces deux pistolets qui viennent du Turc Osman-Grichatz, et dis-moi quel est ton nom. » Mais le berger lui répondit : « Je suis Savo Névalialovitch, né dans le canton de Nikchitchi, je garde les blanches brebis de Bochkovitch ; je n'ose, Drachko, te transporter, les Turcs me tueront sur l'heure. » Et Drachko Popovitch lui dit : « Mon frère en Dieu, Savo, porte-moi, puis sauvons-nous ensemble vers les rochers de Ktchévo ; devant Dieu je t'en donne ma foi, j'aurai soin de toi comme de ma tête, je partagerai avec toi comme avec un frère. » Savo ne résiste plus ; il mit Drachko sur ses épaules, le transporta à travers la froide rivière, il transporta aussi la jeune fille des Bèrda.

Comme il prenait pied sur l'autre rive, voilà les Turcs

Digitized by Google

qui arrivent au galop, Osman-Aga et Hussein-Aga, et ils poussèrent leurs chevaux jusque dans l'eau. « Arrête, Savo Névalianovitch, s'écrie Osman-Aga, est-ce ainsi qu'on emporte des têtes turques ? Tu vas me le payer pour tous. » Mais quand Savo l'eut entendu, il mit en joue son long fusil de Brescia, il ajusta Osman-Aga sur son cheval au milieu de l'eau, il fit feu, le toucha au bon endroit, en pleine ceinture, le Turc sans pousser un cri tomba dans l'eau glacée et les flots de la Zéta l'emportèrent. A son tour, Drachko, de la main gauche fit feu de son fusil, il frappa Hussein au bon endroit, entre ses yeux noirs, il était mort avant de tomber dans l'eau glacée, et les flots l'emportèrent. Alors Savo se mit à la nage, il saisit les deux chevaux turcs, sur l'un Drachko monta, sur l'autre, Savo avec la jeune fille. Ils s'enfuirent à travers les Biélopavlitchi jusqu'au village de Zagaratch. Là, Drachko épuisé se reposa, il fit accompagner la jeune fille et la renvoya à la demeure du pope Pilétitch, dans la plaine de Piperi. De là, Drachko repartit, emmenant Savo, son pobratime, et quand ils furent arrivés au rocheux Ktchévo, Drachko eut soin de Savo comme de sa tête.

Cette chanson est pour tous les Serbes, de moi vient la chanson, et de Dieu la santé.

Digitized by Google

VI

IAOUT-BEY ET PÉRA MÈRKONITCH

IV, 16.

Ni l'aurore ni le jour blanc n'avaient paru, l'étoile du matin ne brillait pas encore, quand s'ouvrirent les portes de Scutari ; un héros en sortit sur un brun coursier de combat, un étendard vert le couvrait de ses plis, le couvrait lui et son cheval, et à sa suite venaient trente Turcs : c'était le fort Iaout-bey. Et le fort Iaout-bey tint ce discours : « Mes frères, vous trente Turcs ! n'est-il point parmi vous de héros né d'une bonne mère, ou qu'une sœur ait élevé sur son chaste giron virginal, ceint de la ceinture virile et équipé pour la guerre ? Ne se trouve-t-il pas aujourd'hui dans ma compagnie un tel héros, qui connaisse quelque village non encore pillé, ni pillé ni récemment incendié, où nous pourrions aller faire du butin ? » Le jeune Ahmed-aga commence à dire : « Eh ! mon frère, fort Iaout-bey ! qu'as-tu affaire d'un damné village, d'où les giaours nous chasseront ? Mais je sais, moi, où trouver proie et butin ! allons au monastère de Détchani, pillons le blanc monastère, emportons les trésors des Némanias ; là il n'y a personne pour nous donner la chasse, rien que des noirs caloyers, dont pas un n'a ni fusil ni couteau. » Ces paroles persuadèrent le fort Iaout-bey, il donna le signal aux trente Turcs, et ils prirent le chemin de Détchani.

De loin le vieil igoumène les aperçut, il les aperçut,

Digitized by Google

alla à quelque distance à leur rencontre, prit par la bride leurs bons chevaux, puis il mena les chevaux aux écuries, et conduisit les Turcs au monastère. « Ecoute, lui disent-ils, vieil igoumène, allons, prépare-nous un souper de maître, fais rôtir un agneau, fais cuire un dindon, et mets du miel dans ta meilleure eau-de-vie. » Le vieillard leur obéit, il prépara un souper de maître et les trente Turcs firent bombance et passèrent là la nuit.

Dès qu'il fit jour et que le soleil brilla, les Turcs se levèrent, ils burent du café et de l'eau-de-vie, et quand ils eurent bu quelques coups, le fort Iaout-bey se mit à dire : « Ecoute, vieil igoumène, cours à la blanche église, et apporte ici le trésor des Némanias, si tu ne veux que nous pillions ta blanche église. — Laisse-moi, fort Iaout-bey, répond le vieil igoumène, il n'y a pas ici de trésor des Némanias, nous avons seulement un peu de bien appartenant aux pauvres; que si tu t'empares de ce bien, beaucoup de pauvres te maudiront. » Mais de cela au Turc il ne chaut guère et il interpelle de nouveau le vieillard : « Igoumène, méchant *papaz,* ne veux-tu donc pas obéir en homme? Que j'appelle mes farouches Armaoutes, et ils te mettront tout vif sur le feu, te feront souffrir mille tourments, et tu n'en devras pas moins livrer ces trésors. — Vous êtes les maîtres, faites comme il vous plaira, mais il n'y a point de trésor des Némanias . »

Déjà les Turcs s'élancent, ils vont saisir le vieil igoumène pour lui faire subir des tourments, quand leurs regards sont attirés vers la verte campagne, et voilà qu'apparaît un héros, trottant comme un loup à travers la plaine : quelles armes magnifiques ! tout sur lui est

Digitized by Google

argent et or pur. Dès que le fort Iaout-bey l'aperçut, il dit à ses compagnons : « Pouvez-vous, frères, reconnaître ce chien qui trotte par la plaine ? » Les trente Turcs le considèrent, ils ont beau le considérer, aucun ne le reconnaît. Cependant le héros entre au monastère, il souhaite le bonjour aux Turcs, et les Turcs l'acceptent : « Salut, fort giaour ! » Or c'était Pèra Mèrkonitch : les trente Turcs se reculèrent et ils firent une place à Pèra, au bas bout de la table, vis-à-vis de Iaout-bey ; on lui offrit quelques rasades, on se souhaita mutuellement la bienvenue. Quand à Iaout-bey la coupe arriva, voici ce que dit le fort Iaout-bey : « Salut à toi, Pèra Mèrkonitch ! je ne bois ni à ma santé ni à la tienne, ni à la santé du tsar ou de l'empereur, ou de quelque autre prince, je bois à mon sabre acéré, qui va te trancher la tête. » Pèra garde le silence, il ne répond rien ; la coupe circule de main en main, tant qu'elle arrive aux mains de Pèra, et voici comment il porta la santé du bey : « Salut à toi, fort Iaout-bey ! je ne bois ni à ma santé ni à la tienne, mais au nom du vrai Dieu et du saint roi de Détchani, que je suis venu visiter aujourd'hui, et à ma rapide carabine qui te percera le cœur. » Il vida la coupe, la jeta sur le plat, puis mettant en joue au-dessus du plat, il mit le feu à son bon fusil, le bon fusil prit feu, il ne gâta point les plaques sur la poitrine du Turc, mais il lui gâta le cœur. Quand le bey sur la table s'affaissa, Ahmed-aga poussa un cri, et dégaînant son cimeterre, il allait abattre la tête de Pèra des Berda, mais Pèra le devança et de ses deux pistolets traversa les plaques de la poitrine et lui ouvrit une fenêtre dans le dos ; puis il bondit, tira son coutelas forgé, et se ruant sur les autres Turcs,

Digitized by Google

il abattit sept, huit têtes, et le reste des Turcs prit la fuite : de trente, vingt avaient échappé, sans chercher chevaux ni armes, sans plus demander le trésor des Némanias : ils vont raconter leur mésaventure, alors qu'ils sont allés au monastère de Detchani pour y chercher les trésors des Némanias.

VII

LA MORT DE SMAIL-AGA TCHENGUITCH *

IV, 57

Djoko Malovitch écrit une lettre du pays des Drobniaks, le clan puissant, et l'envoie vers la plaine de Gatzko, à Lipnik, le petit village, et aux mains de Smaïl-Aga Tchenguitch : « Smaïl-Aga, cher seigneur ! ne sais-tu pas ce qui se passe, ou n'as-tu pas souci de moi ? Tous tes raïas se sont soulevés dans ton riche territoire des Drobniaks, et avec eux leurs trois bans ; que je t'en dise les noms : Novitza Tzerovitch de Touchina, Mirko Damianovitch de Malinsko, et Chouïo Karadjich de Petnitza, et pressé par eux, Kèrchicapa, le vieil ouskok, qui s'est jadis enfui de notre Kolachine, entraîne à la défection les habitants des Bèrda. Les trois bancs sont allés à Tzétigné, près du Vladika, le roi des Montenegrins, et ils

* J'ai traduit, au Supplément, le récit authentique de cet événement par Vouk. Le lecteur y verra ce que le poète populaire a fait de sa matière et jusqu'à quel point il est resté fidèle à la réalité des faits.

Digitized by Google

t'ont accusé et calomnié devant lui : O Vladika, cher seigneur, ont-ils dit, nous ne pouvons plus souffrir l'oppression de ce Turc, de Smaïl-Aga Tchenguitch : il ravit nos brebis et nos agneaux, les bœufs nos nourriciers, les génisses et les bouvillons, il emmène nos chevaux sellés, sellés et bâtés, et ramasse l'argent de l'impôt. Nous lui pardonnerions encore cette violence, car il faut payer le tribut à l'empereur (le sultan) ; mais ce que nous ne pouvons pardonner, c'est que l'aga Smaïl-Aga parti, arrive le bey Roustan ; et celui-là ne ramasse ni piastres ni impôt, mais rassemble des dahis tartars, infidèles et libertins, qui n'ont ni foi ni âme, qui crachent sur la croix, et ne croient point en Dieu. Il les conduit par notre Drobniak, caressant nos belles vierges, nos chères sœurs et nos mères, et les nouvelles mariées. O Vladika, cher seigneur, donne-nous quelques soldats, afin, quand Smaïl-Aga viendra pour percevoir le tribut que nous fassions tomber sa tête, et nous te la porterons à Tzétigné. — Et le Vladika leur a répondu : Par Dieu, bans de Drobniak, je n'ose pas vous donner de troupes, à cause de mon roi Nicolas, qui pourrait me faire des reproches ; mais écoutez ! ne pourrait-il se trouver parmi vous un héros, qui fît tomber la tête de l'aga, et qui me l'apportât à Tzétigné ? A celui-là je ferais de riches cadeaux, je lui bâtirais ici un palais, et je lui donnerais une terre pour le faire vivre jusqu'à la fin de ses jours. — Après avoir ouï cette réponse, les trois bans se sont rendus dans la blanche église, devant la châsse de saint Pierre, ils ont baisé la châsse et ont prononcé sur elle le serment de faire tomber la tête de l'aga, quand il viendrait à Drobniak, ou tous trois de perdre la leur. Le

Digitized by Google

Vladika de Tzétigné l'a su, et il leur a fait un don : à Novitza, il a donné une capitainerie ; il a confirmé Kara-Chouïo dans ses fonctions de voïvode, pour les exercer à Drobniak ainsi que l'ont fait ses anciens ; et Mirko a reçu deux pistolets, tous deux d'argent pur, et plongés dans une écume d'or. — Les trois bans sont de retour à Drobniak, et dans leur blanche tour à Touchina, ils boivent de l'eau-de-vie jaune, songeant à mal, Smaïl-Aga, et cherchant comment ils auront et ma tête et la tienne. Mais écoute, cher pobratime ! rassemble des troupes à Gatzko, pas en trop grand nombre, de crainte d'effrayer les raïas, et amène-les dans la plaine de Drobniak, vers Douji et ma blanche maison : peut-être pourrons-nous tromper les trois bans, et faire tomber leurs têtes blondes ; alors nous ferions dans notre Drobniak, nous ferions à notre guise, et nous laisserions en vie les petits enfants, pour être de vrais raïas et obéir aux Turcs. . . . . .* »

Smaïl-Aga apprend que le bey Miralaï-bey est arrivé ; aussitôt il donne des ordres à ses serviteurs, et fait charger plusieurs chevaux de poudre, de plomb et des autres provisions qui lui seront nécessaires ; puis il appelle son saïs Martin, et commande qu'on lui amène son étalon, il monte sur le coursier et se dirige vers la plaine de Gatzko, suivi du seigneur cadi. Quand ils arrivèrent

* V. 105 à v. 229. A la réception de cette lettre, Smaïl-Aga se hâte lui-même d'en écrire trois à Ali-pacha Rizvan-begovitch, de Mostar, Ahmet-Baouk, de Nikchitch, et Mouïaga Mouchovitch, de Kolachine, en les priant de se rendre chacun avec un certain nombre d'hommes armés dans le territoire de Drobniak, et d'occuper des points qu'il leur désigne. Ali-pacha envoie à sa place son fils Miralaï-bey.

Digitized by Google

au village de Lazaritch, devant la tente du jeune Miralaï, il saute en bas de son étalon, et entre dans la tente. Miralaï-bey le reçoit avec distinction, il lui fait allumer un tchibouk et verser du noir café. Après avoir vidé la tasse, il commence à dire : « Miralaï-bey, cher seigneur ! je suis parti pour chevaucher parmi les Drobniaks et y lever l'argent de l'impôt ; les gens des Bèrda pourraient m'attaquer, il me faut des troupes de réserve. » Puis il saute sur ses pieds légers, et embrasse l'aga, qui lui fait cet adieu : « Dieu t'accompagne, Smaïl-Aga ! que tes ennemis soient sous tes pieds comme les fers et les clous aux sabots d'un cheval ! où que tu attaques, puisses-tu être vainqueur ! » Et l'aga se met en route, ayant avec lui cinq cents Turcs, et ils entrent sur les terres de Drobniak.

Son premier gîte fut à Smriétchno, chez le knèze Akime ; les Turcs y passèrent la nuit, et partirent au point du jour, après avoir fait bien du mal. Le second gîte de l'aga fut au blanc monastère de Pina, où il fit encore plus de mal, pourquoi les bons moines le maudirent ; de là il se dirigea sur le petit village de Roudinitzé, où il passa la troisième nuit chez le knèze Aleksitch, et il y commit une violence plus grande et le couvrit de honte, en caressant son épouse ; le matin il partit de bonne heure, et arriva devant la blanche maison, la maison de Djoko Malovitch.

Les trois bans de Drobniak l'apprirent, à Touchina dans la blanche maison, et le capitaine Novitza leur dit : « Ecoutez, mes chers frères ! voici que Smaïl-Aga est arrivé à Drobniak pour percevoir le tribut, maintenant qu'allons-nous faire ? comment tromperons-nous l'aga,

Digitized by Google

afin de faire tomber sa tête ? » Mais Novitza est sage et avisé ; il allume un beau tchibouk, et songe un moment en lui-même, il refléchit à tout, puis il se décide et commence à dire : « Kara-Chouïo, cher ami, tu prendras dix ou douze compagnons, et ton cheval bai, puis tu partiras pour Douji. Là, dans la maison de Djoka-Malovitch, tu trouveras Smaïl-Aga ; tu le salueras, et lui baiseras la main et le genou. L'aga sera surpris, et George plus encore de ta venue, toi qui jamais n'as été saluer un Turc ni ne lui as baisé la main, et Smaïl te dira : « Est-ce bien toi Chouïo, voïvode de Drobniak, et où sont Mirko et Novitza ? C'est vous qui êtes allés naguères à Tzétigné, chez le Vladika, roi des Monténégrins, et m'avez accusé et calomnié devant lui ? » Toi, réponds-lui ceci : « Smaïl-Aga, cher seigneur ! nous ne sommes point allés à Tzétigné, chez le Vladika, roi des Monténégrins ; Mirko et Novitza sont à Touchina dans la blanche maison ; ils boivent de la jaune eau-de-vie, et ce sont eux qui m'envoient vers toi, afin de conduire ton armée à Mletitchak, où il y a trois et quatre sources. Là nous arriverons de bonne heure pour camper, nous lèverons l'argent de l'impôt et te remettrons le tribut impérial ; on te trompe, Djoka Malovitch te ment, afin que tu lui donnes de l'argent ainsi que tu as accoutumé de faire ! »

. . . . . .

Smaïl-Aga était assis, et Djoko Malovitch auprès de lui, ils buvaient le café, et fumaient leurs pipes : « Smaïl-Aga, cher Seigneur, disait George, si nous pouvions trouver quelque ruse pour faire périr les trois bans de Drobniak, nous ferions dans le pays tout ce qu'il nous plairait. » Chouïo en ce moment ouvrit la porte, il sus-

Digitized by Google

pendit son fusil à une cheville et s'approchant de l'aga, il le salua respectueusement et lui baisa le pan de l'habit et la main. Smaïl-Aga fut surpris et Djoko Malovitch plus encore, de voir arriver Chouïo Karadjitch, lui qui jamais n'est venu chez un Turc, et jamais n'a baisé de mains turques. Smaïl-Aga lui dit : « Est-ce bien toi, Chouïo, voïvode de Drobniak. . . . . » *

Quand Tchenguitch a ouï ces paroles, il songe et pense ce qu'il en peut être, si George ment ou ne ment pas : « Par ma foi il me trompe, s'écria-t-il, que les chiens mangent sa mère ! » Puis il saute sur ses pieds et suivi de Chouïo, il descend à sa blanche tente, fait charger plusieurs bêtes de somme et monte son étalon tacheté, que précède Chouïo sur son cheval bai. Ils emmènent l'armée vers Mlétitchak où Chouïo a préparé la nuitée, préparé des chevaux et le souper. Lorsque les Turcs eurent soupé et que fut venu le temps de la prière du soir, Chouïo établit des sentinelles, moitié Serbes et moitié Turcs, afin d'empêcher une surprise. Et si tu le voyais qui entre sous la tente de l'aga et qui lui dit : « Smaïl-Aga, cher seigneur, donne-moi du tabac dans ma bourse et pour chacun de mes hommes une douzaine de cartouches ; je veux aller sur le mont Boudovitza et y faire la garde, car je crains les Bèrda. » L'aga alors se laissa lourdement tromper, il donna à Chouïo du tabac dans sa bourse et pour chacun de ses hommes une douzaine de cartouches. Arrivé sur la montagne, Chouïo tire sa troupe à l'écart et il lui dit : « Ma

* Voir plus haut. C'est la répétition identique des paroles prononcées par Novitza.

Digitized by Google

troupe, mes chers frères, aucune mère n'a-t-elle enfanté un héros, aucune sœur élevé un frère qui prenne un léger fusil et qui s'élance au bas de la montagne jusqu'à ce qu'il arrive à Touchina, à la blanche tour de Novitza, pour l'avertir avec Mirko que les Turcs sont à Mlétitchak, afin que cette nuit nous les attaquions ? » Là se trouvait un jeune garçon, il prit son fusil rapide et, bondissant au bas de la montagne, frère, de rocher en rocher, comme un daguet d'une année révolue, il arriva à Touchima, à la blanche tour de Novitza.

Mirko et Novitza étaient assis, et avec eux quatre-vingts compagnons, tous héros du rocheux Drobniak, buvant de la jaune eau-de-vie, et Novitza Tzerovitch leur disait : « O héros, mes chers frères ! savez-vous ce que je souhaiterais maintenant par-dessus tout ? Ce serait de recevoir une bonne nouvelle de mon frère, de Chouïo Karadjitch, la nouvelle que les Turcs sont arrivés à Mlétitchak, afin que cette nuit nous les attaquions. » En ce moment, le jeune gars ouvrant la porte, cria bonsoir à tous qui lui répondirent par « (à ta) santé », puis se serrant l'un contre l'autre, ils lui firent une place, et lui offrirent trois et quatre verres pour la bienvenue. Quand le jeune gars eut bu et se fut remis, il leur raconta fidèlement le message de Chouïo et l'arrivée des Turcs. Novitza ne l'eut pas plus tôt entendu, qu'il saute sur ses pieds légers et avec lui ses quatre-vingts compagnons. Par son ordre, les gens des Bèrda s'étaient rassemblés autour de la blanche église de la Vierge, trois cents étaient là réunis. Ils firent venir un pope, se rangeant en bel ordre, se confessèrent et reçurent la communion, la communion des morts. Et Novitza leur dit :

Digitized by Google

« Ecoutez, mes chers frères, quiconque trahirait cette nuit à Mlétitchak, que l'été et la moisson le trahissent, puisse-t-il n'avoir jamais de fils à ses côtés ! »

De là, la bande se mit en marche, et ayant gravi la montagne, elle rejoignit Chouïo Karadjitch. Jusqu'à minuit le ciel fut clair, après minuit, il commença à se couvrir et une rosée silencieuse à tomber des nuages; la rosée éveilla les Turcs et ils allumèrent un feu ardent. Déjà les coqs commençaient à chanter, les Turcs savaient mais ils ne le disent point à l'aga, que les gens de Bèrda devaient les attaquer, quand voici venir une svelte Serbe, une jeune popesse, la femme du pope de Zavichié. Elle entre sous la tente de l'aga et lui dit : « Smaïl-Aga, cher seigneur ! les gens des Bèrda veulent t'attaquer cette nuit, lève donc ton camp et viens vers Zavichié dans ma blanche maison. » Mais Tchenguitch-Aga lui répond : « Va-t'en d'ici, jeune popesse, je ne crains ni Serbes ni infidèles, j'ai un pobratime du nom d'Ahmed-Baouk, qui n'a pas peur de cinq cents Serbes, et à moi-même autant ne me font pas peur ; nous n'en aurons pas plus de mille sur les bras. » Ainsi grièvement outragée, la jeune femme s'éloigne et arrivée à quelque distance, elle se met à dire : « Fassent Dieu et saint Nicolas que les gens des Bèrda cette nuit t'attaquent et te coupent la tête. » A peine est-elle partie qu'un Turc entre dans la blanche tente de l'aga. Dieu clément, qui donc était-ce ? Le hodja Mouchovitch, de Nikchitch. . . . . *

Déjà l'aurore brillait à l'orient, et les coqs commençaient à chanter. Voilà que Novitza et Mirko se prennent à

* Répétition de la scène précédente.

Digitized by Google

dire : « Ami Chouïo Karadjitch ! déjà la nuit sombre nous a quittés et le jour blanc nous a surpris, n'essayons point d'attaquer l'aga aujourd'hui, mais attendons la nuit prochaine. » Mais quand Chouïo a entendu ce discours : « Honte à vous, Mirko et Novitza ! leur dit-il, ou j'attaquerai à l'instant l'aga, ou je perdrai ma tête. » Puis il prend dix, douze compagnons, va voler sous les tentes les chevaux, et parmi eux, l'étalon tacheté de l'aga et les emmène dans la montagne. Aussitôt trois cents fusils partent et les balles font voler la tente de l'aga. Smaïl-Aga était couché ; il dormait, alors il s'élance sur ses pieds, saisit deux pistolets argentés, les décharge en l'air, puis les jette sur l'herbe, et appelant son palefrenier Martin, il demande son étalon. Mais le saïs Martin lui dit : « Comment l'amener, quand déjà les gens des Bèrda l'ont volé ! — Donne-moi ton petit cheval noir, ton cheval noir, puissent les chiens manger sa mère ! » Les gens disent et racontent qu'il lui était facile de fuir, mais le Turc est trop brave, il n'en a pas le cœur; faisant volter le petit cheval noir, il tire son sabre forgé afin de couper des têtes serbes. Un jeune garçon l'ajuste, — Dieu clément, qui était-ce donc ? Mirko Damianovitch, de Malimki, — et fait feu de son fusil rapide ; il a bien visé l'aga, au front, entre les deux yeux et le renverse à bas de son coursier. Le Turc tombe et Mirko se jette sur lui, puis tirant son couteau de la ceinture, il lui tranche la tête. Alors les voïvodes coupèrent des têtes, ils en coupèrent quatre-vingts ; Novitza, celle du seigneur Cadi, Kara-Chouïo celle du vieux Kariman, qu'il saisit par la barbe et emporte. Ils dépouillèrent les Turcs, et firent du butin autant que la bande en pouvait porter, puis ils cou-

Digitized by Google

rurent jusqu'à Tzétigné. Le roi des Monténégrins les accueillit et fit de beaux présents aux voïvodes ; les voïvodes aussi lui firent un présent, ils lui donnèrent la tête de Smaïl-Aga avec son coursier tacheté.

Digitized by Google

NOTES

I. — 1. Hommes *de Dieu*, les prêtres et les moines.

2. Constantin Paléologue, le dernier empereur, qui périt dans la défense de Constantinople.

3. *Tabac*, anachronisme dans la bouche d'un sultan du XIVe siècle.

4. Ces mots font songer à l'oracle rendu en réponse à la demande de Crésus.

5. Médine, au texte *Media* (?)

6. Au *Chah-nameh*, on lit aussi que « les araignées ont tissé leurs toiles dans le palais d'Afrasiab ».

7. Ces quatre noms sont bien ceux que donne L. Ranke, *die serbische Revolution*, p. 99.

8. *Cantons ;* sous les Turcs, la Serbie était divisée en 17 *nahias*.

9. *Soubacha*, en turc, intendant, bailli de chaque possesseur de fief dans son domaine.

10. L'évêque Mélentié, comme grec de nation, était suspect aussi aux Serbes.

11. Tombeau, au texte la *Kaba* (Caaba).

12. En *teflich*, voyez la notice sur les Haïdouks.

II. — 13. Jacob Nénadovitch, dont la petite fille, je crois, épousa dans la suite le prince Alexandre Karageorgévitch.

14. Donner du feu, présenter, au bout de pincettes, un charbon allumé à un fumeur. *Daï vatrou*, en turc *atéch vèr*, j'ai encore ces mots dans l'oreille, ou sur la langue.

15. Le *père*, *tchitcha*.

IV. — 16. Miloch Obrénovitch, le futur Prince.

V. — 17. Le Vladika (évêque) était, comme on sait, non pas *roi*, mais souverain, à la fois spirituel et temporel, du Montenegro.

18. L'Empereur de Russie, Nicolas.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

N° I

MARKO KRALIÉVITCH ET L'HERTZÉGOVINIEN *

LÉGENDE EN PROSE

La Saint-Georges était proche, et un Hertzégovinien, qui célébrait ce jour-là sa fête patronale, revenait de la Dalmatie avec son cheval chargé de vin, acheté pour cette occasion. Arrivé dans une grande montagne, qui s'appelle le Nourine, voilà qu'il rencontre un homme grand comme quatre de ceux d'aujourd'hui, avec barbe grise descendant plus bas que la ceinture, des moustaches rejetées par-dessus les épaules et pendant le long du dos. Bonjour, mon brave, lui dit cet homme ; de quel pays es-tu et qu'est-ce que tu portes là ? — Je suis, lui répond l'Hertzégovinien, du canton de Fotcha, et j'apporte du vin pour ma fête patronale**. — Combien as-tu là de vin ?

* Récits et facéties populaires serbes (*Sèrbké narodné pripoviétké, etc.*), recueillis par Vouk Vèrtchévitch, Belgrad, 1868.

** La *Slava*.

Digitized by Google

continue l'inconnu. — Quatre-vingts ocques. — Et combien as-tu d'invités à ta fête ? — Quelque dix ou quinze, sans compter les survenants. — Mais as-tu encore d'autre vin à la maison, outre ce que porte ton cheval. — Par ma foi, il n'est pas besoin de davantage ; il y a là du vin pour cinquante personnes.

Marko poussa un soupir et dit : Oh les hommes d'autrefois ! quelle race dégénérée que celle d'aujourd'hui ! Si cela continue ainsi, il faudra bientôt quatre hommes pour porter un œuf sur un brancard. Allons, Hertzégovinien, décharge-moi, pour mon argent, une outre de vin, que je boive à ta santé, et que j'aie le plaisir de boire un bon coup, car moi aussi autrefois c'était la Saint-Georges que je célébrais comme ma fête patronale. Comment faire ? Il fallut bien décharger, et l'Hertzégovinien tendit une outre à Marko, qui la prit dans ses bras, en appliqua l'ouverture à sa bouche, et en une gorgée l'outre était vide. — Tu ne peux, reprit ensuite Marko, retourner chez toi avec une seule outre, donne-moi donc l'autre, je te paierai honnêtement tout, vin et transport. Nouvelle stupéfaction de l'Hertzégovinien, qui ne savait à qui il avait affaire et se demandait si la seconde outre allait suivre la première. Il la donna pourtant, et Marko encore n'en laissa pas une goutte ; après quoi, lui remettant quatre ducats, il lui dit : Voilà de quoi acheter d'autre vin, grand bien il te fasse. — Un instant, héros inconnu, je t'en adjure par le ciel et la terre, dis-moi, es-tu une créature de Dieu ou un démon (*djinn*) de la montagne ? — Jure-moi, répondit Marko, que tu ne répéteras à personne ce que je pourrai te dire. — L'Hertzégovinien en fit le serment. — Je suis Marko Kraliévitch,

Digitized by Google

le monde croit que je suis mort ; mais je suis caché dans une grotte merveilleuse de la montagne depuis que le fusil a été inventé, et j'attends toujours l'heure de monter sur mon Charatz, et d'aveindre mon sabre caché sous la mousse, afin de rassembler tous les Serbes sous un même drapeau et de fondre à leur tête sur les Turcs en criant : En avant, frères ! au nom de la foi et de la croix sainte, exterminons l'ennemi !

N° II

MORT D'ISMAIL-AGA-TCHENGUITCH

RÉCIT HISTORIQUE *

PAR VOUK STEFANOVITCH KARADJITCH

Les Tchenguitch appartiennent aux premières familles nobles, ou *odjakovitch*, musulmanes de l'Hertzégovine, et, à en croire les chants populaires, il y a eu parmi eux des alaï-beys et des pachas. On dit qu'ils résidaient jadis dans le Zagorié, mais Ismaïl ou Smaïl-aga habitait à Gatzko, dans le village de Lipnik, où demeurent encore aujourd'hui ses fils.

Ce Smaïl-aga passait dans le peuple pour être un des plus vaillants hommes de l'empire turc. Je vais raconter les véritables circonstances de sa mort, et on verra ensuite comment le peuple les a modifiées dans ses chants.

Il y a deux Grahovo ; l'un entre le Monténégro et

* Ce récit (*Istiniti dogadjaï*) se trouve en tête de la pesma, traduite ci-dessus, au tome IV, p. 458, de Vouk.

Digitized by Google

l'Hertzégovine, l'autre dans le kadilouk de Livno, près de la Dalmatie. Le premier n'était, à l'origine, tout à fait ni turc ni monténégrin, mais était à la fois un peu l'un et l'autre : les habitants avaient leur voïvode, qui administrait la justice, ils payaient au vizir de l'Hertzégovine quelque chose à titre de tribut impérial, et de même aux Turcs de Koriénitchi, comme propriétaires du sol ; les Monténégrins venaient librement parmi eux, sans que les Turcs osassent s'y opposer. A l'avènement du Vladika Pierre II, les choses changèrent ; les Grahoviens parvinrent graduellement à se soustraire à l'autorité des Turcs, refusant de leur payer le tribut, et se mirent, comme le reste des Monténégrins, à faire des razzias sur le territoire ottoman. Ce fut ce qui décida, en 1836, Ali-Pacha Rizvanbégovitch, de Mostar*, à rassembler une armée pour

* Ce pacha, surnommé le boiteux, *topal*, ou Stôtchévitch, de la ville de Stolatz, a été comme un Ali de Tépélèn au petit pied, et le dernier des pachas semi-indépendants de la Turquie d'Europe, de 1832 à 1851. A la suite de l'expédition dirigée par la Porte contre les musulmans de Bosnie en 1849, sous le commandement d'Omer-pacha, Ali-Rizvanbégovitch fut arrêté, après un faible essai de résistance, traîné ignominieusement sur un âne au milieu de l'armée lors de sa sortie de Mostar, et à quelques heures de là tué *par hasard* sous sa tente par le fusil d'une sentinelle (1851). On voit encore à Bouna, deux heures de Mostar, dans un site ravissant, le palais d'été du Topal-pacha, et les quatre palais ou harems séparés de ses quatre femmes, le tout à l'état de ruines. Longue serait la liste des cruautés et des violences qu'on lui attribue. Un excellent Franciscain, chez qui j'ai passé maintes bonnes journées de chasse (je voudrais que ce souvenir tombât sous ses yeux), a composé une chronique en vers, dirai-je du règne, d'Ali de Stolatz, et il ne l'épargne guère ! — *Note du traducteur.*

Digitized by Google

attaquer Grahovo. Quand la nouvelle en parvint aux Monténégrins, quelques jeunes gens, du clan des Niégouche, désireux de montrer leur bravoure contre les Turcs, à l'exemple de ce que, d'après les traditions, avaient fait leurs pères, coururent aux armes, et sans attendre de renfort, se précipitèrent au devant des Turcs. Parmi ces jeunes gens, était le propre frère du Vladika, Ioka, Stéfane, neveu du Vladika et frère du prince Danilo et du voïvode actuel Mirko, et encore un autre de la famille des Pétrovitch. Leur nombre s'était grossi en route, et ils étaient environ trois cents quand ils arrivèrent à Grahovo. Les Turcs, ayant recours à la ruse, feignirent de prendre la fuite et les attirèrent à leur suite, et Smaïl-aga les ayant cernés, en tua un grand nombre, dont il coupa et emporta les têtes ; parmi eux les trois Pétrovitch, dont j'ai parlé. Les Grahoviens, hors d'état de résister, durent faire leur soumission aux Turcs, qui s'en retournèrent à Mostar, emmenant avec eux le voïvode Jacob et quelques autres chefs, qu'ils jetèrent en prison, mais relâchèrent ensuite, contre rançon, et sous promesse de fidélité pour l'avenir.

La mort de ces jeunes gens fut un coup sensible pour les Monténégrins, et surtout pour le Vladika, qui cherchait impatiemment l'occasion d'en tirer vengeance. Poussé par ce sentiment, le Vladika persuada aux chefs des Drobniaks et des ouskoks de tuer Smaïl-aga, alors qu'il viendrait sur le territoire des premiers pour y percevoir le tribut, et ils promirent de le faire à la première occasion. Parmi ces chefs des Drobniaks, les plus connus étaient Novitza Tzerovitch du village de Touchimnia, et dont le père, le pope Miloutine, jadis attiré sur parole par

Digitized by Google

les Turcs à Plevlia, y avait été mis à mort, et le voïvode Chouïa Karadjitch, dont le père, le voïvode Stoïan, avait jadis péri de la même manière du temps de Karageorge, pour avoir soulevé l'Hertzégovine et aidé ainsi à la jonction des Serbes avec les Monténégrins.

Souléïman-pacha, après avoir fait mourir ce voïvode, avait, suivant la coutume, laissé son fils en possession des mêmes fonctions ; mais celui-ci, constant dans sa haine contre les Turcs, leur refusait soumission, et ne cessait, toutes les fois qu'il le pouvait, d'en tuer et de leur couper des têtes. Quant à Novitza Tzerovitch et aux autres chefs influents, ils tenaient généralement avec les Monténégrins et les Ouskoks, contre les Turcs. Ce qui fit que Smaïl-aga, n'ayant personne sur qui compter parmi les Drobniaks, y installa en qualité de grand knèze un certain Djoka (George) Malovitch.

Les Drobniaks sont parmi les clans les plus renommés et les plus braves de l'Hertzégovine et se trouvant voisins du Monténégro ; ils avaient des armes aussi bien que les Monténégrins et les Turcs, et ils en faisaient fréquemment usage contre ces derniers, auxquels ils coupaient des têtes qu'ils emportaient à leurs maisons, sans payer le prix du sang, mais en se gardant de la vendette. Leur district avait dans les derniers temps servi de refuge à un grand nombre d'ouskoks venus de la Moratcha, où ils ne se trouvaient pas en sûreté ; ils s'étaient bâtis des tchardaks sur pilotis qui leur servaient pendant l'été de demeure avec leurs familles, et l'été ils en sortaient pour faire des razzias dans toute l'Hertzégovine turque. Quand Samaïl-aga venait chez les Drobniaks pour y percevoir l'impôt, les ouskoks se retiraient avec leurs fem-

Digitized by Google

mes, leurs enfants et leur bétail dans la Moratcha, et attendaient son départ pour regagner leurs tchardarks; une fois cependant, au lieu de fuir, ils s'étaient décidés à lever une contribution de deux zvanzigs par fusil, et à l'envoyer par quelques vieillards à Smaïl-aga, qui l'avait acceptée et les avait laissés en paix.

D'après ce que je viens de dire des dispositions des Drobniaks et des ouskoks, on peut penser qu'il ne fallait pas une faible escorte à Smaïl-aga pour qu'il pût se risquer sur leur territoire. C'est ainsi que, à l'automne de 1840, quand il résolut de s'y rendre, il rassembla un corps de 400 cavaliers choisis et éprouvés, et s'établit avec eux à Douji auprès de son partisan Djoka Malovitch ; mais ceux qui conspiraient sa perte surent l'attirer plus loin dans la direction de Mlétitchak.

Les Drobniaks, les ouskoks et les gens de la Moratcha s'étaient rassemblés au nombre de plus de 400 pour l'attaquer. Une réunion aussi considérable d'hommes n'avait pu avoir lieu tout à fait secrètement, et en effet plusieurs Turcs en avaient eu connaissance. La veille même du jour où les Serbes devaient tomber sur Smaïl-Aga, il arriva chez lui le soir un pope (suivant le récit oral qui m'a été fait, bien que la chanson porte *une femme de pope*), qui le prévint de l'attaque projetée et l'engagea à se retirer. Cette dénonciation ne fit qu'exciter la colère de l'aga, qui y vit une manœuvre des Drobniaks dans le but de l'intimider, et non content d'invectiver le pope, il le fit rouer de coups par ses gens. Peu après arriva un Turc de Nikchitch, qui fit le même rapport ; mais Smaïl le reçut aussi mal, et commença à conférer avec les chef musulmans qui se trouvaient auprès de lui, particu-

Digitized by Google

lièrement Ahmet-Baouk de Nikchitch, homme d'une très petite taille mais d'une très grande bravoure, et qui avait coupé de nombreuses têtes aux Monténégrins : « Qu'est-ce que vos ouskoks? se mit-il à dire; des gardeurs de pourceaux et de l'ordure ! Vive Dieu, quand je serai à cheval et que j'aurai tiré mon sabre, moi seul j'attaquerai 500 ouskoks ; et toi Baouk, à combien feras-tu face ? — Moi, à 300. — Eh, par l'Islam, nous n'en aurons pas sur les bras plus de 800. »

Au point du jour les Serbes commencèrent l'attaque ; aux premiers coups de fusils, Smaïl-Aga fut debout et tout en s'armant commanda qu'on lui amenât son cheval. Mais apprenant qu'il était déjà aux mains des ouskoks, il en dut monter un autre et voyant Ahmed-Baouk aussi à cheval : « Arrête, Baouk ! lui cria-t-il ; ne te sauve pas, lâche que tu es ! tu sais ce que nous avons dit hier soir, » puis, le sabre au poing, il s'élança sur ses ennemis ; mais, voyant que les balles tombaient comme la grêle, il revint sur ses pas et cria de nouveau à Baouk : « N'aie pas peur, ce ne sont pas des soldats, ce ne sont que des bandits (*tcheta*), et cela va lâcher pied.» Cela dit, il retourna au feu, mais une balle l'atteignit et le jeta à bas de son cheval, ce que voyant Baouk, il s'enfuit au plus vite.

Smaïl-Aga tombé, les Serbes lui coupèrent la tête, et dès lors ils songèrent plus à piller qu'à massacrer les autres Turcs, ce qui fit qu'il s'échappa plus de la moitié de ceux-ci. Ensuite, les chefs, ayant capturé le cheval de Smaïl, portèrent à Tzetigné la tête de l'aga et ses armes.

Digitized by Google

INDEX

COMPRENANT LES PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX, QUELQUES COUTUMES ET LES TRAITS DE MERVEILLEUX *.

AGA, T., sorte de titre de noblesse territoriale et titre militaire, chez les Turcs.
AGALOUK, titre et fief d'aga.
ALI-PACHA Rizvanbégovitch, page 316.
ANDRINOPLE, première capitale des sultans en Europe.
ANIMAUX doués de la parole: chevaux, aigles, faucons, corbeaux, serpents.
ARAPIN (arapine), Arabe, Maure, nègre, p. 123, note 41.
ARCHINE, mesure, 0m,69
AVALA, montagne près de Belgrad; on y voit encore les ruines du tout petit castel de Portcha.

BANSKA, région de la vieille Serbie.
BELGRAD « ville blanche », capitale du royaume de Serbie.
BÈRDA, les (au pluriel neutre, les montagnes), l'une des divisions territoriales du Montenegro.
BEY ou BEG, titre turc, supérieur à celui d'aga; c'est celui qu'on traduit inexactement par PRINCE; p. 123, note 4.
BOCHTCHALOUK, T., cadeau aux gens de noce, p. 261, note 9.
BOÏANA, rivière qui sort du lac de Scutari.
BOSNIE (BOSNA), ancien royaume dont les habitants ont en grande partie embrassé l'islamisme, et rivière qui y coule.
BOTTÉE, mesurage de l'or par bottes, p. 42, note 26.
BOULA, nom que les Serbes donnent aux femmes mariées turques (de BOULO, voile, en bulgare).
BRANKOVITCH, 1° Vouk, p. 129, 2° George, despote serbe, p. 170.

CHAR (bigarré), montagne de la vieille Serbie.
CHARATZ, cheval « pie » de Marko Kraliévitch.

* *Un* T. *indique les mots turcs.*

Digitized by Google

CHARGE D'OR (TOVAR BLAGA), ce qu'un cheval en peut porter; sorte d'hyperbole très fréquente.

CHEVAL ailé, p. 55.

CHOUMADIA (de CHOUMA, forêt), région de la Serbie dans laquelle se trouve Belgrad.

CORBEAUX, les deux, porteurs de mauvaises nouvelles, pp. 157, 280.

COUCOU (KOUKAVITZA). Le coucou « gris » est pour les Serbes la personnification de la douleur et du deuil. D'après une des traditions touchant son origine, ce serait une femme qui, à force de pleurer son frère mort, aurait été changée en cet oiseau. « Aussi, dit Vouk, il n'y a presque point, jusqu'aujourd'hui, de femme serbe ayant perdu un frère, qui ne fonde en larmes au chant du coucou. » — Du nom serbe vient le verbe KOUKATI, se lamenter.

CROATIE, la, ancien royaume. Une partie, qui en est turque, confine avec la Dalmatie; c'est sur cette frontière montagneuse que le BANDITISME était surtout développé au XVIIe siècle.

DÉLI, T., brave, espèce de garde du corps, homme d'escorte; DÉLIBACHI, chef de troupe.

DÉPENSE. Faute de mieux, on a ainsi traduit le mot RIZNITZA, qui désigne une chambre où sont gardés l'argent, les habits et les provisions.

DESPOTE, titre des chefs nationaux serbes, vassaux des Turcs, de 1389 à 1459.

DÉTCHANI, nom d'un monastère de la vieille Serbie, fondé vers 1330 par le roi Etienne, père de Douchan.

DÉVÈR, paranymphe, celui qui escorte et garde une fiancée, p. 122, note 28.

DEYS (forme serbe DAHIA, du T. DAÏ, oncle), quelques-uns des plus importants parmi les janissaires, page 269.

DMITROVITZA, voyez MITROVITZA.

DOGES de Venise, pp. 10 et 88.

DOLMAN (DOLAMA). Ce n'est pas la courte pelisse des Magyars, mais un long vêtement sans manches.

DOUBROVNIK, nom indigène serbe de Raguse.

DOUCHAN, Etienne, « le Fort », tzar serbe de 1336 à 1356.

DOURMITOR, la plus haute montagne de l'Hertzégovine.

DRAGON, être fabuleux, p. 150.

DRINA, rivière qui sépare la Serbie de la Bosnie.

DROBNIAK ou, au pluriel, DROBNIAKS, région et clan de l'Hertzégovine.

FIANÇAILLES, p. 122, note 24.

Digitized by Google

GOSPODAR ou GOSPODIN, maître, seigneur; la femme appelle ainsi son mari.
GOUSLÉ, au féminin pluriel, instrument de musique monocorde, qui sert uniquement à accompagner la récitation déclamée des poésies héroïques. Voyez la planche en tête du volume et l'Introduction.
GRAHOVO, région située entre l'Hertzégovine et le Montenegro.

HAÏDOUK (de l'arabe-turc HAÏDOUT, brigand), bandit, mais dans la poésie populaire sans aucune idée flétrissante, et plutôt dans un sens héroïque, comme le grec κλέφτης.
HAN, T., auberge.
HARAMBACHA (T., chef de voleurs), capitaine de haïdouks.
HERTZÉGOVINE, partie de la Bosnie érigée en duché (Herzogthum) par un empereur d'Allemagne, au xve siècle.

IAKCHITCH, les, famille noble de Serbie au xve siècle.
IASTRÉBATZ, montagne de Serbie.
IGOUMÈNE, ὁ Ἡγούμενος, supérieur des couvents du rite oriental.
IOUG, le sud. — IOUG-BOGDAN, beau-père du tzar Lazare; les IOUGOVITCH, ses fils.
IOUNAK ou YOUNAK, proprement jeune homme, homme brave et accompli, héros; d'où IOUNATCHKA PESMA, chant héroïque. C'est le παλληκάρι des Grecs.
IRÈNE « la maudite », femme de George Brankovitch, despote serbe elle-même de 1457 à 1459; p. 168, n° VIII.

JABLIAK, résidence des Tzêrnoiévitch, p. 7.
JÉNA, femme, d'où JÉNSKA PESMA, chanson de femme, par opposition aux poésies héroïques.

KALOYER (καλογέρων, en serbe KALOUDJÈR), moine du rite oriental.
KALPAK, T., bonnet de fourrure, d'où notre mot kolbak.
KARAGEORGE, en serbe KARADJORDJÉ (KARA, T., = TZÈRNI, noir; les Turcs l'avaient ainsi surnommé à cause de la terreur qu'il leur inspirait), premier chef suprême des Serbes dans la guerre de l'indépendance.
KÈRSNO-IMÉ, voyez SLAVA.
KLADOUCHA, ville de la Croatie turque.
KMÈTE; en Bosnie, tenancier, COLONUS; en Serbie, chef de village.
KNÈZE. Pendant la domination turque, ce mot désignait les petits chefs de districts, chargés surtout de la perception des impôts; sous sa forme russe KNIAZ, que nous rendons par duc, il a été le

Digitized by Google

titre officiel des princes de Serbie, comme il l'est encore du prince de Montenegro.

Koçovo (de koç, merle; sous-entendu polié, plaine), grande plaine ou vallée, située dans l'ancienne Serbie (le chemin de fer de Salonique à Mitrovitza la traverse), et où furent livrées contre les Turcs deux batailles, en 1389 et en 1448. Celle du 15/27 juin 1389 amena la ruine de l'Empire serbe.

Kolachine, district en grande partie musulman de l'Hertzégovine.

Kolo « roue », nom des danses nationales serbes, qui s'exécutent en rond, bien que, dans quelques-unes, les deux extrémités du rond ne se touchent point. Elles consistent en général dans un mouvement alternatif d'avance et de recul, exécuté au moyen de pas divers, mais le plus souvent d'un caractère monotone. Les deux sexes s'y mêlent librement, les danseurs se tenant soit par la main, soit à l'aide d'un mouchoir noué autour de la ceinture. A défaut de cornemuse (gaïdé) ou de flageolet, ils chantent des rondes spéciales, absolument comme font chez nous les enfants, mais jamais les poésies héroïques, ce qui est au contraire l'usage parmi les Bulgares.

Kotar, région de plaine de la Dalmatie.

Koula (du pluriel arabe-turc koullé), tour, donjon, grande maison de pierre des seigneurs bosniaques et albanais.

Koum, parrain pour les noces (témoin) comme pour le baptême, compère; au féminin, kouma.

Kounar, montagne sur les confins de la Croatie turque et de la Dalmatie.

Kral (de l'allemand karl), titre des rois serbes.

Krouchévatz, ville de Serbie.

Lab, le, et la Sitnitza, petites rivières qui traversent la plaine de Koçovo.

Latins, les, ou catholiques, désignation des Vénitiens, p. 7.

Lazare Gréblianovitch, tzar ou knèze serbe, de 1371 à 1389.

Léka, le capitaine, p. 73.

Liévo, ville de l'Hertzégovine.

Litra, quart de l'oka.

Livno, ville de Bosnie.

Maritza, l'Hèbre des anciens; les Serbes perdirent sur ses bords une première bataille contre les Turcs en 1365.

Masse d'armes (bouzdovan, du persan bouzdyghan); arme très usitée, garnie de nœuds ou de pointes.

Matchva, région de la Serbie vers le confluent de la Drïna et de la Save.

Digitized by Google

MAUVAIS ŒIL, pp. 42 et 121.
MÉHANA (du persan MEÏ, vin, et KHANÈH, maison), cabaret et petite auberge de village en Serbie, taverne.
MÈRNIAVTCHÉVITCH ou MÈRLIAVTCHÉVITCH, les, le roi Voukachine et ses frères, pages 63, 136.
MILITZA, la tzarine, pp. 150, 158; p. 199, note 4.
MILOCH OBILITCH ou KOBILOVITCH, page 123.
MILOCH OBRÉNOVITCH, fondateur de la dynastie actuellement régnante en Serbie.
MIR-ALAÏ, T., colonel.
MIROTCH, montagne de Serbie.
MITROVITZA, ville sur les confins de la Bosnie, aujourd'hui tête du chemin de fer qui va à Salonique.
MONTAGNE, la Sainte (SVETA GORA, τὸ ἅγιον ὄρος), l'Athos.
MONTAGNE, la Vieille (STARA PLANINA), l'Hémus des anciens, les Balkans (ce qui veut dire montagnes).
MORAVA, rivière la plus considérable qui coule dans l'intérieur de la Serbie.
MOSTAR (de MOST, STAR, vieux pont; les substructions en sont romaines), chef-lieu de l'Hertzégovine.
MOUÏO, diminutif serbe de Moustafa.
MYRIOLOGUE, en serbe NARITZANIÉ ou ZAPIÉVKA, lamentation sur les morts; il y en a des exemples aux nos XIV et XV, pp. 253, 256.

NAHIA, T., canton, district.
NÉMANIA, Etienne (XIIe siècle), fondateur de la dynastie serbe des Némanitch ou Némanides.
NÉBOÏCHA (de NEBOÏSA, ne crains pas), le donjon des Iakchitch à Belgrad, sur le bord du Danube. Elle a servi de prison d'Etat.
NOCES, p. 7.

OKA, T., poids et mesure de capacité (environ 1,250 grammes).
OPANAK, au pluriel OPANTZI, espèce de sandale en cuir grossier, fixée autour de la jambe par une lanière, et qui forme la chaussure des paysans.
OTMITZA, enlèvement, rapt. La coutume d'enlever les filles a été générale parmi les Serbes. Ce rapt avait lieu à main armée et entraînait souvent l'effusion du sang. Voici, parmi les détails que donne Vouk dans son *Dictionnaire serbe* (au mot OTMITZA), ceux qui m'ont semblé les plus caractéristiques: « S'il arrive que la fille résiste et ne veuille point suivre les ravisseurs, ceux-ci l'entraînent en la tirant par les cheveux, et en la frappant à coups de bâton, comme DES BŒUFS DANS UN CHAMP DE CHOUX; » et « on l'entraîne dans un bois, et on la marie dans

Digitized by Google

quelque cabane de pâtre ou tout autre endroit; le pope est contraint, bon gré mal gré, et sous peine d'être abîmé de coups, de faire le mariage. » Au reste, cette coutume provient de l'habitude qu'ont les parents de marier leurs filles le plus tard possible, afin de conserver plus longtemps en elles des ouvrières pour la communauté.

OUDBIGNA, ville de la Croatie turque.

OUROCH V, tzar serbe, de 1356 à 1367. Pages 62, 63.

OUSKOK, dans le français d'autrefois USCOQUE, signifie « fugitif, émigré ».

PÉSMA, nom de toutes les pièces de poésie serbes.

PÉVATCH « chanteur », (de PÉVATI, chanter), celui qui chante ou qui compose des vers, on ne distingue pas; l'ἀοιδὸς des Hellènes.

POBRATIME (l'ἀδελφοποιητός des Grecs, VLAM des Albanais). Ce mot dérivé de BRAT, frère, marque une liaison d'amitié qui peut exister entre personnes des deux sexes et a un caractère sacré et religieux, car il forme empêchement au mariage. Jadis elle était souvent bénie par le prêtre, et il y a même dans les anciens livres de liturgie serbe des prières applicables à cette cérémonie; mais c'est surtout par un appel de secours prononcé en cas de danger, ou de maladie, voire dans un rêve, qu'elle se contracte. La formule employée ordinairement — et que l'on place même dans la bouche des Turcs et des Vilas, — est celle-ci: BOGOM BRATÉ (ou SESTRA) I SVETIM IOVANOM, « mon frère (ou ma sœur) en Dieu et en saint Jean. » Au mot de POBRATIME (qui en bulgare n'a plus que le sens d'ami), correspond celui de POÇESTRIMA, sœur ainsi choisie. — Voyez POOTCHIME, p. 123, note 34.

PODGORITZA, ancienne bourgade de la Zéta, restituée récemment au Montenegro.

POJARÉVATZ, ville de Serbie, sur les anciennes cartes Passarowitz.

PRILIP, ville de Macédoine, résidence de Marko Kraliévitch.

PRIZRÈN (ce mot est slave), ville de la vieille Serbie (pachalik de Scutari), l'une des résidences de Douchan.

RACHKA, rivière de Bosnie, d'où est venu le nom de Rascia: REX RASCIÆ a été le titre des rois serbes.

RAMAZAN, un des mois de l'année lunaire arabe, qui est à la fois une époque de jeûne diurne, et de divertissements nocturnes.

RAYAS (de l'arabe), terme juridique, en même temps que méprisnat, qui désigne les sujets non musulmans du sultan.

RÉLIA l'Ailé (KRILATI), nom d'un voïvode serbe, page 76.

ROMANIA, montagne de Bosnie.

Digitized by Google

SAINT-GEORGE, la, le 27 avril/5 mai; l'une des fêtes les plus solennelles de l'église orientale.

SALONIQUE, ἡ Θεσσαλονίκη, Soloun en serbe et en bulgare.

SARAÏÉVO, ou Bosna-Seraï, palais de la Bosnie; grande ville, chef-lieu de la Bosnie.

SAVE (Sava), grande rivière qui se jette dans le Danube à Belgrad.

SCUTARI (Skadar; en albanais, Chkodra), ville d'Albanie. Page 136.

SÈGNE, ville de Dalmatie.

SEMBÈRIA, région de la Bosnie.

SERBIE, la Vieille —, région de la Macédoine supérieure, aujourd'hui occupée en partie par les Albanais.

SERMENT, par le frère ou la sœur, voyez page 260, note 2.

SERPENT, qui vit dans l'un des trois cœurs d'un homme, p. 115.

SIRMIE (en serbe SRÈM, Sirmium), province de la Hongrie entre le Danube et la Save.

SLAVA, la (proprement, gloire) est une coutume fort ancienne, particulière aux Serbes, et encore aujourd'hui en très grand honneur dans la principauté. Chaque famille (la GENS des Romains), indépendamment des patrons particuliers de ses membres, a un patron commun, saint Dmitri, saint Nicolas ou tout autre, qu'elle fête avec de certaines cérémonies. C'est ce qu'on appelle SLAVITI SLAVOU ou KÈRSNO IMÉ, célébrer la gloire ou le nom du patron commun. Le peuple raconte — tradition qui prouve combien cette coutume lui est chère — que Marko Kraliévitch vient chaque année, le cinq mai, dans une église de Prilip, fêter ainsi saint Georges. La principale cérémonie usitée lors de la slava, et qui sert d'introduction à d'interminables compotations, est un toast qui a un caractère religieux. Les toasts (ZDRAVITZA) en effet, pour le dire en passant, sont un genre de récréation plus cher encore aux Serbes peut-être qu'aux Anglais; c'est un talent que d'en savoir débiter ou même improviser, et il en est de fort amusants (voyez p. 99, 155).

SMEDEREVO, sur les cartes Semendria, ville de Serbie sur le Danube, avec une forteresse du moyen âge.

SOKOL (le Faucon), vieux château-fort situé en Serbie.

SOPHIA, capitale de la Bulgarie.

SPAHI, T., seigneur féodal, propriétaire terrien. — SPAHILOUK, fief ou domaine d'un spahi.

SPOUJE (Spouge), château de la Zéta, rendu dernièrement au Monténégro.

STALATCH, bourgade de Serbie, on y voit les ruines d'un castel.

STAMBOUL, nom turc de Constantinople, voyez TZARIGRAD.

Digitized by Google

STROUKA, le manteau des Monténégrins et des Hertzégoviniens; c'est un tissu de laine, en forme de carré long.

SVAT, invité aux noces. Le STARI SVAT en est le chef et l'un des témoins du mariage, page 8.

TAMBOURA, espèce de guitare.

TCHAOUCH, T , huissier, messager, héraut, fourrier.

TCHARDAK, T., galerie, salle de réception; pavilllon, corps de logis.

TCHENGUITCH, les, famille noble serbo-musulmane de l'Hertzégovine.

TCHÉTA, expédition armée dans un but de pillage, page 123, note 37.

TCHOKÉCHINA, monastère (en Serbie) et bataille de —.

TEFTICH, la παγανιὰ des Grecs, poursuite armée des bandits, p. 206.

TIMOK, rivière de Serbie.

TOKA, T., espèce de plaques métalliques qui couvraient le devant de la veste dans l'ancien costume.

TZAR, TZARINE (tzaritza), TZARÉVITCH, mots appliqués par les Serbes dans le sens d'empereur, etc., aux souverains ottomans, aussi bien qu'à ceux du reste de l'Europe; ils ne font point usage du titre de sultan, bien qu'il ait été quelquefois employé dans la traduction.

TZARIGRAD, « ville impériale », nom par lequel les Serbes désignent Constantinople.

TZÈR, montagne de Serbie.

TZÈRNA GORA, « Montagne noire », nom indigène du Monténégro.

TZÈRNOÏÉVITCH, les, princes de la Zéta au xve siècle.

TZÉTIGNA, rivière de Dalmatie. — TZETIGNÉ, au féminin pluriel, Cettigne, capitale du Monténégro.

VALAQUE, p. 121, note 20.

VARADIN, Peterwardein, forteresse de Hongrie.

VILA, espèce de nymphe serbe, n°s IV, XVI, XVII, 2e partie ; II, 3e partie; II, VII (p. 233), XIV, 4e partie ; IV, 5e partie. Voyez aussi l'Introduction.

VILINDAR (Chilendar, Χιλίανδροι), monastère de l'Athos, fondé par un des Némanias en 1197.

VLADIKA (seigneur, δεσπότης), titre du souverain spirituel et temporel du Monténégro, de la fin du xve siècle jusqu'à 1851.

VOÏVODE, chef de guerre, duc (DUX), gouverneur.

VOUK (loup), le Dragon de feu, despote de Sirmie, page 150, n° IV, et p. 81, n° XI.

Digitized by Google

YATAK, T., celui qui héberge et cache les haïdouks.

ZADOUJBINA (de DOUCHA, âme), désigne une fondation religieuse, une construction quelconque élevée (un pont, une fontaine, etc.), une œuvre pie accomplie, en vue du salut éternel. Les souverains serbes, égalant ou dépassant ce qui avait lieu en Occident, ont construit dans ce but une multitude d'églises et de monastères, dont plusieurs subsistent encore.

ZADROUGA, coutume bien ancienne et tellement générale que la loi a dû l'adopter et la consacrer (Code civil serbe, §§ 159, 520, etc., etc.). Chez les paysans, les fils ne se séparent point d'ordinaire de leur père ou aïeul, non plus que les frères ne se quittent après la mort du père. Il s'établit entre eux une association domestique connue sous le nom de ZADROUGA, ayant pour chef et administrateur (STARÉCHINA), non toujours le plus âgé, mais celui que sa capacité a fait choisir. Chaque membre de la communauté (ZADROUGAR) a ses fonctions; les femmes entre autres sont à tour de rôle DE SEMAINE. La RÉDOUCHA, outre le soin de ses enfants, a pour fonction l'entretien de la maison, la fabrication du pain, la préparation de la nourriture pour tous, et, à l'époque des travaux agricoles, l'obligation de la porter dans les champs aux zadrougars, ou, à l'occasion, aux ouvriers gagés, etc. — L'autorité du staréchina n'est d'ailleurs nullement absolue et n'a point d'analogie avec la puissance paternelle, car il ne fait aucun acte d'administration et ne peut engager la communauté que du consentement de tous.

ZAGORIÉ (pays derrière les montagnes), région de l'Hertzégovine.

ZARA (Zadar), chef-lieu de la Dalmatie.

ZÉTA, la, page 2.

ZVORNIK, ville de Bosnie.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de :	Lire :
2	10	*Tzènogoratz*	*Tzèrnogoratz*
23	25	conduirons	conduisons
42	2	*Inati*	*znati*
»	11	begovich	begovitch
43	14	*Tourok*	*Tourak*
45	3	sponainiou	spominiou
52	1	Notes	Note
55	7	Montagne	montagne
57	26	Seigneur	seigneur
63	1	Marco	Marko
77	12	epoux	époux
102	11	ma chère	ma chère mère
117	4	après « tueur »	(note) 47 (page 124)
»	31	47	48 (note)
131	22	un verre	une coupe
132	11	Tronochtki	Tronochki
134	18	fit	fît
146	27	refondu	trempé ?
166	11	Doïtchin	Doïtchin,
189	20	Cattaro	Kotar
189	seq.	Kotor	lisez partout : Kotar
279	16	Knète	Kmète
308	10	Touchima	Touchina
319	31	chef	chefs
320	4	se mit-il à dire	se mit à dire l'aga

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE . . . . . .

INTRODUCTION . . . . . .

TRANSCRIPTION de quelques sons de la langue serbe . . .

I. LES NOCES D'IVAN TZÈRNOÏÉVITCH.

Notice 2

Notes 40

II. MARKO KRALIÉVITCH.

Notice. 47

I. La naissance de Marko. 54
II. La mort d'Etienne Douchan 61
III. Marko arbitre. 63
IV. Marko et la Vila. 68
V. 1. Marko et le faucon 71
2. Marko et l'aigle 72
VI. Roçanda la fière. 73
VII. Les noces de Marko 86
VIII. Marko reconnaît le sabre de son père 92
IX. Marko va à la chasse avec les Turcs 95
X. Marko laboureur 98
XI. Les Turcs chez Marko (la Slava) 99
XII. Marko boit du vin pendant le ramazan 102
XIII. Marko et le bey Kostadin 104
XIV. Marko et Alil-Aga 106
XV. Marko et la fille du roi des Maures 109
XVI. Marko et Mouça le coupe-jarret 111
XVII. La mort de Marko 116
Notes 120

III. CHANTS ANCIENS D'ÉPOQUES DIVERSES.

Notice 127

I. Le frère ressuscité 133
II. La construction de Scutari 136

Digitized by Google

Pages.
III. Le combat du ban Strahinia et d'Ali le Valaque . . 141
IV. La tzarine Militza et le dragon du Iastrébatz . . . 150
V. La bataille de Koçovo (trois fragments) 154
VI. La mère des Iougovitch 160
VII. Doïtchin l'infirme 162
VIII. Le mariage de Théodore de Stalatch 168
IX. La mort du voïvode Priezda 175
X. Le mariage de Radoul le Valaque 178
XI. Portcha de l'Avala et Vouk le Dragon de feu . . . 181
XII. Le partage des Iakchitch. 184
XIII. Les Iakchitch éprouvent leurs femmes. 187
XIV. Ianko de Kotar et Alil, fils de Mouïo. 189
XV. Dons moscovites et cadeaux turcs 194
Notes 198

IV. LES BANDITS (HAÏDOUKS).

Notice. . . . . .
I. Prédrag et Nénad 210
II. Starina Novak et le knèze Bogoçav 213
III. Novak et Radivoï vendent Grouïtza 215
IV. Starina Novak et le brave Radivoï 219
V. Grouïtza et le Nègre 222
VI. Grouïtza et le pacha de Zagorié 223
VII. Le mariage de Grouïtza Novakovitch 228
VIII. Trahison de la femme de Grouïtza 234
IX. La femme du haidouk Voukoçav. 241
X. Thadée de Sègne, extrait 243
XI. Le vieux Vouïadin 244
XII. Le petit Radoïtza 245
XIII. Radé de Sokol et Achin-bey 249
XIV. Le frère vengé 253
XV. Le haïdouk par amour 256
Notes 260

V. LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

CHANTS MONTÉNÉGRINS.

Notice 265
I. Les deys et Karageorge 269
II. Le combat de Tchokéchina. 280
III. Le knèze Ivan Knéjévitch 287
IV. La fuite de Karageorge 292
V. Drachko Popovitch et Osman-Aga Grichatz (l'honneur des femmes) 294

Digitized by Google

Pages.
VI. Iaout-bey et Pèra Mèrkonitch 299
VII. Mort de Smaïl-aga Tchenguitch 302
Notes 312

SUPPLÉMENT.
1. Légende en prose sur Marko Kraliévitch 313
2. Récit historique de la mort d'Ismaïl-aga Tchenguitch . 315

INDEX explicatif des noms de personnes et de lieux, etc. . 321

ERRATA. 331

Chartres. — Imprimerie DURAND.

Digitized by Google

3521A
20
11

10

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

3025609

CANCELLED

DUE MAR 71 H

4586256

OCT 1 '74 H

CANCELLED

MAR 10 1975

4115902

CANCELLED

APR 1 JAN 1973 H

JUN 3 '75 H

4817745

CANCELLED

MAR 2 '74

BOOK DUE-WID

6211014

FEB 1975

Digitized by Google

27234.19.2
L'epopee serbe. Chants populaires
Widener Library 002912936
3 2044 089 099 139

Digitized by Google